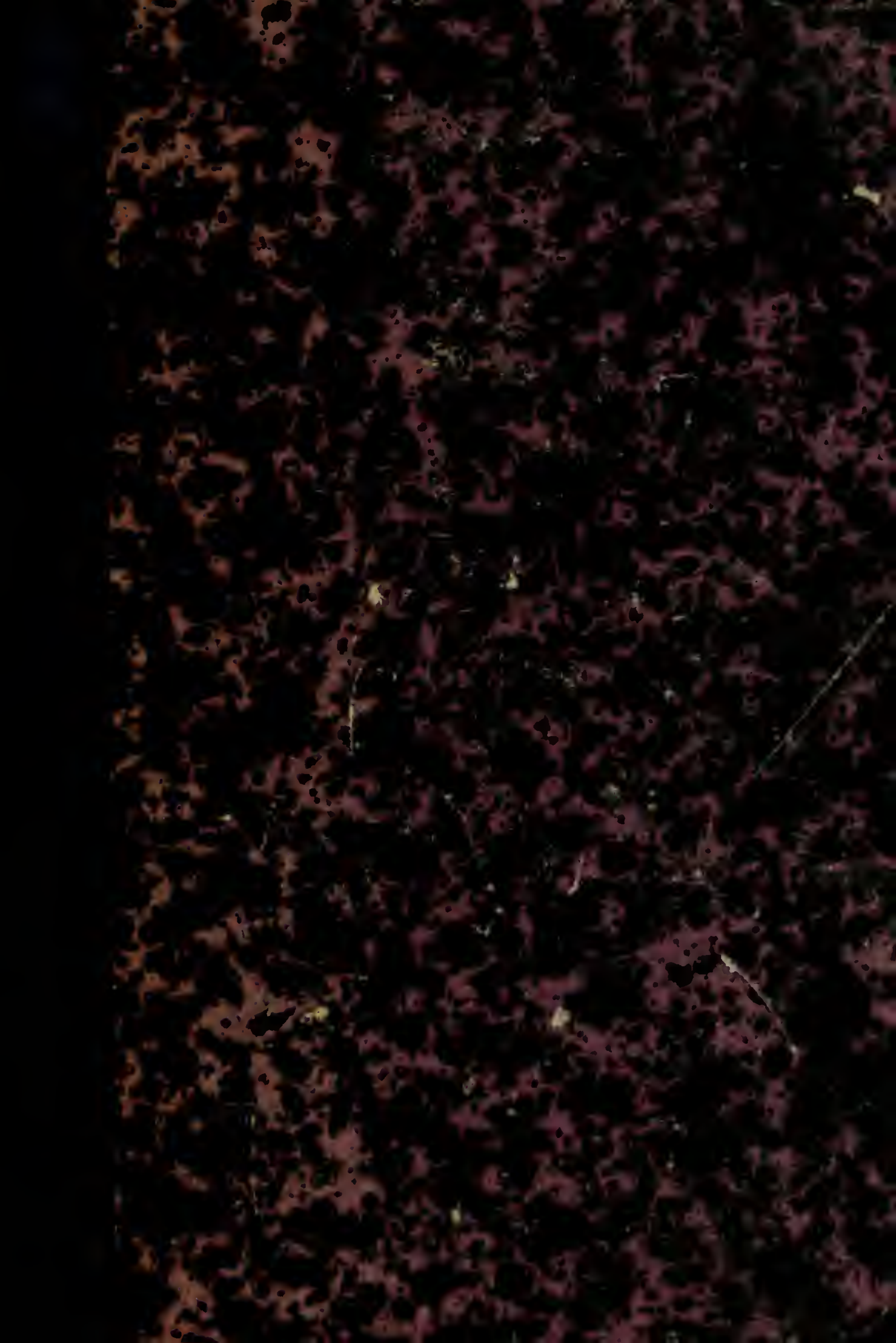
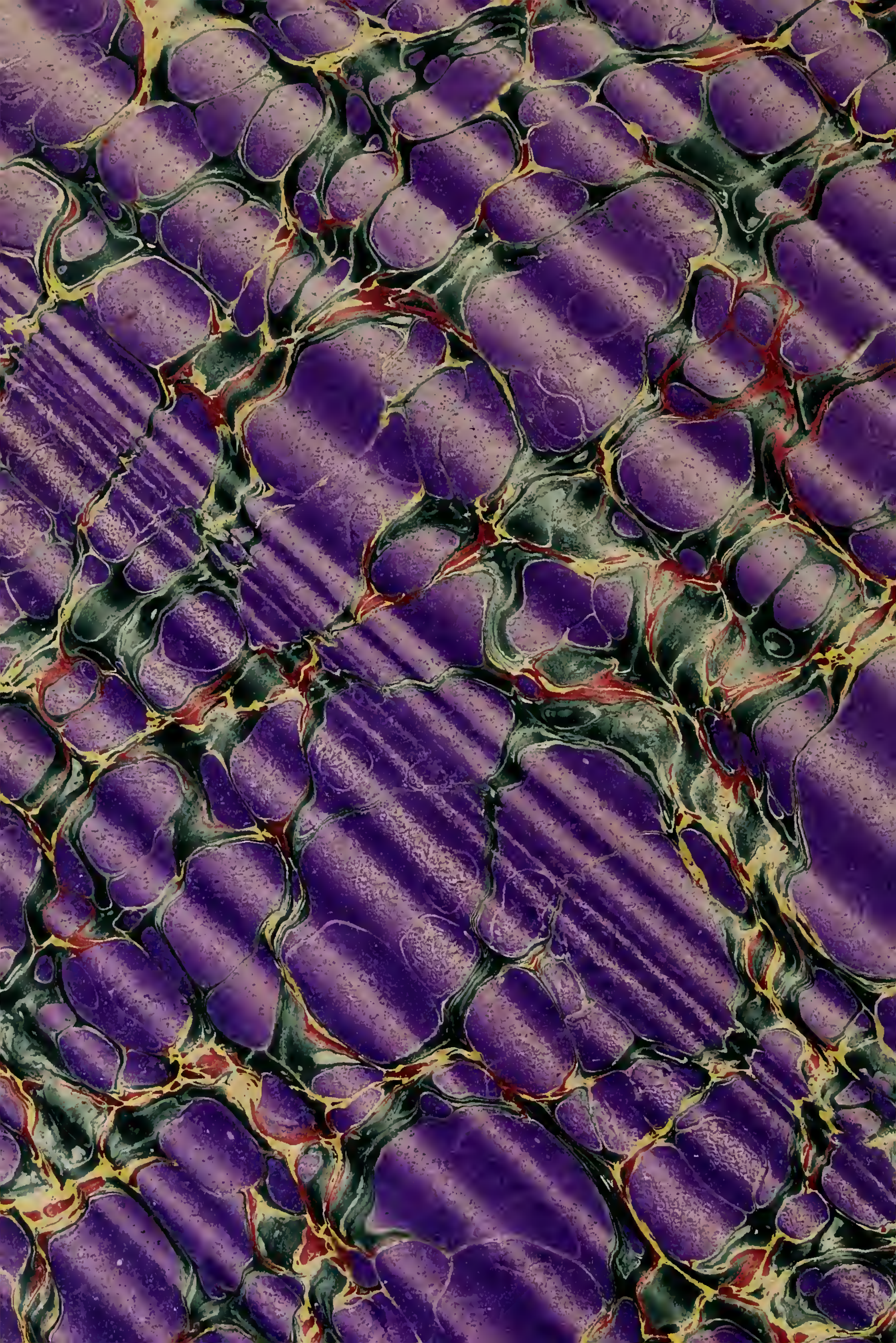
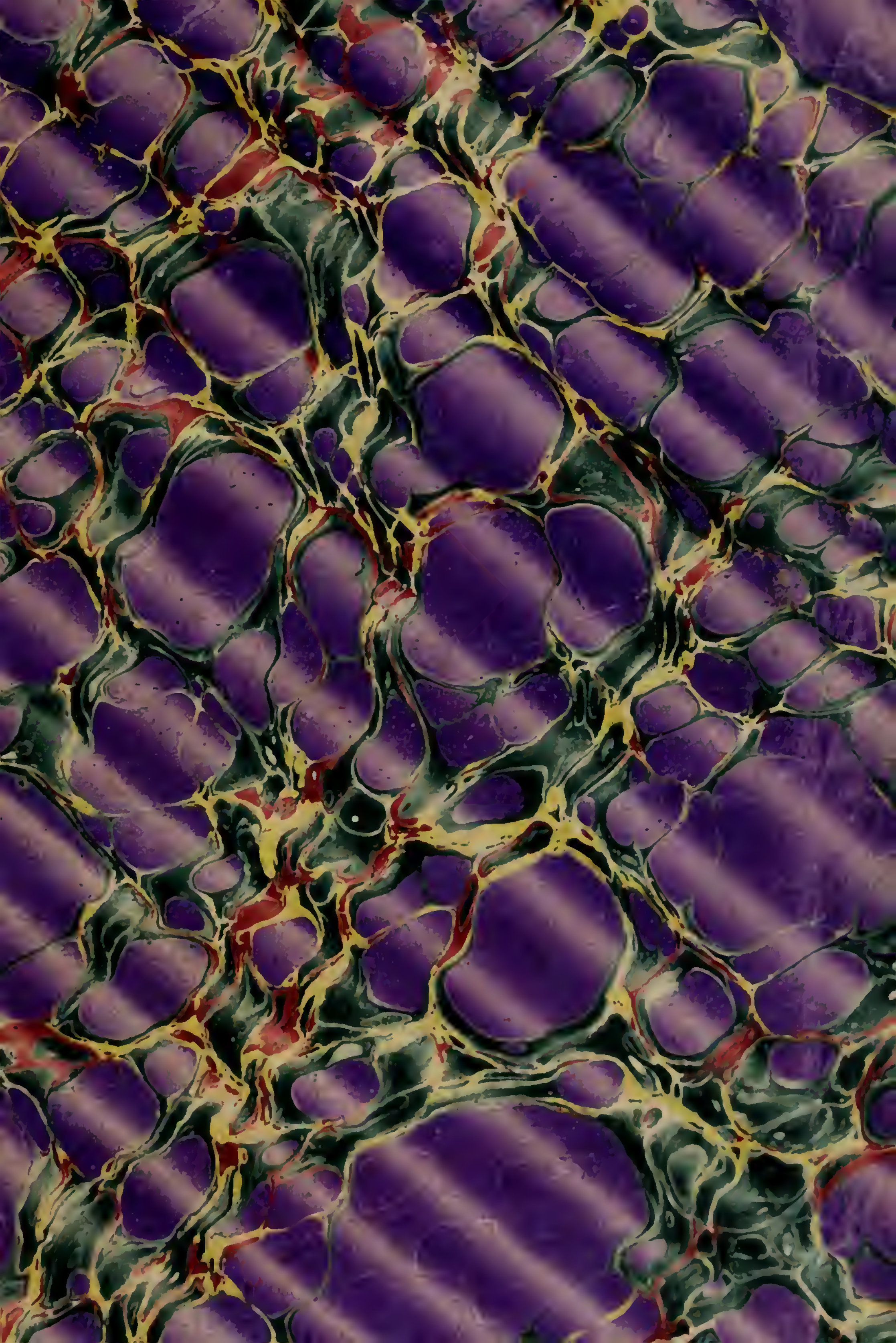






CHRONIQUE

Paris, 1er juillet 1888.

Une noble et honneste dame, *Jacqueline* du *Gil-Blas*, dont la paire de moustaches est au moins aussi forte que la mienne, s'amuse de la bégueulerie de la critique, et, ma foi, elle a beaucoup d'esprit, mais peu de raison.

« J'avais remarqué depuis longtemps la physionomie candide d'Hector Pessard et la virginale allure de Francisque Sarcey, lequel a l'air, il faut bien l'avouer, parmi ces petites folles du *Temps*, d'un bouton d'oranger, égaré dans un bouquet de tubéreuses.

Quant à M. Besson, les mots me manquent pour dire ce qu'il y a en lui de chastetés frêles, de pudeurs fragiles, d'éphémères rougeurs. S'il a jamais aimé, ce que j'ignore, il a dû aimer comme aiment ses semblables, au bord du Gange.... en se cachant. Nul n'a connu les passions de ce pachaderme discret comme la tombe, pudique comme l'hermine, craintif comme la sensitive.

Enfants n'y touchez pas ! (bis).

MM. Vitu et Paul Perret sont, eux, en pleine traversée de l'âge des critiques: celui où l'on est pris d'un retour pour la vertu. Je serais désolé de causer, en ce moment, la moindre émotion à ces deux représentants des générations d'avant-hier. Plus une chasteté est « respectable », dirait M. Prud'homme, plus il faut la respecter.

Mais M. Jules Lemaître et mon ami Caribert, qui sont des jeunes, des vivants et des modernes, pleins de talent et d'audace, on dû pincer un hilarant cavalier seul, vis-à-vis de leur copie, quand ils ont eu noté leurs pudeurs « pudeurs relatives » et leurs « joies rougissantes ». Potaches, va !

Je raconte tout cela au sujet de la représentation, au Théâtre-Libre, de *La Fin de Lucie Pellegrin.* »

Donc, la belle Jacqueline, qui n'a pas les pudeurs de son sexe, ce qui ne m'étonne pas, étant donné que nous ne croyons pas qu'elle appartienne au genre auquel elle emprunte un prénom, s'imagine que ces messieurs ont rougi, ou plutôt elle vient affirmer que les critiques en question ont craint que la pièce de Paul Alexis ne dégoutât du vice.

Jacqueline, ma belle, vous vous trompez étrangement sur le rôle de MM. Sarcey, Besson et autres, et je puis vous assurer que ces messieurs ne se préoccupent pas plus de la morale, que de ce que vous appelez le « talent » de M. Paul Alexis. Dans une pièce, le critique n'a qu'une chose à examiner : si cette pièce est jouable ; or, ne vous en déplaise, *La Fin de Lucie Pellegrin*, donnée sur un théâtre, celui que vous voudrez, l'Odéon, par exemple, serait un de ces fours auxquels les scènes dont votre journal vante pourtant assez le répertoire, commencent à prendre la grande habitude. Les journaux qui ne payent pas un sou pour aller au théâtre, s'imaginent que leurs réclames enrichissent les directeurs. Quelle erreur ! et je veux être condamné à relire le *Nommé Perreux*, s'il ne sont pas la cause de la ruine des malheureux entrepreneurs de divertissements publics.

Le public, le vrai public, celui qui apporte véritablement de l'argent aux directeurs, c'est celui qui se pâme d'aise aux absurdités du *Maître de Forges*, de la *Grande Marnière,* de la *Tosca*, et que *Germinal* n'intéresse pas du tout. Tout individu qui a tenu dans ses mains la caisse d'un théâtre, sait que les grosses machines à la Dennery rapportent, tandis que la finesse, l'esprit ou le naturalisme conduisent à la faillite.

Laissez donc ce pauvre Sarcey ; ne vilipendez pas Vitu et consorts, mais dites-vous que votre Théâtre-Libre n'a absolument rien de libre, qu'il est entre les mains d'une coterie naturaliste, et que, toutes dépravées que soient les mœurs, à ce que vous racontez, des critiques en renom, aimable Jacqueline, ils sont un peu comme prédicateurs en chaire, et ne suivent pas toujours par eux-mêmes les doctrines qu'ils ont fort raison de prêcher. Si j'avais été entendre *La Fin de Lucie Pellegrin*, dont je connais du moins les moindres péripéties, j'aurais applaudi des deux mains, parce que la pièce était faite pour le public qui se rend au Théâtre-Libre ; mais entendons-nous, chère Jacqueline, il y a certaines maisons dans lesquelles on n'entre qu'en se cachant, et ce qui s'y passe est parfait, paraît-il, pour ceux qui les fréquentent. Est-ce à dire qu'il faille applaudir aux discours qui s'y débitent, souhaiter qu'on en élargisse les portes et qu'on s'empresse d'offrir aux prêtresses desdits lieux les bâtiments de l'Etat ?

Jacqueline, ma mie, je ne vous connais pas, mais vous êtes tout simplement, sous votre masque, un bon père de famille... avec enfants. Eh bien ! voulez-vous que je vous dise mon opinion : Vous laissez les jeunes gens à la maison, convaincue comme moi, comme tous les gens qui ont un peu de jugeote dans la tête, que l'on n'a jamais guéri l'ivresse en montrant des esclaves ivres ; ça c'est de l'utopie spartiate.

Ah ! ça, Jacqueline, est-ce que par hasard vous penseriez que l'*Ode à Priape* m'a jamais fait rougir ? croyez-vous que je n'y ai pas reconnu la patte inimitable de Piron ? mais me voyez-vous criant mon enthousiasme en public et conseillant de donner ce livre comme récompense dans vos lycées de filles. Mais où nous mènerez-vous avec vos pièces « nature » ? Sous vos masques, au *Gil-Blas*, vous êtes absolument ce que vous reprochez aux critiques Sarcey, Vitu, Perret, Lemaître et autres ; vous dites qu'ils « la font à la vertu » moi j'estime que « vous nous la faites au vice » !

Et puisque le nom de Piron m'est tombé sous la plume, j'engagerai mes lecteurs à lire le travail de M. Honoré Bonhomme, sur les **Œuvres posthumes de Piron** ; ils y verront que ce poète n'a pas écrit que de folles œuvres de jeunesse ; après avoir parcouru ce volume, on connaîtra un Piron tout autre que celui de la légende.

Où Jacqueline dit une grande vérité, c'est quand elle s'écrie : « Il y a beau temps que la critique est morte ! » Seulement il me vient tout de suite un scrupule : Que doivent dire ceux qui sont chargés, au *Gil Blas*, de faire la critique théâtrale ? que va dire Ginisty, qui fait la critique littéraire ?

Et tout cela parce que l'on n'a pas voulu reconnaître que Paul Alexis était le plus grand dramaturge qui ait encore paru. Ah ! gracieuse Jacqueline, il fait bon être de vos amis, tudieu, quel enthousiasme !

« Ce que je la trouve morale, moi, cette pièce ! Ce que je voudrais qu'on y traînât toutes les Saphos de pacotille qui promènent dans la vie parisienne leurs yeux vides et leurs reins usés ! Ce que je voudrais qu'on y menât toutes les fillettes d'ouvriers qui sont lasses de se piquer les doigts, et qui rêvent de faire la noce à leur tour.

« La noce ?... Eh bien ! la voilà, la noce, avec ces quatre ou cinq malheureuses qui ne mangent pas à leur faim et boivent plus qu'à leur soif, avec ces robes voyantes et dépenaillées qui cachent le manque de linge, avec ces petits souliers dont les talons se décollent et où l'eau entre, avec la mangeaille à crédit, la parfumerie au rabais, l'huissier qui guette, le « clou » qui attend, la phtisie qui empoigne, et la condamnation à l'homme, à perpétuité ! »

Non. Assez, Jacqueline, c'est trop triste ! et jamais je n'eusse pensé trouver tant de moralité dans ce bon *Gil Blas*, qui étale la prose d'Armand Sylvestre, à perpétuité, celle-là ; qui chaque jour vante les toilettes des dames de mondes divers, mais toujours horizontaux, et qui publie le calepin du Vieux Carafon, par erreur sans doute, le prenant pour le livre des psaumes : Ce que c'est cependant que le manque d'habitude !

Et quand je pense que dans la grande manifestation industrielle de l'exposition de 89, on n'exposera pas les trucs des journalistes! pourtant jamais industrie ne fut plus intéressante; les inventeurs ont des procédés si nouveaux. Premier grand prix : Léo Taxil!

La littérature sera représentée à l'Exposition par les vers d'une cantate plus ou moins idiote, un jury de messieurs absolument incompétents ayant été chargé de décerner la médaille ; la grande musique se fera entendre dans une salle à triple écho, le Trocadéro.... et aussi à triples courants d'air ; quant à l'art théâtral, on y applaudira les jambes de Mlle « N'importe qui » et voilà! Journalistes, mes amis, voilà votre œuvre! vous, il vous restera le pavillon de la presse; le pavillon couvre la marchandise!

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

On a beaucoup écrit sur la fatale guerre franco - allemande, mais nous ne croyons pas qu'aucun écrivain militaire possède une plume aussi vivante que celle de M. George Bastard, dont la publication intitulée **Un jour de bataille**, vient de voir paraître son deuxième volume. Décrire le mouvement des corps d'armées est affaire technique, tout le monde peut y prétendre, rien qu'en compilant les nombreux ouvrages parus; mais faire revivre le combat dans ses moindres péripéties, montrer le terrain avant, pendant et avant l'action, dire les mille faits glorieux qui passent inaperçus au milieu de tant d'héroïsme, montrer l'entrain, la gaieté, la bonne humeur de nos soldats dans l'horrible drame où chacun « y va de sa peau », cela n'est donné qu'à un écrivain de race, à l'homme qui « y était », et non pas à ceux qui prétendent raconter une bataille, parce qu'ils sont correspondants de quelque journal. Il faut avoir combattu dans le rang pour apprécier les détails qui font le grand tout d'un combat. M. George Bastard est le Fils de la littérature, il est fait pour décrire les luttes sanglantes, et tandis que sous Sedan, auquel il consacre son nouveau volume, il faisait son devoir de soldat, dans son esprit se traçait comme au fond de la chambre noire tout ce qui s'était passé autour de lui. Mais ce qui frappe surtout dans le livre, c'est le coup d'œil jeté par l'écrivain sur le lieu où va se passer l'action, la place qu'il donne aux personnages marquants, l'espèce de sombre poésie qu'il fait planer sur l'épouvantable hecatombe qui s'appelle une bataille.

Lisez cette page, c'est du bon, très bon George Bastard, celui dont l'œuvre nous a tous enthousiasmés, lorsque parut chez Dentu son premier volume, *Bazeilles*.

« Même brouillard le jour de Sedan que le jour de la bataille de Sadowa! Cependant la brume de la Meuse, de la *Maas*, comme disent les Allemands, — le seul fleuve qui, avec l'Escaut, déserte la mère-patrie, — se lève à l'arrivée royale du souverain victorieux. Elle se lève comme devant les spectateurs

réunis dans un théâtre, remonte jusqu'aux frises le rideau derrière lequel s'agitent les acteurs d'un drame.

« Drame véritable, où le cliquetis des armes n'est pas une supercherie, le bruit de la mitraille n'est pas un vain jeu. Il est sept heures et demie lorsque le roi de Prusse, ayant passé la nuit à Vendresse et arrivant par la tranchée de Cheveuge avec une suite brillante, gravit, frais et dispos, les hauteurs qui s'élèvent au nord du Frénois.

Mais avant l'aube grondait le canon, et déjà se jouait la tragédie épique de Bazeilles. Eh ! qu'importe à l'empereur d'Allemagne de trouver à son réveil un nombre considérable de morts... Le monarque ivre de sang veut voir, et il attend avec calme qu'une belle matinée déchire son voile de gaze. A sept heures et demie, cette toile humide se fend, remonte jusqu'aux nues, disparaît de la scène sanglante pour découvrir à ses yeux tout le champ de bataille. Les accords bruyants de cette pièce infernale redoublent alors de violence comme dans une salle dont on a enlevé les tentures qui étouffaient le son. L'orchestration diabolique de l'artillerie s'exécute clairement au milieu de la campagne et des bois, dans un décor riant comme une idylle, et le chef qui en bat la mesure sur le sommet de la Marfée brandit son épée rouge, tandis que les reptiles qui pénètrent dans les rues de Bazeilles pour en massacrer les habitants, secouent leurs torches incendiaires contre les murs. A sept heures et demie, moment important de la journée, le roi Guillaume, debout sur les derniers contreforts de la chaîne de l'Argonne, contemple cette lutte. Il voit aussi converser l'armée de son auguste fils, occupant près de lui, à la Croix-Piot, une colline voisine. Adossé au bois de la Marfée, ses pieds reposant sur l'immense piédestal de bronze formé par les innombrables bouches à feu qui s'alignent au bas de la colline, le roi Guillaume embrasse du regard un vaste horizon. Protégé de toutes parts, placé en lieu sûr pour bien voir, le roi assiste au combat sanglant qui se livre sous ses yeux, malgré la fumée des batteries les plus proches qui, çà et là, lui dérobent parfois la vue des combattants.

Au sifflement des balles, au ronflement de l'artillerie, le roi Guillaume, du haut de son observatoire, peut apercevoir au delà du fleuve un amoncellement de terres fortement bossuées en certains endroits et comme repoussées par le travail cyclopéen de quelques gnomes ou des excavations profondes creusées par les mains de quelques titans fabuleux, une mer en révolte contre les éléments déchaînés et subitement figée, pétrifiée, solidifiée par quelque cataclysme inconnu, étonnant, prodigieux ! Suite ininterrompue de plaines et de collines, où cent villages se cachent derrière des ressauts de terrain, se dissi-

mulent au milieu des coulées agrestes, quand d'autres, au contraire, se montrent avec leurs blanches maisonnettes sur quelques versants abrupts, comme des nids de mouettes perchées bien haut ou tapies sur le flanc de quelques coteaux verts. Et les galons poudreux des routes sinuent à travers ces monts ou ces vallons pour aller se perdre sous la feuillée ombreuse de quelque bois, après s'être égarés au bord de quelque ruisseau mystérieux. Bazeilles disparaît derrière le sommet de Lisy qui s'avance comme la proue d'un navire jusqu'aux eaux du fleuve. Balan, dont le clocher perce le ciel de sa flèche élancée, ressemble à un lourd vaisseau dans un long sillage de routes blanches. Sedan sur le bord de la Meuse, semble glisser sur l'onde ou plutôt rester comme un grand cuirassé à l'ancre avec ses tourelles et ses meurtrières. Et plus loin apparaît Floing, dont le clocher pyramidal s'élance également vers les nues, mais qu'on dirait noyé au milieu des flots de verdure. Au delà s'élève le piton chauve du Hattoy, avec sa couronne de chêne au front ; vers sa gauche pointe le bourg de Saint-Menges, au-dessus surgit Fleigneux. Au-dessous de Sedan se déroule en replis tortueux le cours brillant de la Meuse, qui miroite comme une glace sous le soleil ardent, dans le cadre verdoyant de ses collines. Mais au-dessus des remparts de la ville s'étendent des jardinets pleins d'ombrage, auxquels succède un coteau plus élevé, qui se surétage en gradins et se termine par un large plateau. A son sommet, s'étale complaisamment le bois de la Garenne, terres flottantes avec de grands arbres moutonnés par la brise, qui se balancent, ondulent comme des vagues glauques, mais dont les premières feuilles jaunes commencent à joncher le sol.

De grandes clairières s'ouvrent au milieu du bois, comme des îlots qui parsèment de points arides cet océan de végétation. Des portions de forêt tapissent cependant les croupes arrondies qui dévalent à l'Est, de molles ondulations descendent en pentes douces au ruisseau de la Givonne, profondément encaissé, des coteaux s'abaissent rapidement par pentes successives jusque dans la gorge du Fond-de-Givonne. Retraites de paix, oasis de verdure pleines de mystère et de fraîcheur !

« A chaque extrémité de Sedan part une route qui court à fleur de sol, avec des maisons espacées en bordure de chaque côté. L'une relie Balan, l'autre relie Floing avec la ville, et celle-ci contourne ce dernier bourg. Passant en écharpe sur des pentes cultivées, flanquées çà et là de quelques bouquets d'arbres, elle aboutit au bois d'Algérie qui va se souder au bois de la Garenne par un mince ruban de verdure. Des vallées se creusent ou se ramifient toutes vers Sedan, des plateaux s'allongent en marquant des emplacements nus, des taillis épais s'élèvent séparés bientôt par d'autres parcelles de terrain en friche.

Sur le rebord de l'un de ces plateaux presque à pic,se dresse, au milieu de terrains vagues qui l'entourent et entre deux peupliers qui l'encadrent, la ferme du tisserand, appelée le Terme. Des crêtes vives marquent le village d'Illy vers le Nord, mais le sommet du Calvaire profile au loin sa ligne escarpée, tandis que la vaste forêt des Ardennes déroule à l'horizon sa chaîne qui forme comme une immense toile de fond. Le soleil luit, la lumière est éclatante et produit une gamme variée de tons verts. Mais, en ce jour de l'année 1870, les collines naturelles sont plus boisées d'affûts de canon qu'elles ne le seront jamais d'arbres séculaires. »

L'ouvrage de M. George Bastard est plutôt descriptif que technique, mais on y a joint le plan de chaque position importante : c'est un livre qui fait haïr la guerre, la folie sanglante des rois qui regardent deux peuples s'entr'égorger en pensant qu'ils sont, eux, monarques, les représentants de Dieu sur la terre.

Les romans sont nombreux, leur champ n'est pas moins vaste que celui des étoiles du ciel, mais nous devons dire, hélas! que la voûte éthérée est plus belle à contempler que l'existence des habitants de l'une de ses plus petites planètes qui eut un jour la folle pensée que toutes les autres avaient été crées pour sa propre satisfaction.

Voici d'abord Mlle Marie Colombier qui cherche à nous intéresser à un personnage ne connaissant de la vie que les jouissances du jeu. **Courte et bonne**, telle est la devise de ce prince exotique, devenu roi du Paris qui fait « la fête », de par la dame de pique, et beaucoup par la grâce de sa maîtresse, une danseuse qui se saigne bêtement aux quatre membres pour subvenir aux déveines de son rastaquouère amant. Ce roman est très osé, et c'est cela seulement qui peut en assurer le succès ; c'est tout ce que veut Mlle Marie Colombier, qui n'a pas la prétention d'avoir créé une œuvre d'art, là où il n'y a que prétexte à signaler les écarts d'une civilisation surchauffée et, disons-le aussi, d'une imagination à l'avenant.

La Gouvernante, par Mélandri,est une étude très vigoureuse où l'on sent le procédé dramatique de l'auteur du *Baiser des Ténèbres*; malheureusement je crains que le cadre dans lequel se meut l'action de son nouveau drame ne soit beaucoup trop étroit. Les faits qu'il nous raconte ne sont point de notre temps ; les personnages tragiques se trouveraient mal à l'aise dans nos milieux bourgeois : Hamlet, Othello marquent une époque dont les mœurs jurent avec la vie terre à terre de la fin du XIXe siècle. Son Nino Morelli est

beaucoup trop grand ; ces caractères-là n'existent plus, s'ils ont jamais existé, et l'auteur a écrit une tragédie, là où un drame banal de l'adultère eût suffi : de telle sorte que *la Gouvernante*, mamzelle Justine, cette servante-maîtresse que l'on nous a montrée tant de fois, celle qui devrait être ici le personnage en évidence, éclipsant tous les autres, n'est qu'un comparse sans intérêt. Que Mélandri habille de velours ses personnages, qu'il les fasse agir sous des portiques ou dans un vieux castel gothique, et alors nous nous retrouverons ; tandis que la maison de maître Breteux, celle de Baudry sont un peu trop normandes, ça sent trop la soupe et le bœuf. Et puis nous devons avertir charitablement Mélandri que le monsieur qui tord un canon de fusil dans ses doigts, comme un fétu de paille, est une propriété appartenant aux Montépin, Richebourg, etc.; c'est un peu trop banal pour un talent comme celui de l'auteur de *Lady Vénus* et du *Baiser des Ténèbres*.

M. Alexandre Boutique, lui, au moins, a écrit un roman bourgeois, **En secondes Noces**, et il reste dans la note bourgeoise. Peut-être avec la pointe un peu trop malicieuse, il semble qu'il se moque tout le temps de ses personnages et beaucoup de ses lecteurs, mais allez donc empêcher un homme d'esprit de rire des imbéciles.

L'auteur nous présente le portrait d'un ancien cordonnier retiré avec du foin dans ses bottes. Cet homme, qui est veuf, vit fort heureux avec sa fille Suzanne. Malheureusement, ce cordonnier a toujours eu une passion pour les jolies femmes, et dame! il finit par se laisser empaumer tant et si bien par l'une d'elles, qu'il l'épouse et devient la proie de cette personne peu recommandable. Suzanne est fort malheureuse de par sa belle-mère ; bref tout cela n'aurait rien de bien neuf, si l'auteur n'avait placé autour de ces trois personnages une foule de personnages dont les types font rire aux larmes.

Il y a dans ce roman des scènes un peu bizarres : celle par exemple où la future belle-mère est présentée à la famille du cordonnier, la conduite de l'un des héros du récit y est assez malpropre; quant à la scène où celle qui est devenue la tante dudit héros vient se vautrer dans le lit de son neveu, elle est un peu roide, c'est du modernisme ou je ne m'y connais pas ; mais enfin M. Alexandre Boutique cède aux désirs de sa clientèle, seulement comme cela ne doit pas être tout à fait dans ses goûts, il lui tape ferme sur les doigts.

Après, par Jouan-Rolland est une œuvre de haute moralité, contenant un des drames les plus émouvants que l'on puisse lire, et je me demande quel est le nom véritable de ce Jouan-Rolland, nom qui ne peut être que le pseudonyme d'une femme. Oui, une femme seulement est capable d'écrire un pareil livre ; ce n'est pas à l'honneur de notre sexe, mais cela est. Style distingué, moralité élevée, intérêt palpitant du récit, tout est réuni dans ce volume que je conseille de lire.

Le livre d'Edouard Delpit, **La Vengeance de Pierre**, montre avec quelle prudence l'homme trompé doit jouer avec la vengeance. C'est au milieu de la haute vie parisienne que l'auteur a placé les péripéties de son drame de l'adultère; le mari déshonoré cherche à perdre d'honneur le complice de son infidèle épouse. Mais Pierre va plus loin, il veut aussi perdre de réputation la sœur de l'amant de sa femme, et il s'aperçoit qu'il aime véritablement cette jeune fille ; de là des complications qui conduisent à la folie le fils de Pierre.

Il nous a semblé que M. Edouard Delpit avait fait beaucoup mieux que ce dernier livre, dans lequel on cherche vainement à qui s'intéresser; on se perd au milieu de toutes ces charmantes intrigues qui,au fond, tournent au mieux, sauf pour celui qui n'a absolument rien à se reprocher, André.

Il me semble que dans la vie tout pourrait s'arranger si l'on voulait, et qu'en somme les plus gros drames ne sont que des coups d'épée dans l'eau. Supposons qu'une femme nouvellement mariée avec un homme qu'elle aime, apprenne tout à coup que ce mari tant chéri a eu une petite fille avant son mariage, et que la petite,qui a perdu sa mère,est élevée en secret dans quelque coin, que fera la jeune femme ? Selon le tempéramemt du romancier, ou elle jettera les hauts cris et menacera de se retirer chez sa mère, ce qui doit être une rude charge pour une maman qui a réussi à se débarrasser d'une fille, ou bien elle acceptera les faits accomplis. M. Paul Aubray, dans son roman, **Francis Germond**, est pour les solutions tranquilles, et ma foi, je trouve qu'il a raison. Rien ne m'amuse plus, lorsque je tombe par hasard chez un ami au milieu de l'une de ces querelles,un peu fréquentes parfois dans certains ménages. Il me semble que les catastrophes les plus épouvantables vont mettre tout à feu et à sang dans le nid ; que toutes les glaces vont voler en éclats, et que des deux époux, au moins un va se précipiter par la fenêtre.

Je m'empresse de prendre la fuite, car je sais qu'entre l'arbre et l'écorce... je suis toujours sûr, une heure après, de voir accourir chez moi mes deux antagonistes plus tourtereaux que jamais... en attendant un nouveau branlebas, et toujours me revient ce refrain :

Commissaire, commissaire !
Colin bat sa ménagère...

Eh ! mon Dieu c'est si facile de s'entendre ! et il y a longtemps que l'on a joué : *Après la pluie, le beau temps.*

Si j'écrivais des œuvres dans lesquelles l'irréel dominât, rien ne me serait plus désagréable que de me voir comparé à Edgar Poë; aussi je plains fortement M. André de Vaucerz qui vient de donner ses **Contes rêvés**, et que tous les journaux habillent à qui mieux mieux à la Poë. Il est vrai que c'est le même article que je vois inscrit dans toutes les feuilles de chou quelconques, ce qui pourrait laisser croire qu'un seul et unique rédacteur travaille pour la presse du monde entier, comme cette bonne Agence Havas, qui offre ses canards universels à tant par an. Pauvre littérature, quel dédain l'on a pour toi !

Et puis, dites-nous donc un peu, sur les deux ou trois millions de gens habitant la capitale, sur les milliards d'individus mâles ou femelles qui peuplent ce monde, s'il y en a cent qui sachent ce qui se passe dans l'*Aventure sans pareille de Hans Faal*, dans *Une descente dans le Maelstrom*, ou dans la *Semaine des Trois-Jeudis*. Donc, dire de M. André de Vaucerz qu'il vous donnera l'émotion que laisse l'œuvre d'Edgar Poë, c'est parler turc ou chinois à des gens qui en ignorent la première lettre.

Que diable, on peut jouer du violon sans faire éprouver la sensation que donne l'archet de Madeleine Godart, que nous ne confondons pas avec Vieutemps.

Donc, pour ceux qui ont lu Poë, je leur dirai que M. André de Vaucerz l'égale, mais qu'il fait éprouver une tout autre sensation, quelque chose de plus neuf, et pour ceux-là, et ce sont les plus nombreux, qui ne connaissent Poë que de nom, je leur dirai : Lisez M. de Vaucerz, peut-être vous conduira-t-il à vouloir faire la connaissance de Poë. C'est curieux ce qu'il y a de livres dans une bibliothèque qui ne se lisent jamais ! ah ! les volumes non rognés, c'est le triomphe de la reliure sur la littérature !

Un jour, un monsieur me prie de passer chez lui et m'introduit dans une

immense bibliothèque; une dame, charmante même, était occupée à en dresser le catalogue.

— Cher M. d'Hailly, dites-moi donc ce qu'il y a de bon dans mes livres?

Moi, je regardais la dame.

— Mais, Monsieur, vous le savez mieux que moi, puisque vous en faites dresser le catalogue.

— Oh! non, vous comprenez que je n'ai jamais lu tout cela; je fais relier mes volumes par W..... ça fait bien.

— Alors, répondis-je, ils sont tous bons.

La dame cataloguait toujours et écrivait : *Marquis de Sade.........* moi je la regardais toujours, elle ne rougissait pas, et quant au monsieur, il ajouta :

— Oui, je veux laisser tout ça bien en ordre, pour mes enfants.

Donc, pour en revenir aux *Contes rêvés* de M. André de Vaucerz, voici un des contes ; les autres, on voudra les connaître aussi; ce conte est intitulé *La Vengeance du Teufelsberg.*

« Qui n'a connu M. de Vilaine, l'ancien président du cercle ascensionniste? C'était plaisir de visiter en sa compagnie les Alpes qu'il connaissait si bien ; il en savait tous les points de vue, toutes les altitudes, toutes les légendes, et il en montrait les merveilles, comme un riche amateur parcourt avec des amis son musée ou sa collection de tableaux. Les guides connaissaient tous la générosité de ce parfait gentilhomme; ils l'ont pleuré comme ferait l'humanité, si la Providence pouvait mourir.

« L'an dernier, à la fin de l'automne, il a disparu victime de son audace ; les Alpes lui ont donné leurs gouffres pour tombeau et le recouvrent en un gigantesque tumulus.

« Fameux par de fantastiques ascensions, il avait toujours rêvé de mettre le sceau à sa réputation en escaladant un sommet que jamais pieds humains n'eussent foulé et qui ne fût connu que des aigles; il voulait, suivant son expression, conquérir la virginité d'une montagne.

« Un peu à l'ouest du Saint-Gothard, se dresse un pic étrange, l'un des plus élevés de la chaîne, le Teufelsberg ou mont du diable. Il se termine par une aiguille qui domine vertigineusement le chaos neigeux qui la supporte, semblable à un obélisque placé en équilibre par des géants pour défier Notus et Boréas. Se hisser au sommet de cette aiguille est évidemment impossible, mais on a parfois tenté de parvenir à sa base. Personne n'est revenu de ces expéditions, aussi la montagne a-t-elle un sinistre renom qu'assombrit encore une vieille légende.

« D'après une complainte interminable que, dans leur solitude, les bergers psalmodient pour se distraire, la montagne du démon ne serait autre chose que le démon en personne. Celui-ci avait jadis un corps et venait, en chair et en os, tenter les humains. Au cours d'une excursion en Suisse, il rencontra la fille d'un chasseur de chamois qui était jolie et tenta de la séduire : la pauvrette, qui était sage aussi, résista et s'enfuit ; lui, se mit à sa poursuite ; soutenue par son ange gardien, elle courut longtemps, mais finit par tomber, épuisée. Le Seigneur lui envoya l'ange de la mort pour la sauver du déshonneur, et créa la neige pour qu'elle eût un linceul digne de sa pureté ; Lucifer reçut pour sa part un coup de foudre qui le changea en une montagne, le Teufelsberg. Ainsi pour avoir voulu le faire servir à autre chose qu'à tenter les pécheurs, le diable fut privé de son corps ; l'âme seule est maintenant exposée à ses attaques et l'on sait s'il la ménage. Les paysans ne manquent pas de vous faire remarquer que l'on peut encore distinguer au Teufelsberg le nez aquilin, les oreilles pointues de Méphisto et ses petites cornes noires, pour annoncer le beau temps, grises pour prédire l'orage ; et ils terminent, vous avertissant que Dieu a maudit le pic et abandonné à Satan quiconque voudrait l'escalader.

« M. de Vilaine connaissait de vieille date toutes ces histoires, ce qui ne l'empêcha point de se rendre au petit bourg de Teufelsberg, situé à quelques kilomètres de la montagne, pour aviser aux moyens de conquérir la virginité de celle-ci.

« Arrivé à la brune, il se mit en quête de l'auberge, se fit servir à dîner et, tout en mangeant, pria l'hôtesse de lui procurer un guide pour le Teufelsberg. La bonne femme se signa trois fois et déclara d'un air apeuré qu'on ne trouverait pas en six lieues à la ronde un impie capable de tenter à quelque prix que ce fût une aussi funeste entreprise.

« Enervé par une longue journée de marche, le baron allait s'emporter quand une main se posa doucement sur son épaule, tandis qu'une voix traînante disait : « J'irai, moi. » Il y avait quelque chose d'étrange dans le contact de cette main et le son de cette voix ; ces deux sensations provoquèrent chez M. de Vilaine une sorte de commotion électrique qui le fit tressaillir. L'hôtesse avait frissonné, elle aussi, et regardait avec inquiétude et défiance l'homme qui venait de parler ; le baron se retourna. Pendant qu'il examinait ce guide de si bonne volonté, la femme qui avait appris quelques mots d'anglais auprès de ses clients habituels, tâcha de lui expliquer en cette langue comment l'homme était arrivé une heure auparavant, et s'était assis sans rien prendre, disant qu'il attendait quelqu'un.

« C'était en effet un singulier individu ; tout en lui était long et maigre; ses bras et ses mains, ses jambes et ses pieds étaient d'une longueur incroyable ; il y avait du félin dans toute sa personne ; un examen attentif décelait une force et une agilité peu communes en cet assemblage de puissants leviers et de souples articulations. Sa tête, petite et anguleuse, aux lèvres minces et pincées, aux oreilles effilées vers le haut, était rendue bizarre par un nez aquilin d'une longueur inusitée; elle se balançait sur un long cou, oscillant lui-même sur un buste étroit et long. Mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire en lui, c'était son étrange physionomie et surtout ses yeux, petits, bien fendus, très noirs et d'une étonnante vivacité ; dans leurs regards vibrait une telle intensité de vie, une telle irradiation d'effluves de volonté que le baron ne put les fixer ; mal à l'aise sous leur convergence il baissa les siens.

« L'hôtesse avait remarqué que, regardés à l'ombre, ils brillaient comme ceux de certains animaux ; elle avait remarqué bien d'autres choses encore, la brave femme, mais M. de Vilaine ne vit ou ne voulut voir en son compagnon que force et souplesse. Il était trop honnête et trop courageux pour se défier d'un homme à cause de la vivacité de son regard. Bref, un quart d'heure après, tout était convenu et l'ascension fixée au lendemain, car les cornes du Teufelsberg étaient d'un noir-bleu comme l'aile du corbeau. La nuit, dans ses rêves, le baron vit flamboyer à la première page du bulletin du cercle ce titre : « La première ascension du Teufelsberg, par M. le baron de Vilaine et le guide Staan. »

« Le départ se fit au petit jour, et tout Teufelsdorf souhaita bonne chance au baron et à son guide. Le soir, ils parvinrent au pied de la montagne ; le lendemain matin ils entreprirent l'ascension.

« Jamais le président n'avait fait d'escalade aussi aisée ; il ne comprenait pas l'épouvante inspirée par ce seul mot : « le Teufelsberg ! » Quasi humilié par la facilité de l'ascension, il aurait voulu des passages dangereux, impraticables, où le succès nécessitât expérience et audace ; rien de tout cela ! C'était un peu plus haut et surtout un peu plus mal pavé que la butte Montmartre, mais guère plus périlleux ; peut-être la fameuse aiguille était-elle munie d'un escalier, voire d'un ascenseur.

« Vers midi, le baron se crut au sommet du Teufelsberg; déjà il cherchait des yeux l'aiguille et le moyen d'arriver à sa base, quand un spectacle sublime mais décevant se déroula à ses pieds.

« Vue de Teufelsdorf, la montagne énorme et trapue, surmontée de son aiguille, simule assez un éléphant accroupi, portant sur son dos la tourelle d'un radjah. M. de Vilaine avait escaladé le dos de l'éléphant, mais l'accès de

la tourelle lui apparaissait absolument impraticable. Au lieu d'être surmontée d'un immense plateau, comme il semble de loin, la montagne se creuse en un cirque, sorte de monstrueux cratère qu'elle cache en ses flancs; la mer de glace qui le tapisse, semblable à une gigantesque collerette, s'effondre brusquement au centre; si bien que l'aiguille, comme un monstrueux men'hir, s'élance d'un abîme inconnu aux rayons du soleil, où l'on ne peut distinguer qu'un chaos de blocs énormes et de débris de glaciers; elle est donc deux ou trois fois plus haute qu'on ne le pourrait supposer, vue de la plaine, et il est également impossible d'atteindre sa base ou son sommet.

« Le baron eut vite compris tout cela; assis sur une roche, il contemplait, découragé, l'excavation sombre qui entourait le pied de l'aiguille; la légende disait vrai : entre elle et le reste du monde, Dieu avait passé son puissant index pour isoler le maudit. Il se retourna vers Staan; celui-ci le fixait d'une façon étrange qui le surprit et l'inquiéta; telle était la méchanceté narquoise de ce regard qu'il regretta de ne pas avoir pris quelques informations sur un homme avec qui il devait se trouver seul dans un désert. « Rentrons, dit il, on ne peut lutter contre l'impossible ! » Le guide posa doucement la main sur son épaule, tendant l'index, et, d'une voix singulière, dit : «Le pic est accessible du côté sud. » M. de Vilaine, s'étant retourné, rencontra encore ce regard fixement dardé sur lui. « N'importe, ajouta-t-il, à moins d'avoir des ailes on ne peut évidemment parvenir au faîte de cette aiguille diabolique, il ne nous reste qu'un parti à prendre : revenir sur nos pas. »

« — J'aurais été si heureux de lire mon nom dans le bulletin du club ascensionniste, ajouta Staan avec une intonation digne du souverain du Blochsberg. — Dans son for intérieur M. de Vilaine se reprochait de devenir superstitieux comme une vieille aubergiste suisse. « Si les yeux de ce garçon me déplaisent, se disait-il, je n'ai qu'à ne pas le regarder. » Aussi, sans répondre, se dirigea-t-il vers le Midi.

« Deux heures après, il pouvait vérifier l'assertion de son guide.

« Entraînée par quelque formidable avalanche, une roche énorme avait roulé au fond de l'entonnoir du Teufelsberg, mais son volume ne lui avait pas permis de s'engloutir au fond du fossé, trop étroit pour la recevoir en ce point. Un pont de glace, terrifiant comme le pont de l'enfer islamique, était jeté entre la montagne et l'aiguille; serrée entre les deux, la roche lui constituait à mi-chemin une arche massive; dans sa première moitié, le pont ainsi formé était assez large et ascendant, mais la seconde travée, en partie effondrée, se réduisait à un épais barreau de glace, formant un angle de quarante-cinq degrés avec l'horizon, dont le pied était *calé* par la base de l'aiguille

tandis que l'extrémité supérieure reposait sur le rocher. M. de Vilaine, toujours précédé et aidé par son guide, parvint assez facilement au sommet de celle-ci ; mais au moment de s'engager sur le chemin vertigineux qui, à ses pieds, s'enfonçait dans l'abîme, il hésita et se tourna vers Staan pour le consulter. Le terrible regard était encore fixé sur lui ; sa malice haineuse s'était tellement concentrée que le baron se crut au moment d'être assassiné par son guide ; il recula instinctivement, sans le perdre de vue, et dit : « Vraiment ce serait folie que d'aller plus loin. — Hélas ! Monsieur le Président, larmoya l'autre, dira-t-on au cercle que pour un mauvais petit pont de glace nous avons manqué une aussi belle ascension ? » M. de Vilaine réfléchit un moment, regarda encore Staan, occupé à consolider le nœud d'une corde, et répondit. « Eh bien ! voyons, en avant ! »

« Pendant cette descente fantastique, le guide déploya une vigueur, une souplesse, une habileté incroyables. Attachés l'un à l'autre par une corde, s'arc boutant sur leurs longues piques à pointe d'acier, les deux hommes se laissaient lentement glisser sur le barreau de glace, qui parfois devenait si étroit qu'ils y rampaient à califourchon, ou s'amincissait à un tel point qu'il semblait devoir se briser sous leur poids et les entraîner dans l'abîme... Après une heure d'efforts inouïs, M. de Vilaine put frapper du pied la base de l'aiguille.

« Quelques heures auparavant, il s'était demandé si elle ne serait pas pourvue d'un escalier. Le guide sut en pratiquer un : Sur la roche assez tendre les grandes pluies avaient tracé des stries profondes, la foudre avait ciselé des lézardes qui, accentuées par le pic de Staan, se transformèrent en échelons. Le baron et son guide étaient toujours attachés ensemble et haletants par suite de la raréfaction de l'air, les pieds meurtris, les mains saignantes, ils montaient avec une extrême lenteur. Déjà le soleil avait accompli les deux tiers de sa course ; une brise s'était levée, assez légère d'abord, qui, devenue de plus en plus forte, faisait l'ascension plus pénible encore. Quel plus étonnant spectacle que ces deux hommes, atomes perdus dans cette immensité, escaladant ce géant de pierre ? Ils en atteignirent enfin le sommet : C'était une plate-forme que les tempêtes avaient rendue lisse comme du verre ; le baron et son guide s'assirent, épuisés de fatigue, et contemplèrent longuement le merveilleux panorama qui s'étendait à leurs pieds.

« A l'Est, le géant Saint-Gothard cachait l'horizon. Mais, vers le Nord, on dominait une longue suite de pics et de vallées, de bosses lumineuses et de creux ombrés, de neiges éblouissantes et de pentes abruptes et noires ; cette masse imposante descendait vers l'horizon comme un fleuve de pierre, et, par-dessus

les nuages, émergeaient des pics tellement hauts, qu'on ne pouvait dire s'ils appartenaient à la terre ou au ciel; à l'Ouest et au Sud, d'autres montagnes, presque aussi hautes que le Teufelsberg, couvertes de neige, donnaient l'impression d'un océan agité par une tempête effroyable et soldifié tout à coup sous son manteau d'écume étincelant au soleil.

« Puis le baron ramena ses regards sur la montagne dont il venait de triompher; il dut se retenir à son guide, car le vertige s'était emparé de lui. Rien ne peut exprimer l'indéfinissable sensation qu'il avait éprouvée en jetant les yeux sur ce gigantesque entonnoir, semblable à un écroulement concentrique de rochers dans le gouffre au-dessus duquel M. de Vilaine se sentait suspendu. Devant cette menace formidable, il fut pris d'une inquiétude instinctive pour la fragile aiguille qui le portait, et crut la sentir lentement osciller. Mais, peu à peu, il se remit, gravant ce paysage fantastique dans sa mémoire pour les croquis dont il ornerait le compte rendu de l'ascension.

« Eh bien ! Staan, s'écria-t-il enfin, nous l'avons dompté le vieux Satan ! » et il frappait à coups de talon le roc sombre. Un éclat de rire strident lui répondit. « Pas encore ! » ajouta le guide en dardant sur son compagnon le sinistre regard qui deux fois l'avait fait tremb'er.

« Au même moment, la coiffure du baron fut emportée au loin par le vent; et le roc, presque aussitôt, devint tout à fait gris; ce changement de coloration presque instantané parut inexplicable à M. de Vilaine; il frémit sans savoir au juste pourquoi, et d'une voix saccadée, dit à son guide : « Partons ! »

« Si l'ascension avait été rude la descente fut surhumaine.

« Le baron était à peine à vingt mètres au-dessous de la plate-forme, quand, brusquement, un orage épouvantable se déchaîna contre la montagne : bientôt mille échos redirent le fracas du tonnerre; des bruits étranges, des résonnances bizarres frémissaient au bas de l'aiguille; des avalanches grondaient dans le voisinage; le soleil, intercepté par d'épaisses nuées, ne donnait qu'une pâle, intermittente lumière; c'était à la clarté des éclairs qu'il fallait chercher où poser le pied. Malgré son courage, M. de Vilaine avait l'esprit désarçonné par le vent et les trombes de neige qui lui coupaient la respiration, par la pluie qui pénétrait ses vêtements et le glaçait. Staan lui sauva mille fois la vie. Il rampait avec une souplesse et une habileté prodigieuses le long de l'aiguille; par un privilège singulier, il ne glissait pas le long de cette muraille humide. Après trois ou quatre heures d'un fantastique *struggle for life*, les deux compagnons parvinrent au pied du barreau de glace et retrouvèrent la trace de leurs pics.

« Staan s'y engagea.

« Au moment où le baron allait le suivre, la foudre frappa l'aiguille du Teufelsberg et suivit en raie de feu la trace du guide, jusqu'au pont de glace dont les débris s'écroulèrent avec fracas dans l'abîme. Le baron s'était désespérément cramponné à un quartier de roc. L'instinct lui sauva la vie ; il sentit brusquement une violente secousse aux reins ; c'était Staan, qui précipité dans le gouffre avec le bloc de glace qui le portait, arrivait au bout de la corde. M. de Vilaine fit une rapide prière pour le malheureux. Toutefois, avant de rien entreprendre pour recouvrer sa liberté, il voulut s'assurer si le guide était mort et se pencha sur le gouffre. La foudre l'avait épargné ; il oscillait à toute volée dans le vide; l'aiguille, en effet, s'excavait au-dessous du baron ; le guide profitait de ce creux pour se balancer de manière à se faire projeter par la force centrifuge sur un roc situé en face de lui. C'était un spectacle effrayant; Staan paraissait encore plus grand, ainsi bercé dans l'espace. A force d'accroître son élan, il parvint à atteindre le rocher qui devait le sauver; au moment où il y posait le pied, un nouvel éclair déchira l'obscurité, remplit l'abîme de lumière et de fracas et broya le guide contre le granit. Les yeux dilatés par l'horreur, M. de Vilaine le vit, réduit en morceaux, pulvérisé, s'éparpiller sous le feu du ciel. Mais encore une fois, en cet instant suprême, il rencontra le regard du jettatore et frémit sous son intense méchanceté.

« Cette mort parut assouvir la fureur du ciel ; la chute de l'orage fut aussi prompte que l'avait été son début. C'est la vengeance du Teufelsberg, se dit le baron.

« Quand le ciel fut redevenu pur et que la montagne s'empourpra aux rayons du soleil couchant, M. de Vilaine examina sa situation. Il comprit bientôt qu'une seule chance de salut lui restait : essayer ce que son guide avait été si près de réussir. Après avoir solidement fixé sa corde à une lourde pierre, il se signa, et, s'accrochant aux moindres aspérités du roc, descendit lentement. Puis il prit son élan et se lança dans le vide. Longtemps il se balança, en proie à d'inexprimables angoisses ; tout à coup, il aperçut sur la crête du Teufelsberg un homme gigantesque qui oscillait éperdûment dans le ciel ; c'était un phénomène de mirage dont il avait été une fois déjà témoin dans les Alpes ; il ne le reconnut pas tout d'abord et son sang se figea de terreur en ses veines ; sur le point de s'évanouir, comme il lâchait presque la corde de salut, il eut conscience du danger qu'il courait et, à force de volonté, triompha de la syncope. Mais il avait perdu son élan et dut le reconquérir ; comme il était épuisé par le froid, la fatigue et la faim, ce fut plus long encore que la première fois. Enfin, ses pieds effleurèrent la roche, il choisit promptement des yeux la place où il voulait tomber et, à l'oscillation suivante, recommandant son âme à Dieu,

abandonna la corde. Il avait parfaitement calculé sa chute et tomba à l'endroit précis qu'il s'était désigné. Au moment où il toucha le sol, son pied droit rencontra une petite chose sphérique, glissante, il perdit l'équilibre et tomba à la renverse dans le gouffre.

« Et tandis que l'infortuné, les cheveux hérissés, les traits convulsés par l'horreur, se sentait absorber par la mort et fixait les rochers de l'abîme qui se rapprochaient avec une rapidité vertigineuse, il rencontra le regard haineux d'un œil chassé de son orbite et qui restait collé à la pointe de son soulier droit.»

Sous ce fort joli titre, **Rêves de la vingtième année**, je reçois de MM. Louis Robelin et Paul Pattinger un charmant petit recueil de poésies. Mais à qui distribuer louanges ou critiques? quel est le coupable de tel ou tel sonnet? quel cœur se fait sentir sous les pages patriotiques qui viennent sonner clair comme un coup de clairon à côté d'idylles et de bouquets à Chloris ? Que l'on se mette deux à composer un gros livre, un drame, voire même une comédie, je comprends cela, mais dans les quatorze vers d'un sonnet, où rencontrerai-je M. Roubelin? où trouverai-je M. Pattinger ?

Bref, mes compliments, Messieurs vous avez vingt ans, à vous deux vous n'atteindriez pas le nombre de mes années ; vous chantez l'amour, hélas ! quels temps lointain pour nous : mais vous avez le cœur patriote, là nous pouvons tous nous rencontrer, l'âge n'y fait rien, si ce n'est que nous avons eu l'âme brisée, tandis que vous avez ignoré ce que c'est que la patrie envahie. Mais nos récits ont enflammé vos cœurs jeunes, et ce sont vos bras vaillants qui vengeront vos pères. Et quels exemples déjà vous donnez ! car c'est la génération nouvelle qui a produit ce jeune sergent Bobillot, auquel on a élevé une statue, vous, vous lui dédiez ces vers.

Depuis longtemps déjà la ville était cernée,
Et des Chinois maudits la masse échelonnée,
Comme un torrent fougueux se grossissait toujours !...
Stoïques, acharnés, les Français tous les jours,
Luttant un contre dix en des combats épiques,
Frappaient, tuaient, mouraient, combattants héroïques,
Mais ne se rendaient pas.... Ils voulaient à tout prix
Qu'ils demeurât intact le drapeau du pays.
Parmi tous ces guerriers à la démarche fière,
Parmi tous ces héros, mourant pour leur bannière,
Le sergent Bobillot marchait au premier rang.

. . . .

..... Mais un jour se lassant, l'implacable destin
Vint frapper des Français la phalange énergique.
L'âme des défenseurs, Bobillot le stoïque,
Fut ramené blessé de l'un de ces combats...
... Le coup était mortel, et bientôt les soldats
Le virent doucement abaisser sa paupière ;
Mais avant de fermer ses yeux à la lumière,
S'il ne ressentit pas le sensible bonheur
De voir briller la croix. l'étoile de l'honneur,
Sur sa tunique bleue, il eut du moins la joie
D'entendre dans les airs bruire la noble soie
De l'illustre drapeau de Giovaninelli.
.... La ville était sauvée et l'ennemi parti.

Quel livre charmant d'esprit et de style ces récits de Théodore de Banville, **Les belles Poupées** ! Toutes les Catullemendeseries et les assommantes, et toujours pareilles Armandsylvestreries pâlissent ou plutôt s'effacent devant quelques pages de Banville ou un croquis de Gros claude.

Lisez, au hasard : Voici l'*Illusionniste*. Quelle finesse de touche ! quelle subtilité dans cette philosophie aimable qui jette le pardon en même temps que l'ironie.

« Au dernier bal de l'Opéra, une jeune femme se trouva mal et tomba évanouie sur une banquette du foyer. Bientôt elle fut entourée, secourue, étouffée surtout, par une foule de ces gens affairés qui, en toute circonstance, s'empressent inutilement. On avait demandé de tous côtés un médecin, qui n'arrivait pas ; la malade, à qui on avait fait respirer des sels, commençait à ouvrir les yeux ; mais plus que jamais on obstruait l'air autour d'elle ; cependant, on lui avait ôté son masque, pour la soulager sans doute, mais aussi par curiosité. Soudain, un Parisien bien connu, le vicomte Henri de Treslin, fendit le groupe des officieux et s'approcha de la jeune femme, pâle comme une morte.

« — Laissez-nous, dit-il avec autorité ; madame est ma parente, et tout soin à prendre me regarde »

« Peut-être, à la rigueur, la jeune dame aurait-elle pu marcher ; mais, lui ayant embrassé la taille, Treslin l'emporta comme une plume, et de fait, elle était presque aussi légère qu'une plume. Pour tout dire, le vicomte n'était nullement parent de celle qu'il enlevait ainsi, et elle était pour lui une inconnue ; mais en l'apercevant, pâle, ayant sur les joues les lys funèbres, il avait

été subitement frappé au cœur d'un violent amour pour lequel, sans hésiter, il eût mis le feu à l'Opéra et brûlé Paris. Un visage nacré, transparent, ingénu, de sainte extasiée, des traits fins, des yeux de pervenche doux et célestes, des cheveux blonds coiffés en bandeaux, une bouche parée de toutes les ignorances, commandaient le respect pour cette vierge, et certes il n'eût pas été possible de voir en elle autre chose qu'une vierge. Mais comment se trouvait-elle à l'Opéra, et qu'y faisait-elle? Monsieur de Treslin se posa à peine cette question. Une telle Béatrice, si peu semblable à ce qu'il avait vu jamais, était évidemment descendue du ciel, à travers les floraisons d'étoiles, sur les escaliers de nuées; qu'importait qu'elle eût atterri ici ou là?

« Treslin posa l'inconnue dans un fiacre, où il s'assit à côté d'elle. Il n'osa pas la mener chez lui où, si bien servi qu'il fût, il risquait de ne pas trouver à l'instant un feu allumé et tous les secours nécessaires. Il la conduisit donc au café Anglais, où, très connu, il put obtenir sans retard sels, cordiaux et tout ce que réclamait l'état de souffrance de la malade. Ce fut dans un petit salon de ce cabaret que la jeune fille, assise, à demi-étendue sur un divan, revint à elle tout à fait, et retrouva définitivement sa connaissance. Alors elle regarda autour d'elle et, avec un mouvement de honte et d'effroi, se leva pour partir.

« — Monsieur, dit-elle, merci et adieu!

« — Treslin ne fit pas un geste pour la retenir, mais son visage exprima un profond désespoir.

« — Monsieur, dit la jeune fille, j'habite avec mes parents, que je n'ai jamais quittés une minute. A la suite d'une lecture de roman, la sotte curiosité s'est éveillée en moi. J'ai voulu voir quelques instants le bal de l'Opéra; j'y suis allée avec ma femme de chambre qui, malheureusement, a été séparée de moi par la foule. Alors, me voyant seule, j'ai été en proie à une telle épouvante que je me suis évanouie. Vous comprenez bien que vous ne sauriez me garder ici, fût-ce un instant, sans risquer de faire verser bien des larmes, et de perdre toute ma vie.

« — Adieu, Mademoiselle, dit Treslin, mais il faut cependant que je vous dise ce qui se passe en moi, et comment, dans un instant plus rapide que l'éclair, mon être a été métamorphosé et transfiguré. Oui, retournez chez votre père, et si vous le permettez, moi-même je vous mettrai à sa porte; mais demain même, accordez-moi une grâce; autorisez-moi à aller le trouver et à lui demander votre main. Ah! que ne vous ai-je rencontrée ailleurs! Mais quand je vous ai vue sur ce banc, mourante, j'ai senti que mon cœur mourait avec vous, j'ai été brûlé par un amour qui s'est emparé de tout moi, et qui

ne saurait s'éteindre. Moi, je suis le vicomte de Treslin; je n'ai besoin de rien savoir de vous, je vous regarde et cela suffit; car en tous vos traits se manifeste votre âme adorable et pure.

« — Sachez tout, dit la jeune fille, j'ai pris depuis longtemps déjà la résolution absolue et irrévocable de ne me marier jamais. Aussi nous voyons-nous pour la dernière fois! De nouveau, je vous dis adieu, et je partirai seule. Mais je veux vous l'avouer et, pour adoucir l'absence éternelle, gardez ce mot dans votre souvenir, ce que vous avez éprouvé, je l'ai éprouvé aussi, et il m'a semblé que, dans mon esprit, un voile se déchirait. Je vous ai reconnu ;j'ai senti que si je pouvais donner ma vie à quelqu'un, ce serait à vous. Mais l'idée seule du mariage me fait horreur, et je ne puis supporter la pensée que jamais, à propos de moi, un homme pourrait brutalement dire : Ma femme!

« Toute serrée et emmitouflée dans son domino et sous son capuchon, ayant rattaché son masque, la jeune fille mit le doigt sur le bouton de la porte, mais doucement, avec un regard chargé de prière, Treslin la ramena vers le divan et la fit asseoir. Puis il se plaça sur une chaise, loin d'elle.

« — Oui, dit-il, il y a quelque chose d'abominable dans cette prise de possession qui se nomme le mariage, dans ce contrat au nom duquel une femme devient la servante et la chose d'un maître, au lieu d'être vénérée, adorée à genoux, sans cesse courtisée et de nouveau gagnée et conquise! Si ce marché est indispensable entre gens qui, pour ne pas s'enfuir l'un bien loin de l'autre, ont besoin d'être, comme des forçats, rivés à une même chaîne, combien ne doit-il pas être inutile dans un amour divin, céleste, plus fort que le temps, qui, pour toute la durée de la vie, ne peut que grandir et s'accroître ! Alors on marcherait devant soi, la main dans la main, sans que nul obstacle se dressât devant vous, et prenant possession de l'univers. Qu'importeraient alors les familles qu'on abandonnerait, les pleurs même qu'on laisserait derrière soi, étant l'un pour l'autre tout et plus que tout, et se sentant victorieusement délivrés des fictions sociales ! Ah ! s'il est vrai que, jusque là inconnu de vous comme de moi, l'impérieux, le délicieux, le tyrannique amour ait brûlé et éclairé votre âme comme la mienne, osons, comme des oiseaux de proie, voler le bonheur, laissons tout, partons, venez, suivez-moi vers les forêts de fleurs et vers les cieux inconnus : allons-nous en !

« — Oui, dit la jeune fille, je vous aime, et j'ose d'autant plus vous le dire que je vous le dis pour l'unique, pour la dernière fois de ma vie. Mais l'obstacle qui nous sépare est bien plus invincible que vous ne pouvez le supposer ; car il ne tient à aucune circonstance qui puisse être modifiée, et il est en moi-même! Dois-je mon étrange nature aux austérités religieuses que ma mère

s'est toujours imposées ? Suis-je une extatique ou une malade ? Je ne sais, mais je ne me sens pareille à aucune des créatures humaines qu'il m'a été donné de voir. Il n'y a en moi qu'une vie toute immatérielle. Quelques gouttes de lait et quelques miettes de pain suffisent à ma nourriture : je n'ai jamais pu me résoudre à être embrassée par mon père et par ma mère ; la brise qui, en passant, me caresse, me fait l'effet d'une insulte ; je crois me sentir souffletée, et si jamais la plus chère main devait effleurer la mienne, j'aimerais mieux tout de suite mourir.

« — Ah ! dit Treslin, qu'entre nous la matière et la chair soient à jamais abolies, et si je devais vivre mille éternités, serait-ce trop de temps pour comprendre et admirer dans sa beauté votre âme infinie ? Si nous en avons le génie et l'amour, nous saurons, pour nous, faire descendre sur la terre le ciel même où tout est idéal et, par conséquent, vrai ! Qu'avons-nous besoin des baisers, si je suis vous et si vous êtes moi, et si nous sommes confondus et mêlés dans une union qui réunira inéluctablement les essences mêmes de notre être ? Venez ; cette chose méprisable et vaine, la richesse, je la possède, infinie, et pour la première fois depuis que j'existe, je comprends à quoi elle peut servir ; car nulle difficulté matérielle n'arrêtera nos pas : nous trouverons partout des forêts et des jardins qui seront à nous, et des palais que nous abandonnerons lorsqu'il nous plaira, et que nous pourrons brûler en nous enfuyant ! L'univers sera à nous, partout nous y serons servis par des esclaves, et nous savourerons la joie immense d'être ensemble et seuls ! Et quand même la vie devrait durer toujours, aurais-je jamais assez de temps à moi pour contempler autant que je le veux vos yeux profonds comme la mer, et pareils à un ciel plein d'astres ?

« — Eh bien ! ... dit la jeune fille, comme à demi-vaincue.

« Mais à ce moment, un léger, un imperceptible mouvement d'un muscle de la face changea du tout au tout l'expression de son visage, et soudainement frappé d'un fulgurant souvenir, le vicomte de Treslin ressentit le monstrueux sursaut d'un homme qui tomberait du haut d'une tour.

« — Ah ça ! mais, dit-il, je te reconnais très bien. Tu es Séraphine Fox ! Je t'ai rencontrée pour la première fois, il y a cinq ans, à la foire de Saint-Cloud, où je t'ai payé des pommes vertes et du sucre d'orge. Depuis ce temps-là, tu as jeté tes bonnets par-dessus tous les édifices, et c'est toi qui as mangé, comme deux pralines, ce Hongrois richissime, le prince Dorasil, et le fastueux notaire Poumarède, sans parler de beaucoup d'autres festins.

« Nullement étonnée, Séraphine Fox appuya son front sur sa main transparente et rose, et, sans nulle transition inutile, se mit à son aise. Je ne sais si

elle défit un cordon ou quelque agraffe ; mais subitement elle cessa d'être mince comme un lys, pour n'être plus que svelte et sur son visage qui rappelait les saintes des Primitifs, s'établit, avec la science de tout, une calme et tranquille ironie.

« — Monsieur le vicomte, dit-elle, vous êtes un grand chercheur, dénicheur et collectionneur d'innocences, et rien ne me semble plus légitime, car chacun n'a-t-il pas ses manies? Mais, hier soir, vous avez dépassé le but, en cherchant une innocence dans un endroit qui n'en comporte pas et où il ne saurait y en avoir. Toutefois, attendrie par votre héroïque effort, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous empêcher de rentrer bredouille et pour vous servir sur un plat de diamant l'ombre d'un rêve. Mais puisqu'il vous a plu de me connaître et de me reconnaître, nous pouvons laisser tout cela et recommencer la conversation sur de nouvelles bases !

« En parlant ainsi, Séraphine se mit à écrire le menu du souper. Mais elle ne voulut pas se servir pour cela du papier règlementaire posé sur la table, et elle prit un feuillet de couleur crème dans un portefeuille qu'elle tira de sa poche.

« — Tiens, fit Henri de Treslin, vous avez là un joli portefeuille japonais.

« — Oui, dit Séraphine, c'est pour mettre les billets de mille francs... dans le cas où j'en trouverais par terre !

« Cependant elle avait sonné le garçon, qui entra et prit le menu.

« — Cyrille, lui dit-elle, tout cela très soigné. Comme pour moi. Beaucoup de cayenne dans le homard à l'américaine et énormément de cayenne dans les écrevisses à la bordelaise. Le champagne alcoolisé, vibrant, très monté de ton. Du champagne pour les voyageurs anglais. »

Fanfaronne, par J.-G. Vineuil, est un livre de distribution de prix, dans lequel on voit la vertu récompensée et le crime puni. Les péripéties de cette idylle à l'eau de rose se passent au milieu des angoisses de la guerre de 1870. C'est bien gentil, mais après?

Les Amants de Madame Ferrier sont trois, et leur papa, M. Edouard Montagne, leur fait tenir une conduite tellement ridicule, qu'il est préférable de ne pas appuyer. M. Ferrier est un fabricant de bonnets de coton dont les discours ne rappellent que très vaguement ceux d'un industriel ; quant à son associé, un des amants, il est aussi inadmissible que possible. C'est insensé d'un bout à l'autre.

La Femme du Cabotin, par Georges Moore, un écrivain qui représente l'école naturaliste d'outre-Manche, est l'histoire d'une femme qui trouve l'oubli de ses misères dans l'ivresse. Récit curieux, parce qu'il nous vient de l'Angleterre et qu'on y trouve les dessous du théâtre, et de la vie des acteurs de la prude Albion.

Je n'ai pas l'honneur de connaître MM. Louis Chalain et Jacques Prola, les auteurs de **Un Français de la décadence**, mais je connais Rochefort, pour l'avoir lu seulement, et ma foi, leur livre, qui n'est qu'une compilation destinée à essayer de couler l'ancien *lanternier*, le caméléon de la politique, n'est pas fait pour atteindre le but cherché. De tout ce qu'écrit Rochefort, personne ne croit un mot, et lui non plus ; il s'amuse sur le dos des imbéciles auxquels il vend sa prose, moi tout le premier ; je ris, je suis désarmé, et s'il me convertit jamais, je veux bien que le crique me croque ; il faut être vraiment sot pour croire un mot de ce que dit un journal, fût-il opportuniste.

Quoi, Messieurs, vous attaquez Rochefort ! mais alors luttez au moins à armes égales : Ayez de l'esprit !

Le troisième volume des **Mémoires du général Cluseret**, relate les événements qui ont précédé l'écroulement du régime impérial. L'auteur a ses convictions, d'autres ont les leurs, et je n'ai pas à insister, mais il est fort probable que les antipodes ne sont pas plus éloignés que nous ne le sommes, Cluseret et moi ; je ne puis m'empêcher cependant de reconnaître que le volume est intéressant, et que son auteur a traité un sujet déjà bien connu pourtant, de façon à m'obliger de lire en entier un livre sur lequel je n'avais l'intention que de jeter un rapide coup d'œil.

Les Aventures d'un étudiant, par M. Pierre Boyer, n'ont rien à voir avec celles qui se rencontrent au «quartier», là-bas où les *intègres* magistrats de l'avenir se recrutent dans la clientèle aimée des dames du «Boul'mich ». — Le Dr Pierre Boyer nous raconte des souvenirs d'ambulance d'avant-poste ; ce sont des documents pris sur le vif des horreurs de la guerre, livre vécu, souffert cruellement.

Deux nouveaux volumes viennent de paraître dans la *Nouvelle bibliothèque littéraire*. **Impressions de théâtre**, par Jules Lemaître, et **Madame de Sévigné**, par R. Vallery-Radot.

Le critique des *Débats* passe pour une autorité, je n'y contredis point, mais je fais quelques réserves sur son jugement par rapport à l'œuvre de Dumas fils, le véritable auteur de la [décadence théâtrale dans laquelle nous nous enfonçons de plus en plus. M. Lemaître m'intéresse bien plus pour ce qu'il montre de lui-même que pour ce qu'il pense des autres. Il est quelqu'un, il dit son opinion en phrases tirées au cordeau, et puisque le théâtre dont il parle n'offre plus aucun intérêt, étant plus que moribond, du moins nous reste-t-il à lire de belles pages de style.

M. Vallery-Radot, l'auteur bien connu de *l'Histoire d'un savant par un ignorant*, se révèle à nous comme un critique. Héritier des traditions paternelles, il nous fait pénétrer, à l'aide d'un récit continu et çà et là d'un choix heureux de textes, dans l'intimité de Mme de Sévigné et de ses amis. L'auteur fait ressortir tout particulièrement dans Mme de Sévigné le reflet d'esprit, de bonne humeur et de bons sens français qui ont fait sa popularité et sa gloire.

Dans sa dernière séance, le comité de la *Société Biographique de France* a donné comme sujet imposé aux concourants compositeurs :

Une romance à mettre en musique avec accompagnement de piano.

Ce concours sera clos fin juillet.

L'œuvre classée première sera imprimée aux frais de la Société et d'autres récompenses, diplômes, mentions, etc., seront distribués à l'issue de ce concours dont les manuscrits doivent être adressés à Mme Marie-Edouard Lenoir, villa Marie, à Lormont-Bordeaux (Gironde), ou à M. Charles Volcke, vice-président du concours musical, à Bailleul (Nord).

Paris-Boursicotier par Charles Virmaître, vient de paraître. L'auteur n'a pas la prétention de mettre un terme aux exactions des dangereux coquins qui, depuis vingt ans, exploitent les petits capitalistes, ruinent l'épargne publique et détruisent la confiance; il veut seulement, en dévoilant les trucs multiples inventés et appliqués par ces tire-laine du temple grec qu'on appelle la Bourse, mettre le public en garde.

Ce livre, appelé à un grand succès, soulèvera de violentes colères parmi les gens de bourse, car, dans *Paris-Boursicotier*, Charles Virmaître a imprimé les noms en toutes lettres.

Paris-Boursicotier, comme ses aînés, *Paris-Escarpe, Paris-Canard*, etc, est un livre documentaire à lire et à conserver.

Parmi les principaux chapitres de ce curieux livre, nous citerons : *Les Maîtres-Chanteurs*; *le Livre d'Or de Mazas*; *les Allemands et le Canal de Panama*; *les Luttes de M. Ferdinand de Lesseps*; *le Moyen de faire un journal financier sans bourse délier*; *le Loueur de billets de Banque*; *le portrait des rois de la Finance*; *l'Usine à Bulletins, etc., etc.*

Dans un volume publié récemment, *Trois Amoureuses au* XVIe *siècle*, et dans les deux monographies placées en tête de son nouveau livre : **Amour mondain et Amour mystique**, M. H. de la Ferrière a étudié et cherché à peindre les femmes de la cour Valois. Jamais siècle par sa galanterie, élégante raffinée, et, il faut bien le dire, très corrompue, n'a mieux justifié le titre adopté : *Amour mondain.*

Mais, du moins, c'était l'amour avec tout l'attrait, toutes les émotions du danger : le plus souvent la mort guettait l'amoureux sur le chemin du rendez-vous, ou le surprenait dans les bras de la femme aimée. L'époux outragé de sa propre main se faisait bonne et prompte justice.

Comme contraste à l'*Amour mondain*, l'auteur a opposé l'*Amour mystique.* Pour cadre il a pris un coin presque inconnu de la Basse-Normandie, province non encore viciée par le contact délétère de la grande ville, et pour l'époque où se passe ce récit, il a choisi celle où, sous un roi chaste, la réaction religieuse commençait à poindre, où les mœurs tendaient à se purifier et la société polie à se former.

Dans la vie d'Anne de la Boderie que nous ouvre M. H. de la Ferrière, nous voyons ce que l'amour pur et vrai, fortifié par la foi, peut mettre au cœur de la femme, de courage, d'abnégation et de dévouement. Sans une plainte, immoler son propre bonheur, ainsi que le fait Anne de la Boderie, pour ne pas détourner de sa voie le fanatique qu'elle s'était donné pour époux, c'est, en plein XVIIe siècle, l'amour conjugal élevé jusqu'à la hauteur de la légende.

Le Manuel national d'Histoire et de Géographie, *à l'usage de l'Armée et des Ecoles*, par M. Romuald Brunet, officier d'Académie, est non seule-

ment un ouvrage tout à la fois intéressant et scientifique, qui sera certainement un des plus beaux ornements de nos bibliothèques, mais encore un monument précieux, nous dirons même indispensable, à tous ceux qui ont souci de la patrie.

Inutile de faire l'éloge de l'auteur, ancien volontaire de 1870, un de nos capitaines les plus distingués de la cavalerie territoriale, ardent patriote, déjà bien connu par ses œuvres militaires et patriotiques. Sa splendide publication suffirait à elle seule pour mettre en relief un publiciste.

Jusqu'à ce jour personne n'a encore consacré à la grande famille française une œuvre aussi remarquable dans ce genre. C'est le monument le plus complet qui lui ait été élevé. Aussi sommes-nous convaincus que le succès le plus éclatant récompensera les efforts de ce bon Français, de ce travailleur infatigable, dont la seule pensée est la grandeur du pays.

On ne saurait trop encourager de semblables œuvres, si propres, suivant nous, au développement de notre éducation nationale.

Nous croyons donc bien faire en recommandant aujourd'hui d'une manière toute spéciale, à nos lecteurs, cette publication vraiment patriotique, dont voici, du reste, quelques passages de la préface :

« Toujours menacée au dehors, la France n'a qu'un moyen de braver la puissance et l'ambition de ses voisins, c'est d'infuser pour ainsi dire dans la nation l'*amour de la Patrie*, c'est-à-dire des lois et de la liberté. Les vertus de ses citoyens, leur zèle patriotique, en un mot leur éducation nationale, voilà le seul rempart sans cesse prêt à défendre la France, et qu'aucune armée ne saurait entamer. Il est donc essentiel pour former le génie, le caractère, les goûts et les mœurs de notre peuple, que chacun reçoive une forme nationale par une préparation particulière.

« Dans cet ordre d'idées, l'étude de l'histoire s'impose, ce me semble, comme très propre à élever nos esprits et à diriger nos cœurs. Elle est indispensable aujourd'hui et sert d'introduction à celle de la géographie.

. . . .

. . . .

« Attirés par une sympathique admiration, emportés par ce grand mouvement qu'impriment au monde les chemins de fer, poussés par l'impulsion extraordinaire qu'on donne aux transactions commeriales, encore blessés par la perte de l'Alsace et de la Lorraine, nous devons plus que jamais étudier l'histoire et la géographie de la France ! Voilà ce qui nous a engagés à jeter un coup d'œil sur notre histoire, à présenter avec méthode nos progrès, et à apporter, nous l'espérons, un concours utile à ces deux bases de l'édifice social : l'Ins-

truction et l'Armée. Tel est le but de ce manuel divisé en tableaux qu permettent d'apprendre l'histoire et la géographie de nos départements ainsi que de nos colonies, d'après notre nouvelle organisation militaire. A ce Manuel sont jointes vingt-six cartes.

« Un résumé d'histoire et un résumé de géographie complètent cet ouvrage, que nous recommandons dans son ensemble à l'attention particulière de la grande famille française.

« Notre histoire est glorieuse; rendons-lui hommage, étudions-la avec respect et vérité ; loin de la critiquer, parcourons-la dans ses moindres détails, surtout sans parti pris, et, désireux de profiter des leçons acquises, efforçons-nous d'éviter les erreurs du passé.

« La France a fait notre éducation ; soyons reconnaissants. »

Cet ouvrage, qui forme un beau volume in-4, contient vingt-six belles cartes en couleur : Planisphère, corps d'armée, colonies françaises, cartes de France, plans de Paris, organisation militaire de la France, par H. Gray.

Voici le sommaire des chapitres de l'ouvrage : *Instruction. Description historique et géographique de chaque département, classé par corps d'armée, ainsi que de nos possessions coloniales. — Abrégé de géographie. — Défenses des frontières maritimes de la France. — Défense des frontières continentales de la France. — Division administrative de la France. — Possessions coloniales de la France. — Gouvernements militaires avant 1789 avec les départements formés avant 1870. — Armée et marine de la France. — Abrégé d'histoire de France. — Chronologie de l'histoire de France. — Conclusion. — Appendice* (*tableaux synoptiques de l'armée française en 1888 et des navires armés de la flotte*).

A. Daubrée, membre de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle, **Les régions invisibles du globe et des espaces célestes** (les eaux souterraines, les tremblements de terre, les météorites). 1 vol. in-8, tome 62 de la *Bibliothèque scientifique internationale*, cart. à l'anglaise, avec 78 gravures dans le texte.

Mettre à la portée du grand public l'étude du régime des eaux souterraines, de la formation des roches sédimentaires ou cristallisées, des grandes secousses qui, à chaque instant, modifient la structure interne du globe ; prouver l'unité de constitution de l'univers par la comparaison des roches météoriques avec

celles de notre terre, telle est, dans ses grands traits, la tâche que M. Daubrée s'est proposée. Il a pu faire ainsi de la vulgarisation comme seuls peuvent y arriver les véritables savants qui, sans s'appesantir sur les détails, parviennent à donner à leurs lecteurs une vue d'ensemble de ces grands phénomènes si intéressants et si curieux.

La librairie Félix Alcan vient de mettre en vente le LXI[e] volume de la *Bibliothèque scientifique internationale*, dirigée par M. E. Alglave.

Ce volume, qui a pour titre l'**Evolution des mondes et des sociétés** est dû à la plume de M. F.-Camille Dreyfus, député de la Seine.

C'est un des plus curieux essais de philosophie scientifique qu'ait produits notre temps. L'auteur, qui s'est fait une réputation non seulement dans la politique militante, mais dans la science, pour la part prépondérante qu'il a prise à la direction de la *Grande Encyclopédie* comme secrétaire général, a essayé une synthèse générale des phénomènes naturels.

Partant des hypothèses astronomiques sur l'origine des mondes, il arrive, par un enchaînement ininterrompu de faits, à la constitution des croyances religieuses et morales de l'humanité, au gouvernement des sociétés, au développement de la pensée et de la conscience, en passant successivement par la formation géologique de notre planète, par le développement des espèces végétales et animales et par les origines de l'humanité.

Les faits se succèdent et s'enchaînent avec une précision remarquable, sans obscurité pour la pensée; car suivant l'expression de l'auteur : dans son livre, la philosophie n'est pas dans les mots; elle est dans le plan de l'ouvrage, dans l'exposition des faits, dans l'enchaînement des idées.

Nous croyons pouvoir affirmer que le livre de M. F.-Camille Dreyfus produira dans le monde de la science et de la philosophie une sensation profonde.

Je viens de lire une brochure, *La Question d'Orient*, adressée sous forme de lettre à M. Georges Clémenceau, par son auteur, V.-N. *Seulesco*.

Cette brochure de trente et une pages est écrite, disons-le tout de suite, de main de maître. M. Seulesco est, à n'en pas douter, un enfant des Balkans; ces quelques pages résument, dans un récit d'une clarté extrême, toute l'histoire de cette principauté si intéressante pour les efforts qu'elle a tentés pour conquérir son autonomie. Comme le rôle de chaque puissance européenne y est

développé avec une exactitude réelle : L'Angleterre, la Russie, l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche, la France !

Avec quelle chaleur d'âme il parle de la France dans ces lignes !

« A cause de sa politique désintéressée et de sa noble ardeur à soutenir les petites nationalités contre tous leurs ennemis, la France avait en Orient une situation unique. »

Et plus loin.

« Chacun, parmi les petits États, devait à la France, l'un son indépendance ou son autonomie, d'autres une intervention opportune pour les sauver de l'invasion ou de la vengeance de l'oppresseur. Toutes les petites nations étaient attachées à la France par le lien cette fois solide de la reconnaissance, car elles étaient trop petites, trop faibles et trop éloignées de leur bienfaitrice pour la craindre ou pour se permettre le luxe de l'envie et de l'ingratitude. »

Et avec quelle indulgence il parle des fautes commises par les représentants de la France lors de l'annexion de la Bessarabie et de la question du Danube !

Je m'arrête, il faudrait citer l'œuvre entière, espérant qu'elle sera lue par tous les hommes qui se dévouent aux idées démocratiques du XIXe siècle.

Mais ce que je regrette pour M. Seulesco, c'est le choix de l'homme auquel il a adressé son œuvre.

Certes, je ne saurais contester le talent oratoire de M. Clémenceau, mais ce talent suffit-il pour faire un diplomate, un homme politique ? Non, il faut que cet orateur soit doublé d'un homme d'expérience, de tact, de prévoyance. Si, autrefois, la fonction suffisait pour honorer l'homme, aujourd'hui il n'en est plus de même, c'est l'homme qui doit honorer sa fonction.

En est-elle amoindrie pour cela ? au contraire ! Une fonction s'élève en proportion des devoirs qu'elle impose, des vertus qu'elle suppose, des bienfaits qu'elle est forcée de répandre. Voilà pourquoi la fonction de l'homme politique d'aujourd'hui est supérieure en principe à celle d'autrefois et pourquoi aussi, en raison de sa supériorité même, elle est condamnée à des devoirs si difficiles et si nouveaux.

M. Clémenceau n'a nulle idée de la politique, il lui faut avant tout l'apprendre.

A côté des publications spéciales que fait éclore l'approche des fêtes du centenaire et de l'Exposition universelle, les penseurs cherchent de leur côté à profiter de l'occasion pour inculquer au grand nombre les notions élémentaires de notre Droit civil et politique, issu de la Révolution française, que si peu de citoyens connaissent à fond.

Parmi ces livres essentiellement pratiques, nous devons citer en première ligne le **Livre du Centenaire de 1789**, du docteur L.-C. Pax, que l'éditeur Ghio vient de publier. Dédié à tous les citoyens français, dont il n'est pas un seul qui ne puisse y trouver un renseignement utile, il renferme dans ses deux cents pages une encyclopédie complète de droit civil et administratif et, par conséquent, mérite de figurer dans toutes les bibliothèques publiques ou privées.

Lorsque je recommande un livre, j'ai pour habitude de le lire ou tout au moins de le parcourir avec soin; or, la **Méthode pratique de langue allemande**, que vient de publier la maison H. Le Soudier, est un des ouvrages classiques que je puis présenter au public en connaissance de cause. L'auteur, M. Antoine Lévy, en soumettant son œuvre à mon appréciation ne se doute peut-être pas que la langue allemande n'est pas une inconnue pour moi; il ne sait pas non plus que mon fils est son élève, et dame, le maître n'est pas toujours tendre, et les « colles » pleuvent dru lorsqu'il y a relâchement.

M. Antoine Lévy, agrégé de l'Université, professeur au lycée Charlemagne, où j'ai fait toutes mes études, professeur à l'Ecole supérieure de commerce à Paris où j'ai placé mon fils, jugeant sans doute que les « lettres » ne font pas la fortune; M. Antoine Lévy, dis-je, offre une méthode rationnelle pour l'étude de la langue allemande. Il groupe les mots et les phrases par séries et les associe à des adjectifs et à des verbes : « Etudions cela, dit-il, la grammaire viendra après ». L'intelligent professsseur a raison; l'enfant apprend à parler sa langue bien avant qu'il ne se doute même que des gens, appelés grammairiens, ont inventé les bizarreries de notre fantaisiste grammaire française. C'est d'une simplicité antique : apprenons comme les enfants apprennent, c'est-à-dire sans effort, puis lorsque nous saurons de quoi il retourne, eh bien ! il sera temps de nous livrer aux férocités des grammairiens.

Les enfants vont prendre leurs vacances, il ont généralement peu profité de l'étude par l'ancienne méthode; par celle de M. Lévy, ils pourront travailler pendant quelques heures chaque jour, ils seront prêts pour reprendre la classe à la rentrée, et ils étonneront leurs professeurs, à cheval sur la grammaire.

GASTON D'HAILLY.

IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 15 juillet 1888.

Le chien est l'ami de l'homme, jusqu'à la rage exclusivement, mais ces animaux protestent de leur innocence et prétendent que c'est le lapin qui a commencé (lisez : M. Pasteur).

Une jolie femme, dit cet intéressant quadrupède, sourit de ses lèvres roses; nous autres, lorsque nous sourions, c'est en frétillant de la queue et, voyez quelle est notre misère, on nous fait couper, par des hommes habitant généralement sur les trottoirs du Pont-Neuf, l'appareil de nos sourires :

L'on vient dire ensuite que nous avons le caractère mal fait !

Pauvre chien ! on lui coupait déjà pas mal de choses, et voilà qu'un préfet de police, M. Lozé, veut lui couper encore les quatre pattes en le condamnant à marcher lorsqu'il est taillé pour la course; aussi il se plaint en son langage, ce qui ne serait peut être guère intelligible pour les vivisecteurs, et c'est M. Louis Moynier qu'il a chargé de présenter ses doléances au public, sous ce titre : **Lettres d'un chien errant sur la Protection des animaux**.

Le livre est charmant, et tous les artistes de cœur ont prêté le concours de leur crayon pour l'illustration de cet agréable volume, j'ai nommé Léon Barillot, Benjamin Constant, Jean Béraud, P. Beyle, Mlle Rosa Bonheur, Félix Bracquemond, André Brouillet, Brunet-Houard, Félix Buhot, Georges Calvès, G. Clairin, E. Dameron, Edouard Detaille, E. Duez, Henri Dupray, A. Durst, E. Frémiet, Charles Frère, Amand Gauthier, J.-L. Gérome, H. Gervex, Edmond Granjean, Georges Jeanniot, Roger Jourdain, Jean-Paul Laurens, Emile Gridel, Gaston Guignard, C. Hermann-Léon, L. Lefèvre-Deslonchamps, A.-E. Méry, Mme Euphémie Muraton, Henri Pille, Puvis de Chavannes, Th. Ribot, G. Rochegrosse, A. Roll, F. Roybet, Alfred Stevens, G. Surand, P. Vaison, J. Veyrassat, A. Vollon, Edmond Yon, Henri Zuber.

Ce que sont les plaintes des toutous, tout le monde s'en doute, et défunt Paul Bert, dans les sphères éthérées où planent ses mânes vivisectrices, doit en entendre les tristes échos. Le chien, bonne personne lorsqu'on ne le prive

pas des joies de l'amour, ne parle pas seulement en son nom, il se fait le défenseur de tous les animaux domestiques et même des autres, qui sont mis en cage et torturés pour la grande joie des badauds de la fête de Neuilly.

Mais quelle préface Léon Cladel a écrit pour ce livre ! Léon Cladel, un vrai écrivain, celui-là ! Je vous dirai seulement l'odyssée de son âne, le *Rentier*, ainsi que le nommait le père de l'auteur de ma *Kyrielle de chiens*.

Il avait sur l'échine une croix pour blason :
Galeux, poussif, arqué, chauve et la dent pourrie,
Squelette on le poussait tout droit à la voirie ;
Je l'achetai cent sous, il loge en ma maison.

Sa langue avec amour épile ma prairie,
Et son œil réfléchit les arbres, le gazon,
La broussaille et les feux sanglants de l'horizon :
Il n'a plus à présent la croupe endolorie.

A mon approche il a des rires d'ouragans,
Il chante, il danse, il dit des mots extravagants
Et me tend ses naseaux imprégnés de lavande.

Mon âne, sois tranquille, erre et dors, mange et bois,
Et vis joyeux parmi mes prés, parmi mes bois ;
Va, je te comblerai d'honneurs... et de provende !

Eh ! n'avait-il pas gagné sa retraite et mérité cent fois, ce rural, d'être accueilli dans un hôtel d'invalides ? Après avoir travaillé plus que de raison, dès son adolescence et durant toute sa maturité, comme de juste il se reposa pendant sa vieillesse et finit en paix, très choyé non seulement des bipèdes mais encore de tous les mammifères à quatre pattes de la colonie. Il me souvient d'avoir vu les génisses et les taurins l'éventer de leurs fanons ou le lécher de leurs langues rugueuses, et plus tard, alors qu'il n'avait plus la force de vagabonder à travers le pacage, les deux juments gris-pommelé du Perche, ses compagnes d'étable, s'approchaient de lui, puis, lui tournant le dos, chassaient de leurs queues bien fournies les mouches qui le harcelaient, et les deux barbets de la ferme, eux, s'étant improvisés ses gardes du corps, le protégeaient, long-étendus autour de sa croupe ou de son poitrail, un de chaque côté, contre les brebis ou les chèvres qui, certes, ne lui auraient fait aucun mal, mais qui peut-être eussent tondu le lit moelleux et frais d'herbes et de mousses sur lequel, ensommeillé, son crâne montueux chargé comme un tronc d'arbre de friquets et de roitelets, il réchauffait ses membres enkylosés au soleil, et paraissait

parfois saisir le sens de la triséculaire cantilène favorite des bouviers du Rouergue et des pâtres du Quercy :

Soyez sages, bêtes,
On vous soignera bien ;
Et viennent les disettes,
Ne manquerez de rien,
Rien, rien,

Une chaude litière,
De la paille et du foin
Tout plein la crèche entière,
Avec ça l'on va loin,
Loin, loin !...

Y a pas de quoi s'en fiche,
Car, sur terre un chacun
Pouvant mordre à la miche,
Au ciel sera quelqu'un,
Qu'un, qu'un !

« Il y a longtemps, fort longtemps, hélas ! que je me suis éloigné de cette prestigieuse région où se perpétue la vie patriarcale des premiers âges ! eh ; mais en la quittant, j'ai conservé d'elle la bonacité de ses terriens pour leurs animaux de trait, ou de bât, ou de garde, et ceux que j'ai toujours eus autour de moi, partout où j'ai séjourné, depuis lors m'ont chéri tout autant que je les ai chéris moi-même. Eh, tenez ! aujourd'hui, ma petite ménagerie, car la fortune adverse ne me permet plus d'en avoir une grande, composée de bœufs, de vaches, de chevaux, de mules, de marcassins, de baudets, de biques et de moutons, est là serrée autour de moi. Pendant que je griffonne cette feuille volante, ma chatte, une tigresse royale en miniature, se dorlotte, couchée en travers sur mes épaules qui se bombent, tandis que *Paf*, un vieux griffon d'arrêt qui n'a jamais arrêté ni poil, ni plume, appuie son fin mufle sur mes genoux, souriant aux poussins qui, désirant sans doute un peu de sarazin ou d'avoine, m'appellent au verger où glousse la maman poule et claironne le coq tout argent et tout or, dont ils seront les héritiers inviolables, car ni mes enfants ni moi nous ne les ferons jamais cuire, et je vois là-bas près du kiosque, entre deux abricotiers où merles et moineaux saluent le tardif avril, le tertre sous lequel à jamais dort le magnanime épagneul d'Écosse, dont les faits et gestes, non plus que ceux du susnommé, son camarade, ne figurent pas encore dans ma *Kyrielle de chiens*, mon vénérable *Famine*, le plus sûr de

mes amis, oui, le meilleur! que j'ai perdu voici quelques mois, lui qui, quoique aveugle, me suivait à travers la ville et les bois d'alentour en se guidant avec ses narines, lui qui toujours restait avec moi dans mon cabinet de travail en me regardant de ses yeux éteints, mais si tendres encore, enfin lui qui ne mangeait ni ne buvait quand l'atroce combat pour la vie m'avait contraint de le laisser au logis. On sourira peut-être de ces effusions de mon cœur à l'égard de brutes moins louches et plus maniables que les hommes; ah ! que m'importe ! Il les comprendrait à merveille s'il était encore là, mon vieil ami Toussenel, le bel et fier écrivain à qui nous devons de si hautes œuvres, entre autres l'*Esprit des bêtes*. »

Chez nous il est coutume de s'emballer, et ma foi on s'emballe sur un livre comme sur autre chose : tantôt l'auteur se nomme Ohnet, une autre fois c'est Bourget; hier c'était Zola, aujourd'hui c'est Daudet (Alphonse). On ne parle que de l'**Immortel**, moi aussi; mais il faut dire que pour mon compte je suis excusable: c'est mon métier. Le monsieur qui n'aurait pas son *Immortel* sous le bras ne serait pas *select*, absolument comme s'il était chaussé de souliers à hauts talons et à bouts ronds. Moi, je suis un peu comme le vieux Réhu, celui qui a tout vu et se souvient de tout, et devant les « petits jeunes » qui s'extasient, je m'écrie : « J'ai vu ça, moi ! »

— Quoi donc ?

— Eh ! parbleu, votre académicien ! Il est en « toc » votre bonhomme, aussi vieux que l'aïeul Réhu 1er, et il me peint l'*Immortel* d'aujourd'hui comme un coucou représente l'omnibus à trois chevaux et à impériale pour dames.

M. Daudet charge agréablement et amuse le public qui croit que « c'est arrivé », et sauf le caractère de Mme Astier qui est pris sur le vif, je ne vois pas grand intérêt dans ce « coup du lapin » académique. C'est une suite de tableaux de « chic » dans lesquels chacun cherche une silhouette, mais un portrait ? jamais ! témoin ce dîner à l'hôtel de Padovani.

« Ce soir, dîner de gala, puis réception intime à l'hôtel Padovani. Le grand-duc Léopold reçoit à la table de « sa parfaite amie » comme il appelle la duchesse, quelques membres triés des différentes sections de l'Institut, et rend ainsi aux cinq Académies la politesse de leur accueil, les coups d'encensoir de leur directeur. Comme toujours, chez l'ancienne ambassadrice, le monde diplomatique est avantageusement remplacé, mais l'Institut prime tout, et la place même des convives précise l'intention du dîner. Le grand-duc, assis en face de la maîtresse de maison, a Mme Astier à sa droite, à sa gauche la comtessse de Fo-

der, femme du premier secrétaire de l'ambassade finlandaise, faisant fonctions d'ambassadeur. La droite de la duchesse est occupée par Léonard Astier, la gauche par Mgr Adriani, nonce du pape ; puis suivent et s'alternent le baron Huchenard pour les inscriptions et belles-lettres, Mourad-Bey, ambassadeur de Turquie, le chimiste Delpech de l'Académie des sciences, le ministre de Belgique, le musicien Landry, de l'Académie des beaux-arts, Danjou, l'auteur dramatique, un des cabotins de Picheral, enfin le prince d'Athis qui, par son double titre de ministre plénipotentiaire et de membre de l'Académie des sciences morales et politiques, donne bien la note à deux teintes du salon. En bout de table, le général aide de camp de Son Altesse, le jeune garde-noble comte Adriani, neveu du nonce, et Lavaux, l'indispensable, l'homme de toutes les fêtes. »

« Le féminin manque d'agrément. Rousse et vive, toute menue, engoncée de dentelles jusqu'au bout de son petit nez pointu, la comtesse de Foder a l'air d'un écureuil enrhumé (?). La baronne Huchenard, moustachue, sans âge, donne l'impression d'un vieux monsieur décolleté, très gras. Mme Astier, en robe de velours demi-ouverte, un cadeau de la duchesse, sacrifie à sa chère Antonia la joie qu'elle aurait à montrer ses bras, ses épaules, ce qui lui reste ; et grâce à cette attention, la duchesse Padovani semble, à table, la seule femme. Grande, blonde, dans sa robe de chez Chose, une toute petite tête aux beaux yeux dorés, orgueilleux et mobiles, des yeux de bonté, de tendresse et de colère, sous de longs sourcils noirs presque rejoints, le nez court, la bouche voluptueuse et violente, et l'éclat d'un teint de jeunesse, d'un teint de femme de trente ans, qu'elle doit à l'habitude de passer l'après-midi au lit quand elle reçoit le soir ou va dans le monde. Ayant vécu longtemps dehors, ambassadrice à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Constantinople, autorisée à donner le ton de la mode française, elle a gardé quelque chose de doctoral, d'informé, que les Parisiennes lui reprochent, car elle leur parle en se penchant, comme à des étrangères, leur explique ce qu'elles savent aussi bien qu'elle-même. La duchesse continue à représenter Paris chez les Kurdes, dans son salon de la rue de Poitiers, et c'est le seul défaut de cette noble et rayonnante personne.

« Malgré la presque absence de femmes, de ces claires toilettes découvrant les bras et les épaules, qui alternent si bien dans la monotonie des habits noirs, miroitantes de brillants et de fleurs, la table a pour s'égayer la soutane violette du nonce à large ceinture de moire, la chechia pourpre de Mourad-Bey, la tunique rouge du garde noble au collet d'or, à broderies bleues et galons d'or sur la poitrine où luit en plus l'énorme croix de Légion d'honneur que le jeune italien a reçue le matin même, l'Elysée ayant cru devoir récompenser

l'heureuse mission du porteur de barrette. Puis, partout les taches vertes, bleues,rouges des cordons, l'argent mat et les feux en étoiles des brochettes et des plaques.

« Dix heures. Le dîner touche à sa fin, sans une fleur froissée aux bordures odorantes des surtouts et des couverts, sans une parole plus haute, un geste plus animé. Pourtant la chère est exquise à l'hôtel Padovani, une des rares tables de Paris où il y ait encore du vin. On sent quelqu'un de gourmand dans la maison, et non pas la duchesse, vraie mondaine française, trouvant toujours le dîner bon quand elle a une robe seyant à sa beauté, quand le service est paré, fleuri, décoratif, mais l'attentif de Madame, le prince d'Athis, palais raffiné, estomac fini, rongé par les cuisines de cercle et qui ne se nourrit pas exclusivement de vaisselle plate ni de la vue des livrées de gala à mollets blancs irréprochables. C'est pour lui que le soin des menus compte parmi les préoccupations de la belle Antonia, pour lui les nourritures montées et l'ardeur des grands vins de côte qui, ce soir, franchement, n'ont guère allumé la table.

« Même torpeur, même réserve gourmée au dessert qu'aux hors-d'œuvre, à peine une rougeur aux joues et aux nez des femmes. Un dîner de poupée de cire, officiel, majestueux, de ce majestueux qui s'obtient surtout avec de l'espace dans le décor, des hauteurs de plafonds, des sièges très écartés supprimant l'intimité du coude. Un froid noir, profond, un froid de puits, passe entre les couverts malgré la tiède nuit de juin dont le souffle venu des jardins par les persiennes entrecloses gonfle doucement les stores de soie. On se parle de haut, de loin, du bout des lèvres, le sourire immobile et figé ; et, des choses qui se disent, pas une qui ne soit un mensonge et ne retombe sur la nappe, banale et convenue, parmi les facticités du dessert. Les phrases restent masquées comme les visages, et c'est heureux, car si chacun se découvrait à cette minute, laissait voir sa pensée du fond, quel désarroi dans l'illustre société !

« Le grand-duc, large face blafarde entre des favoris trop noirs taillés en boulingrin, tête de souverain pour journaux illustrés, tandis qu'il interroge avidement le baron Huchenard sur son récent ouvrage, songe en lui-même : « Mon Dieu ! que ce savant m'ennuie avec ses huttes en forme d'arbre... Comme on serait bien mieux au ballet de *Roxelane*, où danse cette petite Déa que j'adore... L'auteur de *Roxelane* est ici, me dit-on, mais c'est un vieux monsieur très vilain, très triste... Oh ! les jambes, le tutu de ma petite Déa ! »

« Le nonce, grand nez, lèvres minces, spirituelle figure romaine aux yeux noirs dans un teint de bile, écoute aussi, penché de côté, l'historique de l'habitation humaine, et songe en regardant ses ongles luisants comme des coquillages : « J'ai mangé ce matin à la nonciature un délicieux *misto-frito* qui

m'est resté sur l'estomac... Gioachimo a trop serré ma ceinture... Je voudrais bien être sorti de table. »

« L'ambassadeur de Turquie, lippu, jaune, abruti, son fez jusqu'aux yeux, la nuque en avant, verse à boire à la baronne Huchenard et se dit : « Ces Roumis sont abominables d'amener leurs femmes dans le monde à cet état de décomposition... le pal, plutôt le pal que de laisser croire que cette grosse dame ait jamais couché avec moi ! » Et sous le sourire minaudier de la baronne remerciant Son Excellence, il y a : « Ce Turc est ignoble, il me dégoûte. »

« Ce que dit tout haut Mme Astier n'a pas non plus de rapport avec sa préoccupation intime : « Pourvu que Paul n'ait pas oublié d'aller chercher bon papa... l'effet sera joli de l'aïeul appuyé à l'épaule de son arrière-petit-fils... Si nous pouvions décrocher quelque commande à Son Altesse. . » Puis, regardant tendrement la duchesse : « Elle est en beauté, ce soir... de bonnes nouvelles, sans doute, pour son ambassade... Jouis de ton reste, ma fille ; Samy sera marié dans un mois... »

« Mme Astier ne s'est pas trompée. Le grand-duc, en arrivant, annonçait à sa parfaite amie la promesse de l'Elysée pour d'Athis : c'est l'affaire de quelques jours. La duchesse est folle d'une joie contenue qui l'illumine en dessous, la pare d'un éclat extraordinaire. Voilà ce qu'elle a fait de l'homme aimé, où elle l'a conduit !... Et déjà elle projette son installation personnelle à Pétersbourg, un hôtel sur la Perspective, pas trop loin de l'ambassade, pendant que le prince, blême, la joue fripée, le regard perdu — ce regard dont Bismarck n'a jamais supporté le scrutement — comprimant sur sa lèvre méprisante le double sourire sibyllin et dogmatique de la Carrière et de l'Académie, songe en lui-même : « Il faut maintenant que Colette se décide... elle viendrait là-bas, on se marierait sans bruit à la chapelle des pages... tout serait fini et irréparable quand la duchesse l'apprendrait. »

« Et d'un convive à l'autre, mille pensées incongrues, bouffonnes, disparates circulent ainsi sous la même enveloppe gommée. C'est la satisfaction béate de Léonard Astier, qui a reçu le matin même l'ordre de Stanislas 2e classe, en retour de l'hommage fait à Son Altesse d'un exemplaire de son discours portant, épinglé en première page, l'autographe de la grande Catherine, très ingénieusement enchâssé dans le compliment de bienvenue. Cette lettre, qui a eu les honneurs de la séance, occupe les journaux depuis deux jours, retentit par toute l'Europe, répercutant le nom d'Astier, de sa collection, de son œuvre, dans un de ces assourdissants et disproportionnés échos de montagne, que la multiplicité de la presse vaut à tous les événements contemporains. Maintenant le baron Huchenard peut essayer de ronger, de mordre et marmotter

avec son ton doucereux : « J'appelle votre attention, mon cher collègue... » On ne l'écoutera plus. Et comme il sent bien cela, le prince des autographiles, quel regard enragé il tourne vers le cher collègue entre deux phrases de son boniment scientifique, que de venin dans les creux de sa longue figure en biseau, poreuse comme une pierre ponce.

« Le beau Danjou rage, lui aussi, mais pour un autre motif que le baron : la duchesse n'a pas invité sa femme. Cette exclusion le blesse dans son amour-propre de mari, ce second foie plus douloureux que l'autre ; et, malgré son désir de briller pour le grand-duc, la provision de mots qu'il avait apportés, presque inédits, lui reste dans la gorge. Un autre encore qui sourit de travers, c'est le chimiste Delpech, que l'Altesse, au moment des présentations, a félicité de ses travaux sur les caractères cunéiformes, le confondant avec son collègue de l'Académie des inscriptions. Il faut dire qu'en dehors de Danjou, dont les comédies sont populaires à l'étranger, le grand-duc n'a jamais entendu parler des célébrités académiques présentes à ce dîner. Lavaux, le matin même, a fabriqué avec l'aide de camp une série de petits menus portant le nom de chaque individu et la nomenclature de ses principaux ouvrages. Que son Altesse ne soit pas plus embrouillée dans la série des compliments, voilà qui prouve un fier à-propos et une mémoire princière. Mais la soirée n'est pas finie, d'autres gloires académiques vont apparaître : déjà de sourds roulements de voitures, des claquements de portières jetées retentissent sous le porche ; monseigneur pourra se rattraper.

« En attendant, d'une voix molle, lente, cherchant ses mots dont la moitié lui passe par le nez et s'y égare, Son Altesse discute un point d'histoire avec Astier-Réhu à propos de la lettre de Catherine II. Depuis longtemps les aiguières à mains ont fait le tour de la nappe, personne ne boit ni ne mange plus; on ne respire plus, même, de peur d'interrompre la conférence ; toute la table hypnotisée, soulevée, et par un curieux phénomène de lévitation, littéralement pendue aux lèvres impériales. Tout à coup l'auguste nasillement s'arrête, et Léonard Astier qui résistait pour la forme, pour rendre plus éclatant le triomphe de son adversaire, jette ses bras comme des armes brisées, disant d'un air convaincu : « Ah ! Monseigneur, vous m'avez fait quinaud... » Le charme est rompu, la table sur ses pieds, on se lève dans un léger brouhaha d'admiration, des portes battent, la duchesse a pris le bras du grand-duc, Mourad-Bey celui de la baronne; et tandis qu'avec un frôlement de jupes, de chaises reculées, l'assistance s'égrène à la file, passe dans les salons, Firmin, le maître d'hôtel, grave, le menton haut, suppute à part lui : « Ce dîner, partout ailleurs, m'aurait valu mille francs de gratte... mais avec elle, va-t-en

voir!... pas même trois cents francs... » Puis, tout haut, comme un crachat sur la traîne de la fière duchesse : « Carne, va!... »

« Et tout cela tourne à la farce, lorsque Mme Astier présente à l'altesse son grand-père, M. Jean Réhu, doyen des cinq académies. Ah! que l'on va bien rire lorsque l'on assistera aux obsèques de ce pauvre Loisillon, secrétaire perpétuel de l'Académie.

« Il était écrit que ce Loisillon aurait toutes les chances, même de mourir à temps. Huit jours plus tard, les salons fermés, Paris dispersé, la Chambre, l'Institut en vacances, quelques délégués de Sociétés nombreuses dont il fut président ou secrétaire auraient suivi ses funérailles derrière les coureurs de jetons de l'Académie, rien de plus. Mais industrieux par delà la vie, il partait juste à l'heure, la veille du Grand-Prix, choisissant une semaine toute blanche, sans crime, ni duel, ni procès célèbre, ni incident politique, où l'enterrement à fracas du secrétaire perpétuel serait l'unique distraction de Paris.

« Pour midi, la messe noire; et, bien avant l'heure, un monde énorme affluait autour de Saint-Germain-des Prés, la circulation interdite, les seules voitures d'invités ayant droit d'arriver sur la place agrandie, bordée d'un sévère cordon de sergents de ville espacés en tirailleurs. Ce qu'était Loisillon, ce qu'il avait fait dans ses soixante-dix ans de séjour parmi les hommes, la signification de cette majuscule brodée d'argent sur la haute tenture sombre, bien peu le savaient dans cette foule uniquement impressionnée par ce déploiement de police, tant d'espace laissé au mort; — toujours les distances, et du large et du vide pour exprimer le respect et la grandeur! Le bruit ayant couru qu'on verrait des actrices, des gens célèbres, de loin la badauderie parisienne mettait des noms sur des visages reconnus, se groupant et causant devant l'église.

« C'est là, sous le porche drapé de noir, qu'il fallait entendre l'oraison funèbre de Loisillon, la vraie, non pas celle qui serait prononcée tout à l'heure à Montparnasse, et le vrai feuilleton sur l'œuvre et sur l'homme, bien différent des articles préparés pour les journaux du lendemain. L'œuvre : un *Voyage au Val d'Andorre* et deux rapports édités par l'imprimerie nationale du temps où Loisillon était surintendant des Beaux-Arts. L'homme : un type d'avoué retors, plat, piteux, le dos courtisan, un geste perpétuel de s'excuser, de demander grâce, grâce pour ses croix, pour ses palmes, son rang dans cette Académie où sa rouerie d'homme d'affaires servait d'agent de fusion entre tant d'éléments divers à aucun desquels on n'aurait pu l'assimiler, grâce pour cette extraordinaire fortune, grâce pour cet avancement à la nullité, à la bassesse frétillante. On se rappelait son mot à un dîner de corps où il s'activait

autour de la table, une serviette au bras, tout glorieux : « Quel bon domestique j'aurais fait ! » Juste épitaphe pour sa tombe. »

« Et tandis qu'on philosophait sur le rien de cette existence, il triomphait, ce rien, jusque dans la mort. Les équipages se succédaient devant l'église, les longues lévites brunes, bleues de la valetaille couraient, s'envolaient, se courbaient, balayaient le parvis au fracas luxueux des portières et des marchepieds ; les groupes de journalistes s'écartaient respectueusement devant la duchesse Padovani, à la haute et fière démarche, Mme Ancelin, fleurie dans ses crêpes de deuil, Mme Eviza, dont les yeux longs flambaient sous le voile à faire retourner un agent des mœurs, toute la congrégation des dames de l'Académie, ses ferventes, ses dévotes, venues là moins pour honorer la mémoire de feu Loisillon que pour contempler leurs idoles, ces Immortels fabriqués, pétris de leurs petites mains adroites, vrais ouvrages de femmes où elles avaient mis leurs forces inemployées d'orgueil, d'ambition, de ruse, devolonté.

« Des actrices s'y joignaient sous prétexte de je ne sais quel orphelinat dramatique présidé par le défunt, témoignant, en réalité, ce prodigieux besoin d'en être qui les brûle toutes. Eplorées et tragiques, on pouvait les prendre pour de proches parentes. Tout à coup, une voiture s'arrête, dépose les voiles noirs, agités, éperdus, une douleur qui fait mal à voir. L'épouse, cette fois ? Non ! Marguerite Oger, la belle actrice de drame, dont l'apparition soulève aux quatre coins de la place une longue rumeur, des bousculades curieuses. Un journaliste s'élance du porche au-devant d'elle, presse ses mains, la soutient, l'encourage.

« Oui, vous avez raison, je serai forte... »

Et ses larmes bues, renfoncées à coups de mouchoir, elle entre, ou plutôt fait son entrée dans la grande nef obscure que des cierges pointillent tout au fond, tombe à genoux sur un prie-Dieu, côté des dames, s'y prosterne, s'y abîme, puis, relevée, toute dolente, demande à une camarade près d'elle :

« — Qu'est-ce qu'on a fait au Vaudeville hier ?

« — Quatre mille deux !... répond l'amie du même ton de catastrophe.

« Sous le soleil, dans le large espace réservé, l'effet était abominable : derrière le corbillard, des membres du bureau, qu'une féroce gageure semblait avoir choisis parmi les plus ridicules vieillards de l'Institut et qu'enlaidissait encore le costume dessiné par David, l'habit à broderies vertes, le chapeau à la française, l'épée de gala battant des jambes difformes que David n'avait certainement pas prévues. Gazan venait le premier, le chapeau de travers sur les inégalités de son crâne, le vert végétal de l'habit accentuant encore la graisse terreuse, squameuse de son masque proboscidien.

« Près de lui le sinistre, long Laniboire, ses marbrures violettes, sa bouche tordue de guignol hémiplégique, cachait ses palmes sous un pardessus trop court laissant voir un bout d'épée, les basques du frac qui. avec les pointes de son chapeau, lui donnaient l'air d'un employé des pompes funèbres, bien moins distingué certainement que l'appariteur à canne d'ébène en marche devant le bureau. D'autres suivaient, Astier-Réhu, Desminières, tous gênés, honteux, ayant conscience et s'excusant par leur humble contenance du grotesque de ces défroques acceptables sous la lumière haute, refroidie et, pour ainsi dire, historique de la coupole, mais en pleine vie, en pleine rue, faisant sourire comme une exhibition de macaques.

« Vrai ! c'est à leur jeter une poignée de noisettes pour les voir courir à quatre pattes... »

« Tout ce deuil pénétrait le bon candidat, allait rejoindre dans son cœur d'autres deuils, d'autres tristesses ; il pensait à des parents morts, à sa sœur, une mère pour lui, condamnée par tous, et le sachant, en parlant dans toutes ses lettres. Hélas ! vivrait-elle même jusqu'au jour du triomphe ?... Des larmes l'aveuglèrent, l'obligèrent à s'essuyer les yeux.

« C'est trop... c'est trop... On ne vous croira pas..., » ricanait dans son oreille la grimace du gros Lavaux. Il se retourna indigné, mais la voix du jeune officier commanda furieusement : « Portez... armes !... » et les fusils firent cliqueter leurs baïonnettes, tandis que l'orgue grondait « la Marche pour la mort d'un héros ». Le défilé de la sortie commençait ; toujours le bureau en tête. Gazan, Laniboire, Desminières, son bon maître Astier-Réhu. Tous très beaux maintenant, noyant dans le mystère des hautes voûtes le vert perroquet chamarré des uniformes, ils descendaient la nef deux par deux, très lentement, comme à regret, vers ce grand carré de jour découpé au portail ouvert. Derrière, toute la compagnie, cédant le pas à son doyen, l'extraordinaire Jean Réhu, grandi par une longue redingote, portant haut sa toute petite tête brune, creusée dans une noix de coco, d'un air dédaigneux et distrait signifiant qu'il avait « vu ça » un nombre incalculable de fois ; et, de fait depuis soixante ans qu'il touchait les jetons de l'Académie, il avait dû en entendre de ces psalmodies, en jeter de cette eau bénite sur des catafalques glorieux.

« Mais si celui ci justifiait miraculeusement son titre d'Immortel, le groupe d'ancêtres qu'il précédait semblait en être la bouffonne et triste parodie. Décrépits, cassés en deux, déjetés comme de vieux arbres à fruits, les pieds de plomb, les jambes molles, des yeux clignotants de bête de nuit, ceux qu'on ne soutenait pas s'en allaient les mains tâtonnantes, et leurs noms murmurés par la foule évoquaient des œuvres mortes, oubliées depuis longtemps. »

Or, Daudet, qui est un habile, n'a fait que des demi-portraits, histoire de mettre toutes les cervelles à l'envers, et ces bons journalistes, plus jobards que leurs lecteurs, pâlissent sur la lecture de l'*Immortel*, auquel ils ne comprennent rien, pas plus que le public, du reste; et pour paraître bien informés, s'en vont trouver le « maître » et lui demandent des explications. Le «maître», qui s'amuse énormément de l'idiotisme de ses « interviewers » leur conte les bourdes les plus abracadabrantes, et esquisse un entrechat lorsqu'ils ont le dos tourné en s'écriant : « Trois mille de plus ! »

L'académicien est une sorte de Turc à More sur lequel on l'a toujours belle à s'égayer... en tapant dessus, et si l'on voulait chercher la moralité du volume à tapage d'Alphonse Daudet, on trouverait que l'auteur a voulu peindre l'espèce d'entraînement qu'un homme de valeur a besoin de subir pour devenir parfait académicien, c'est-à-dire absolument idiot.

Ah ! comme Daudet le connaît bien, son temps ! et comme dirait le profond et gai railleur de Meudon : « Mieux vaut de ris que de larmes escrire » , aussi le « tombeur pour académiciens » lui en donne pour son argent. Mais tout cela qu'est-ce que ça vaut ? peuh ! à peu près autant que la comparaison *immense*, entre une comtesse de Foder et *un écureuil enrhumé.*

J'aime cent fois mieux la **Madame Lupar**, de Camille Lemonnier ; au moins, là, je sens la vie, je vois le vrai et je puis le déplorer à mon aise si cela me plaît. Rien n'est faux ; ce n'est pas du talent descriptif, c'est de l'analyse et, entre le caractère intéressant certainement, mais singulièrement faux de Mme Astier et celui de Mme Lupar, je ne fais pas de comparaison. Camille Lemonnier est bien plus fort que Daudet, seulement nos dames se cacheront derrière leur éventail pour ne pas rougir en se reconnaissant si exactement peintes. Ce que fait Mme Astier, dont « la voilette sent le tabac quoique son mari ne fume pas », c'est absolument ce que fait Mme Lupar pour s'entourer, elle et son mari, d'un luxe que le gain de celui-ci ne leur permet pas de réaliser.

Un M. Astier, c'est un individu, mais Isidore Lupar est légion, hélas !

L'homme, la femme le tient dans sa main, et Paul Dallem, dans **Marcelle Ternié**, nous le montre aussi faible que ces malheureux lions de foire que l'on affaiblit par des manœuvres érotiques. Il rentre ses griffes et s'applatit.

Ce portrait de Marcelle Ternié est bien curieux, mais combien celui de son

mari l'est plus encore! Sa femme revient de sa fugue adultérine avec la volonté de vaincre.

« Bertrand! Puisses-tu ne jamais te repentir de ne m'avoir pas tendu la main !

« Bertrand se retourna à cette voix suppliante et tant chérie ; d'un seul coup d'œil il vit cette nuit sombre et froide, et cette femme jeune, belle, adorée, qu'il rejetait loin de lui et pour jamais cette fois. Alors, vaincu, n'y tenant plus, il s'élança, en ouvrant les bras et dit : Viens, viens, pauvre enfant ! Viens, je te pardonne !..... »

« Elle prit la clef des mains tremblantes de son mari, la fit tourner dans la serrure, et la porte du petit hôtel se referma sur eux. »

Est-ce tout ? Là s'arrête le roman, mais moi je dis : « Et après ? »

En effet, il y a un second volume à écrire : L'existence de ce ménage où l'époux qui a cru pouvoir pardonner dans un instant de folie se retrouvera le lendemain avec la honte qui ne s'efface pas !

La donnée du dernier roman de M. Dubut de Laforest, **Mademoiselle de Marbeuf**, n'est pas neuve ; j'ai déjà lu ce roman plusieurs fois : Une fille du grand monde se jetant dans la débauche pour se venger de la famille de l'homme qui s'est joué de son honneur; mais je n'aurais jamais cru que ce fût la vérité que ceux qui abordaient ce sujet scabreux recherchassent. J'estime plutôt que ce sont des lecteurs épris de scandales que l'on essaye de pêcher à la ligne, grâce aux péripéties érotiques qui découlent d'une pareille donnée.

Quant à l'**Epuisé**, de M. Alexandre Hepp, je sais quelle est l'excuse qu'on invoque à son égard : « C'est de l'Art », dira-t-on, oui, peut-être ; mais je vois que l'on vient de saisir la couverture du volume d'Armand Silvestre, le **Nu au Salon**, encore de l'Art !

D'abord, je crois que l'épuisé de M. Hepp est bien jeune, trente-cinq ans, et le docteur Vannoy me semble parfaitement pessimiste dans ses discours. Que diable, à trente-cinq ans et avec le calme dont s'entoure ou va s'entourer Henri Duperret, on se refait ! Et d'ailleurs, est-il si épuisé que cela, celui qui tient à une jeune fille le langage que l'auteur relate avec tant de poésie, alors qu'Henri rencontre Jeanne, le soir, au jardin.

« Et maintenant je n'ai plus qu'à m'enfermer dans une solitude, fit Henri : je vais rejoindre Leroux, c'est mon meilleur ami ; si je ne l'avais pas, que

deviendrai-je ici ! Bonsoir, Mademoiselle, encore un grand jour de tué !

« Et Jeanne eut au fond de l'âme la réponse sur laquelle il comptait : — Etes-vous donc las de vivre ?

« — A quoi suis-je bon ? qui s'intéresse à moi ? qui ? je le demande, et pourquoi vivrais-je ?

« — La vie pourtant n'est pas triste.

« — C'est trop tard.

« — Oh ! je ne vous crois pas ; on a toujours quelque chose à aimer !

« Il marchait insensiblement vers la porte à claire-voie ; elle était entrebâillée, et Jeanne le laissa entrer.

« Elle n'éprouvait aucune gêne à l'accueillir de la sorte; il se tenait à deux pas d'elle, dans le jardin obscur vaguement dans l'air de la nuit, où montait du sein des carrés de buis l'odeur des giroflées, des sèves épanouies, des fruits encore en boules vertes, et elle ne pensait pas que ce fût mal de le recevoir ainsi et de le consoler.

« — Vous, au moins, Mademoiselle, murmura Henri, vous êtes bonne pour moi, après l'existence folle qu'on me reproche durement.

« — Je ne sais rien, sinon qu'il n'est pas de fautes irréprochables, et que vous devez avoir courage. C'est au moment même où le monde lui est cruel et l'existence lourde, que l'homme de cœur se redresse et lutte. Pourquoi ne seriez-vous pas cet homme-là ?

« — Parce que je n'ose plus croire en moi. Pour me faire accomplir ce miracle, il faudrait qu'une femme vînt et me dit : « Vivez ! » Il faudrait qu'on pût m'aimer encore, moi inutile, lassé et malheureux.

« — Vous souffrez beaucoup ?

« — Oh ! comme un être qui n'espère plus rien, s'exclama Henri vivement, dans la peur de s'être livré. Et, tenez, Mademoiselle, ma dernière souffrance, je l'éprouve ici, maintenant, à côté de vous, quand je me dis que j'ai rencontré trop tard celle qui m'aurait soutenu et sauvé. C'est un supplice qui vous humilie, celui de se craindre indigne d'une jeune fille dont on rêve, qui vous écoute et qui vous est charitable.

« — Mais qu'avez-vous donc fait pour qu'il n'y ait pas de rémission ?

« Et saisie de soupçons, hautaine et hantée par les mépris obstinés de son père envers Henri Duperret, elle ajouta :

« — Rien contre...

« — Rassurez-vous ! Mademoiselle, s'écria Henri avec une ironie contenue, tout contre moi seulement.

« Délivrée de cette angoisse, elle respira et laissa sa main à prendre sur le banc, comme pour s'excuser de cette injure.

« Henri se rapprocha d'elle encore, et ce fut un long silence.

« — Voyez, Mademoiselle, dit-il, je pénètre ici, je suis près de vous et je commence à oublier. Au moment où je tremble, j'espère déjà ; où je m'accuse, je sens que je peux être absous : et c'est par vous, par vous seule ! Je vais vous quittter, èt je retomberai aussitôt dans ma misère, dans mes lâches tristesses ; mais maintenant il me semble que je renais. Vous ne m'avez pas laissé passer en indifférent devant votre maison. Dans cette soirée qui m'oppressait, tant elle est belle et pure, vous m'avez permis de venir jusqu'à vous; vous n'avez eu qu'à me parler si tendrement, comme une sœur, et je me réveille et je tiens à la vie. C'est à vous que je dois de retrouver tout à coup une force au fond de moi. Non, je ne suis pas mort puisque vous êtes là... »

Et cette conversation continue sur ce refrain doux et poétique.

Le mariage arrive malgré les obstacles que veulent y mettre les parents de la jeune fille. Bientôt naît un enfant. Hélas ! il se ressent des vices du père. Il est affreux, et une terrible maladie, trop fréquente chez les enfants nés de pères épuisés, marque de ses horribles stigmates le corps du pauvre petit : C'est la punition.

Ici, rien à dire, c'est possible, peut-être le docteur Vannoy avait-il vu juste, mais la scène ignoble où une femme mariée se livre au plus horrible des forfaits vis-à-vis de cet enfant est inventée à plaisir; ce n'est plus de l'art, cela, c'est insensé, ni plus ni moins, aussi bien que l'autre scène chez cette Thérèse Blondiau, et enfin le drame final où l'enfant tue son père d'un coup de hache. Ça, de l'art, allons donc, du scandale et pas autre chose ! Ah ! si M. Alexandre Hepp eût montré le père torturé par l'horreur du crime qu'il a commis en donnant jour à un fils voué à la souffrance et puni dans l'amour paternel, on aurait pu dire qu'il avait écrit un livre de haute moralité et admettre cet art dont les réalistes font grand tapage quoiqu'il soit absolument faux; mais non, l'*Epuisé* est un livre de spéculation malsaine, absolument comme **Le P'tit**, de M. Jean Ajalbert, livre dans lequel cet écrivain connu seulement par quelques publications poétiques, tire un coup de pistolet espérant attirer l'attention sur son nom. Alfred de Musset a écrit *le Chandelier* ; ça se joue même à la Comédie française, ce n'est pas très moral, mais encore est-ce agréablement enveloppé, tandis que le *P'tit*, c'est purement et simplement dégoûtant.

Est-ce que je prends des airs pudibonds en parlant de ces ouvrages ? est-ce que je rougis ? bah ! j'en ai lu bien d'autres, et je n'ai pas fini ma carrière, mais je ne suis pas dupe; je vois fort bien de quoi il retourne, et cet art tant vanté n'est que celui de faire suer l'argent des imbéciles ! Pour moi, ça m'est égal ; achète qui voudra, les livres ne me coûtent rien... que la peine de les lire: c'est cher parfois!

De l'art, en voilà : **Clair de lune**, par Guy de Maupassant ; ce n'est pas neuf, c'est une réédition d'un livre illustré, paru il y a quatre ans chez Monnier, je crois ; mais lorsque je lis ces études si vraies, écrites, non pour les petites filles, mais pour des hommes qui veulent étudier, eh bien ! je sens l'artiste. Pas de longues phrases, pas de détails répugnants à plaisir, c'est cru, voilà tout !

Il y a dans ce recueil des écrits en huit pages qui en diront autant que la *Madame Lupar* de Camille Lemonnier, *les Bijoux*, par exemple.

Tenez! on m'a raconté une histoire bien drôle : Une grande publication bibliographique reçoit une annonce de **La Mère Nom de Dieu**, par Eugène Murer, et refuse de l'insérer à cause de son titre: l'éditeur proteste, et j'ignore quelle a été la suite du différend.

— Que voyez-vous de si drôle là dedans ? me dira-t-on.

C'est la pudibonderie de la publication qui refuse l'insertion pour un titre plus ou moins convenable et dont je ne veux pas discuter la distinction, mais qui insère avec enthousiasme l'annonce de l'*Epuisé* et autres *Charlot s'amuse*, etc.

Or cette *Mère Nom de Dieu* donne son nom à un livre exquis, une demi-douzaine de récits charmants, je dirai presque moraux ; et voilà pourquoi une *Revue* comme la nôtre, unique en son genre, était absolument nécessaire ; Comment savoir quel serpent se cache sous les fleurs, quelle délicate fleurette s'abrite sous les ronces ?

Pour avoir une femme, quel titre ! c'est M. Léopold Stapleaux qui l'a trouvé et, ma foi, j'ai voulu savoir. Eh bien ! ça n'est pas drôle : on assiste là dedans à des pugilats nombreux entre deux individus qui se disputent l'amour d'une jolie fille, et j'ai cherché, très vainement, à m'intéresser à la lutte.

Brunes et Blondes, par le vicomte Henri du Mesnil, tel est le titre d'un recueil de gracieuses nouvelles, parmi lesquelles, le *Cœur d'un laideron* est charmant au possible.

Le Marquis Gaëtan, par Charles Mérouvel, est un des bons romans de l'auteur du *Péché de la Générale*. Le marquis Gaëtan d'Avoise a eu le mal-

heur de connaître un vieux viveur ruiné,qui se plaît à le pousser aux vices de toutes sortes, surtout au jeu. Le comte Paul est heureux, lui qui n'a plus ni la fortune, ni la jeunesse de vivre des émotions de son élève. Celui-ci se ruine à son tour, mais il épouse la fille d'un auvergnat millionnaire, archi-millionnaire même. Hélas ! le père est mort, mais Hélène a une mère, née Vidieu, et qui s'entend à merveille avec un avocat pour ne pas livrer complètement la fortune de l'Auvergnat aux mains du marquis. Cependant celui-ci croque tout ce qu'il peut des millions d'Hélène Savignat,jusqu'au jour où la belle-mère met le holà !

Le marquis Gaëtan a porté le déshonneur dans la famille d'un banquier qui aide puissamment à sa ruine pour se venger, et se trouve une affaire d'honneur sur les bras, à propos de la femme de l'avocat qui a recueilli sa belle-mère. Le duel du marquis et de l'avocat est dramatique et clot très vigoureusement cet intéressant roman de mœurs parisiennes.

« Les témoins choisirent enfin d'un commun accord l'extrémité d'une charmille très élevée, en voûte d'église, donnant sur une pelouse d'un vert velouté par les rayons obliques du soleil matinal.

« Le docteur Richard était soucieux.

« Comme il passait auprès du marquis, il remarqua que son client venait de tracer de petites croix sur deux charmes presque séculaires.

« A sept heures trente, les armes chargées furent remises aux mains des deux adversaires.

« Le marquis, grand, mince, droit comme un jonc, n'offrait qu'une surface étroite aux balles de l'avocat.

« L'avocat, à vingt pas, avec sa carrure qu'il ne prenait pas la peine d'effacer, se présentait comme une véritable cible.

« La tête levée, le regard clair, il était vraiment superbe d'intrépidité sereine.

« Au signal donné, les deux détonations retentirent en même temps.

« Le marquis et l'avocat étaient sains et saufs, debout l'un et l'autre.

« Les témoins intervinrent. On voulut arrêter le combat.

« Allez donc, fit M. d'Avoise, avec une visible impatience.

« Les armes furent rechargées.

« Cette fois, Me Peyrol tira seul à quinze pas. Ironique et souriant, le beau Gaëtan haussa les épaules.

« Maladroit ! dit-il assez haut pour que les témoins pussent l'entendre.

« Et usant de son droit, il avança lentement jusqu'à sa limite.

« Me Peyrol demeura ferme à son poste.

« Pas un pli de son visage ne bougea.

« Il garda la tête haute, examinant résolument en face M. d'Avoise, qui étendit le bras et, d'un mouvement lent et gracieux, éleva son arme, fit le geste de viser son adversaire et subitement, avant que les témoins eussent le temps ou la pensée d'intervenir, il retourna le canon contre lui-même, l'appuya sur sa tempe droite et se brûla la cervelle.

« Ses témoins se précipitèrent et le reçurent dans leurs bras.

« Le docteur Richard ne put que constater la mort.

« Me Peyrol devait la vie à la générosité de son adversaire.

« La première balle du marquis fut retrouvée au centre d'une des croix qu'il avait tracées. »

La Marjolaine, par A. Deshayes-Dubuisson, est une étude consciencieuse et charmante d'un caractère de jeune fille qui se dévoue pour sa famille et trouve le bonheur dans un amour sincère. Si Sulpice, son fiancé, a attendu l'heure de son mariage plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu, au moins peut-il se dire qu'il a une femme accomplie.

Sœur Anne, par M. André Artaut, est un roman qui a tout à la fois le charme d'une œuvre d'imagination et la portée d'une étude sociale : non pas que l'auteur, tombant dans un écueil trop fréquent, se soit donné la mission de tenter une démonstration ou de développer une thèse, mais les idées saines et réconfortantes d'honneur et de devoir, de foi religieuse et de force morale, qui animent ses personnages ressortent tout naturellement du récit des événements et du développement des caractères.

Une femme honnête et pure unie par une mère ambitieuse à un homme indigne d'elle, qui meurt à la suite de désordres honteux, reste veuve, ruinée et profondément désenchantée de la vie.

Séduite et entraînée par l'admirable exemple d'une sœur de charité, cousine de son mari, dont elle a pu apprécier dans de douloureuses circonstances la sublime abnégation et la haute piété, elle prend la résolution de consacrer, elle aussi, la fin de sa vie au soulagement des misères d'autrui. Et la jeune marquise de Vaubriant, devenue *Sœur Anne*, s'unit à sœur Marie pour fonder dans le village qui l'a vu naître un établissement charitable où, toutes deux, avec un zèle infatigable se dévouent au soin des malades indigents et à l'éducation des enfants pauvres.

Tel est le simple et touchant récit auquel M. André Artaut prête la séduction d'un style brillant et facile, qu'il émaille de descriptions poétiques et de tableaux de mœurs d'une vérité saisissante.

Paris-Palette, par Charles Virmaître, est entièrement consacré aux peintres ; un chapitre spécial traite la question du Jury qui intéresse à un si haut degré tous les artistes. On retrouvera dans ce livre curieux les farces des rapins d'autrefois, les fameuses légendes de Jean Belin et de Saint-Jérôme. Les trucs des marchands de tableaux, ces usuriers, plaies du monde artistique, y sont étudiés et décrits avec soin ; les fabriques de faux tableaux y sont dévoilées ; les moyens employés pour tromper le public et les artistes aux ventes des peintres célèbres à l'hôtel Drouot n'ont pas échappé aux investigations de l'auteur. Les cabarets artistiques : la *Mère Clarisse*, le *Clou*, le *Chat noir*, défilent tour à tour ; le *Salon*, les *Modèles*, les *Critiques d'Art*, nos *Musées* sont autant de chapitres qui fourmillent d'anecdotes amusantes. Ce livre sera promptement aussi rare que ses aînés, car il intéresse aussi bien les gens du monde que les artistes. Parmi les portraits qui le terminent, nous citerons ceux de MM. Lecomte du Nouy, Berne-Bellecour, Forsberg, Henner, Fernand Pelez, Basile de Cheremetew, Gervex, etc., etc., etc. ; De Mmes Madeleine Lemaire, Consuelo Fould, Nathaniel de Rotschild, etc., etc.

Ce livre est un nouveau document à ajouter à la série si recherchée des *Paris* du même auteur.

L'heure présente paraît appartenir aux œuvres littéraires qui spéculent sur les mauvaises passions, sur la bête, en un mot, que recèle tout lecteur et... toute lectrice.

Aussi doit-on savoir d'autant plus de gré aux littérateurs qui, ne sacrifiant pas au goût du jour, font des livres pouvant être mis entre toutes les mains, si jeunes et innocentes soient-elles.

Tel est le cas des **Veillées de Corbeil**, de M. Jules Lemaire, l'heureux auteur du *Gros péché de l'abbé Millet*.

Saine morale et vertu aimable, voilà les signes particuliers du passeport qui lui ouvrira toutes les portes.

Le comte Ghislain sera-t-il prêtre? Ira-t-il, comme l'abbé Silvère, qu'il a choisi pour directeur de conscience, porter la parole de vie aux infidèles de l'Afrique ou de l'Annam? Ou bien, comme le lui conseille le gros et insouciant Eusèbe, qui s'est fait son répétiteur de langues, videra-t-il gaiement la coupe des plaisirs, en laissant l'apostolat aux ascètes? Deux fois déjà son âme incertaine a incliné aux idées de renoncement, puis les séductions d'une candide jeune fille, rencontrée près de son château de Bois-le-Roi, ont paru lui rendre le goût du siècle, lorsque, tout-à-coup, un nouveau chagrin, la mort tragique de sa mère, le ramène dans la voie des austérités. Fort heureusement l'abbé Silvère a exigé de lui une épreuve de douze mois. Comment advient-il que cette épreuve, d'où le comte se flattait de sortir vainqueur, tourne à la confusion de sa vertu? Par quel joint des choses se fait-il également que Léa de Trélazé, sa jolie fiancée, qu'il a reconquise inespérément, n'est point sûre encore de devenir sa femme? C'est le secret même de cette étude psychologique, si fine et si ingénieuse, qui ne pouvait, logiquement, aboutir qu'à un point d'interrogation pathétique.

Tel est le fond du nouveau roman de M. Victor Cherbuliez, de l'Académie française, **la vocation du comte Ghislain.**

Nous n'avons pas à revenir sur les appréciations qui ont accueilli dans notre Revue la première édition de **Deux Malheureuses**, par Albert Cim, dont nous avons parlé dans notre 5e volume, page 203. Constatons seulement le succès de cet ouvrage, succès que nous avions prédit, car nous savons que pour réussir il faut traiter les sujets scabreux.

Cependant, l'œuvre de M. Cim a été augmentée de notes que je me permets de critiquer vivement. La citation qu'il fait à propos de Marie-Antoinette et de Mme de Polignac est une de ces infamies déversées à plaisir par l'historien, *très sujet à caution*, Louis Blanc, le dieu des républicains, l'écrivain dangereux auquel nous devons toutes nos misères d'aujourd'hui. Encore un auquel on pourra élever des statues, mais dont le nom sera bien vite oublié en dehors de la place publique où s'élèvera sa triste image! Drôle d'autorité que votre Louis Blanc; son histoire est aussi fausse que ses théories sociales furent absurdes!

Un Mâle, de Camille Lemonnier déjà cité plus haut, nous revient de Belgique où il avait été édité. Lorsque parurent les premières œuvres de Camille Lemonnier, je regrettais que l'excellent et fort écrivain qui a écrit *Le Mort*, se

fit éditer hors-frontière, et cela parce que ce fait semblait laisser croire que ses ouvrages étaient de ceux que l'on interdit en France. Pour moi, que l'on croit prude parce que je déteste ce qui est sale, je sais fort bien où est le vrai et surtout ce qui est œuvre d'imagination à la recherche de la clientèle d'*épuisés*. Or, je mets Camille Lemonnier bien au-dessus de tant d'autres. J'ai lu des pages de Zola qui m'ont absolument dégoûté, je n'en ai pas trouvé dans les œuvres de Camille Lemonnier que je n'aie pu lire et admirer; cependant je ne suis pas fou de son *Happe-Chair*.

Mme Augustus Craven vient de publier une étude sur **Lady Georgiana Fullerton**, sa vie et ses œuvres.

Une grande naissance, une intelligence d'élite et, par dessus tout, une grande âme font de Georgiana Fullerton une figure de premier ordre, aussi attachante par l'élévation de son caractère que remarquable par l'évolution de son esprit. Ajoutez que, protestante et anglaise, elle se fit catholique et se mit à la tête de ce grand mouvement de retour au catholicisme que nous voyons, depuis un demi-siècle, se développer dans la haute société anglaise, et vous aurez une idée de l'intérêt qu'offre cette vie.

Il appartenait à Mme Augustus Craven, à l'auteur du *Récit d'une Sœur*, de nous raconter l'histoire de cette âme ; elle excelle à la pénétrer, à nous la montrer dans toute sa sincérité, à nous faire assister à ses luttes, à nous la présenter, enfin, convaincue et agissante, en pleine possession de sa foi.

Fille de Lord Granville, ambassadeur d'Angleterre à Paris, Lady Georgiana a passé une grande partie de sa jeunesse en France ; elle nous raconte elle-même ces heureuses années dans quelques pages d'un journal qui est en même temps un tableau de la haute société parisienne. C'est de cette époque que datent ses tendances vers la foi catholique et une sympathie pour notre pays dont elle donna de si grandes preuves lors de la guerre de 1870.

Nous la connaissions déjà en France par ses romans, *l'Oiseau du bon Dieu* et *Hélène Middelton*, dont tout le monde a lu les traductions.

Ses lettres, dont Mme Craven nous donne de nombreux extraits, sont fort belles ; celles des dernières années surtout révèlent une rare élévation d'esprit et donnent le spectacle d'une vie toute d'humilité et de charité.

Le livre de R. Federici, **Les Lois du Progrès**, est une étude historique sur le développement des nationalités ; l'auteur, ami de la France, ne croit pas

que l'Italie puisse trouver sa fortune dans l'imitation des institutions allemandes. Partisan de l'unité italienne, il eût cependant préféré pour son pays la forme fédéraliste plutôt que la concentration des pouvoirs et l'unité de gouvernement. Appuyant son opinion sur de nombreux exemples choisis dans l'histoire, tant parmi les nations anciennes que parmi les modernes, M. Federici montre la répulsion de la société humaine à se réunir en grandes agglomérations, et la fragilité des empires immenses qui, sous leur masse confuse, écrasent et font périr les peuples. Enfin, il émet le vœu qu'au principe de nationalité, qui est le droit d'émancipation des états délimités par la nature, on ne substitue plus les conquêtes, c'est-à-dire le droit de la force, qui est le retour aux pratiques barbares des siècles passés.

M. Bernard Pérez poursuit dans son nouveau livre, **L'Art et la Poésie chez l'Enfant**, ses belles études sur l'âme enfantine. Il nous dit à merveille ce qu'il en est, de la première à la douzième année, chez les enfants ordinaires, du goût de la parure et de l'art de plaire, du sentiment de la nature, de la musique et du dessin, de la lecture, de la composition littéraire et de la tendance dramatique.

Le sujet étant plus circonscrit que celui de ses précédentes études, M. Pérez a pu donner plus d'étendue aux documents variés qui donnent tant d'attrait à ses œuvres psychologiques. Ce livre sera lu avec le même intérêt par les parents et par les éducateurs de profession, par les psychologues et par les artistes. Ces derniers seront souvent étonnés de trouver dans le jeune enfant le germe de leurs émotions les plus raffinées et de leurs créations les plus sublimes.

En un mot, l'*Art et la Poésie chez l'Enfant*, par les qualités de l'exécution autant que par les charmes et le sérieux du sujet, nous semble un des plus intéressants parmi les ouvrages que l'auteur a consacrés à la physiologie de l'enfance.

Peu d'écrivains possèdent le secret d'intéresser puissamment avec des récits empruntés à la vie courante et dépourvus de tout élément romanesque : Krestovsky y réussit, grâce à l'heureux mélange d'une observation très aiguisée et d'une sensibilité exquise. Ces qualités, déjà si appréciés des lecteurs délicats dans *Madame Ridnieff*, se retrouvent avec plus d'intensité encore dans **Vériaguine**, dont la traduction, œuvre de M. Victor Dérély, vient de

paraître. On sait que V. Krestovsky est, à l'heure actuelle, un des meilleurs romanciers russes, un de ceux qui savent le mieux prendre les milieux sérieux de notre allié de demain.

M. Adolphe Ribaux, un jeune de talent qui n'en est pas à son premier livre, publie un roman qui plaira aux cœurs féminins, **l'Amour et la Mort**. Le récit qui commence comme une jolie idylle vaudoise, s'élève bientôt au conflit passionnel et se clôt comme un drame sur le déchirement d'un cœur honnête et brisé. M. Ribaux est un écrivain brillant, d'une imagination poétique et fraîche. Son livre est le compagnon de voyage indiqué des élégantes baigneuses et des touristes hardies que la saison chasse de Paris et des châteaux. Renée, la coupable chatiée par la perte de la beauté dont elle était si fière, les captivera toutes aux heures de la lecture et du rêve.

La librairie Plon, qui a déjà publié des œuvres si remarquables de romanciers russes, tels que Dostoïewski, Pisemsky et Gontcharof, vient de faire paraître un récit extraordinairement passionné et émouvant de Vsevolod Garchine, **Nadedja Nikolaevna**, traduit par N. et S. Halpérine-Kaminsky, avec beaucoup d'élégance et de fidélité. C'est une histoire d'amour fort étrange, à la fois brutale et très délicate.

En un temps où, pour les esprits vraiment clairvoyants, l'alpha et l'oméga de la question sociale résident dans l'instruction publique, la lecture s'impose de la **Liberté dans l'école**, le nouvel ouvrage du comte Léon Tolstoï. Dans ces pages hardies qui ne visent à rien moins qu'à provoquer une véritable révolution, un bouteversement complet des méthodes et des programmes de l'enseignement à tous ses degrés, le célèbre penseur russe formule la théorie qu'il a lui-même mise en pratique dans son *Ecole de Yasnaïa-Poliana*, et il la formule, non en sec et froid pédagogiste, mais comme un apôtre convaincu, comme un grand écrivain qu'il est, avec une originalité, une chaleur, un relief qui séduiront ceux-là mêmes qu'il ne réussirait pas à convaincre.

Le comte de Puymaigre publie une réimpression de son curieux livre épuisé depuis dix ans, **Les Vieux Auteurs Castillans**. Sous un titre mo-

deste, ce volume est à proprement parler une histoire complète de l'ancienne littérature espagnole des origines à Alphonse X. Le comte de Puymaigre est un spécialiste estimé en France et à l'Étranger comme l'un des hommes les plus compétents sur la matière. *Les Vieux Auteurs castillans* auront pour lecteurs tous ceux qu'intéressent les littératures étrangères, les études folkloristes, ou les belles épopées du Moyen Age.

Le volume « **Plaies d'Egypte** », *Les Anglais dans la vallée du Nil*, par Eugène Chesnel, est une œuvre attachante, pleine de sincérité et de patriotisme. Il fait vibrer les sentiments intimes du lecteur qui est entraîné invinciblement jusqu'à la conclusion, à travers le récit humoristique de tant de splendeurs accompagnées de tant de misères. Dès les premières pages, on reconnaît la plume élégante et spirituelle qui a écrit le « *Mal d'Orient* » devenu le cauchemar du gouvernement turc et la joie des populations qui attendent leur émancipation. *Plaies d'Egypte* sera le châtiment des méfaits britanniques dans la vice-royauté du Nil et la consolation de tous ceux qui en souffrent, indigènes, levantins et Européens résidants.

Il n'est pas, durant les vacances, de distraction plus aimable, plus intelligente ni plus à la mode que celle de jouer la comédie en petit comité. Or Henry Gréville, le romancier chéri du public, vient justement de faire paraître à la librairie Plon, sous le titre: **Comédies de paravent**, un recueil de saynètes spirituelles, amusantes, lestement troussées, parfois comiques, parfois touchantes, d'un goût parfait, d'un style très élégant, faciles à monter, enfin qui seront une vraie bonne fortune pour les acteurs improvisés et le public de salon.

GASTON D'HAILLY.

IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 1er août 1888.

A Madame Astié de Valsayre, à la Chambre des députés.

Madame,

« N'ayant pas l'honneur d'être de vos connaissances et ignorant votre adresse, je me permets de vous adresser cette lettre à la Chambre des députés, où vous êtes très connue, et j'espère que le terrible questeur Madier de Montjeau laissera franchir à cette missive ses artichauts monumentaux.

« Ah ! Madame, laissez un pauvre folliculaire, un malheureux critique vous remercier mille fois de la joie que le trop cruel Sigismond Lacroix a fait évanouir d'un cœur débordant d'allégresse et de reconnaissance pour le bien que vous avez failli lui faire.

« Imaginez-vous, Madame, que depuis un nombre immémorial d'années, je suis condamné à lire toutes les élucubrations de nos romanciers en renom et même de ceux qui ne le sont pas, et dame ! peut-être n'ignorez-vous pas que la tâche est ardue ? Ce n'est pas drôle tout à fait de lire sans cesse le même livre roulant sur un adultère quelconque ! Or, peut-être savez-vous aussi qu'un adultère et un autre ça fait deux adultères, mais qu'en somme il n'y a aucune différence entre le premier et le second.

« Donc je lis sans cesse la même chose : hélas ! Madame, j'ai beau me garer, il me tombe toujours une nouvelle pile de volumes sur le dos, et dans cet amoncellement de feuilles de papier noirci, sans cesse je me trouve aux prises avec la peinture de ces petites et éternelles scènes qui conduisent tout doucettement à ce moment psychologique que vous savez, et où l'homme n'a pas le beau rôle comme tenue.

« Or, Madame, toutes ces héroïnes de la culbute finale et immanente sont représentées : grandes, élancées ; la fraîcheur de leur teint, la finesse de leurs attaches, la petitesse de leurs pieds et de leurs mains, tout cela est cliché, et la description se termine toujours par ces mots : « Sa taille fine, bien prise dans une robe aux plis harmonieux, lui donnait... etc., etc. » Vous comprenez

Madame, si je les connais, ces « plis harmonieux » et tous ces retroussis, sans compter les « dessous », dont les auteurs ne nous épargnent pas un détail, qui permettent à la femme de tomber dans les bras de l'amant, enveloppée dans une auréole de choses charmantes... mais connues.

« Et voilà que la joie avait débordé mon âme ; enfin vous étiez venue, et dans votre indignation contre le linge *nimbique*, dans une pétition sage, vous suppliiez Messieurs de la Chambre de vous autoriser, vous autres faibles femmes, à porter des *inexpressibles*, à vous habiller au *Coin du quai*, et non plus rue de la Paix. Jugez, Madame, quelle fut ma joie ; hélas ! Madame, laissez-moi vous peindre mon désespoir ! L'infernal Sigismond Lacroix m'a rendu aux « plis flottants et harmonieux », aux lacets et aux falbalas ! ah ! pleurons, Madame, pleurons ensemble, et maudissons cette Chambre qui vous condamne à cacher, vous, sous des « plis flottants », des formes accentuées que vous regrettez — comme je comprends cela ! — de ne pouvoir montrer qu'en des cas très intimes, lorsque la *turba* pourrait en jouir si bien ; moi, à entendre ressasser toujours la même histoire, à suivre toujours les mêmes descriptions, les mêmes détails de toilette ! Vous ouvriez une nouvelle voie à la littérature, et vous *tombiez* Paul de Kock en la personne de la *Pucelle de Belleville*.

Et des gens disent que la Chambre travaille !

Oui, tandis que nos députés sont conspués, vous, Madame, vous êtes déjà sur le pavois, et l'inimitable Paulus, le grand faiseur de popularité, va dire un de ces soirs la chanson qui remplacera l'*En r'venant d'la R'vue*, qui enrichira mon spirituel confrère Grosclaude.

Madame Astié d'Valsayre
Veut supprimer la couturière.
Sigismond Lacroix
Tant soit peu narquois;
Dit : « Votre beauté.
S'ra mal culottée ! »
— « C'est vrai ; mais du vieux droit
Je veux briser le masque étroit. »

Eh bien! Madame, sachez-le bien, il faut des siècles pour faire une révolution, des siècles ou du sang ; ne vous découragez pas ; que diable! cette Chambre qui s'éternise n'est point éternelle ! Organisez un vaste pétitionnement : Mme Hubertine Auclerc demande le droit de suffrage; vous, vous demandez le droit au pantalon avec ou sans *pont*, vous triompherez! Tout arrive en ce monde, seulement, dépêchez-vous, le complet à carreaux ne peut convenir qu'à des

formes jeunes, comme celles que vous possédez sans doute ; n'attendez pas l'heure où les tissus adipeux se remplissent ; vous aurez bien mérité des fausses maigres et de la littérature qui vous devra alors un regain de nouveauté !

« Cependant je ne puis vous dissimuler, Madame, que vous allez avoir contre vous, en dehors de la phalange commandée par l'intrépide Sigismond Lacroix, le nombre incalculable d'ouvrières en robes et en lingerie dont l'existence repose sur le genre de costume que vous voulez proscrire pour adopter la culotte ; vous aurez aussi les Anglaises et les Allemandes qui jouissent des avantages qui firent reconnaître la fille du roi de Hongrie, *Berthe aux grands pieds*, la femme de Pépin-le-Bref, dont le poème d'Adenès, roi des ménestrels à la cour de Philippe-le-Hardi, nous a fait connaître l'histoire : mais, nous, les littérateurs, nous marcherons avec vous, Madame, et Théo-Critt trouvera certainement dans le costume que vous aurez fait adopter pour les femmes, une occasion d'écrire une suite à son premier volume, *La Vie en culotte*.

Sur ce, Madame, je vous baise les mains et avec vous je conspue Sigismond !

GASTON D'HAILLY.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

« Regarde bien au-dedans de toi, a dit Marc-Aurèle, il y a une source qui jaillira toujours, si tu creuses toujours. »

Les romanciers, ces fossoyeurs du cœur humain, creusent, creusent toujours, et des trous béants qu'ils pratiquent ne jaillit pas cette source dont parlait Marc-Aurèle. Selon leurs investigations, les passions humaines ne sont faites que de sanies, et le plateau de la balance qui porte le mal ne trouve pas de contrepoids du côté du bien. L'œuvre de la création peut se traduire par ces mots : lutte ou mouvement, et pour nous qui réfléchissons, nous pensons que de la lutte immanente doit sortir le mieux pour ceux qui y ont pris part, tout en pensant que les générations futures auront à la souffrir comme nous, mais dans des conditions différentes qui s'appellent progrès. Nous sommes arrivés à une époque de transition où le plus mal semble intéresser seulement, et le mieux nous laisser indifférent. Voilà pourquoi les écrivains s'escriment à qui mieux mieux à faire sortir nos purulences; d'autres, plus habiles, viendront qui auront un talent supérieur et seront capables, sur les documents du mal, de montrer qu'en somme les passions élevées sont plus curieuses à observer que les passions viles. Aussi ne désespérons-nous pas de l'humanité, et, de toutes ces études dites psychologiques qui plaisent à beaucoup et répugnent à quelques-uns, nous verrons sortir une moralité désirable et dans l'ordre des choses.

Du livre si hardi de M. Jean Larocque, **Les Voluptueuses**, il faut tirer une conclusion qui réponde à l'esprit du penseur qui l'a écrit, et ne point s'arrêter aux détails qui le rendent dangereux pour qui ne sait pas le comprendre. Dans la nature, le Créateur a jeté des semences qui ne peuvent fructifier que par la volupté, des atomes qui doivent se rapprocher naturellement, et qui produisent des troubles dans l'imagination lorsqu'on s'oppose à leur développement. L'amour est le milieu dans lequel se rencontrent les atomes qui don-

nent la vie, or les germes de cette semence trouvent dans chaque homme et dans chaque femme le milieu qui leur convienne. Si l'on vient dire à l'homme ou à la femme : « Tu seras sevré de la volupté parce que tu es dans telle ou telle condition sociale », on ne peut empêcher cependant que ce qui existe soit, de là des combats terribles entre ce que l'on croit être le devoir et la nature qui poursuit son œuvre. Odile, l'héroïne du récit, la religieuse hystérique, est une victime de sa condition sociale ; l'abbé Laborie est un lutteur vaincu par la nature. Il s'agit de savoir si l'on peut trouver dans les hautes pensées métaphysiques un dérivatif aux appels incessants de la volupté ?

M. Jean Larocque n'approfondit peut-être pas assez cette idée, il nous montre des caractères qui ne sont pas faits pour cette lutte suprême ; il fait défiler sous les yeux de ses lecteurs des êtres qui ont été conduits au pied de l'autel par la volonté de ceux qui les ont élevés, mais qui n'y ont pas été conduits par un amour supérieur à l'amour terrestre et qui, par conséquent, doivent succomber nécessairement.

Dans le chapitre : *Examen de conscience*, M. Jean Larocque expose les principes d'une religion nouvelle dont il attend le plus grand bien : le prêtre, homme selon la nature, selon Dieu, homme achevé dans son âme par l'âme sœur. L'Eglise nouvelle étant l'inspiratrice du progrès économique, l'auteur en fait l'antagoniste de l'homme contre le citoyen, de l'humanité contre la nation. Bref, M. Larocque est un rêveur animé des meilleures intentions, de ces intentions dont l'enfer n'est pas pavé, dit-on.

L'œuvre est intéressante, curieuse et bien écrite, seulement, je le repète, il faut savoir la lire et pardonner certaines folies dues à une imagination un peu vive.

M. Maurice de Souillac, dans un roman très dramatique, **Furia**, nous raconte une histoire qui n'est pas bien neuve et dont les péripéties ont déjà été exploitées même au théâtre. Le comte de la Rochebruine est veuf, il a eu un enfant de sa première femme morte en couches, il épouse en secondes noces une charmante personne, fille d'un riche financier. Olympe adore son mari et chérit l'enfant pour lequel elle est une vraie mère pleine de tendresse et d'affection jusqu'au jour où, se sentant enceinte, elle est prise de fureur jalouse contre le pauvre petit et le tue en lui faisant absorber un poison dans une potion, alors qu'il est malade. Mais Olympe a été vue pendant qu'elle accomplissait son horrible forfait ; la nourrice de l'infortunée victime a assisté au meurtre, elle prévient le comte et, désormais, la comtesse devient pour lui un

objet d'horreur. On devine le reste : Olympe meurt du désespoir d'être détestée de son mari qu'elle adore.

Pour les amateurs de situations dramatiques, nous ne saurions mieux recommander que le dernier ouvrage de M. Henri Conti, **Haines de femmes**; mais ce qui attirera surtout l'attention du lecteur à la recherche d'émotions violentes, c'est la pensée maîtresse du livre : Prenez garde à la haine des femmes ! La femme, selon M. Henri Conit, a toutes les tendresses; mais il y a deux choses qu'elle ne pardonne jamais : 1° le mal que l'on fait à ses enfants ; 2° le dédain qu'un homme peut avoir de ses charmes. Aussi pour démontrer ces deux propositions, M. Henri Conti a-t-il dû faire marcher côte à côte deux romans qui se tiennent et s'enchevêtrent fort habilement, je devrais plutôt dire trois, car il y a l'affaire *Charolais-Janès* , l'affaire *Grillot-Grossmann* et enfin l'affaire *del Costadel.—La Madone.* Il y avait là matière à trois romans : l'auteur a préféré n'en écrire qu'un seul, c'était prendre le chemin le plus difficile ; d'autres s'y seraient cassé le cou, M. Conti s'en est tiré avec honneur.

Depuis longtemps nous suivons M. L. Gagneur, et l'énorme succès de son livre, *Pour être aimé* pourrait bien se renouveler avec le **Le Supplice de l'amant**, son dernier ouvrage.

Dans un ménage à trois, les romanciers ne considèrent généralement que la souffrance du mari, c'est lui qui est la victime, et si les deux autres ont quelque chagrin, c'est de ne pouvoir se rencontrer aussi facilement qu'ils le voudraient. Quant au mari, le « Prédestiné », ainsi qu'on devrait l'appeler, aussitôt qu'on le voit poindre dans un roman quelconque, ce qui lui arrive est tellement prévu, fatal, que l'on s'en désintéresse. L'amant a tous les profits, croit-on, parce que, le plus souvent, la femme qu'il prend à son mari, n'est qu'une distraction passagère, un amour sans racines bien profondes, le plaisir d'avoir une maîtresse parfois peu encombrante, moins exigeante qu'une autre, et que l'on quitte assez facilement, à moins que, la première, elle ne vous remplace.

Mais là, c'est le roman banal de l'adultère, roman qui se termine toujours par une catastrophe finale, duel ou drame intime.

Dans *le Supplice de l'amant*, M. L. Gagneur, au lieu d'armer le mari d'une jalousie féroce, a placé justement cette jalousie dans le cœur de l'amant. C'est

lui qui est la victime, parce que c'est lui qui aime avec le plus de passion; et dans les emportements de cette passion fiévreuse on se demande vraiment si l'amour ardent qu'il a pour sa maîtresse ne va point se changer en une haine féroce. Va-t-il la serrer sur son cœur d'amant, ou ne la tient-il enlacée que pour l'étouffer? Son amour est de la rage folle, ce partage de la femme est pour lui une souffrance atroce.

On pourrait dire à M. Gagneur que son héros savait fort bien ce qui arriverait, puisqu'il prend pour maîtresse une femme mariée; mais l'auteur n'aurait pas été le conteur habile que nous connaissons, s'il n'avait pas prévu l'objection, aussi a-t-il eu soin de laisser entrevoir dès le début, que, par des circonstances trop longues à raconter ici, l'amant reprendra au mari ce qu'il croit être son bien puisque la femme qu'il aime lui était promise.

Dans ce volume, l'adultère est étudié sur toutes ses faces et traité selon l'esprit de droiture sous lequel la violation de la foi conjugale doit être jugée. La question était un peu sérieuse pour un roman où le lecteur n'aime pas trop à n'entendre parler que de choses morales, aussi M. Gagneur a-t-il entrecoupé les scènes dramatiques et d'émotion d'une partie comique qui vient jeter des rayons de gaieté sur ces sombres tableaux.

. Si l'œuvre de M. Gagneur était ordinaire, je me contenterais d'en dire quelques mots et d'envoyer à son auteur quelques gouttes de cette eau bénite qui coûte si peu, mais si je trouve de grands compliments à lui faire, je me permets de lui faire remarquer que l'on se pâme un peu souvent dans son livre, et que, malgré tout mon bon vouloir, le ménage de Jobardy n'a jamais pu même me faire sourire. Autant les flirtations de La Gâtinière avec Julia, le ménage Devarenne par conséquent, sont d'un fin comique, même les excentricités de Doucin, autant lorsque M. Gagneur force la note avec les Jobardy, l'effet est raté. On ne refait pas son tempérament: l'auteur du *Supplice de l'amant* est un homme sérieux qui peut se permettre la fine pointe d'esprit, mais il a trop d'esprit pour réussir dans le genre Paul de Kock.

Voici un livre, **le Trottoir**, que je ne recommanderais pas pour distributions de prix, et M. Jean Basque, son auteur, a visé une tout autre clientèle. mais je serais absolument injuste si je ne lui reconnaissais pas une certaine valeur documentaire, tout en n'insistant pas sur le fond de ces récits qui portent, cependant, pour celui qui veut réfléchir, une moralité attristante.

La Part du hasard, par A. Robida, est un livre qui me plaît infiniment : c'est un roman d'une grande simplicité, très gai et mouvementé à la fois, et qui prouve que l'auteur a réfléchi aux choses de la vie de ce monde. Oui, dans l'existence humaine, la part du hasard tient une grande place. Depuis la naissance qui vous fait voir le jour sous des courtines de soie ou sous la froidure des mansardes, jusqu'a cette balle de revolver tirée par un fou et qui vient vous frapper à mort, alors que vous courriez peut-être à quelque rendez-vous galant, que de petits faits viennent faire dévier une vie orientée d'une façon toute différente de la voie où le hasard va l'engager !

Le livre de M. Félicien Champsaur, **l'Amant des Danseuses**, est, comme ses œuvres précédentes, un tableau des ivresses voluptueuses dont doivent être friands les petits jeunes gens et les vieux céladons abonnés des coulisses de l'Eden. M. Champsaur est un artiste vivant au milieu de rêves érotiques d'un parfum très troublant et bien faits pour enflammer les imaginations de ceux qui ne peuvent satisfaire leurs désirs voluptueux.

Le volume contient en outre un ballet, *les Etoiles*, dansé... pardon, dessiné par le crayon d'Henry Gerbault ; *c'est leste*, un ballet.

Une douzaine de récits compose le volume nouveau de M. George Duruy, **Victoire d'âme**, titre de la première de ces charmantes études.

La thèse de *Victoire d'âme*, la voici : « L'amour chez une femme plus âgée que son mari ou que son amant, — chez une femme qui aime avec ses sens tout autant qu'avec son cœur, — peut arriver à se spiritualiser, à se *sublimer*, à prendre quelque chose de si tendre, de si *maternel*, qu'il n'y a plus place en lui pour rien de ce qui est seulement la suggestion de la chair. C'est le dernier terme de l'amour, le plus haut ; l'amour alors dépouille tout égoïsme et devient une chose admirable, participant de la beauté des sacrifices surhumains et du martyre. »

Là-dessus. M. George Duruy trace un caractère de femme amoureuse et jalouse d'abord, puis arrivant peu à peu, non sans lutte ni souffrance, à dompter cette jalousie même.

Montrer un caractère de femme comme celui-là, et surtout le faire accepter était une entreprise impossible, et malgré tout le talent de l'auteur, j'estime qu'il n'y a pas réussi, parce que la raison et surtout la connaissance du monde apprennent que la jalousie, le plus terrible des défauts de la femme, ne

s'émousse jamais et grandit au contraire avec l'âge de celle qui en est affligée. Non, la jalousie ne désarme jamais, et vouloir prouver le contraire, c'est marcher à l'encontre de ce que nous pouvons voir chaque jour sous nos yeux. L'auteur a mis tout son talent d'écrivain dans le développement d'une idée fausse, nous félicitons l'écrivain, mais non pas le penseur.

Et puis cette Mme d'Orcelles est-elle bien intéressante ?

Veuve, avec une fille âgée de douze années déjà, elle est devenue la maîtresse de Jacques avant de se faire épouser ; elle est jalouse de toutes les femmes, même de sa fille, cela n'offre-t-il pas quelque chose qui froisse les consciences honnêtes. Ah ! combien je préfère le joli récit intitulé *la Colonelle !*

Sous forme de roman, M. Amédée Jubert publie un réquisitoire violent contre les juifs. Il met les points sur les *i* et ne craint pas de citer des noms. *En Israël* est une étude sociale à méditer ; du reste l'œuvre de M. Jubert se laisse lire très facilement.

Puisque le hasard de la lecture d'un roman nous a conduit à parler de la question sociale, nous interromprons un instant nos études littéraires pour dire quelques mots d'un livre important paru sous ce titre : **Etudes sur les coalitions et les grèves dans l'industrie**, par M. A. Crouzel, docteur en droit, bibliothécaire de l'Université de Toulouse. L'auteur fait le résumé de tous les principaux ouvrages qui ont rapport aux conflits qui ont éclaté entre les ouvriers et leurs patrons, tant en France qu'à l'Etranger ; il expose impartialement les théories et les systèmes des économistes et des socialistes, et s'efforce de faire prévaloir les idées de liberté.

Le résultat des grèves, en général, a été plus favorable aux ouvriers qu'aux patrons ; ceux-ci ne sont arrivés que très difficilement à la diminution momentanée des salaires, tandis que les ouvriers sont sortis triomphants de la plus grande partie des conflits engagés par eux pour obtenir l'augmentation. Cette question des grèves a une importance telle, que nous recommandons la lecture du livre de M. Crouzel à tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de notre production industrielle. L'auteur pense que les grèves ont donné de bons résultats pour l'ouvrier, mais cependant la question peut, selon nous, être envisagée sous un autre point de vue : Que l'ouvrier y ait trouvé son compte, c'est possible, quoique nous sachions pertinemment que les charpentiers, par exemple, y ont perdu un capital énorme. Il est vrai que les grèves étaient mal

engagées, mais si certains corps d'états peuvent, sans désastre pour notre industrie, réclamer des salaires plus ou moins élevés, il en est d'autres qui ruinent leur industrie lorsque celle-ci doit lutter avec l'Etranger, l'Allemagne et l'Italie, par exemple, où la main-d'œuvre est à bien meilleur compte que chez nous. Avec l'argent des salaires, perdu pendant des mois par des milliers d'ouvriers, ceux-ci eussent pu fonder eux-mêmes des usines, ou prendre des actions dans les sociétés qui les font travailler. Pour nous, la grève est un moyen brutal; nous croyons peu aux arbitrages recommandés par M. Crouzel, et nous pensons que l'économie chez l'ouvrier assurerait son indépendance.

Rien n'est plus facile pour l'ouvrier que de forcer les patrons à lui attribuer un salaire très élevé; le patron a besoin d'ouvriers bien plus que les ouvriers n'ont besoin de patrons : cela peut sembler paradoxal, mais c'est la vérité; celui qui a de l'argent comptant n'a pas besoin de s'adresser à un patron pour faire construire une maison : les ouvriers, sûrs d'être régulièrement payés, travailleront aussi bien pour un particulier que pour un patron, et nous avons même vu des ouvriers faire produire à des mines de charbon des bénéfices qu'une Société organisée et conduite par des chefs non ouvriers, n'avait jamais su réaliser.

Tout intermédiaire est inutile, désastreux, et les ouvriers que l'on flatte pour obtenir leurs suffrages ne connaissent ni leur force, ni leur intelligence. Seulement s'ils travaillaient pour leur compte, ils s'apercevraient bien vite qu'une journée de travail ne se règle pas selon le désir de celui qui la remplit.

Ainsi, le 27 juillet dernier, au palais du Tribunal de commerce, dans la salle des séances du conseil de préfecture, une série d'adjudications pour les travaux de la ville de Paris avait lieu; or comment se fait-il que les lots réservés, c'est-à-dire ceux dont l'administration n'a pas trouvé le placement avec un rabais assez considérable, soient justement ceux-là qui ne demandent que de la main-d'œuvre ? C'est que les patrons : sachant fort bien qu'ils n'ont rien à gagner sur la main-d'œuvre, ne peuvent accepter que des travaux dans lesquels ils peuvent au moins bénéficier sur les fournitures. Eh bien ! il y a eu cependant 35.000 francs de gros travaux adjugés; or, qui donc avait soumissionné? Une société ouvrière. Donc les patrons n'osent plus entreprendre les gros travaux, et ce sont les ouvriers qui prennent leur place.

Venir démontrer aux ouvriers, ainsi que le fait M. Crouzel dans son livre sur les *coalitions et les grèves*, que les grèves leur ont profité, et que les patrons, par conséquent, pouvaient augmenter les salaires, c'est promulguer une erreur ; mais où le livre est dans le vrai c'est lorsqu'il dit que « les arbitres, loin de faire la conciliation, mettent souvent le feu aux poudres ».

Au fond, dans la question ouvrière, il n'y a pas besoin de discuter. *L'infâme* capital est dans les mains des ouvriers. Il y a des usines qui emploient un nombre considérable d'entre-eux, deux mille quelquefois, et cela sans un jour d'arrêt, sauf les dimanches. Que ces deux mille ouvriers mettent seulement cinquante centimes de côté par jour pendant trois cents jours par an et pendant dix ans, et avec les intérêts capitalisés, les voilà à la tête d'un capital de plus de quatre millions de francs. On apprend aux ouvriers à maudire les capitalistes : M. Amédée Jubert tonne, avec tant d'autres, contre les Juifs dans des écrits comme *En Israël*, mais on ne met pas dans l'esprit des ouvriers qu'en économisant cinquante centimes par jour sur leur salaire pendant trente ans de travail, ils se trouveraient à la tête de plus de douze mille francs à l'âge de cinquante ans, en plaçant leur argent à intérêts capitalisés. Or dans les villes l'ouvrier peut faire cette économie ; le marchand de vin coûte plus que cela. Quant à augmenter indéfiniment le prix de la main-d'œuvre, c'est là une utopie dont l'ouvrier reviendra.

Les économistes se bercent aussi d'illusions, et depuis que cette pseudo-science a pris naissance, les discussions s'éternisent sans amener grand progrès. Je reçois un des volumes de la **Petite bibliothèque des economistes français et étrangers**, de la maison Guillaumin et Cie, qui a spécialisé ce genre d'ouvrages et a ouvert sa bibliothèque à toutes les écoles anciennes ou nouvelles, même à celles qui contestent ou qui nient les lois économiques : écoles socialistes de toutes nuances, collectivistes, etc., car pour être en opposition avec l'école et avec la science économiques, ces écoles et les œuvres qui en relèvent n'en constituent pas moins des manifestations intéressantes à faire connaître.

Le volume qui me parvient est un extrait des œuvres économiques de **David Hume**, qui vivait en Angleterre et visita la France vers 1736. Eh bien ! en lisant ce travail qui date de plus de cent cinquante ans, je me demande quels progrès a produit cette science, puisque science il y a. Voici un passage de ce livre ; ne dirait-on pas qu'il relate des faits d'hier ?

Il est question du marché anglais pour les vins de France.

« Notre jalousie et notre haine de la France n'ont pas de bornes, et le premier sentiment, du moins, doit être tenu pour raisonnable et bien fondé. Ces passions ont créé des obstacles et des barrières innombrables au commerce, et l'on nous accuse d'ailleurs d'être souvent les agresseurs ! Mais qu'y avons-nous gagné ? Nous avons perdu le marché français pour nos articles

de laine, et le transfert de la France à l'Espagne et au Portugal du commerce des vins nous vaut d'acheter plus cher des boissons plus mavaises. Il est peu d'Anglais qui ne croiraient à la ruine absolue de leur pays si les vins français se vendaient en Angleterre assez bon marché et en assez grande abondance pour supplanter, dans une certaine mesure, nos bières et nos boissons fabriquées. »

Est-ce que dernièrement encore les Anglais ne cherchaient pas à frapper d'un impôt presque prohibitif nos vins en bouteilles ?

Peut-être ceux qui sont chargés des fonctions publiques et administratives ignorent-ils la vraie science économique, et alors il est de toute importance de publier à bon marché les ouvrages traitant de cette science, de façon à la répandre dans toutes les classes de la société qui imposeraient aux fonctionnaires l'obligation de consulter l'opinion publique avant d'agir, ou bien, si la science économique n'existe pas, si elle a autant d'écoles que de membres, il faut voir si l'on ne pourrait pas tirer quelque chose de ce chaos, mais alors il faut que tout le monde s'y mette et aussi que tout le monde crie : haro ! sur les législateurs qui ne connaissent rien des choses qu'ils imposent à tort et à travers, comme ce bon M. Goschen, qui s'amuse à taxer les vins mousseux dans les conditions suivantes :

« Elle les frappe à l'entrée en Angleterre de 2 sh. 6 deniers par gallon, soit 68 fr. 77 par hectolitre ou 0 fr. 52 par bouteille.

« Toutefois, s'il est prouvé que le prix du vin ne dépasse pas 15 shillings par gallon (412 fr. 68 par hectolitre), le droit sera réduit à 1 shilling par gallon, soit 27 fr. 51 par hectolitre ou 0 fr. 21 par bouteille, valant 3 fr. 12 c. En cas de contestation sur la valeur du vin, les douaniers anglais auront le droit de préemption. »

Est-ce que, par hasard, ce bon M. Goschen aurait l'intention de favoriser la fabrication du vin de Champagne en Angleterre ? Que nous fermions nos portes aux vins étrangers, cela se comprend encore, sous prétexte de favoriser nos producteurs ; mais l'Anglais n'a pas besoin de protection pour le raisin qu'il obtient seulement dans les serres de M. Tucker, serres célèbres s'il en fût, puisqu'elles nous valurent l'invasion d'un fléau : l'*Oïdium Tuckerii.*

Il y a des gens qui sont étonnants et qui, sans avoir jamais rien étudié, s'imaginent avoir tout découvert. Voici un monsieur qui signe modestement E. M. une compacte brochure in-8, **le Droit intégral de propriété et la suppression des impôts.**

Chaque fois que l'on parle de suppressions d'impôts, j'écoute avec un certain sentiment de satisfaction, et Dumas fils pourrait même tirer une excellente et très paradoxale pièce sur ce sujet palpitant. Depuis que je jouis de l'âge de raison, j'ai toujours entendu parler de supprimer les impôts ; hélas ! je les ai toujours vu augmenter en proportion de la suppression que l'on annonçait ; de sorte que celui qui se présenterait à mon suffrage me promettant une forte augmentation d'impôts serait sûr d'avoir ma voix, celles de mes amis, et quelle propagande je ferais !

Donc je me méfiais de M. E. M., mais, de plus, comme titre générique des œuvres que ce monsieur bien intentionné nous promet, je lis ceci : *Méthode de Philosophie en parties doubles*. Ah ! ah ! *Parties doubles* ? Il faut vous dire que M. E. M. est teneur de livres, de sorte qu'il voit tout en parties doubles. Eh bien ! si j'étais négociant au lieu de faire de la critique, j'aimerais peu à confier mes livres à M. E. M., j'aurais peur qu'il ne traitât mes profits et pertes comme il traite la philosophie et la propriété.

M. E. M., qui voit tout en double, cite ses auteurs, ils sont quarante-deux, parmi lesquels j'entrevois même M. de La Palisse, et tout cela pour nous expliquer que les citoyens d'un Etat n'ont aucun droit sur la propriété du sol, mais seulement sur ce qu'ils lui font rapporter. Nous la connaissons celle-là, cher M. E. M. ! mais pour me reprendre le sol qui m'appartient aujourd'hui, il faudrait ou m'en dépouiller violemment, ce qui serait dur, vous l'avouerez, ou m'indemniser. Or, vous ne dites pas où l'Etat trouverait les milliards qu'il faudrait réunir pour cet objet. Eh bien ! moi je vais vous le dire : l'Etat va continuer le système d'impositions à jet continu dont il se sert si bien, et d'ici à quelques années le pauvre bien que je possède me sera enlevé par autorité de justice : l'État en deviendra propriétaire et vos théories pourront s'exercer en *parties doubles !*

Parce que nous écrivons des romans, que nous faisons de la critique, des travaux historiques, enfin que l'on peut nous taxer de vil publiciste, on s'imagine que nous vivons dans les nuages. Eh bien ! que l'on ne s'y trompe pas, nous nous débrouillons assez bien dans les questions techniques, et au besoin nous saurions consulter des hommes compétents en chacune des matières qui sont traitées dans les ouvrages qui nous parviennent.

M. Agief, qui signe : *Un pauvre diable d'Electeur*, a fort bien fait de nous faire parvenir son volume intitulé : **Oseront ils empoisonner Paris et la vallée de la Seine ? ?**

L'auteur de cette brochure compacte nous décrit les expériences faites par MM. Durand-Claye et consorts à Gennevilliers ; cette brochure ne comporte encore que l'étude de la première partie de la question, la seconde va paraître sous peu, et j'estime que le *Pauvre diable d'Electeur* a omis de formuler les plaintes, bien justes pourtant, des premiers empoisonnés : Les goujons, les ablettes et autres habitants de la Seine. Espérons donc qu'un troisième volume comprendra toutes leurs doléances, ainsi que celles de leur ennemi intime, le pêcheur à la ligne.

En attendant que l'auteur nous adresse le complément de son travail, je constate dans la première partie que je viens de lire que s'il n'est qu'un pauvre diable d'électeur, il est au moins un savant.

Avec quelle clarté il nous entretient d'histoire naturelle, de physique, de chimie, de physiologie, des animaux et des végétaux unicellulaires ou multicellulaires, du carbone, de l'hydrogène, de l'azote, etc., etc. !

Quelle description savante il nous fait de ces expériences faites à Gennevilliers !

Ah ! combien les documents scientifiques que renferme ce livre eussent été utiles aux députés,tels que M. Frédéric Passy et autres,qui ont combattu à la Chambre des députés le projet de loi relatif au « Tout à l'égout » » ; et combien ils le seraient aux sénateurs qui oseront le combattre !

En somme, quel est le but de l'ouvrage de M. Agief? Celui de faire rejeter le projet en question. Eh bien! l'auteur a-t-il pris le bon chemin pour y arriver ? J'en doute.

Et à ce point de vue, M. Agief, acceptez d'un autre pauvre diable d'électeur comme vous (car permettez-moi de vous le dire, vous n'êtes pas le seul qui puissiez vous qualifier de pauvre diable, que diable !), acceptez, dis-je, que je vous trace une autre route.

Cette première idée du « Tout à l'égout » qui émane de M. Melle, et à la réalisation de laquelle M. Durand-Claye se voua en homme qui joue le rôle de plagiaire, a été à son tour accaparée par M. le directeur général des Travaux de la Ville de Paris,M. Alphand,pour l'appeler par son nom. M. Alphand s'est donc emparé de la chose et à son seul profit, s'il vous plaît.

Et si vous en doutez, cher M. Agief, vous qui êtes un chercheur, reportez-vous, je vous prie,à un article du journal qui a pour titre : **Moniteur général**, *Cours officiel du service municipal des Travaux de la Ville de Paris et de ses adjudications*, passage Saulnier, n° 13, 10° année, samedi 4 août 1883.

Sous la rubrique : « M. Alphand », vous y lirez ce dithyrambique encensement dudit M. Alphand :

« Tout le monde connaît M. Alphand, le spirituel et éminent ingénieur, directeur des Travaux de la Ville de Paris.

« Depuis trente-ans il n'a qu'une pensée : embellir Paris; qu'un but : assénir Paris.

« Le bois de Boulogne, en le voyant passer, *incline la cime chevelue de ses bouquets d'arbres pour le saluer* : le bois de Vincennes, heureux de mirer ses arbres centenaires dans l'eau des lacs, *lui murmure une chanson éolienne quand il va s'abriter sous ses ombrages.* »

Moi j'avais toujours pensé que le bois de Boulogne était l'œuvre de M. Varré, architecte ; mais il paraît que le « *Moniteur général* » l'ignore.

Continuons, c'est touchant !

« Depuis trente ans, les rues, les boulevards, le parc de Montsouris et celui des Buttes-Chaumont doivent leur vie à l'infatigable ingénieur qui poursuit courageusement la carrière du bien, du beau, sans se soucier des clameurs envieuses qu'il soulève autour de lui. »

Ici, l'auteur thuriféraire a omis intentionnellement d'ajouter : « ni de ruiner la ville de Paris », mais ça c'est l'affaire des « clameurs », et le *Moniteur général* » ne mange pas de ce pain-là.

« S'il (M. Alphand), continue-t-il, en brandissant l'encensoir avec plus d'ardeur encore, avait besoin d'un peu de gloire, il la trouverait dans le courageux et éloquent discours qu'il a prononcé à l'occasion du projet d'emprunt qui vient d'être rejeté par le Conseil municipal. »

Voilà, n'est-il pas vrai, cher M. Agief, ce qui peut s'appeler la « veste » glorieuse ? et d'autant plus glorieuse que M. Alphand avait prononcé un discours abracadabrant dont je ne donnerai ici que la péroraison.

« Une dernière réflexion, Messieurs: En 1789 *vos* pères (ce ne sont pas ceux de M. Alphand), vos pères ont eu de l'*énergie* et de l'*audace !*

« C'est grâce à cette *audace* (l'*énergie* est sortie) que la liberté s'est répandue dans le monde et que la France a résisté à la coalition armée de l'Europe »

Jusqu'à ce jour, moi et bien d'autres avions cru que c'était au droit naturel dont jouit tout être humain, au titre de créature libre, droit qui s'était révélé à *nos* pères, que la France était arrivée à ce résultat, mais pour M. Alphand, le droit à ses yeux n'est autre que l'*audace*.

« Ayez encore l'*énergie*, prenez les mesures que comportent les circonstances, pour maintenir Paris à la tête de la civilisation. »

Ici, voyez, M. Agief, il n'est plus question d'*audace*, et savez-vous pourquoi ? Ah ! c'est qu'il faut savoir lire entre les lignes et y voir ce sous-entendu :

« Moi, Alphand, j'ai l'*audace* de vous proposer un emprunt de neuf cent cinquante millions ; ayez encore l'*énergie* de... etc. »

De même que l'artiste aime à reproduire lui-même ses propres traits (quel *maître* en serait plus capable !), de même M. Alphand aime à se peindre avec les couleurs de sa propre palette, et jamais, en effet, portrait n'a été plus frappant.

M. Alphand est un *audacieux*, rien de plus !

Continuons, pour en finir, par les réflexions du thuriféraire du « *Moniteur général* », lequel pourrait bien être M. Alphand lui-même :

« A quelque parti que l'on appartienne, il est difficile de nier que M. Alphand n'ait été dans le vrai.

« Le Conseil municipal est sans doute animé d'excellentes intentions, malheureusement il n'est pas compétent dans certaines des questions techniques qu'il est appelé à résoudre, et il le fait alors *pour satisfaire ses passions politiques ou ses rancunes, à moins qu'il n'escompte les prochaines élections* . »

Attrape ! Conseil municipal, qui ne t'inclines pas devant M. Alphand et qui ne lui murmures pas des « chansons éoliennes » lorsqu'il vient *audacieusement* proposer de ruiner définitivement les finances de la Ville de Paris.

Revenons au « Tout à l'égout ».

En 1884, une commission de quarante-quatre membres élus par la Chambre des députés et pris dans son sein, est chargée de faire une enquête sur la crise économique qui sévissait et sévit encore : M. Alphand est appelé à déposer.

Et si M. Agief veut bien se reporter au journal « la Réforme du Bâtiment » du 6 avril 1884, il y trouvera un article de son rédacteur en chef, M. Jules Delahaye, dont je me contente de donner ici la conclusion :

« Après avoir énuméré les travaux de toute nature étudiés depuis de longues années, il (M. Alphand) cherche à démontrer la nécessité d'achever la transformation de Paris au moyen de quatre emprunts de *Trois cents millions espacés de cinq en cinq années*, soit : *Un milliard deux cents millions !*

De sorte que les conclusions de sa déposition peuvent se résumer ainsi :

Création de privilèges pour une partie des ouvriers de Paris, et banqueroute municipale à courte échéance !

Et pendant c'temps-là (*air connu*).

M. le directeur des Travaux de la Ville de Paris poursuivait son œuvre sans relâche.

Pourquoi ?

Eh ! M. Agief, ne le savez-vous pas ? Il paraîtrait que MM. les ingénieurs attachés à ce service jouissent, en dehors de leurs émoluments, de quatre pour cent sur le montant des travaux : or sur un milliard deux cents millions, il y a 48 millions à se partager en frères, sauf la part du lion, bien entendu, à la direction.

Et alors, cher pauvre diable d'électeur (contribuable aussi), quand on a l'*audace*, on n'abandonne pas facilement la bonne fortune d'un tel denier.

De là : 1° Le Tout à l'égout ; 2° La Dérivation des sources de Verneuil et de la Vigne.

Afin de réaliser ces deux projets, envers et contre tous, la Direction des Travaux a entrepris, depuis 1883 et de sa propre autorité, le travail du « Tout à l'égout » en faisant voter au Conseil municipal, qui n'y a vu que du feu, une ordonnance par laquelle tous les propriétaires doivent, dans un délai de dix ans, envoyer toutes les eaux de leurs immeubles dans les égouts.

Ceci voté, ladite Direction a fait exécuter les égouts et les branchements, et, actuellement, le travail en partie achevé, elle réclame la loi qui doit consacrer sa volonté et ses dépenses.

Quant à la seconde partie du programme, la Direction des Travaux a lancé un ballon d'essai il y a quelques années, en invitant la population parisienne à éviter le « gaspillage » de l'eau. L'accueil fait à cette invitation par la presse et par les contribuables, et notamment par un ingénieur civil, lequel osait demander à M. le directeur des Travaux de quel droit il se permettait d'intervenir dans un contrat passé entre lui et la Compagnie des eaux, fut un immense éclat de rire ; M. Alphand se tint coi. Mais il n'entraîna pas moins l'administration à acheter à prix d'or des propriétés n'ayant pas la moindre valeur.

Puis, l'année dernière, il remplaça les eaux de sources par celles de la Seine et du canal de l'Ourcq dans les arrondissements les plus populeux, tel que le XIe, par exemple, sous prétexte de manque d'eau, ce qui n'avait pas lieu ; mais sachant, habile tacticien, qu'il allait amener les récriminations des conseillers municipaux de ces arrondissements. Ceux-ci, tombant dans le piège n'ont pas manqué de réclamer pour que cet échange d'eau ait lieu dans les riches quartiers , où, disaient-ils, les habitants boivent des eaux minérales et ne se servent de celles de la Ville que pour abreuver les chevaux , laver les voitures et les cours.

Le stratagème ayant réussi, M. le directeur des Travaux, en leur promettant de tenir compte de leurs réclamations, calma la colère de ces édiles ;

chose, du reste, facile à faire, ces Messieurs s'étant trouvés fort heureux d'avoir trouvé une occasion de justifier devant leurs électeurs du souci qu'ils ont de leurs intérêts, et de se faire une bonne réclame électorale.

. En l'année de grâce 1888, année pluvieuse s'il en fût, M. le directeur des Travaux reprend la même tactique ; et pour comble de bonheur, il surexcite à nouveau non seulement les conseillers municipaux, mais encore un de leurs anciens collègues, actuellement député, interpelle le gouvernement qui s'empresse de déclarer qu'il saisira à bref délai les Chambres d'un projet de loi ayant pour objet d'autoriser la prise de possession et l'adduction à Paris des sources de Verneuil et de la Vigne.

C'est ainsi, qu'envers et contre tous, M. le directeur des Travaux de la Ville de Paris entreprend un milliard deux cents millions de travaux de sa propre initiative, sans argent, sans loi préalable, et que l'on va se trouver presque devant un fait accompli :

Eh bien ! pauvre diable d'électeur et de contribuable, comprenez-vous actuellement que pour lutter contre de tels actes vous n'avez pas pris le bon chemin ?

Heureusement que :

Les ingénieurs en chef des ponts-et-chaussées de l'Eure et de l'Eure-et-Loir ;

Les délégués des ouvriers des usines qui fonctionnent sur les bords de l'Avre ;

Le syndicat des propriétaires riverains de l'Avre ;

La commission interdépartementale de l'Eure et de l'Eure-et-Loir, viennent à l'unanimité de protester devant la commission de la Chambre des députés chargée d'examiner le projet de loi en instance.

Espérons que cette énergique protestation, jointe à la vôtre, cher M. Agief, ouvrira les yeux de nos gouvernants sur les agissements d'un *audacieux* qui depuis trop longtemps abuse de sa haute situation pour ruiner la Ville de Paris.

Mais que cela, M. Agief, ne vous arrête pas dans la publication de la seconde partie de votre œuvre qui tend à nous prouver les moyens propres à assainir Paris. Nous avons assez d'eau de sources pour alimenter nos tables et nos cuisines ; inutile de la dépenser à laver les voitures et les cours ; une sage réglementation, des doubles conduites dans les maisons suffiront. On ne peut pas ruiner une ville pour le plaisir d'enrichir quelques ingénieurs et procurer du travail à des ouvriers qui nous viennent de tous les coins de la province et des campagnes où l'on ne trouve plus de bras pour préparer les terres et assurer la rentrée des moissons.

Dans son livre, **La Critique scientifique**, M. Emile Hennequin, usant des ressources que fournit au critique l'esthétique, la psychologie, et la sociologie moderne, trace la méthode par laquelle on peut déterminer la nature de toute œuvre d'art, définir l'organisme intellectuel dont elle est issue, préciser l'importance qu'elle possède comme indice des personnes et des nations dont elle gagne l'admiration.

Les considérations qui ont amené M. Hennequin à donner une interprétation nouvelle de la signification des succès artistiques, le conduisent à esquisser une théorie générale des faits marquants de l'histoire, envisagés dans le phénomène d'assimilation mentale qui assure l'action des grands hommes sur les masses populaires et fait participer celle-ci aux desseins qu'elles réalisent.

Etudier dans ses origines françaises, suivre par delà le détroit, en ces avatars successifs, la grande hypothèse philosophique que les métaphysiciens grecs avaient entrevue, que Berkeley a portée à sa perfection et qui, de nos jours, a eu John Stuart Mill pour son plus subtil interprète : tel a été ce nous semble le dessein de M. Georges Lyon dans l'ouvrage qu'il vient de publier, **l'Idéalisme en Angleterre au XVIIIe siècle.**

Très frappé de l'influence énorme qu'exercent sur la pensée anglaise les spéculations de Descartes et de Malebranche, M. Georges Lyon a eu la bonne fortune de mettre la main sur des œuvres de premier ordre à peu près ignorées en France, à peine mieux connues en Angleterre, et que ces spéculations ont inspirées. L'*Essai sur la Raison*, de Burthogge, la *Théorie du Monde idéal*, de Norris, la *Clef universelle*, de Collier, les *Eléments*, de Johnson, édités par le grand Franklin, l'*Esprit*, de J. Edwards : tels sont les principaux de ces livres, qui forment comme autant d'anneaux de la chaîne idéaliste dont nous tenons, avec Descartes, le premier et, avec David Hume, le dernier chaînon.

D'excellents juges ont estimé que M. Georges Lyon avait rendu aux Lettres des deux pays un précieux service en comblant une lacune de l'histoire de la philosophie moderne.

En lisant ce titre : **Dans l'Oratoire**, sur la couverture du nouveau livre de Jean Lorin, on ne se douterait guère que ces pages ne sont qu'une suite de

portraits contemporains, et cependant ce sont bien des portraits, mais de ceux que les femmes portent au plus secret de leur cœur, l'objet devant lequel on s'agenouille, celui qui représente l'être chéri, que l'on aime, que l'on adore, auquel on demande conseil pour le bien, plus souvent pour le mal ; ce sont les directeurs de conscience dans une voie qui pourrait bien être celle de la perdition.

« C'est à eux qu'on demande avis sur les décolletages ; ce sont eux qui règlent la pudeur des règles de bal et la décence des lectures ; eux qui donnent le titre des romans à lire et la liste des pièces qu'une femme de culture psychologique peut applaudir, et naturellement les romans à lire sont les leurs, les pièces à applaudir sont leurs pièces. A ce manège l'un pêchera l'Académie, l'autre un cours à la Sorbonne, un troisième une chaire au collège de France, et, en attendant, une tribune de critique au *Journal des Débats* ou à la *Revue* de M. Buloz. L'Oratoire, comme la Bourse, a sa cote de valeurs ; d'ailleurs n'ont-ils pas chacun leur spécialité ? Celui-ci professe l'adultère, l'autre le mariage ; celui-là les consolations ; cet autre enfin la toilette et les dessous des jeunes mariées ; celui-ci la *Bible* et la critique d'histoire, comme pièces justificatives de tous les égarements ! »

Fantaisie, roman, voyage, philosophie humoristique, anecdotes, poésie, psychologie amoureuse, rêverie tendre, épanchements d'une âme ardente, caressante et mélancolique en une prose aussi mélodieuse que des vers. On trouve tout cela dans le dernier livre de René Maizeroy : **La Grande Bleue.** Par son infinie variété, par son imprévu, son originalité piquante, la nouveauté de la conception, la liberté de l'allure, il prend une place à part dans l'œuvre du délicat écrivain à qui nous devons déjà tant d'aimables récits. Il est souple, onduleux, changeant, multiforme, multicolore, tantôt triste, tantôt joyeux comme son sujet : la mer.

Tour à tour l'auteur nous promène sur les rives fleuries qui bordent la Méditerranée, puis dans les ports ; il nous entraîne sur l'Océan, il rythme *La Chanson de la mer*, il décrit avec un charme exquis, dans *Les Femmes de la mer*, les secrètes affinités qui rapprochent entre elles la mer et la femme, toutes deux belles, toutes deux capricieuses, toutes deux séduisantes et meurtrières.

Ajoutons que plusieurs célébrités de la littérature contemporaine : Guy de Maupassant, Paul Bourget, Pierre Loti, Paul Bonnetain, Jean Richepin, Paul

Arène, ont écrit la préface de chaque chapitre, innovation fort piquante et qui n'est pas un des moindres attraits de ce livre original et charmant.

Les Mémoires de M*, juge d'instruction**, viennent de paraître chez l'éditeur Jules Lévy. C'est un livre intéressant à plus d'un titre, bourré de faits et d'anecdotes. Les habitués du Palais y trouveront aisément maint et maint type connu d'eux, et ceux qui ne sont point initiés pénètreront les mystères des cabinets d'instruction.

L'auteur fait un attachant récit des affaires dont il s'est occupé et ne dédaigne pas de marcher quelquefois dans les plates-bandes de ses collègues.

Le public, qui ne sait pas toujours ce qui se passe chez Thémis, sera très étonné en apprenant la façon de faire de certains de ses servants.

Depuis longtemps nous attendions une œuvre littéraire et étudiée qui nous donnât une peinture exacte de l'Algérie et des Algériens.

L'auteur, Albert Caise, n'est pas un inconnu : il a publié déjà de nombreux ouvrages, et les romans qu'il a écrits et que nous avons lus sont tous empreints de la même sincérité de l'homme qui prend sur le vif ce qu'il raconte en termes heureux et sans hésiter à dire la vérité, malgré la grimace qu'elle peut provoquer de la part de ceux qui s'exposent à sa justice critique.

C'est ainsi que, dans **Teurkia**, l'auteur expose la situation digne d'intérêt de la plupart des indigènes d'Algérie, qui seraient servilement placés sous une domination quasi féodale de la part des colons.

Ce roman, qui est un plaidoyer ému en faveur des Arabes d'Algérie sera certainement très lu à Alger et probablement l'objet des plus ardentes polémiques de la part de la presse coloniale.

A l'occasion du quarantième anniversaire de son avènement au trône, M. A. de Bertha publie une biographie de **François-Joseph Ier** et une études sur **son règne (1848-1888)**.

Cette biographie d'un prince universellement estimé, écrite avec une entière indépendance et contenant des faits ignorés jusqu'ici, constitue un véritable document historique qui intéressera vivement le public.

Tous ceux qui ne veulent pas rester indifférents à l'histoire de nos jours, liront avec profit l'intéressant ouvrage de M. de Bertha.

Elégamment imprimé, ce volume contenant, en outre d'un portrait de l'empereur François-Joseph à 18 ans, une magnifique eau-forte due à la main si habile de H. Manesse, s'impose à toutes les bibliothèques. On y trouvera également les notes de l'hymne national autrichien d'après le manuscrit authentique du compositeur J. Haydn, ainsi que de l'hymne hongrois.

Dans **Corneille et la poétique d'Aristote**, brochure qui s'adresse aux étudiants et aux lettrés, M. Jules Lemaitre, avec l'autorité et le talent qui l'ont mis à la tête de la critique contemporaine, a su montrer comment l'œuvre critique de Corneille n'est qu'un long duel avec Aristote. Par là les trois *Discours*, les *Préfaces* et les *Examens* ont gardé l'intérêt d'une comédie. Dans cette lutte, qui a duré trente ans, Corneille se révèle à nous tout entier. Après la lecture de la brochure de M. Lemaitre, on se rendra compte que chez Corneille, le critique et le poète sont bien un seul et même homme et que le critique sert à mieux connaître et à éclairer pour ainsi dire le poète.

Dans **les Chroniqueurs**, première série, nouveau volume de la *Collection des classiques populaires*, dirigée par M. Emile Faguet et accueillie avec tant de faveur par le public, l'auteur, M. Debidour, qui est connu par ses travaux historiques et est professeur à la Faculté des lettres de Nancy, était désigné pour présenter sous forme de vulgarisation les quatre chroniqueurs principaux du Moyen Age. Le premier volume comprend l'étude, avec *analyses* et *extraits*, de la vie et des œuvres de Villehardouin et de Joinville. Le second, actuellement en préparation, traitera de Froissart et de Commines. Il n'est pas de nation plus riche que la nôtre en Chroniques et en Mémoires. Le Français aime passionnément à conter. Il entrait dans le cadre de la collection des *Classiques populaires* de prendre pour types des chroniqueurs tels que Villehardouin et Joinville, de retracer fidèlement leurs vies, leurs caractères, leurs idées, de les faire parler et agir devant les lecteurs, par de fréquents extraits de leurs ouvrages. C'est ce que M. Debidour a réussi à faire, en écartant tout appareil d'érudition et en traduisant en français moderne tous les extraits cités ; son livre inspirera certainement à ceux qui le liront le désir de connaître en entier nos vieux chroniqueurs nationaux ; c'est le meilleur éloge que nous en puissions faire.

Les livres relatifs aux théâtres se succèdent pour la plus grande satisfaction du nombreux public qui attache une légitime importance à tout ce qui concerne

les «premières» de la saison de leurs interprètes et leurs habitués. Aussi a-t-on accueilli avec faveur la publication commencée par la librairie Le Soudier, et qu'elle poursuit sans interruption sous ce titre : **le Théâtre à Paris**, par Camille Le Senne. Ce n'est pas une compilation comme il en a beaucoup trop paru au cours de ces dernières années, mais une histoire au jour le jour de la production théâtrale, les impressions du moment, ce qu'on pourrait appeler la vie parisienne au théâtre complétée par un cours également vécu de littérature dramatique, sans prétentions pédagogiques et pontifiantes. Les curieux y puiseront tous les renseignements nécessaires : les écrivains et leurs interprètes y trouveront une série de jugements impartiaux, car l'auteur s'est uniquement préoccupé des intérêts supérieurs de l'art dramatique.

Le deuxième volume de cette collection vient de paraître, et nous espérons que cette publication dont l'intérêt a été reconnu avec une confraternité empressée par les représentants les plus éminents de la critique dramatique, trouvera dans le public acheteur la même faveur.

On se rappelle le succès qu'obtint, il y a quelques années, le petit volume : *A la Maison*, par M. X. Marmier, de l'Académie française. En le présentant au monde des lecteurs, l'éminent écrivain s'écriait avec le poète anglais Chaucer : « Va, petit livre, que Dieu t'accorde un bon passage ! » Le souhait a été exaucé à merveille, car voici le petit in-12 d'antan devenu un volume in-octavo de plus de 400 pages, c'est-à-dire grossi d'une foule de choses exquises, rehaussées par cette haute tenue littéraire qui fait de M. Marmier un des maîtres de notre langue écrite.

Aux pages consacrées *A la Maison*, *A la Vie* et *A la Mort dans la Maison*, qui formaient la première édition, s'est ajoutée la partie inédite, qui complète par des légendes, des poésies et des discours, l'étude philosophique préliminaire du *Home*.

Cette partie neuve est en quelque sorte au magistral exposé de l'auteur ce que la pratique est à la théorie : après avoir montré la physionomie du foyer sous son triple aspect, M. Marmier le fait palpiter dans l'action de la vie même. Puisant dans les trésors des littératures anglaise, allemande, russe, danoise, norwégienne, suédoise, que sa grande érudition lui rend familières, l'écrivain réunit comme une anthologie de morceaux variés qu'il transforme en claire et belle langue française, et qui se rapportent au sujet du livre *A la Maison*,

Les détailler par une brève analyse nous entraînerait trop loin ; bornon-snous à apprendre aux connaisseurs que, dans cette nouvelle édition, ils trouveront, traduite en prose française. cette émouvante histoire d'*Enoch Arden* (d'Alfred Tennyson), poésie d'un si poignant intérêt.

Ce livre charmant, bien pensé, bien écrit, ramènera à la paix du foyer plus d'un esprit inquiet. A ce titre, il est plus qu'un livre : il est une bonne action.

Gaston d'Hailly.



IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 15 août 1888.

Parmi les nombreux journaux qui me parviennent chaque jour et auxquels j'accorde l'honneur d'une lecture rapide, il en est de bien des formats; mais si cela les différencie, je dois avouer qu'ils sont tous profondément ennuyeux. Non pas que leurs « Nouvelles diverses » ne soient suffisamment variées, — oh ! il y en a pour tous les goûts, — mais loin de répondre au grand désir que moi, pauvre ignorant, j'éprouve de m'instruire, ces feuilles créées, dit-on, pour éclairer l'opinion publique, ne font au contraire que l'égarer au milieu de divagations parfaitement incompréhensibles.

Or, une idée bizarre vient d'éclore dans le cerveau d'un écrivain, M. Charles Morice (?) qui, paraît-il, prépare un ouvrage qui va paraître sous peu. Sur quoi roulera ledit ouvrage ? je l'ignore, mais l'auteur me semble bien naïf. Il consulte *dans* les journaux. Et voyez ce qu'il demande.

« Que pensez-vous que doive être la littérature de demain, celle qui n'est qu'en germe encore dans les essais des jeunes gens de vingt à trente ans ? Où va-t-elle sous les influences contraires qui se la partagent (idéalisme-positivisme, patriotisme esthétique et philosophique — lettres et doctrines étrangères, objectivisme — subjectivisme, doctrine de l'exception — triomphe de la démocratie, etc.) ? Est-ce un bien ou un mal, ce manque de groupement qui la caractérise ? N'y a-t-il pas une scission profonde entre les traditions dont la littérature a vécu jusqu'ici et les symptômes nouveaux qu'on pressent plutôt qu'on ne pourrait les définir ? Voyez-vous un bon ou mauvais signe en cette maîtrise de tous les arts, y compris celui d'écrire par la critique moderne ? Enfin où est l'avenir ? »

De cette lettre je conclus que M. Charles Morice s'imagine : 1° que les journaux ont des opinions sur les choses ;

2° Qu'il est possible de répondre à une question aussi peu claire que celle qu'il veut bien poser au journal de son choix, *Le Temps*.

Un journal, chez M. Morice, navigue entre les opinions de ses lecteurs, et tâche de ne les froisser en aucune façon, mais il sait bien que s'il tranchait

sur celles-ci, il risquerait fort de voir baisser le tirage. Quant aux questions littéraires ce sont choses qui lui importent peu : bénir les arrivés et ne point s'occuper des autres, telle est la ligne de conduite de tout journal qui se respecte.

Cependant, le journal *Le Temps*, sous la plume habile et experte de M. Anatole France, a voulu répondre aux questions de M. Charles Morice et, en quatre cents lignes, pleines d'aperçus étranges « la centième partie de ce qu'il aurait voulu dire », — Dieu nous préserve de ces 40,000 lignes — avoue qu'il est fort embarrassé : On le serait à moins. C'est qu'en effet, M. Anatole France se fût dispensé d'écrire 400 lignes pour ne rien dire, 40,000 lignes n'en diraient pas plus, s'il avait bien lu la question posée, la seule intéressante parmi les autres : « N'y a-t-il pas une scission profonde entre les traditions dont la littérature a vécu jusqu'ici et les *symptômes nouveaux qu'on pressent plutôt qu'on ne les pourrait définir* ?»

C'est bien difficile en effet de définir des *symptômes pressentis*, mais je n'y emploierai que deux lignes cependant. Ce qui était l'*art* d'écrire est devenu *métier*, voilà le présent ; quant à l'avenir, il est dans la réaction qui se fera tôt ou tard, mais qui se fera au profit de l'idéalisme.

Il y a une science bien curieuse, c'est celle de la statistique : elle révèle des choses qui peuvent se tourner au profit de telle ou telle théorie, au choix, et il n'est pas rare, à la Chambre, par exemple, de voir deux adversaires se lancer à la tête des chiffres puisés à la même source, mais employés par chacun dans un sens tout différent.

Il paraît qu'en France, 7,572 individus ont éprouvé le besoin de quitter cette vallée de larmes pour se réfugier dans l'insondable. Or sur ce chiffre, 85 seulement appartiennent à la classe recommandable des veufs, ce qui tendrait à prouver, suivant nombre de journaux qui ont voulu approfondir cette statistique, que l'état de veuf est assez supportable, tandis que celui de célibataire l'est fort peu puisqu'il a fourni à Caron l'occasion de transporter aux sombres bords un chiffre de 2,623 désespérés. Eh bien ! n'en déplaise à ces interprétateurs de la statistique, je puis leur prouver que le mariage tant décrié par nos romanciers amène fort peu de suicides, et que ces 85 veufs étant morts du veuvage, ce chiffre est énorme, car les veufs sont rares, comparativement aux célibataires ou aux gens mariés, ou plutôt ils sont généralement tellement près de la tombe qu'il n'ont guère besoin de recourir à une mort dramatique. Mais qui nous dit que les 2,623 célibataires ne font pas partie de cette classe qui a inspiré à notre confrère C. Cassot, ce charmant et idyllique roman, **Mort**

d'amour, que j'ai lu avec tant de plaisir un de ces jours derniers, alors que le ciel se montrait si inclément ?

Le suicide est une maladie qui sévit depuis fort longtemps; en 1835 Victor Hugo écrivait ces vers :

L'aveugle suicide étend son aile sombre
Et prend à chaque instant plus d'âmes sous son ombre...,
Et, de la mère au fils et du père à la fille,
Partout un vent de mort ébranle la famille,
Et l'on voit le vieillard se hâter au tombeau
Après avoir longtemps trouvé le soleil beau... »

Ce n'est certes pas pour faire admirer ce « soleil *beau* » que j'ai cité ces vers peu fameux de l'auteur de la *Légende des siècles* — on sait qu'il y a à prendre et à laisser dans son œuvre — mais afin de consoler nos contemporains qui pourraient croire que la maladie est plus grave aujourd'hui qu'hier. Grâce aux journaux qui ne laissent plus passer le moindre fait sans en prévenir leurs concierges-lecteurs, on n'a même plus le droit de s'assassiner soi-même sans que tout le monde en soit avisé, et la statistique vient ensuite brocher sur le tout. Or, au temps où Victor Hugo peignait le soleil par cet adjectif « beau » — je l'excuse, il cherchait une rime à « tombeau » et j'ai toujours dit que la rime était la pire des marâtres — alors donc on se « périssait » déjà au point d'en émouvoir les poètes, et cependant l'Amérique n'avait pas encore inventé le revolver, **L'Oiseau de la Mort**, comme on pourrait l'appeler, suivant le titre du nouveau volume d'Alfred Bonsergent, un livre dans lequel le côté merveilleux est fait pour frapper l'imagination, tandis que l'action dramatique se passe, empreinte de patriotisme, dans la Lorraine.

Pour en revenir à nos suicidés, j'ai lu quelque part qu'en Grèce, une épidémie de désespoir ayant fondu sur je ne sais quelle ville, la municipalité de ce temps-là chercha, c'est la mode, le « microbe » : on en trouve toujours aujourd'hui, on en ferait faire au besoin rien que pour les baptiser de l'un de ces jolis noms, en latin, qui portent à la postérité celui de l'inventeur qui risquerait fort d'être oublié sans cela. Donc les blanchisseuses de ces temps lointains se « périssaient » *à mort*, et pour mettre le holà, les édiles ne trouvèrent rien de mieux que d'étendre nus les corps des trop sentimentales désespérées sur des claies que l'on promenait par les rues de la cité. Le microbe disparut aussitôt, et l'on ne fut point obligé de créer un Institut coûteux. — A recommander à M. Pasteur !

Les anciens avaient du bon, et leur civilisation étrange reposait sur un idéal mystique entretenu par des prêtres très savants en l'art de duper le populaire et ceux-là même que la destinée avait placés à leur tête. Mais quoique l'on en puisse dire, tout peuple auquel on retirera cet idéal basé sur une religion quelconque, est bien près de périr. Quelle religion est la meilleure ? Chacun évidemment prônera celle à laquelle il appartient, et j'avoue que je ne veux pas discuter, heureux de vivre en un temps où l'idéal de ceux qui en ont encore, repose sur l'amour du Créateur et du prochain, ce qui n'existait guère sous la loi de Moïse, malgré la beauté des commandements qu'il sut imposer aux Hébreux. Tout ce qui est religion, pour moi est respectable et, quoique les matérialistes croient n'en avoir pas, ils se trompent étrangement : ils adorent la matière, or qui adore l'œuvre, adore celui qui l'a créée.

Le spiritisme est une religion comme une autre, religion à laquelle je ne suis point initié, mais qui ne me déplaît pas puisqu'elle nous montre l'esprit lié à la matière, toujours en lutte avec elle, et cherchant à s'en dégager par des réincarnations successives et voulues jusqu'au jour où il aura vaincu.

Tout de suite, selon mon habitude de chercher la « petite bête », je vais reprocher aux éditeurs de l'ouvrage intitulé : **Le Pharaon Mernephtath** d'avoir placé en sous-titre : *Roman de l'ancienne Egypte dicté par l'esprit de J.-W. Rochester.*

De deux choses l'une : ou cet ouvrage est un récit véridique, et alors ce n'est point un roman, ou J.-W. Rocherter a dicté un simple roman, et alors il faut avouer que l'œuvre perdrait singulièrement de sa valeur ; or, comme je ne crois pas que les éditeurs aient poursuivi ce but, ils auraient bien fait de s'abstenir. Et puis si les esprits se mettent à faire concurrence à nos romanciers contemporains, qu'allons-nous devenir, pauvres critiques si petits devant des êtres immatériels ?

Mon excellent ami et confrère, A. Laurent de Faget, qui doit soupirer tout bas de me savoir sceptique, a placé en guise de préface un morceau poétique que je mets ici, sous les yeux de mes lecteurs, et ce, sans lui en demander permission, sachant d'avance que l'auteur de tant de poésies charmantes me donnera facilement l'absolution. Dire que Laurent de Faget est un fervent adepte du spiritisme, c'est laisser entendre qu'il est idéaliste. De là mon ardente sympathie pour son caractère. Quant à son talent, je serais peut-être accusé de partialité si j'en disais ce que je pense. Mes lecteurs jugeront. Cette pièce, dédiée à J.-W. Rochester, est une profession de foi qui éclaire d'une auréole lumineuse la doctrine spirite.

De l'azur infini tout parsemé d'étoiles,
Tu descends radieux ;
Esprit, de ton passé, tu soulèves les voiles :
Sous tes aspects divers, tu parais à nos yeux.

Eclaire, par ta vie orageuse ou pensive,
La triste humanité ;
Dis-nous crimes, douleurs ; trace, de rive en rive,
Le voyage de l'homme aveugle et tourmenté.

Tes livres sont l'écho de nos chères croyances
Douces au cœur humain ;
En dépit des erreurs et des intolérances,
Va, proclame l'amour du maître souverain.

Console, fortifie, exhorte le coupable,
Montre lui l'avenir :
La justice de Dieu n'est point inexorable,
Elle pardonne au repentir.

Nous croyons à l'épreuve ici-bas commencée
Et qui ne finit pas à l'heure de la mort :
Comme le printemps germe en la terre glacée,
Dans la tombe jamais une âme ne s'endort.

La rose refleurit, l'âme rouvre ses ailes ;
Elle retrouvera le nid de ses amours.
Voyez-les revenir toutes ces hirondelles
Dont les cris d'espérance annoncent les beaux jours.

Chaque âme qui revient doit progresser encore :
Non, la mort ne l'arrête pas !
Comme de la nuit sombre on voit naître l'aurore,
La vie éclot du noir trépas !

. . . .

Chantons la loi de Dieu sur la terre où nous sommes,
La Liberté nous tend la main ;
La science nous dit que, chaque jour les hommes
Vont s'approchant du but divin.

Appuyons notre foi sur la raison mûrie ;
Aimons le pur, le beau,
Et n'ayons tous pour culte et pour idolâtrie
Que le progrès de l'âme à travers le tombeau !

Le récit fait par l'esprit de Rochester se rapporte à la naissance de Moïse, qui aurait été le fils d'un Juif captif sur la terre d'Egypte, et de Termutis, la sœur de Ramsès II. Développant son sujet, le conteur nous montre le chef des Hébreux imposant sa volonté au Pharaon, et finalement nous assistons au passage de la mer Rouge, à la mort de Mernephtah avec toute son armée, puis à celle de Moïse lui-même.

J'ai lu cet ouvrage sans en passer une ligne : il est fort intéressant comme tout ce qui touche à l'histoire de l'Egypte ;mais ma conviction profonde est que le médium W. K. est purement et simplement un rêveur, je ne veux pas dire un « farceur », parce que je veux bien le supposer convaincu.

D'un autre côté, cet esprit qui prend le nom de J.-W. Rochester peut fort bien n'être qu'un faux Rochester, il faudrait être profondément ignorant des choses du spiritisme pour ne pas savoir que les médiums sont ou se disent trompés par des esprits dits « mauvais ».

Jamais les esprits qui, paraît-il, auraient raconté les faits qui se sont passés au temps de Moïse, n'y ont assisté, car ils ne connaissent pas plus l'Egypte ancienne que nous ne la connaissons, nous qui avons étudié tous les livres traitant de ce sujet. Pas un détail, pas une description de costume, pas un tableau de mœurs, pas le moindre petit fait historique que nous ne connaissions tous et que nous n'ayons lus dans tous les livres des savants ayant traité de ce sujet, et il ne faut pas connaître l'existence même de l'*Histoire des Hébreux* de M. Renan, pour s'imaginer que quelqu'un croit à la mission de Moïse. Donc, voilà une fille de Pharaon, Termutis ; un Égyptien, Pinéhas, fils de celle-ci, esprit qui se réincarna plus tard, et qui fut Tibère, voici Nécho qui connut Termutis et Pinéhas, et qui vit périr sous ses yeux Mernephtah, au passage de la mer Rouge, et ces esprits-là ne nous apprennent rien lorsqu'ils viennent nous parler de ces faits que nous n'avons connus que par le récit de la Bible et par la découverte des monuments de l'antique Egypte ? Alors que sont-ils venus faire ? Nous dire que Moïse s'est servi de la science qu'il avait pu approfondir dans les temples pour terrifier Pharaon et le peuple ? Mais il faut n'avoir jamais rien lu pour ignorer tout cela ! Ah ! s'ils sont seulement venus pour nous raconter les amours de Termutis et d'Ithamar, celles de Smaragda et d'Omifer, de Nécho et d'Hénaïs, et de la prêtresse Menchtu et du beau Ména, alors les éditeurs ont eu raison, le *Pharaon Mernephtah* est un simple roman dont les péripéties se passent au moment de l'exode des Hébreux, et je n'ai plus qu'à le juger comme tel, en regrettant que le décor n'en soit pas plus large. Il n'y avait nul besoin d'invoquer les esprits pour écrire les deux volumes de ce très émouvant récit ; si l'on veut, en trois mois

j'en construirai un de la sorte, en plaçant mes héros à Babylone ou ailleurs : c'est de la résurrection romantique, rien n'est plus facile.

Donc, comme roman, je ne conteste pas le grand intérêt que j'ai éprouvé à la lecture du *Raphaon Mernephtah*, mais je conteste absolument la provenance de ces pseudo-révélations. Celui qui a écrit ce roman est un fort habile écrivain auquel il manque un peu la palette d'un Ziem. Il a étudié la civilisation égyptienne, et comme il est ou se croit médium, je n'en sais rien, il s'est imaginé qu'on lui soufflait ce qu'il ne devait qu'à sa propre imagination : N'importe quel écrivain eût pu en faire autant sans le secours d'aucun esprit, le sien propre étant très suffisant.

Va-t-on m'accuser de dénigrement ? allons donc ! tout le monde connaît mon caractère. J'admire fort la doctrine spirite, mais quant aux manifestations que je ne puis trop nier, je sais quelles sont sujettes à caution et à de graves, très graves erreurs, puisque les spirites avouent que les esprits mauvais peuvent se substituer aux bons pour nous tromper. Or le trompeur Pinéhas, qui s'est incarné dans le corps de celui qui fut Tibère, m'inspire une fort médiocre confiance !

Du reste le Pharaon est représenté de telle sorte dans le livre du Médium W.-K. que celui-ci est obligé, toujours d'après J.-W. Rochester d'exprimer dans une *Remarque supplémentaire* la raison qui dicta la conduite de ce prince tout puissant, vis à vis d'un rebelle dont il pouvait se débarrasser si facilement.

« Plusieurs de mes amis, qui ont lu cette œuvre en manuscrit, dit l'Esprit de Rochester, m'ont fait observer qu'il semble étrange que, dans un pays policé comme l'Egypte, possédant un gouvernement solidement établi, un seul homme (quels que fussent d'ailleurs son génie et son audace) osât si ouvertement braver tout un peuple et son roi, le menacer et l'accabler de maux, sans que ce roi, qui disposait de toutes les ressources du pouvoir, d'une armée aguerrie et du soutien des prêtres, fît arrêter cet homme dangereux, le fit exécuter publiquement pour détruire son prestige, ou au moins disparaître secrètement.

« Supposant que la même pensée pourrait venir à plus d'un de mes lecteurs, j'ai désiré qu'on ajoutât au manuscrit la réponse que j'ai donnée à mes amis. »

Cette explication suit, on la lira dans l'ouvrage. A mon sens elle n'est pas probante, d'autant plus que les magiciens ou prêtres du temps connaissaient le moyen de produire les prétendus miracles de Moïse, au dire de Rochester,

et par conséquent Mernephtah n'aurait point hésité à faire périr le perturbateur et il faut avouer que la plaie dite des grenouilles, crapauds, rats, etc., est racontée d'une façon si cocasse par les prétendus contemporains de Moïse, que le souverain eût été un véritable sot s'il avait ajouté foi à la puissance surnaturelle du chef des Hébreux.

Ah! que les récits de la Bible dans leur naïveté ont plus d'attrait pour moi! Il me semble entendre parler les Arabes d'aujourd'hui, et justement, dans un ouvrage de J. Lubbock, **l'Homme préhistorique**, je trouve cette même impression sous la plume de Backer: « La conversation des Arabes est la copie exacte du style de l'Ancien Testament. Le nom de Dieu se trouve mêlé à tous les incidents de la vie, quelque puérils qu'ils soient, et ils croient à l'action constante de l'intervention divine. Qu'une famine désole le pays, on l'exprime dans le grave langage de la Bible : Le Seigneur a envoyé sur notre pays une terrible famine », ou « le Seigneur a appelé la famine et elle s'est appesantie sur notre pays ». Si leurs bestiaux deviennent malades, ils attribuent la maladie à l'intervention divine ; il en est de même si leurs troupeaux prospèrent et deviennent particulièrement nombreux pendant une saison. Rien ne peut se produire dans la routine ordinaire de la vie journalière, sans une relation directe avec la main de Dieu. Telle est la croyance de l'Arabe,

« Cette analogie frappante avec les descriptions de l'Ancien Testament est extrêmement intéressante pour le voyageur, quand il réside au milieu de ce peuple curieux et original. La Bible à la main, ces tribus qui n'ont pas changé devant les yeux, il trouve là une vive illustration du livre sacré ; le passé devient le présent ; le voile de trois mille ans se déchire, et la peinture vivante est la preuve de l'exactitude de la description historique. Les coutumes actuelles et la manière de s'exprimer des Arabes jettent une vive lumière sur bien des passages obscurs de l'Ancien Testament ; car elles sont restées absolument les mêmes que celles qui y sont décrites. Je ne prétends pas faire un traité de théologie, il est donc inutile que je relève spécialement aucun point. Mais, par exemple, ils attribuent à la colère de Dieu l'arrivée soudaine d'une nuée de sauterelles, la peste, ou tout malheur imprévu, et ils croient que c'est lui qui inflige cette punition au peuple ainsi éprouvé, de même que les plaies d'Egypte vinrent punir Pharaon et les Egyptiens. Si un scribe arabe écrivait aujourd'hui l'histoire du pays, le style serait exactement le même que celui de l'Ancien Testament, et les différents malheurs ou les bonheurs qui, dans le cours des choses, atteignent les tribus et les individus, seraient attribués soit

à la colère, soit à la bénédiction de Dieu. Si dans un rêve, une conduite particulière est suggérée à un Arabe, il croit que Dieu lui a *parlé* et lui a indiqué comment il faut agir. Le scribe arabe, en racontant l'événement, dirait : « La *voix* du Seigneur « *Kallam el Allah* » s'étant fait entendre à cet homme » ; ou « Dieu lui apparut en songe et lui *dit* ».

Eh bien ! dans l'ouvrage dont je parlais tout à l'heure, je ne sens pas l'Egyptien, pas plus que l'Arabe ; pas un mot des grands monuments de la civilisation du temps de Mernephtah, pas un de ces cortèges religieux qui devaient être pourtant si typiques, et si l'on y indique qu'Apis est mort, si l'on dit la désolation que ce fait inspire au peuple, il y manque ce côté descriptif qui nous eût révélé quelque chose, au lieu de nous apprendre seulement ce que nous savons déjà.

Ah ! si j'étais de la religion spirite ; si, médium, j'avais pu interroger celui qui fut Pinéhas, qui fut Tibère, et qui eut certainement bien des existences précédentes, ce ne sont pas sur ses amours que je l'eusse interrogé, mais bien plutôt sur ses premières incarnations. Aussi je reviens à **l'Homme préhistorique** de Sir John Lubbock, et là je trouve la science qui reconstitue par le raisonnement l'homme tel qu'il fut dans les temps lointains. C'est un des livres qui ont le plus contribué à faire connaître les théories si controversées et si intéressantes de l'origine et de l'ancienneté de l'homme. Ce travail est le résultat d'une vaste enquête et de nombreux voyages exécutés par l'auteur dans tous les pays de l'Europe, pour étudier les monuments, les costumes, les armes et les outils que nous ont légués les temps préhistoriques.

Deux éditions françaises de cet ouvrage avaient été rapidement épuisées, et nous ne pouvons que féliciter le directeur de la *Bibliothèque scientifique internationale*, M. Emile Alglave, d'avoir donné une troisième édition de cette œuvre mise au courant des dernières découvertes de la science.

Rappeler les grandes divisions de l'ouvrage montrera suffisamment son importance, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue historique. Les principaux chapitres traitent des questions suivantes : *De l'emploi du bronze dans l'antiquité; de l'âge du bronze; de l'emploi de la pierre dans l'antiquité; documents mégalithiques ; tumuli ; les anciennes habitations lacustres de la Suisse ; les armes et coquilles du Danemark ; les graviers des rivières ; de l'ancienneté de l'homme.* L'ouvrage se termine par l'étude très développée des mœurs et coutumes des sauvages modernes, laquelle jette une lumière si grande sur la condition des races qui ont primitivement habité notre continent.

J'ajouterai que de très nombreuses gravures viennent encore aider à la compréhension de ces sujets dont l'intérêt se comprend, sans qu'il soit besoin d'appuyer plus longuement.

L'histoire est une grande leçon; elle n'a qu'un seul inconvénient c'est de s'allonger toujours, de telle sorte que s'il ne survient pas quelque cataclysme dans l'avenir, les écoliers, nos arrières petits-neveux, risquent fort de subir un surmenage bien pire encore que celui tant reproché aujourd'hui aux dispensateurs des heures d'étude de la jeunesse contemporaine. Et je me demandais en réfléchissant à ces choses, si vraiment il était bien utile de charger la mémoire de nos enfants de tous ces noms bizarres, pour eux et de tant de dates.

J'ouvre par hasard un livre de poésies, **Les Chants de la veillée**, signé Pierre Duzéa, et sous ce titre : *Vanitas Vanitatum*, je lis une pièce dont la philosophie répond à mes réflexions.

Quand je jette les yeux au pied de ces collines
Où vingt cités jadis ont lutté de splendeur ;
A ces noms si fameux, je songe avec ardeur,
Et si j'ose fouiller l'herbe de ces ruines,
Mon esprit inquiet devient triste et rêveur.

Faut-il de ces débris que j'évoque les ombres ?
Faut-il que de ces morts j'entrouve le cercueil ?
De leurs palais déserts, je foule en paix le seuil,
Et sous les arcs vieillis de ces demeures sombres,
Règnent victorieux le silence et le deuil !

Mes yeux cherchent en vain ces guerriers redoutables
Qui parcouraient le monde avec leurs bataillons :
La mort les a couchés dans le creux des sillons,
Et sur les fronts brisés de ces têtes coupables,
On n'entend que la voix stridente des grillons !

Jadis, on les a vus, sur un char de victoire,
Couronner leurs forfaits d'un triomphe insolent,
Car le monde rampait à leurs pieds, en tremblant,
Hélas !... Ils sont tombés des splendeurs de la gloire.
Un jour les a jetés sur le pavé sanglant !

Et le destin fatal a brisé leur carrière,
Un souffle a renversé les coursiers et les chars,
Les vents ont balayé leurs ossements épars,
Car le temps, dédaigneux de leur froide poussière,
Mêle un débris vulgaire aux cendres des Césars !

J'ai pensé, en terminant la lecture de ce morceau de poésie, que son auteur mettait quelque chose dans ses vers et qu'il ne se contentait pas de rimer avec grâce. M. Duzéa est un poète qui pense, et je me suis vu feuilletant son recueil, à la recherche de quelque chose qu'il me semblait devoir y trouver, un parallèle entre ces Césars dont on nous farcit la cervelle pour le mal qu'ils nous ont fait, et ces hommes, les bienfaiteurs de l'humanité, dont à peine cent noms pourraient être répétés par nos « Prix d'honneur ». J'ai trouvé ce que je cherchais, je devrais dire même : j'ai retrouvé, car dans je ne sais plus quel concours littéraire, j'avais donné une note très élevée, sans en connaître l'auteur, à l'Ode dont voici quelques fragments :

. . . .

Sphinx au front de granit, appuyés sur vos griffes,
Obélisques ornés de tous vos hiéroglyphes
Ombres des vieux Memnons,
Qui, depuis trois mille ans, dans vos linceuls humides,
Dormez sous le manteau des grandes pyramides
Avec les Pharaons.

Eveillez-vous : brisez la voûte sépulcrale
Pour voir, pour admirer cette œuvre colossale,
Ce rêve de vos rois.

. . . .

Arrachez de vos fronts, ombres, vos bandelettes !
Ramsès, Aménophis, Chéops, levez vos têtes !
Le travail est fini.
Les siècles ne sont rien qu'un arrêt, une trêve ;
Ce qui semble impossible à l'homme un jour s'achève,
L'obstacle est aplani.

. . . .

On le devine, cette ode est adressée à M. de Lesseps.

Eh bien ! oui, il me semble que l'histoire des meneurs de peuples restreindra forcément ses prétentions pour faire place à l'histoire du progrès de l'humanité.

Le recueil de M. Pierre Duzéa mérite l'éloge des penseurs, et nous ne les lui marchanderons pas ; la note patriotique y vibre d'une façon éclatante et nous regrettons que le défaut d'espace nous oblige à nous arrêter là :

Mille manières se présentent de faire du patriotisme, mais je n'en connais pas de meilleure, tant qu'on n'a pas à verser son sang pour la patrie, que d'encourager celui qui entre au régiment, à faire son devoir et à supporter stoïquement les misères de la vie du soldat. Dans cette idée je ne connais pas de meilleur livre que celui de M. Paul Guiraud, **Le Caporal Grandrigny**; c'est un de ces ouvrages que les jeunes gens qui entrent au régiment doivent lire et comprendre. C'est bien écrit, intéressant et moral, dans cette note juste qu'il faut parler à des hommes dans la fougue de la vingtième année. Autant je me suis élevé contre le *Cavalier Misery*, autant j'approuve le livre de M. Paul Guiraud. Nous avons tous ou presque tous passé par le régiment, nos enfants y passeront tous : Faire bien son devoir, tout est là !

Et comme le dit Georges Graterolle dans son recueil de poésies intitulé **Chants et Croquis** :

Du courage, sois fort ; dans les récits du soir
Tu pourras dire un jour : « J'ai bien fait mon devoir ! »

Il y a du souffle dans les vers de Graterolle, je n'ai qu'à citer ces quelques vers de *Patrie* :

Héros des temps passés, guerriers, bardes celtiques,
Gaulois aux bras nerveux, aux âmes héroïques,
Vous dont rien n'abattait l'idomptable vertu,
Qui répondiez, à qui vous disait : « Que crains-tu ? »
— « Rien, sinon que le ciel me tombe sur la tête. »
Vaillants, qui vous plaisiez aux récits du poète ;
Vous les durs compagnons de Vercingétorix.
Contre César luttant sans peur un contre dix,
Mânes de mes aïeux, salut !
C'est sans effroi
Que je dis hautement : « Pères, regardez-moi :
C'est votre noble sang qui coule dans mes veines. »
— Si le front couronné de lierre et de verveines,
Au détour du chemin paraissait Velléda,
Songeant au triste amour auquel elle céda,
Je la reconnaîtrais, j'irais soudain vers elle,

Et je dirais : « Ma sœur ! » à la vierge immortelle.
Oh ! quand je vais rêver tout seul au fond des bois
Devant un vieux dolmen, j'ai cru voir bien des fois
Les druides vêtus de longues robes blanches
Chercher le gui sacré caché parmi les branches
Et le faire tomber sous la faucille d'or.
— Parfois, dans la forêt, j'entends le son du cor
Retentir. — Ecoutez ! c'est un signal de chasse.
L'aurochs fuit et les chiens bondissent sur sa trace.
— Je vide à vos banquets la coupe d'hydromel,
Je m'enivre avec vous de la liqueur du miel.
Et lorsque retentit le signal des batailles,
Gaulois, je crois vous voir dressant vos hautes tailles,
Pleins de l'ardeur farouche et mâle des combats,
Brûlant dans un sang vil de plonger votre bras,
Avec des cris de joie entrer dans la mêlée ;
Et sanglants, l'œil en feu, la tête échevelée,
L'esprit vif et moqueur au plus fort du danger,
Lutter jusqu'à la mort pour vaincre l'étranger.
. . . .

Les armées, comme les peuples, traversent parfois des époques de transition qui troublent et déconcertent, — époques douloureuses qui prennent naissance au lendemain des fortes secousses, lorsque les événements se sont déroulés avec une rapidité et des contrastes propres à rejeter dans l'ombre de glorieuses annales et à mettre en lumière des revers plus récents.

Alors pour retrouver l'orientation perdue, on tourne instinctivement ses regards vers le passé, cherchant à la fois un point d'appui et un guide.

L'horizon s'éclaire, et chaque rayon qui se dégage du foyer national, — non pas éteint, mais simplement obscurci, — apporte la chaleur doublement réconfortante du souvenir et de l'espoir.

Cette invocation n'est pas seulement une force, elle est aussi une leçon.

Au moment où les perfectionnements indéfinis de l'armement tendent à matérialiser à l'excès la physionomie de la guerre, elle vient rappeler que la valeur d'une armée dépend moins encore de ses progrès techniques que de la vitalité, du courage moral de la nation, de l'impulsion des chefs et du cœur des soldats ; — ou plutôt, elle affirme que ces deux questions, en apparence distinctes, sont étroitement reliées, dépendantes et connexes, et qu'il faut autant de vertus à un peuple pour préparer le succès que pour le recueillir sur les champs de bataille. En face du problème scientifique, elle pose le problème moral ; elle démontre qu'en dehors et au-dessus de toutes les transfor-

mations matérielles, l'homme reste l'éternel et l'essentiel facteur du succès.

Aussi bien, dans une société que hante le rêve incessant de la fortune et du luxe hâtivement conquis ; lorsque la concurrence, généralisée, prend tous les jours un caractère plus intensif, il est sain de se reporter à une époque toute guerrière, — à peine vécue d'ailleurs, — et dont les échos peuvent vibrer encore aux oreilles d'une génération quelque peu déséquilibrée, mais restée généreuse ; il est bon de montrer que la gloire militaire peut devenir un idéal puissant et fort, dont le caractère d'utilité fatale n'exclut pas la grandeur.

C'est l'histoire du 20e chasseurs que le lieutenant Aubier écrit sous ce titre : **Un Régiment de cavalerie légère de 1793 à 1815**, et les considérations générales qui précèdent ont leur raison d'être lorsque l'on parle de régiments et de gloire militaire, ce qui ne va pas l'un sans l'autre.

Lorsqu'un être collectif comme le régiment fait des prodiges de bravoure, c'est bien au régiment qu'il faut rapporter même le courage de chacune de ses unités, car c'est lui qui les forme, et je comprends alors ce que l'on entend par la gloire militaire, c'est la satisfaction du devoir accompli dans sa plus large expression, car remplir son devoir jusqu'à la mort c'est tout ce que notre nature peut donner. Mais la gloire militaire comprise autrement me touche peu. Alexandre, César, Napoléon peuvent être des génies, mais il y a des génies néfastes, et ceux-ci sont du nombre.

Guillaume, cet empereur d'Allemagne qui est mort enveloppé dans toute les fumées de la gloire militaire, n'était point un génie, et dans les combats heureux qu'il a livrés, en laissant « travailler » de Moltke, je cherche en vain ce qui peut bien lui avoir valu le triomphe dont l'histoire l'entourera. Guillaume, un mystique, faisant remonter à Dieu le succès de ses armes, sait encore retrouver le langage de la Bible : « le Seigneur a vaincu par mon bras », comme si le Seigneur s'était jamais mêlé de ces choses-là ! Eh bien ! M. le lieutenant Aubier, qui appartient au 20e chasseurs, a bien fait d'exalter la gloire militaire de son régiment, c'est d'un bon fils, c'est d'un bon patriote !

Mais pourquoi s'arrête-t-il brusquement à 1815 en nous disant : « Les hommes renvoyés dans leurs foyers en congé provisoire, les chevaux furent placés en subsistance chez les propriétaires ou cultivateurs ; enfin les régiments nouveaux furent reconstitués de toutes pièces, avec des éléments divers, n'ayant avec ceux des anciens corps aucune corrélation. Le choix du personnel en officiers fut laissé aux chefs de corps, sous leur responsabilité propre ; les cavaliers furent puisés dans les départements désignés. En somme, les régiments actuels ne peuvent revendiquer aucune filiation directe avec les anciens régiments de même dénomination.

« Le glorieux 20e chasseurs des guerres de la Révolution et de l'Empire nous a donc laissé simplement un numéro? »

Mais un travail comme celui de M. Aubier ne s'arrête pas ainsi, et quand il termine son ouvrage sur ces mots : « Mais avec ce numéro, et profondément rattachées à son souvenir, il nous a transmis les plus glorieuses traditions militaires dont un régiment puisse s'énorgueillir », M. Aubier, dis-je, doit encore quelque chose au lecteur qui l'a suivi avec un plaisir extrême ; il lui doit de lui prouver dans un second volume qui ira de 1816 à 1889, que le 20e chasseurs a conservé les traditions militaires de l'ancien régiment et qu'un numéro de régiment est un drapeau autour duquel veillent encore les mânes des ancêtres.

Est-ce parce que j'ai l'humeur égale que je jouis d'une excellente santé? est-ce, au contraire, parce que je me porte bien que je jouis d'une humeur égale? je ne sais, mais il est un fait, c'est que je crois peu à la médecine, et cependant ayant passé nombre de mes jeunes années au « quartier », j'ai passablement d'amis, des vieux aujourd'hui, qui me guignent et se disent *in petto* : « Toi, il faudra bien un jour ou l'autre que tu me passes par les mains ! »

Donc, n'étant ni blessé, ni scrofuleux, ni paralysé, il est probable que Bourbonne-les-Bains aurait peu de chance de recevoir ma visite, s'il ne m'était tombé sous les yeux une brochure non signée portant ce titre : **Souvenirs d'un baigneur**.

N'ayant donc jamais fréquenté aucun établissement thermal, je m'imaginais que la vie devait y être généralement assez maussade, et je me figurais que j'y éprouverais à peu près le même plaisir que si je consacrais mes loisirs à prendre l'air dans les cours de l'hôpital de la Charité, mon voisin, au lieu d'aller respirer aux Champs-Elysées. Eh bien ! Deux illusions viennent de m'être enlevées, et les écailles qui couvraient mes yeux sont tombées en lisant ces *Souvenirs d'un baigneur à Bourbonne-les-Bains* : 1° On voit des gens de belle humeur, même lorsqu'ils sont malades; 2° les stations thermales peuvent offrir des distractions qui valent au moins celles qu'on éprouve à la terrasse d'un café du boulevard des Italiens,— d'autant plus que depuis que les garçons de café font pleuvoir sur les clients de ces établissements des projectiles tels que chaises, tables et petits bancs, bombes (non glacées) et glaces de Saint-Gobain et non de chez Imoda, et tout cela parce que, bêtement, nous

leur donnons des pourboires, on risque fort d'aller soigner les nombreuses blessures que l'on peut recevoir en guise de pourboires dans ladite station thermale, citée plus haut. Donc, il ne faut jamais dire : « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau ! ».

J'ignore quel est le nom du *Baigneur* qui m'a fait parvenir ses Souvenirs, mais je me doute bien qu'il doit appartenir à la classe des savants et vaillants chefs de notre marine militaire, marine qui ne me semble pas faire trop mauvaise figure dans le monde. L'auteur ayant sans doute beaucoup navigué sur les mers les plus redoutables, adore les voitures de saltimbanques , maisons roulantes, où l'on est toujours chez soi tout en étant toujours sorti. Bref, le Baigneur à Bourbonne-les-Bains raconte mille choses fort intéressantes sur la ville et ses environs; il m'a même fait toucher du doigt la marque authentique des quatre sabots du fameux cheval Bayard, qui, portant les quatre fils Aymon, franchit d'un bond la vallée de l'Apance.

M. Jean de Bonnefon est l'un de ces deux correspondants de journaux qui furent priés un peu vivement de quitter la Prusse, notez que je n'ai pas dit l'Allemagne — on confond souvent — sous prétexte qu'ils s'étaient laissé aller à quelques intempérances de plume. M. Jean de Bonnefon, dont beaucoup de mes concitoyens ignoraient peut-être le nom hier, est devenu, par la haine de la police prussienne, un personnage important. De là à réunir une douzaine d'articles sous forme de livre et sous une couverture noire et blanche, il n'y a pas loin. On intitule ces rééditions : **Ce que l'on ne peut pas dire à Berlin**, et cela se vend comme du pain.

Nous serons toujours des sots, et cela sera tant que l'on élèvera les Français sous l'œil du « pion ». Au lieu d'apprendre à l'enfant à se diriger lui-même, à faire ses devoirs pour le plaisir d'apprendre, il semble qne l'on ait pris à tâche de lui faire croire qu'il est, dès son jeune âge, condamné aux travaux forcés à perpétuité, et ce par le caprice, pense-t-il, de maîtres qui lui font l'effet de gardes-chiourmes. Nous avons toujours besoin de quelqu'un pour nous diriger, et notre « pion », c'est le journal, une fois que nous sommes devenus des citoyens. C'est lui qui nous surveille, dirige nos pensées et nous dicte nos devoirs. Voyez comment il nous traite, si nous avons quelques velléités de ne point être de son avis !

M. Jean de Bonnefon semble s'étonner de son expulsion; mais il ne veut pas de représailles, il a même un mot dur pour ceux qui ne seraient pas de son

avis; le journaliste montre le bout de l'oreille : « Ce qui n'est pas *permis* à un Français, c'est de demander la peine du talion pour les Allemands fixés à Paris ». Ainsi M. de Bonnefon édicte des lois : « Ce qui n'est pas permis. » Etonnants ces journalistes !

Eh bien ! je ne dirai pas que *je défends* de parler sans cesse du fusil Lebel, mais bien que *j'estime* que messieurs les journalistes feraient peut-être bien de ne pas rappeler chaque matin à l'Allemagne que cette arme est la meilleure qui existe, jugeant dangereux de souffler à cette nation qu'il est temps pour elle d'améliorer son armement. Quant à la politique des coups d'épingle, elle n'est pas plus intelligente d'un côté que de l'autre.

•

Et maintenant, si nous regardions un peu chez nous ! Pour y aider, je recommanderai la lecture de **l'Utopie contemporaine**, par Neulif, un ouvrage plein de bon sens, et une **Etude sur la rétribution légitime du travail manuel intellectuel et du capital**, par J.-J.-A. Clouzard, un livre qu'ouvriers et patrons auraient grand intérêt à lire, peut-être les uns et les autres y trouveraient-ils la solution des questions qui les divisent.

Lorsque, plus tard, on lira l'ouvrage de M. Charles Legrand, **l'Homme de Quarante ans**, alors que l'on ne saura pas que ce livre est paru en même temps que celui d'Alphonse Daudet, *l'Immortel*, on se demandera peut-être quel est celui qui a plagié l'autre. Ah ! c'est qu'on ne réfléchira pas à cette chose que j'ai déjà constatée bien des fois et que seulement celui-là qui suit pas à pas le mouvement littéraire peut reconnaître, c'est que certaines idées sont dans l'air, et que de même qu'il n'est pas rare que deux inventeurs découvrent à la fois un même procédé, une même machine, un même perfectionnement, de même deux auteurs se rencontrent pour traiter le même sujet.

Le titre du roman de M. Charles Legrand a le défaut, au point de vue de la vente, de tirer beaucoup moins l'œil que celui de M. Daudet, mais au fond c'est l'Académie et les académiciens qui sont visés par le premier comme par le second.

Quel est le meilleur des deux ouvrages ? je n'oserais me prononcer exactement, ne les trouvant fameux ni l'un ni l'autre; mais comme on y trouve une même dose de scandales, je ne doute pas que ceux qui ont fait un succès à l'œuvre

de Daudet ne veuillent en faire autant à l'auteur moins connu mais non moins spirituel de *l'Homme de Quarante ans.*

Autre preuve de ces idées qui sont dans l'air et sollicitent à la fois l'imagination de deux ou plusieurs écrivains : **L'Œuvre du mal**,de M. Maurice Montégut, paru en même temps que *l'Epuisé* de M. Dubut de La Forest, traite presque identiquement de la même manière. Epuisé ou ayant conservé dans le sang le germe de maladies honteuses, quel sort fera l'homme qui osera se marier dans ces conditions, aux enfants qui peuvent survenir ? Ces questions ayant passé du domaine des livres de médecine dans celui des ouvrages littéraires, nous sommes obligés de les signaler sans vouloir trop insister. Cependant je ne serais pas juste si je ne constatais pas quels éléments d'études on peut puiser dans l'œuvre de Maurice Montégut. De plus l'écrivain s'y révèle dans une forme puissamment dramatique.

M. Robert Godet, un jeune, débute avec un volume d'analyse psychologique, **Le Mal d'aimer**. L'œuvre est fort curieuse ; elle met en puissance l'amour « sublimé », c'est-à-dire entièrement dégagé de la passion sensuelle, et le but mystérieux de cette passion. Vouloir y échapper est folie, et la lettre dernière de la femme aimée d'une façon immatérielle est palpitante d'émotion et de sentiment.

« Je suis convaincu que tout amour passionné aboutit à une ruine. Seulement je viens de faire une découverte qui me terrifie : L'amour de rève l'amour chaste, si rare, qui n'implique ni jalousie ni passion, m'apparaît plus égoïste encore que l'autre, que l'amour normal.

« L'amour dans lequel j'avais mis ma vie est, en haut, ce que la débauche est en bas : Un ensemble de forces perdues pour l'accroissement de l'humanité, l'oubli ou le dédain de toute nécessité sociale, un comble de stérile égoïsme... Aussi, faute d'une raison d'être naturelle, va-t-il aux raffinements intellectuels, aux délicieuses nuances sentimentales, à ces choses dissolvantes de toute virile conviction qui font perdre de vue la tâche... le devoir.

« Oui, tout devoir disparaît, on perd de vue toute tâche. Oh ! j'ai honte de dire la vérité, honte de la penser et de l'exprimer ! Mais je veux être tout à fait sincère : Je tiens compte de l'infamie ou de l'horreur de beaucoup de mariages mondains, et je dis : Malgré tout, une femme doit à son mari, parce qu'il est

son mari, d'être sa femme. Et même notre cœur ne dépend pas de nous, et une femme ne trompe pas son mari parce qu'elle aime ailleurs ; mais elle le trahit du jour où elle n'envisage plus que le bonheur qu'elle rêve d'avoir avec un autre puisse être coupable. Qui sait, de ce mari, ce qu'elle parviendrait à en faire? — J'ai honte, honte : Avoir mis toute une vie à devenir bourgeoise!.. »

L'œuvre de M. Robert Godet est curieuse, je le répète, et mérite d'être lue.

Gaston d'Hailly.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Le Livre de la Vieillesse, que publie la Librairie académique Perrin, est, à coup sûr, l'un des plus remarquables ouvrages dus à la plume savante de M. Antonin Rondelet. L'auteur, dans ses conférences à l'Institut catholique et aux Cours Albert-le-Grand, a traité avec un incontestable talent toutes les questions qui se rattachent à la plus haute philosophie de l'âme humaine ; c'est une face de ces hauts problèmes qu'il aborde avec sa largeur de vues habituelle.

Dans ce *Livre de la Vieillesse*, le lecteur trouvera, présentés dans un lumineux enchaînement, et les arguments de la raison et ceux de la foi ; le penseur philosophe sera satisfait, l'âme du chrétien sera fortifiée et convaincue.

Nous vivons dans un temps où c'est un devoir d'encourager et de fortifier le patriotisme, non ce patriotisme bruyant et hâbleur qui est une menace, mais l'amour de la patrie digne, silencieux, nourri de sacrifices, qui doit être la première sauvegarde du pays.

A cet égard, peu d'ouvrages présentent une portée plus haute et plus efficace que le volume publié par M. Louis Bonneuille de Marsangy, sous le titre : **Journal d'un volontaire de 1791** (Perrin et Cie, éditeurs).

Il s'agit du récit que fait de ses campagnes, avec autant d'élan que de sincérité un jeune patriote de l'armée de la Moselle. Nous assistons aux luttes mémorables, mêlées de revers et de victoires, que les légendaires armées de la première République commandées par La Fayette, Kellermann, Houchard, Custine, Moreau et Hoche, ont soutenues de 1791 à 1793.

C'est de l'histoire palpitante d'intérêt et bien faite, dans son émouvante réalité, pour relever les cœurs et rendre à tous l'espérance.

Un poète Cornouaillais, M. Frédéric Fontenelle, publie chez l'éditeur parisien Sauvaitre, sous ce titre : **La Reine Anne**, un délicieux poème historique qui fait revivre une des plus gracieuses figures du xve siècle. Le tour original de ce petit poème, merveilleusement varié, déborde d'une sève poétique qui rappelle les meilleures œuvres de Brizeux.

M. Léo Rouanet, dont la presse vient de signaler avec éloges le dernier roman, *Maxime Everault*, publié chez l'éditeur Parvillez, 32, rue Turbigo, une pantomime sous ce titre : **Le Ventre et le Cœur de Pierrot**. C'est un scénario d'une exquise originalité, dans lequel la fantaisie la plus poétique s'unit à la plus poignante réalité.

Le nouveau volume de M. Arthur Raffalovich contient une série d'études sur le logement de l'ouvrier et du pauvre *aux États-Unis*, dans *la Grande-Bretagne*, en *Allemagne* et en *Belgique*.

L'auteur y expose avec sa concision et son exactitude habituelles l'état de la question dans ces divers pays : *Conditions des logements*, *législation*, *efforts tentés en vue d'améliorer l'habitation des classes ouvrières*, *résultats obtenus*. Il y a joint des renseignements sur le budget des ouvriers.

Le Manuel de chimie, par M. Em. Pâquet, est destiné aux divers baccalauréats et au brevet supérieur ; il renferme sous une forme concise très méthodique ce que l'élève doit retenir des cours qu'il a entendus, ce qu'il doit savoir la veille de l'examen.

Tout en s'astreignant à la précision scientifique la plus rigoureuse, l'auteur a pu, par un exposé d'une très grande simplicité dont le livre tout entier peut être considéré comme le développement, mettre les lois générales de la *Thermochimie* à la portée de toutes les intelligences. C'est sur ces lois, dont la connaissance est actuellement exigée dans tous les examens, quoique jusqu'ici les auteurs de la plupart des traités élémentaires n'aient pas cru devoir en tirer parti, qu'est basée l'explication ou l'interprétation de toutes les réactions chimiques étudiées dans l'ouvrage.

Chaque chapitre de ce Manuel est précédé d'un *sommaire* qui met en évidence les faits saillants de l'histoire chimique des corps étudiés, et qui est destiné à faciliter considérablement la préparation des leçons et le travail de révision qui doit précéder l'examen.

Tous les appareils sont représentés par des figures *au trait* (ou figures simplifiées), qui présentent ce double avantage de pouvoir être facilement beaucoup plus nettes que les figures ordinaires, où la masse des détails accessoires divise l'attention et l'empêche de se fixer les parties essentielles de l'appareil.

Voulez-vous savoir ce que vous devez manger et boire, comment il faut vous vêtir, l'exercice que vous devez prendre, la façon d'user avec profit et sans danger des bains, douches et autres pratiques d'hydrothérapie, la manière d'orienter, de distribuer, d'aménager, de chauffer, d'éclairer de ventiler votre habitation, de faire servir à la prolongation de votre existence tous les agents du monde extérieur et de fuir tout ce qui peut vous nuire ? Ouvrez le **Dictionnaire de la santé**. La maladie a-t-elle fait son apparition ? Un accident s'est-il produit ? Êtes-vous en présence d'un empoisonné, d'un asphyxié, d'un noyé, d'un blessé? Consultez encore le **Dictionnaire de la santé**. Il vous indiquera les causes, les signes et le traitement des maladies.

Le **Dictionnaire de la santé**, illustré de 700 figures intercalées dans le texte, comprenant la médecine usuelle, l'hygiène journalière, la pharmacie domestique et les applications des nouvelles conquêtes de la science à l'art de guérir, par le docteur Paul Bonami, médecin en chef de l'hospice de la Bienfaisance, formera un volume grand in-8 jésus à deux colonnes de 960 pages, illustré de figures, choisies avec discernement, d'une exécution parfaite, et semées avec profusion dans le texte. Il se publie en 30 séries à 50 centimes, paraissant tous les jeudis, 15 séries ont déjà paru.

On peut s'inscrire à l'ouvrage complet, qui sera envoyé franco chaque semaine, en adresssant aux éditeurs, MM. J.-B. Ballière et fils, 19, rue Hautefeuille, à Paris, un mandat postal de quinze francs.

Le **Dictionnaire de la santé** n'a pas la prétention de se substituer partout et toujours à l'assistance du médecin ; mais il permettra certainement à ses lecteurs de suivre les règles les plus sages de l'hygiène, de traiter les malaises et indispositions sans le secours de l'homme de l'art, et en cas de maladie véritable ou de blessure grave, de donner dans les premiers moments des soins utiles et éclairés.

La collection de « livres de prix », dans le format in-8 et le format in-12, si heureusement commencée par la maison Vitte et Perrusel, vient de s'enrichir d'une publication nouvelle : les *Portraits littéraires*, de M. Edmond Biré. Il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire à ce volume un franc succès : il suffit de le lire, et c'est, ma foi, chose aisée autant qu'agréable, car on le lit d'un traite, et on ne le referme qu'après l'avoir fini.

A quoi faut-il donc rattacher le vif intérêt de cet ouvrage ?

D'abord, au choix habile des héros qui en font l'objet. Mérimée, About,

Féval, Lamartine, le duc de Broglie et les autres comptant parmi les plus grandes figures de notre temps. Dans la vie publique ou dans la vie privée, en poésie ou en prose, avec le roman ou avec le journal, ils ont joué un rôle marquant en notre siècle. Ils sont de ceux dont on a entendu beaucoup parler, dont on a le nom sur les lèvres à tout propos, et, partant, dont on est curieux de connaître de mieux en mieux la physionomie.

Puis, l'intérêt du livre tient aussi, et pour une très large part, au talent du biographe. En se recommandant de son maître, M. Armand de Pontmartin, à qui il dédie l'ouvrage, M. E. Biré prétend payer une dette de gratitude : ce noble sentiment l'honore. Mais il oublie qu'il est lui-même un maître : Si la démonstration n'eût été déjà complète dans les beaux travaux qu'il nous a donnés sur V. Hugo et V. de Laprade, elle le serait assurément aujourd'hui, avec les *Portraits*.

Car ce sont de véritables portraits qu'il a esquissés ici, et qui n'ont pas seulement un air de famille avec les originaux, mais dont la ressemblance est achevée. Tout est bon d'ailleurs à l'artiste pour mêler ses couleurs et crayonner son dessin : l'anecdote égaie l'analyse des œuvres, et les réflexions les plus judicieuses complètent les leçons qui se dégagent de l'étude littéraire.

Me sera-t-il permis d'ajouter enfin, en me plaçant à un point de vue tout extérieur, que l'intérêt de cet ouvrage tient aussi, dans une certaine mesure, à l'élégance de l'édition !... La collection à laquelle il appartient est vraiment imprimée avec trop de goût, elle se poursuit avec trop de zèle et d'intelligence, elle rend déjà trop de services pour que je ne saisisse pas au vol l'occasion qui se présente de féliciter chaudement les éditeurs de leur ingénieuse et très utile entreprise.

Pour revenir à M. Biré, je dirai, d'un mot, en finissant, que ses *Portraits littéraires* sont à la fois l'œuvre d'un penseur et celle d'un critique : on réfléchit avec le premier ; on s'éclaire avec le second. De toute manière, on sort de cette lecture instruit et charmé. L'apparition des *Portraits* est donc une bonne fortune pour les élèves de rhétorique et d'humanités de nos collègues catholiques.

Pirouettes, par Coquelin Cadet, est certainement un livre qui paraît fort à propos.

De la gaîté à profusion, de l'esprit à pleines pages, des dessins très artistiques signés par nos meilleurs dessinateurs, Henri Pille, Le Mouël, Fraipont, Fanel, H.-P. Dillon, Bac, Mesplès, E. Cohl, G. Lorin, Friand, Frim, etc., etc.,

tel est le volume que le jeune sociétaire de la Comédie-Française livre aujourd'hui à ceux qui sont friands des belles et bonnes folies.

Çà et là une pointe de raillerie très fine, très mordante parfois, mais toujours de bon aloi,

Vient de paraître chez l'éditeur Jules Lévy, **Au Port** par L. Germina.

Cet ouvrage se distingue par son style attrayant, ses observations fines, ses sentiments élevés, des livres dits à sensation qui révoltent ou de ceux dont la banalité lasse.

C'est un vrai régal pour le délicat, qui trouvera dans sa lecture un plaisir et un délassement.

C'est avec confiance que nous lui prédisons le succès qu'il mérite.

Quand les navigateurs européens abordèrent pour la première fois les archipels du Sud, ils y trouvèrent des spécimens des quatre races humaines qui ont formé la population du globe: Race noire nigritienne, race noire éthiopienne, race jaune et race blanche ou aryenne, les deux premières dominant. C'est qu'ils avaient été précédés depuis longtemps dans ces parages par les marins arabes.

Comment cette population avait-elle été conduite sur les lieux qu'elle occupait ? A quelle époque et par quels agents ce grand mouvement de migration s'était-il accompli ? Quelle puissance humaine y avait présidé ? Tels sont les problèmes qu'aborde M. le colonel Carette dans ses **Etudes préhistoriques**.

Dans un premier volume consacré au langage, il a établi les bases de sa méthode d'investigation. C'est le langage qui a présidé à la formation des nomenclatures et dont les épaves, conservées par la notoriété indigène, peuvent permettre de retrouver la trace et l'origine des premières migrations.

C'est grâce à cet auxiliaire obtenu par de longues et patientes études que M. Carette est parvenu à découvrir les époques et les auteurs des peuplements primitifs des trois contrées qui furent depuis l'Asie orientale, l'Amérique et l'Océanie. Tel est l'intéressant sujet du second volume qu'il publie aujourd'hui sous le titre : *les Migrations*, à la librairie Félix Alcan.

HENRI LITOU.

IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 1er septembre 1888

Le journaliste, qui écrit sur les faits les plus imprévus, ne peut être comparé à l'homme de cabinet, qui a le temps de réfléchir mûrement à l'œuvre à laquelle il donne tous ses soins ; il doit discuter sans préparation sur les questions les plus importantes, sans même revoir sa copie que le correcteur d'imprimerie regarde à peine, témoin la ligne 28e de la page 81 de notre dernier numéro, où pour avoir laissé un *r* à la place d'un *z*, on me fait écrire une phrase absolument incompréhensible. Donc, le journaliste n'est pas toujours coupable s'il se trompe, et dans les jugements qu'il porte sur les choses il faut tenir compte de la rapidité avec laquelle il se voit forcé de rendre compte de ses impressions. De là tant de jugements erronés sur les pièces de théâtre, jugements qui ne sont pas toujours confirmés par l'opinion publique ; sur les questions politiques, enfin sur tout ce qui compose ce que l'on dénomme l' « actualité ». Que d'articles un journaliste voudrait bien ne pas avoir écrits, et comme on voudrait bien souvent pouvoir changer d'opinion ! mais, voilà, si vous jugez blanc ce que vous aviez cru devoir juger noir tout d'abord, vite un confrère vous remet votre prose sous le nez, et vous êtes condamné à juger mauvais à perpétuité ce que vous voudriez bien pouvoir trouver excellent aujourd'hui.

Est-ce donc un crime de changer d'opinion ? Je ne le crois pas. J'estime au contraire que celui qui reconnaît ses torts mérite les félicitations des gens honnêtes, et trouver son chemin de Damas ne me paraît pas absolument sot.

Et voilà pourquoi je dis à tous ceux qui affirment trop carrément leurs opinions : « Prenez garde de vous tromper, mais si vous reconnaissez avoir été dans l'erreur, avouez-le franchement. »

Parlez politique avec quelqu'un qui n'est pas de votre avis ; discutez pendant des heures, pensez-vous que ce quelqu'un se rendra à votre raisonnement ? jamais de la vie, et vous vous quitterez absolument convaincus, l'un et l'autre, que votre interlocuteur est un idiot. Cependant il faut bien que l'un ou l'autre vous ayez raison.

Eh bien ! je crois que le grand succès de la littérature russe vient tout simplement de ce fait que, dans ce pays, jeune encore parmi les nations, on cherche la vérité, on n'affirme pas l'avoir trouvée, et si quelqu'un venait dire au comte Léon Tolstoï: « Vous êtes dans l'erreur », je crois qu'il serait tout disposé à discuter et à ne point traiter son adversaire d'insensé.

Dans le volume que MM. Tseytline et E. Jaubert viennent de traduire, **Ce qu'il faut faire**, Tolstoï se demande où est le devoir. Il y a un système de discussion qui renverse tous ceux que nous connaissons. Est-il dans le vrai ? Hum! je crains bien que non, et qu'il ajoute une nouvelle utopie à tant d'autres qui ont essayé de se produire ; mais comme c'est exposé simplement et de bonne foi !

Ainsi, il parle de la destination de la science.

« C'est sur la science expérimentale positive que repose maintenant la justification de quiconque s'affranchit du travail. Voici ce que dit cette théorie scientifique.

« Pour étudier les lois qui régissent la vie des sociétés humaines il n'existe qu'une seule méthode indubitable : celle de la science positive critique.

« Il n'y a que la sociologie, basée sur la biologie, basée elle-même sur toutes les sciences positives, qui puisse nous formuler les lois de la vie du genre humain. Le genre humain ou les sociétés humaines sont des organismes déjà formés ou encore en voie de formation, et qui sont soumis à toutes les lois de l'évolution des organismes.

« L'une de ces lois essentielles est la distribution des fonctions entre les différentes particules des organes. Si les uns commandent et les autres obéissent, si les uns vivent dans l'abondance et les autres dans le besoin, tout cela arrive non parce que Dieu l'a voulu ainsi, ni parce que le gouvernement est l'expression des besoins de la société, mais parce que, dans les sociétés comme dans les organismes, la vie de l'être entier a pour condition nécessaire la division du travail : Les uns exécutent dans les sociétés le travail musculaire, les autres le travail intellectuel. »

Sur cette doctrine s'appuie la justification favorite de notre temps.

Il n'y a pas longtemps que dans le monde savant régnait la philosophie hégélienne de l'esprit, dont les conclusions sont que tout ce qui existe est rationnel, qu'il n'y a ni bien, ni mal ; que l'homme n'a pas à lutter contre le mal ; qu'il doit seulement manifester son intelligence, l'un dans le service militaire, l'autre dans la magistrature, l'autre dans l'art du violon, etc.

Il existait cependant de nombreuses et diverses expressions de la sagesse humaine, qui toutes étaient connues du XIXe siècle. On connaissait Rousseau,

et Lessing, et Spinoza, et Bruno, et toute la sagesse de l'antiquité, mais de toute cette sagesse, la foule ne voulait rien savoir. On ne peut pas dire que le succès de Hégel tenait à sa théorie : il existait des théories non moins harmoniques, celles de Descartes, de Leibnitz, de Fichte, de Schopenhauer. L'unique cause pour laquelle cette théorie philosophique devint quelque temps la doctrine de tout le monde, c'était qu'elle s'ajustait, par ses conséquences, aux vices des hommes. Elle tendait à établir que tout est rationnel, que tout est bon, que nul n'est coupable de rien.

Lorsque je commençais la vie, le hégélianisme était la base de tout : il se respirait dans l'air, se faisait jour dans les articles des journaux et des revues, dans les cours d'histoire et de droit, dans les romans, dans les traités, dans l'art, dans les sermons, dans les conversations. L'homme qui ne connaissait pas Hégel n'avait pas le droit de parler; quiconque voulait trouver la vérité étudiait Hégel. Tout reposait sur lui ; et quarante ans se sont à peine écoulés que tout d'un coup rien ne reste plus de lui, il n'en est pas plus question que s'il n'eût jamais existé. Et le plus surprenant, c'est que le hégélianisme est tombé sans que personne l'ait réfuté, renversé; non, tel il était, tel il est ; mais il apparut soudain sans objet aux yeux du monde.

Un temps fut où les docteurs hégéliens enseignaient solennellement la foule ; où la foule, sans rien comprendre, croyait aveuglément à tout, trouvait là une confirmation de ce qu'elle croyait et jugeait avantageux pour elle, persuadée que ce qui lui semblait, à elle, obscur et contradictoire, — là-haut, sur le sommet de la philosophie, était clair comme le jour. Mais le moment est venu, cette théorie s'est usée; une autre apparaît à sa place, et l'ancienne est dédaignée, et la foule, jetant un coup d'œil dans les sanctuaires mystérieux des sacrificateurs, s'aperçoit qu'il n'y avait que des mots très obscurs et très absurdes. — Tout cela s'est passé à ma souvenance.

— Mais, diront les tenants de la science actuelle, tout cela est arrivé parce que c'étaient là des aburdités de la période théologique et métaphysique. A présent une science positive et critique existe, qui ne saurait tromper, car elle repose tout entière sur l'instruction et sur l'expérience. A présent, nos connaissances ne sont plus incertaines comme auparavant, et c'est seulement en marchant dans notre voie qu'on résoudra toutes les questions humaines.

« Mais absolument la même chose disaient les maîtres anciens ; et ils n'étaient point des sots, et nous savons que parmi eux se trouvaient de grands esprits; absolument la même chose, à ma souvenance, et avec une assurance non moindre, une non moindre faveur de la foule des gens soi-disants éclai-

rés, disaient les hégéliens. Et ce n'étaient pas non plus des sots que nos Hertzen, nos Stankevitch, nos Belinski.

« Mais alors comment expliquer ce phénomène singulier que des sages aient professé avec une si grande assurance, que la foule ait accueilli avec tant d'enthousiasme des doctrines aussi fausses, aussi absurdes? La cause unique en est que ces doctrines justifiaient les gens de leur vie mavaise. »

Bref, Tolstoï a, lui aussi, sa petite théorie à placer, elle est assez originale.

« La distribution du travail est la loi de tout ce qui existe, elle doit donc régir les sociétés humaines.

« Il est bien possible qu'il en soit ainsi, mais toujours cette question se pose : cette distribution du travail, que je vois maintenant dans notre société humaine, est-elle vraiment celle qui doit être ? Et si je trouve déraisonnable et injuste une certaine distribution du travail, aucune science ne pourra me prouver que doit exister ce que je trouve déraisonnable et injuste. La distribution du travail est une condition de la vie des organismes et des sociétés humaines : mais qu'est-ce qu'on doit, dans les sociétés humaines, considérer comme la distribution organique du travail ? Et la science aura beau étudier la distribution du travail dans les cellules des vers, toutes ces observations ne forceront point l'homme à reconnaître comme légitime une distribution du travail que ne reconnaîtraient comme telle ni sa raison ni sa conscience.

« Quelque probants que soient les arguments fournis par la division du travail dans les cellules des organismes observés, quiconque n'a pas encore perdu sa raison dira néanmoins qu'un homme n'est point né pour tisser toute sa vie l'indienne, que c'est là, non la division du travail, mais l'oppression de l'homme. Spencer et d'autres assurent qu'il existe des populations entières de tisserands, et que, par suite, le tissage résulte d'une distribution organique du travail : il existe des tisserands, c'est donc un effet de la distribution du travail. On pourrait parler de la sorte si les populations des tisserands se faisaient elles-mêmes, mais nous savons qu'elles ne se font pas elles-mêmes, que c'est nous qui les faisons.

« Il s'agit maintenant de savoir si nous avons ces tisserands selon la loi organique ou quoi ?

« Voici que des gens vivent, se nourrissent des champs, comme c'est le propre de tous les humains. Un homme installe un fourneau de forgeron et raccommode sa charrue; son voisin vient le trouver et le prie de lui raccommoder la sienne, lui promettant en échange son travail ou de l'argent. Arrive un troisième, un quatrième, et dans cette société de gens une distribution du tra-

vail s'établit : voilà un forgeron. — Un autre a bien enseigné ses enfants ; son voisin lui amène les siens et le prie de les enseigner, et voilà un instituteur.

« Mais le forgeron et l'instituteur sont devenus tels et continuent à l'être uniquement parce qu'on les en a priés, et ils demeureront tels tant qu'on les priera d'être forgeron et instituteur. S'il arrive que forgerons et instituteurs se trouvent en nombre, ou qu'on n'ait plus besoin de leurs services, ils laissent aussitôt leur métier et retournent à l'agriculture. Ce faisant, ils obéissent à leur raison, à leur conscience, et c'est pourquoi nous tous, doués de raison et de conscience, affirmons qu'une telle division du travail est juste.

« Mais s'il arrive que les forgerons aient le pouvoir de forcer autrui à travailler pour eux, et s'il continuent à forger des fers de chevaux alors qu'on n'en a pas besoin, et si les instituteurs enseignent, alors qu'il n'y a personne à enseigner, il est évident pour tout être doué de raison et de conscience, comme l'homme, que c'est là, non la division, mais l'usurpation du travail d'autrui. Et c'est là, cependant, ce que la philosophie scientifique appelle particulièrement la division du travail. Les gens font ce que personne ne leur demande, et ils prétendent qu'on les nourrisse pour cela, et ils disent que cela est juste, parce que c'est la division du travail.

« La cause de la misère économique de notre temps, c'est ce que les Anglais appellent « overproduction » la surproduction, quand on fabrique en quantité excessive des objets qu'on ne sait où placer et dont personne n'a besoin.

« Il serait étrange de voir un cordonnier estimer que les gens devraient le nourrir, parce qu'il fabriquerait sans répit des souliers dont nul depuis longtemps n'aurait le moindre besoin : Mais que dire de ces gens qui ne cousent rien, qui ne produisent rien d'utile à personne, dont la marchandise ne trouve pas d'acheteurs, et qui n'en demandent pas moins hardiment, en arguant de la division du travail, qu'on les nourrisse, qu'on leur fasse boire doux et qu'on les habille bien ?

« La division du travail a toujours existé et existe en effet, mais elle n'est juste que lorsqu'elle est fondée sur la raison et la conscience, et non point sur l'observation. Et la conscience et la raison de tous les hommes résolvent cette question simplement, très sûrement et unanimement. Elles la résolvent toujours ainsi : La division du travail est juste alors seulement que l'activité spéciale d'un homme est tellement nécessaire aux gens, qu'eux-mêmes, en lui demandant ses services, lui offrent spontanément de le nourrir pour le service qu'il leur rendra. »

Voilà certes une discussion assez bien menée, sans grandes phrases, avec

cette simplicité qui n'exclut jamais la puissance, que l'on reconnaît à Tolstoï, et, à côté de cela, que d'esprit, et comme en deux traits de plume il vous abat un philosophe !

« Mais quand un homme peut, depuis l'enfance jusqu'à sa trentième année, vivre sur les bras des autres, en promettant de faire, quand il l'aura appris, quelque chose d'utile dont personne n'a besoin, et lorsque, de trente ans jusqu'à sa mort, il peut vivre de même, toujours promettant de faire quelque chose dont personne n'a besoin, alors ce ne sera point là la division du travail (et en effet il n'existe rien de tel dans notre société), mais ce sera — et c'est en effet uniquement l'usurpation du travail d'autrui par le plus fort, usurpation qu'on a appelée jadis de différents noms, par exemple, chez les philosophes : Les formes nécessaires de la vie, — et qu'aujourd'hui la philosophie scientifique appelle la division organique du travail.

« La philosophie scientifique n'a pas d'autre signification. Elle est devenue aujourd'hui la dispensatrice des brevets d'oisiveté, parce qu'elle seule, dans ses temples, analyse et détermine quelle est l'activité parasitique, quelle est l'activité organique de l'homme dans l'organisme social. Comme si chaque homme n'était pas lui-même en mesure de savoir d'une façon plus juste et plus courte en consultant la raison et la conscience ! il semble aux adeptes de la philosophie scientifique qu'il ne saurait y avoir de doute sur ce point : c'est leur propre activité qui seule est organique ; ils sont, eux, les agents de la science et de l'art, les cellules les plus précieuses de l'organisme, celles du cerveau. »

Ah ! si j'avais tout un volume à ma disposition, comme j'aimerais à discuter avec Tolstoï ! il a des arguments étonnants, qui semblent frapper juste au cœur et qui pourtant ne font qu'effleurer l'épiderme. Au fond, pour lui, tout travail qui ne fait pas vivre matériellement est contraire au but de la création, contraire à la santé de l'individu, et tous les progrès, toutes les inventions, la littérature, le théâtre, tout cela est fait pour l'asservissement du peuple. Cependant il n'est pas pour la suppression de toutes ces choses, mais il voudrait qu'elles fussent organisées différemment et justement, dans le but de servir au peuple.

« Toutes les inventions de la médecine et de l'hygiène pour les gens de notre monde, c'est comme un mécanicien qui, après avoir bien chauffé une chaudière à vapeur ne fonctionnant pas, et fermé toutes les soupapes, inventerait un moyen pour l'empêcher de crever. Au lieu de se donner tant et tant de mal pour organiser les plaisirs, le confort, les procédés médicaux et hygiéniques qui doivent guérir les hommes de leurs maladies spirituelles et corporelles, il

faut seulement une chose : accomplir la loi de la vie, faire ce qui est le propre, non seulement de l'homme, mais seulement de l'animal : rendre, sous forme de travail musculaire, l'énergie reçue sous forme de nourriture ; ou, à parler la langue usuelle : gagne ton pain, ne mange point sans travailler, ou tant tu manges, tant travailles. »

Tolstoï voudrait que je consacrasse deux heures par jour à faire de la copie, et que le reste de mon temps fût employé, partie à cultiver mon jardin, partie à confectionner mes chaussures, partie à coudre mes habits. Quant à faire faire la cuisine et laver la vaisselle par une domestique, cela est criminel, et je dois recevoir mes amis, la brosse à frotter au pied et le balai à la main. Tout travail que je commande à un autre d'accomplir pour mon compte est un vol puisque ceux-là qui triment pendant que je fais de la prose n'en prendront pas connaissance, — ma foi, je ne les plains pas trop de cette privation, — et il prétend que je me trouverai fort bien de ce régime, que je vivrai de longues années, et que ma conscience sera tranquille.

« Deux raisons démontrent aux hommes des classes riches la nécessité de changer leur vie : le souci de leur bonheur personnel, le bonheur de leur proches, que n'assure point la voie sur laquelle ils se trouvent, et l'obligation de satisfaire à la voix de la conscience, obligation dont leur existence actuelle rend évidemment impossible l'accomplissement. Ces raisons réunies doivent pousser les gens des classes riches à changer leur vie de manière à assurer leur bonheur et à satisfaire leur conscience.

« Et pour un tel changement, une seule voie : cesser de se mentir, s'humilier, proclamer le travail non comme la malédiction, mais comme la joie de la vie.

« — Mais quand je consacrerai dix, huit, cinq heures à un travail physique que feraient volontiers des milliers de moujiks pour cet argent que j'ai, qu'en résultera-t-il ? m'objecte-t-on là-dessus.

« Le premier, simple, incontestable résultat sera que tu deviendras plus gai, mieux portant, meilleur, tu apprendras la vraie vie que tu te cachais à toi-même, ou qui t'était cachée. Le second, que si tu as de la conscience, elle ne souffrira point alors comme elle souffre à présent en voyant le travail des hommes, dont, par ignorance, nous exagérons toujours ou diminuons l'importance ; tu te sentiras joyeux à jamais de satisfaire chaque jour davantage aux obligations de ta conscience et de sortir de cette situation affreuse où le mal s'accumule à ce point dans notre vie, qu'il est impossible de faire le bien aux hommes ; tu goûteras le bonheur de vivre librement, et de pouvoir faire le bien ; tu perceras la fenêtre, tu prendras jour sur le domaine du monde moral qui t'était fermé. »

Eh bien, que l'on goûte les théories de Tolstoï, ou qu'on les reconnaisse comme fortement entachées d'utopisme, on y trouve une telle sincérité, un tel désir d'arriver à la vérité, que l'on est charmé malgré soi.

Du reste, je lisais hier les **Contes et Fables** de cet écrivain, traduits par E. Halpérine-Kaminsky, l'impression est toujours la même; c'est d'une simplicité charmante, et l'on sent que c'est écrit par un penseur plein de cœur. Il voudrait tout réformer, mais je crains bien qu'il ne crie dans le désert. Et que dirait-il, bon Dieu ! s'il vivait en Turquie ? Ecoutez ce récit, et comprenez pourquoi je ne souhaite pas que votre portefeuille soit bourré seulement de fonds turcs.

« Plus de six mille personnes font, chaque jour, leurs trois repas aux frais du sultan, dans le palais de Dolma-Bagtché, nous conte le *New-York Herald*; et ce n'est pas une petite affaire de bien graisser les rouages d'une pareille machine. La tâche serait déjà compliquée si chacun mangeait à des heures régulières et des menus bien définis; mais il faut toujours compter avec les caprices du maître ou de la moindre de ses favorites ; or, si déraisonnable, si imprévue ou irréalisable que soit la requête, on entend toujours qu'elle soit satisfaite sur l'heure. Qu'un délai se produise, qu'une objection soit humblement présentée, aussitôt la disgrâce impériale s'appesantit sur la tête de l'employé responsable, et la disgrâce, quand elle ne signifie pas la perte de sa liberté, signifie toujours celle de sa place et souvent la confiscation de ses biens en Turquie, car l'une ne va guère sans l'autre.

« Aussi le service du sultan est-il miraculeux et ne se trouve, pour ainsi dire, jamais en défaut. Chaque département est placé sous la direction d'un chef responsable et qui commande à toute une armée de serviteurs ou d'esclaves, lui-même hiérarchiquement soumis au trésorier. Il n'y a pas une seule femme dans ces administrations diverses. Celles qui sont employées au palais ont pour fonction unique le service personnel de leur maîtresse. Du, reste, la division du travail est poussée si loin dans la maison impériale, que personne ne s'y donne grand mal, excepté le grand-chambellan et le trésorier.

« Le grand-chambellan est l'interprète attitré de toutes les volontés du maître : Aussi doit-il rester nuit et jour à sa disposition. Quant au trésorier, en sa qualité de chef suprême de tous les services domestiques, il porte aussi un poids assez lourd sur ses larges épaules. Ses acheteurs seuls, chargés chacun d'une spécialité distincte, forment une véritable armée : l'un s'occupe, par exemple, des approvisionnements en poisson, et fournir du poisson, tous les jours, à six mille bouches, n'est pas chose commode dans une capitale qui ne possède pas de grand marché : Il faut donc que des escouades d'acheteurs par-

courent une vingtaine de quartiers ou s'abouchent directement avec les pêcheurs, et chacun d'eux est accompagné de deux hommes pour transporter ces achats. Il faut, par semaine, environ dix tonnes de poisson frais pour le service du palais.

« On y mange chaque jour dix-huit mille livres de pain au bas mot, car les Turcs en consomment une grande quantité. Des fours colossaux, établis en dehors de la demeure impériale (comme les cuisines d'ailleurs) cuisent tout ce pain. Un régiment de boulangers le pétrit, un autre le transporte au palais, un autre achète la farine et le combustible, que des caravanes de chameaux déchargent auprès du four. Le pain turc est très bien fait, très léger, excellent de tout point ; presque toujours il contient de la farine de seigle mêlée au froment.

« Les plats destinés au sultan sont préparés par son cuisinier personnel, et personne autre ne doit y toucher. Les casseroles sont en or ou en argent et scellées d'une bande de papier cacheté, que le grand-chambellan brise en présence de sa Hautesse, pour goûter de chaque mets, avant que le maître le porte à ses lèvres. Ces mets sont toujours présentés dans le récipient même qui a servi pour la cuisson, à moins qu'il ne soit nécessaire d'employer un plat de terre, auquel cas il est enfermé, pour la présentation, dans une sorte de cloche d'or qu'un esclave tient pendant que le sultan mange. Chaque plat constitue un service distinct, avec pain ou gâteau spécial, qu'un second esclave présente sur un plateau d'or. Il faut donc au moins deux esclaves par service, et ces services sont innombrables.

« Habituellement, le sultan se place, pour manger, sur un divan voisin d'une fenêtre ouverte sur le Bosphore ; il est presque toujours en manches de chemise, et, quand il est repu, il a coutume de se renverser sur son divan pour fumer paisiblement sa pipe en sirotant des tasses de café : c'est ce qu'il appelle prendre son *kief*. Malheur à qui s'aviserait de le déranger à ce bienheureux moment !

« Jamais il ne se sert, en mangeant, ni d'assiette, ni de fourchette , il puise directement, avec ses doigts dans la casserole d'or ; tout au plus use-t-il d'une cuiller pour étendre des confitures sur son pain.

« Quant à sa maison, elle mange à toute heure et quand cela convient à chacun : Les petits employés sont servis sur un plateau, avec un gros quignon de pain ; les hauts fonctionnaires seuls ont droit aux gâteaux.

« Pour subvenir à l'approvisionnement des cuisines en volailles, fruits et légumes, le sultan fait cultiver directement plusieurs grands domaines en Turquie d'Europe et Turquie d'Asie. Deux de ces domaines, celui de Tchachaldia et celui d'Ali-Bey-Kani sont voisins de Constantinople ; ceux de Kout-

*

choukchikmedje et de Boyoukchoukmedje n'en sont pas très éloignés ; les autres sont de l'autre côté du Bosphore. On en tire la plus grande partie des grains et fourrages nécessaires aux écuries impériales. Ces domaines ont été longtemps cultivés de force par des Bulgares qu'une sorte de conscription désignait pour ce service gratuit ; ils y passaient plusieurs mois de suite, enchaînés deux par deux et traités comme des animaux. Le sol de la Turquie est riche et fertile : Aussi, ces domaines produisent-ils d'énormes quantités de légumes, fruits, volailles, œufs, beurre et fromages, que des ânes et des bateaux apportent par tonnes au palais impérial. Le tabac qu'on y fume en provient aussi.

« On ne cultive point de riz sur ces domaines : Il faut donc l'acheter, pour la tonne de pilaff indispensable chaque jour, avec six cents livres de sucre, autant de café, sans parler de la viande, des épices et du reste. Le riz et le mouton forment la base de l'alimentation chez les Turcs ; il n'en faut pas moins au sultan, tous les jours, une tonne de bœuf et une demi-tonne de veau, sans préjudice du poisson, des pâtisseries, des fruits secs, etc.

« Toute l'eau nécessaire au service du palais est apportée en barriques, de Baïcos et Kanli-Karak, deux jolies sources qui s'écoulent dans le Bosphore, non loin de la mer Noire.

« Rien n'est changé, d'ailleurs, dans les arrangements domestiques du palais, s'il arrive que le maître le quitte pour une autre de ses résidences. Partout, il doit être constamment attendu à toute heure, et les choses prêtes en conséquence. S'il lui prend fantaisie d'arriver au beau milieu de la nuit, comme cela arrive souvent, il faut que cela ne surprenne personne et que ses moindres ordres soient exécutés sans délai. Pour la même raison, un cheval tout sellé et une voiture attelée doivent être constamment à sa disposition, pour le cas où il voudrait changer de milieu. Son séjour de prédilection est Yildiz-Kioesk.

« Il est à peine nécessaire de dire que tout cela comporte des gaspillages énormes et, chaque jour, en vivres, des restes qui suffiraient à nourrir plusieurs centaines de familles. Les mendiants en ont une partie, et le surplus va aux chiens dont les rues sont pleines.

« On estime que la dépense ordinaire de la maison du sultan, année commune, est comme suit :

Renouvellement de mobilier, literie et tapis.	15.000.000
Vêtements, joyaux, cosmétiques, etc., pour les femmes . . .	50.000.000
Caprices divers.	65.000.000
A reporter.	130.000.000

Report.	130.000.000
Vêtements personnels et mobilier du sultan.	10.000.000
Présents et gages.	20.000.000
Vaisselle d'or et d'argent	12.500.000
Achat et entretien de 474 voitures et attelages	2.300.000
Cuisines.	25.000.000
Total.	199.800.000

Et très probablement ce total est encore au-dessous de la vérité, car il faut compter avec les fantaisies des favorites, qui sont sans bornes. »

A nous autres « chiens de chrétiens », ces mœurs nous semblent étranges, et pourtant je suis sûr que là-bas on serait tout étonné si les choses ne se passaient pas ainsi.

Un pays où Tolstoï trouverait peut-être à appliquer ses principes humanitaires, c'est une contrée perdue là-bas, là-bas au milieu des montagnes, là où je voudrais vivre, non pas parce que l'oranger y fleurit et que la brise y est plus douce qu'ailleurs, mais bien parce qu'il n'y a pas de budget, or le budget c'est ma bête noire. Savoir que, chaque, année des messieurs s'ingénient à me pressurer pour nourrir un tas de gens qui vont à leur bureau à dix heures, lisent la *Revue des Deux-Mondes*, holà ! et retournent à leurs petites affaires sans avoir fait acte de travail quelconque, cela me rend furieux. Ah ! parlez moi de ce **Val d'Andorre** dont Sutter-Laumann nous donne une étude complète : Vingt-cinq centimes de cote personnelle par an ! N'est-ce pas le comble de la félicité ? et pourtant cette vallée, bénie et chantée par un vieux chevrier à l'Opéra-Comique, jouit de deux maîtres, deux souverains : Voile-toi la face, ô Félix Piat ! Deux souverains, et vingt-cinq centimes de cote personnelle, c'est pour rien! Boulanger et Philippe VII nous coûteraient plus cher.

Cependant, il faut entretenir les routes, payer le curé et fournir la redevance à l'évêque; oh ! un évêque n'est pas coûteux, vingt sous par jour, on ne peut guère avoir un évêque à peu près présentable à moins. Ce qui coûte le plus à la vallée, c'est la nourriture du conseil général, et les Andorrains ont, paraît-il, fort gros appétit; il est vrai que c'est le seul moyen qu'ils aient d'augmenter leurs émoluments, puisque toutes les charges sont gratuites, — fonctionnaires, saluez !— mais, bien plus, ce sont les fonctionnaires qui paient s'ils ne fonctionnent pas — pour sûr la *Revue des Deux-Mondes* n'a jamais pénétré au fond de cette vallée, — et vous allez voir, selon M. Sutter-Laumann, s'ils sont occupés, ces bons conseillers généraux :

« Au fur et à mesure que chaque conseiller pénètre dans la *Casa de la valls*, il commence par changer de chaussures et troque ses espadrilles contre une paire de souliers abondamment ferrés, dont il a eu le soin de se munir en quittant la maison. Lorsque tous les membres sont arrivés et qu'ils se sont ainsi chaussés — l'étiquette leur interdit de siéger en sandales — ils passent leur longue robe noire officielle, coiffent leur énorme tricorne — ah ! toujours le « panache ! » — et vont assister en corps à la messe du Saint-Esprit qui se dit dans une petite chapelle faisant partie de la *casa* de la vallée même. A partir de ce moment, l'accès du « palais » est rigoureusement interdit aux profanes. Personne ne rend compte des débats, le journalisme n'existant pas en Andorre — heureux pays ! De leur côté, les conseillers ne peuvent plus sortir jusqu'à ce que la session soit close: qu'elle dure un mois ou deux, les *illustres* n'ont plus le droit de franchir le seuil de la *casa*. Cela ressemble assez à un conclave.

« Je ne connais pas le menu qui sert à réconforter le « sacré corps », réuni pour l'élection d'un pape, mais je connais celui qui compose les repas d'honneur des députés de l'Andorre. Immédiatement après la messe, le conseil général se rend dans la salle des banquets, contiguë à la salle des délibérations. Une table en fer à cheval est dressée. Pas de nappe, de la vaisselle d'étain. Entre chaque couple de convives est placé un *porron*, où l'on boit à la régalade, à tour de rôle. L'usage des verres, quoique connu depuis longtemps en Andorre, n'a pas encore pénétré dans cette arche sainte des vieilles coutumes qu'on appelle la *Casa de la valls*. Les Andorrans considèrent toute innovation comme nuisible à leurs privilèges — qui datent de Charlemagne, auquel ils rendirent service, alors qu'il guerroyait contre les Sarrazins — et pouvant porter atteinte à leur indépendance. On sert un plat unique : des boyaux et des foies de mouton en fricassée, assaisonnés de piments rouges et de safran, fricassée cuite dans un immense chaudron de la contenance de soixante litres, suspendu à la crémaillère d'une vaste cheminée carrée, tenant toute la pièce qui sert de cuisine. Et jusqu'à ce qu'il ne reste plus trace de ce gigantesque festin, les conseillers ne quittent pas la place et ne se lèvent que pour faire avec recueillement, mais quelques-uns la bouche pleine, la prière prescrite lorsque sonne l'Angelus de midi.

« Dès que les assiettes sont nettes, on entre dans la salle des séances, ornée de l'inévitable tableau religieux, une Descente de croix, enfermé dans une niche-placard dont on clot les battants quand le conseil se retire et ne siège plus. Le long des murs nus, des bancs de bois ; près de l'unique fenêtre, trois fauteuils en paille, pour le président et les syndics. Une table. Deux heures

après, nouveau festin composé de pommes de terre en salade, et de congre salé, frit dans l'huile, le plus horrible mets que l'on puisse manger. On rentre en séance. A quatre heures, renouveau repas : cuisses d'agneaux rôties. A cinq heures, la séance est reprise jusqu'à huit. On repasse alors dans la salle à manger et l'on soupe d'un potage au macaroni, cuit avec des volailles diverses et de la viande de mouton. Puis des pommes de terre, des choux, des truites, du mouton rôti, complètent ce souper.

« Lorsque messieurs les députés sont bien repus, — on se demande comment ils s'y prennent pour absorber pareille quantité de victuailles, — ils font en commun la prière du soir, chacun accroche son porte-manteau dans la salle même des délibérations, la robe et le tricorne, et va se coucher.

« La *Casa de la valls* est pourvue de six chambres — une par paroisse ; — dans chaque chambre il y a deux lits et chaque lit reçoit deux conseillers. Les deux syndics — le président et le vice-président de la République — couchent chez eux, et emportent, pour plus de sûreté, la formidable clé du palais national.

« Le lendemain, à l'aube, le syndic revient au milieu du conseil, et la journée se passe absolument comme la précédente, sauf que la messe est remplacée par deux repas en plus ! Et c'est toujours ainsi, sans qu'un iota soit changé à cette belle ordonnance : on mange et on délibère ; on délibère et on mange,

« Il est vrai que les députés andorrains ne touchent pas d'appointements, qu'ils ont même à subir des amendes relativement fortes : une absence non justifiée, 20 francs ; un retard pour entrer en séance quand la cloche a sonné, 20 sous, payés sur le champ. Donc rien d'étonnant à ce qu'ils cherchent à se rattrapper sur la nourriture, qui leur est libéralement octroyée par la République.

« Système économique, mais quelle hécatombe de moutons si on l'adoptait chez nous, et quel chaudron ! »

M. Sutter-Laumam ne donne pas seulement ses impressions *au Val d'Andorre*, il a complété son intéressant volume par une autre promenade aux *Ecrehou*, ces îlots que nous disputent l'Angleterre dans la Manche : là il y a moins de « couleur locale », et les repas ne se composeraient guère que de crabes et de quelques poissons.

C'est au contraire des brouillards de la Manche que nous conduit Guy de Maupassant dans l'adorable petit volume qu'il a intitulé, **Sur l'eau**. Tout est gris vers les Ecrehou; ici dans cette Méditerranée, conduits par un écrivain

de talent qui est allé y faire une croisière de quelques jours, tout nous paraîtra dans le bleu. Et comme c'est écrit !

« Après une heure de marche, j'étais en plein bois de sapins, un bois clair sur une pente douce de montagne. Les granits pourpres, ces os de la terre, semblaient rougis par le soleil et j'allais lentement, heureux comme doivent l'être les lézards sur les pierres brûlantes, quand j'aperçus, au sommet de la montagne, venant vers moi sans me voir, deux amoureux ivres de leur rêve.

« C'était joli, c'était charmant, ces deux êtres aux bras liés, descendant à pas distraits dans les alternatives de soleil et d'ombre qui bariolaient la côte inclinée.

«Elle, me parut très élégante et très simple avec une robe grise de voyage et un chapeau de feutre hardi et coquet. Lui, je ne le vis guère. Je remarquai seulement qu'il avait l'air comme il faut. Je m'étais assis derrière le tronc d'un pin pour les regarder passer. Ils ne m'aperçurent pas et continuèrent à descendre, en se tenant par la taille, sans dire un mot, tant ils s'aimaient.

« Quand je ne les vis plus, je sentis qu'une tristesse m'était tombée sur le cœur. Un bonheur m'avait frôlé, que je ne connaissais point et que je pressentais le meilleur de tous. Et je revins vers la baie d'Agay, trop las maintenant pour continuer ma promenade.

« Jusqu'au soir, je m'étendis sur l'herbe, au bord de la rivière, et vers sept heures j'entrai dans l'auberge pour dîner.

« Mes matelots avaient prévenu le patron, qui m'attendait. Mon couvert était mis dans une salle blanche peinte à la chaux, à côté d'une autre table où dînaient déjà, face à face et se regardant au fond des yeux, mes deux amoureux de tantôt.

« J'eus honte de les déranger, comme si je commettais là une chose inconvenante et vilaine.

« Ils m'examinèrent quelques secondes, puis se mirent à causer tout bas.

« L'aubergiste, qui me connaissait depuis longtemps, prit une chaise près de la mienne. Il me parla des sangliers et des lapins, du beau temps, du mistral, d'un capitaine italien qui avait couché là l'autre nuit, puis, pour me flatter, vanta mon yacht, dont j'apercevais par la fenêtre la coque noire et le grand mât portant au sommet mon guidon rouge et blanc.

« Mes voisins, qui avaient mangé très vite, sortirent aussitôt. Moi, je m'attardai à regarder le mince croissant de la lune poudrant de lumière la petite rade. Je vis enfin mon canot qui venait à terre, rayant de son passage l'immobile et pâle clarté tombée sur l'eau.

« Descendu pour m'embarquer, j'aperçus, debout sur la plage, les deux amants qui contemplaient la mer.

« Et comme je m'éloignais au bruit pressé des avirons, je distinguais toujours leurs silhouettes sur le rivage, leurs ombres dressées côte à côte. Elles emplissaient la baie, la nuit, le ciel, tant l'amour s'exhalait d'elles, s'épandait par l'horizon, les faisait grandes et symboliques.

« Et quand je fus remonté sur mon bateau, je demeurai longtemps assis sur le pont, plein de tristesse sans savoir pourquoi, ne pouvant me décider à descendre enfin dans ma chambre, comme si j'eusse voulu respirer plus longtemps un peu de cette tendresse répandue dans l'air. autour d'eux.

« Tout à coup une des fenêtres de l'auberge s'éclairant, je vis dans la lumière leurs deux profils. Alors ma solitude m'accabla, et dans la tiédeur de cette nuit printanière, au bruit léger des vagues sur le sable, sous le fin croissant qui tombait dans la pleine mer, je sentis en mon cœur un tel désir d'aimer, que je faillis crier de détresse. »

Ce livre n'est point une description des pays visités. c'est une suite de longues rêveries sur les choses de ce monde ; la guerre, le jeu, la littérature, les littérateurs, tout y passe, au hasard de la pensée qui amène le sujet, tandis que le rêveur balancé sur les flots se laisse aller au gré de son caprice.

On se plaint dans l'industrie de ne plus trouver de bons ouvriers : parmi les serruriers, l'un sait faire le pène, l'autre fabrique admirablement une gâche, un troisième est ajusteur de clef, le quatrième forge, un autre fait la pose, mais aucun d'eux n'est capable de monter ou de démonter une serrure et d'en faire toutes les pièces. Autrefois il n'en pas était ainsi : un ouvrier serrurier savait faire une serrure. Il paraît que la division du travail est une bonne chose, quoiqu'en dise Tolstoï, mais en tout cas j'estime qu'elle ne fait pas de bons ouvriers : Si votre serrure est cassée, achetez-en une neuve, mais ne la faites jamais réparer, cela vous coûterait plus cher et elle ne marcherait jamais.

Dans la littérature il n'en est point ainsi ; on ne se spécialise pas, et le même écrivain qui élucubre un gros roman à sensation, écrit dans les journaux, compose des nouvelles, chante sur la lyre et est employé dans un ministère où, là, du moins, il se repose. L'écrivain aborde tout, il est universel, et voilà déjà qu'il était entré tout droit dans le domaine de la Faculté qui souriait un peu

au commencement, en haussant les épaules, mais qui, aujourd'hui, en arrive à s'alarmer.

Quand on veut battre l'ennemi, le meilleur système est celui de le combattre sur son propre terrain; aussi ladite Faculté, très pratique, comme on sait, envahit-elle le domaine littéraire, et ne pouvant plus écrire de livres de médecine puisque ce sont les romanciers qui se sont chargés de cette besogne, ils composent des romans, et quels romans ! Ah ! messieurs, souhaitons que l'on s'occupe de faire, des apprentis serruriers capables de construire, de poser et de réparer les serrures, et tâchons aussi que chacun reste dans son domaine. Les vieux proverbes sont bons :

« Chacun son métier, les vaches seront bien gardées. »

MM. Dubut de la Forest, Maurice Montégut, et autres, faites de la littérature, et vous, Dr J. Rengade, qui nous arrivez avec **Le Docteur Fabrice**, en grâce, occupez-vous de vos malades qui ont le temps de rendre l'âme tandis que vous vous livrez à vos élucubrations romanesques !

M. Jin Rica est un jeune qui s'est offert le plaisir de se faire éditer. Si j'avais été à sa place, j'aurais laissé **les Deux Maîtresses du marquis** au fond de mes cartons : Paula, Mlle Zorah, le marquis de Viellevile, tout cela date de 1830, même ce M. de Dueil qui lance des tirades comme celle-ci : « O argent ! tu es le levier qui soulève les cœurs ! »

Ah ! c'est donc une bien grande joie que de voir son nom imprimé sur une couverture ! que des gens qui pourraient se faire une situation dans tout autre métier veulent absolument se faire éditer ! Eh bien ! c'est leur rendre un bien mauvais service que de les laisser mettre le pied dans une voie où ils ne trouveront que déboires de toutes sortes. Certes, il faut encourager ceux qui montrent un véritable talent, mais de là à éditer tout le monde et n'importe quoi, il y a loin.

Léon de Tinseau est un écrivain de premier ordre; rien de plus gracieux que **Ma Cousine Pot-au-feu**. C'est l'histoire éternelle de l'homme qui s'en va partout chercher l'amour et le bonheur, lorsqu'il n'aurait qu'à regarder autour de soi pour trouver ce qu'il va chercher si loin.

M. Georges Bois, qui a du talent, pourrait, croyons-nous, en faire meilleur usage qu'à écrire des livres comme **Précoce**. Peut-être y a-t-il quelques petites filles par le monde qui sont pourries de vices dès le plus jeune âge, mais il me semble que l'enfance est une chose si respectable qu'il vaut mieux la supposer pure que de la croire gangrenée jusqu'aux moelles. Il paraît que ce genre de volumes fait florès; j'avoue que, pour mon compte personnel, ils me répugnent profondément : affaire de goûts !

M. Gerges Bois pourrait prendre des leçons de Gyp, l'incomparable écrivain qui touche si bien les défauts de notre humaine nature, sans appuyer jamais plus qu'il n'est nécessaire. Sa **Loulou** est une fillette entre l'âge où l'enfant n'est plus petite fille et celui où elle n'est pas encore femme. Bourrée de sciences, de latin et de philosophie, elle va faire les délices de ses examinateurs de l'Hôtel de Ville. Elle sait tout, écrira une thèse sur n'importe quel sujet, scabreux au besoin, et s'aperçoit déjà de la nullité des petits jeunes qui s'apprêtent à se mettre sur les rangs pour s'unir à... sa dot. Qu'avait appris sa mère ? oh ! pas tant qu'elle, bien sûr ; aussi elle se considère comme tellement supérieure à tout ce qui l'entoure, qu'elle s'en moque sans scrupule. Elle a des théories à elle sur la politique, sur le théâtre, sur la morale et surtout sur l'amour, et Gyp fait agir et parler son personnage de telle sorte que l'on saisit en quelques traits d'une finesse achevée le genre d'éducation que l'on donne aux jeunes filles du monde. Et quelle satire spirituelle Gyp a fait de la *Grande Marnière*, la pièce « très convenable », suivant les journaux, où les familles s'empressent de conduire leurs filles !

Quant à Théo-Critt, il publie des **Cantharinades**; il paraît que ça « porte à la peau » : ma foi je le trouvais plus drôle dans *Nos farces à Saumur* !

Le livre de M. François Sauvy, **Folle province**, est une étude très intéressante; malheureusement, le titre de l'ouvrage ne dit pas grand'chose. C'est qu'en effet il était difficile de donner un titre à cette étude : moi je l'aurais intitulée : *l'amour qui passe*. Folles ivresses, indifférence, oubli, tout cela n'est qu'une affaire de temps. Je crois que M. François Sauvy fait seulement son entrée dans la carrière, j'estime qu'il y est entré par la grande porte.

Dans l'amour, la chair, le cœur, l'esprit, lequel est le plus difficile à contenter? La passion peut se donner libre cours, deux cœurs peuvent vibrer à l'unisson, il n'est pas rare cependant que l'esprit ne soit pas satisfait, qu'il ne le soit jamais, car, il appelle sans cesse un idéal que, dans la perfection même, il lui est impossible de trouver. Malheur à celui qui cherche sans cesse l'absolu du bonheur, c'est-à-dire la satisfaction de toutes les sensations, même celles qui se devinent seulement! Dans une belle étude, **La Course à l'amour**, M. Ricard nous montre deux êtres très curieusement mis en relief: s'aiment-ils ? non, ils cherchent.

Et maintenant, voici une quantité d'ouvrages dont je ne puis que signaler les titres, faute de place : **La Correctionnelle pour rire**, par Ch. d'Arcis, un volume dans le genre qui a si bien réussi à Jules Moinaux ; **Les Gâcheurs d'encre**, par Abel Hamel, de fines satires contre les ronds de cuir, mais qui sont loin d'avoir la valeur des **Mésaventures matrimoniales de Célestin Hirouette**, un livre satirique aussi, mais d'une gaieté folle ; **Les Originaux à Vichy**, par Louis Petitbon, une très bonne étude sur les gens qui fréquentent cette station thermale, et un gracieux roman en même temps; **A la bonne franquette**, par Charles Biqual, un joli volume de récits souvent émouvants et beaucoup moins décolletés que la jolie dame qui orne la couverture ; ça c'est pour faire plaisir à Armand Sylvestre, l'aimable préfacier de Charles Bicqual.

Gaston d'Hailly.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Nous voici arrivés à l'époque où les sociétés littéraires ouvrent des concours, et comme je sais que nombre de nos lecteurs prennent part à ces joutes, je donne ici les programmes que me sont déjà parvenus.

Dans son journal des **Causeries Familières**, Mme Louise d'Alq vient d'annoncer le concours littéraire qu'elle ouvre annuellement pour ses abonnés. Nous remarquons parmi les sujets indiqués : l'*Histoire d'un soulier* et les *Agréments et inconvénients du voisinage*. Bien des imaginations vont travailler là-dessus pendant les vacances, car le champ est vaste. Il y a aussi un concours de traductions de langues étrangères. Mme d'Alq, contrairement à bien des directeurs de journaux qui ne cherchent qu'à étouffer les talents naissants, met les colonnes de son intéressante publication, si répandue, à la disposition des aspirants à la carrière littéraire qui font preuve de quelque disposition et qui se conforment à la règle du journal. Le principal but du concours est de faciliter aux inconnus de se faire apprécier du grand juge si difficile à atteindre: le lecteur, et par conséquent de l'éditeur.

Le numéro contenant les détails du concours, est envoyée à qui en fait la demande accompagnée de 50 cent., à l'administration des **Causeries Familières**, 4, rue Lord-Byron.

ACADÉMIE CHAMPENOISE

PARTIE LITTÉRAIRE

Sujets imposés : 1° Eloge de la Champagne ; 2° Etude sur l'œuvre de Victor Hugo (*prose et vers*). — 3° Etude sur les Expositions universelles en France, (*prose*).

Sujet libre : Les genres adoptés sont l'*Ode*, le *Sonnet*, la *Comédie* et le *Drame* en un acte, pour la poésie ; La *Nouvelle*, la *Comédie* et le *Drame* en un acte, pour la prose.

Règlement. I. Ne pas dépasser cent vers pour la poésie ; deux cents lignes pour la prose. Il n'est fait exception que pour la comédie et le drame en un acte. — II. A l'exception des membres de l'Académie, le droit de concours est de 2 fr. par pièce envoyée. — III. Les manuscrits seront envoyés franco, sans qu'ils puissent être redemandés ; ils ne seront pas signés et porteront une

devise, laquelle sera reproduite sur l'enveloppe cachetée contenant le nom et l'adresse de l'auteur. — IV. Le concours, ouvert le 1er août 1888, sera clos le 1er janvier 1889. Le jugement sera prononcé en avril et les lauréats seront prévenus huit jours à l'avance de l'époque de la distribution des récompenses. — V. En dehors des prix de haute valeur pouvant consister en objets d'art, sommes d'argent, il sera décerné dans chaque section et chaque subdivision des médailles de vermeil, argent et bronze, grand module, et des paniers de champagne. Il sera décerné également des accessits, des mentions très honorables et honorables ; à cette dernière catégorie, il sera accordé, en plus d'un riche diplôme artistique, des volumes d'une valeur de 2 à 3 francs. Les récompenses seront décernées proportionnellement au nombre des concurrents. — VI. Les pièces des premiers prix seront insérées dans la *Revue littéraire et artistique de la Champagne*. Un exemplaire sera servi gratuitement aux lauréats de toute nature et contre 0 fr. 50 cent. en timbres-poste aux autres concurrents. — VII. Tous envois devront être effectués franco entre les mains de M. Armand Bourgeois, président de l'Académie, à Pierry-Epernay (Marne). Il ne pourra être répondu qu'à toute lettre munie d'un timbre de 0 fr. 15. — VIII. Une brillante fête littéraire et artistique aura lieu à Epernay, à l'occasion de la distribution des prix.

PARTIE ARTISTIQUE

Aquarelle, dessin à la plume ou au crayon (dimension 40c sur 40c).

Sujet imposé : *Eglise*, *Château* ou tout autre monument, *Paysage* se rapportant à la Champagne.

Sujet libre : *Composition au choix.*

Règlement. I. Les artistes ne seront pas astreints à l'encadrement. — II. Un droit de concours de 2 fr. sera prélevé par chaque composition envoyée. — III. Tout envoi devra être fait franco. A l'exception des compositions primées, les autres pourront être retournées aux artistes sur leur demande, mais sans frais et à leurs risques et périls. — IV. Il sera attribué comme récompenses des sommes d'argent, des médailles et du champagne.

ACADÉMIE DES LETTRES DE LA PROVINCE

PROGRAMME DU GRAND CONCOURS LITTÉRAIRE

ORGANISÉ POUR L'ANNÉE 1889

Poésie : *I. Le Centenaire*, ode à la France et à la liberté. Maximum : 150 vers. — *2. Médaillons nationaux*, sonnets sur les hommes illustres de la

Révolution : Mirabeau, Bailly, Boissy d'Anglas, etc. — 3. *Sujet libre*, genre philosophique ou moral. Maximum : 100 vers.

Prose : *Comparer la France de nos jours à la France de 1789, au point de vue des idées, des mœurs et du progrès social.* 500 lignes au plus. — 2. *Des Expositions universelles et de leur rôle.* 200 lignes environ. — 3. *Nouvelle glorifiant le patriotisme ou le travail.*

Des prix ont été demandés à M. le président de la République et à M. le ministre de l'Instruction publique. Nous attendons leur décision pour donner la nomenclature des récompenses affectées à notre joute. Nous ferons connaître en même temps l'organisation du jury. En feront partie les membres *titulaires* de la Société qui offriront un prix consistant en une médaille de vermeil, un objet d'art ou un ouvrage d'une valeur minimum de vingt francs. Cela ne les empêchera pas de concourir eux-mêmes, pour les sujets qui ne seront pas soumis à leur examen. Les manuscrits seront reçus du 1er décembre au 31 janvier, au siège social, 116, boulevard Montparnasse.

Amours Anglais, par Augustin Filon. Ils sont de toutes sortes ces amours, depuis la discrète idylle de Sir Gérard et d'Ethel jusqu'aux extases séraphiques de lady Félicia la convertisseuse appelée à devenir la proie de la folie, depuis le rêve de maternité évoqué par le fantôme d'un baby entrevu à peine dans les limbes jusqu'à la passion en partie double d'Albany Vernon, l'*homo duplex*, « le Saxon en qui le Celte n'a pu se fondre », et si toutes sont foncièrement anglaises, si l'âme britannique y revit avec sa complexité singulière, qui nous étonne presque autant que le fond si mystérieux de l'âme russe, en revanche, la plume qui nous les dépeint est restée une plume bien française. L'attrait original de ces esquisses, c'est d'avoir été pensées en anglais avant d'être écrites en français, et d'unir en elles notre goût à l'humeur de nos voisins d'outre-Manche.

Noirs et Jaunes, par Albert Davin, lieutenant de vaisseau. 1 volume (librairie académique Perrin et Cie).

Ce volume traite de l'océan Indien et de la mer de Chine. Port-Saïd, canal de Suez, mer Rouge, Obock, Aden, Pondichéry, Bangkok, Saïgon, Pnohm-Penh, tels sont les titres des différents chapitres. L'auteur montre l'état actuel de l'Extrême-Orient; il raconte les événements récents qui l'ont déterminé à écrire son livre ; il nous fait assister au couronnement du roi actuel de Siam, à la conclusion du traité de 1874 entre la France et l'Annam et aux modifications politiques

introduites successivement dans le royaume du Cambodge. Le grand public accueillera avec faveur ce nouvel ouvrage : l'Extrême-Orient se transforme lentement ; on élargit le canal de Suez, afin de livrer un passage rapide aux navires de plus en plus nombreux qui relient les extrémités opposées de l'île immense formée par l'Europe et l'Asie réunies ; la civilisation occidentale ébranle la grande muraille de Chine et le régime des castes hindoues. Comment l'Europe doit-elle envisager ce grand mouvement ? Il nous semble qu'en tout cas, elle ne saurait prêter une attention distraite à cette fermentation qui agite sourdement 7 à 800 millions d'âmes. A ce titre, les observations d'un témoin oculaire présentent un réel intérêt.

L'ouvrage est illustré de seize gravures d'après les dessins de l'auteur.

En vente chez Firmin-Didot, **Le Cheval du Bourgeois et du Sportsman**, par V. de Loncey, 1 vol. in-18, fig. par V. de Loncey. Prix : 4 fr.

En Angleterre, parmi les nombreux ouvrages dus au génie de cette nation essentiellement équestre, il en est un qui depuis 50 ans jouit d'une vogue toute particulière : c'est *le cheval* (the Horse). De plus savants traités ont été écrits sur telle ou telle particularité de la science hippique ; mais aucun, affirment nos pratiques voisins, n'envisage le cheval de luxe dans ses services usuels et journaliers, d'une façon plus complète et plus « à la portée de tous » que celui-là.

Un pareil livre manquait en France.

Un écrivain compétent, M. V. de Loncey, en rapports continuels depuis nombre d'années avec le public que le cheval intéresse, a entrepris cette tâche et l'a menée à bien d'une façon remarquable.

Le Cheval du Bourgeois et du Sportsman est divisé en trois parties.

La première s'adresse au *propriétaire de chevaux*, habitant la campagne ou la ville, que son ignorance des mille détails des écuries et remises de maître, de l'entretien et de la conservation des voitures et des harnais, met trop souvent à la merci d'un personnel qui l'exploite et de fournisseurs qui le grugent. Pour celui qui vit sur ses terres une partie de l'année et qui désirerait : soit donner les premières notions d'équitation à un futur volontaire, soit faire d'un jardinier de confiance un cocher, l'auteur a condensé dans un chapitre : *Ecole du cavalier* et *du cocher chez soi*, toutes les instructions nécessaires. A lire également dans cet ordre idées : le *premier dressage* à la *selle* et à la *voiture* du jeune *poulain*; le *traitement curatif pratique* à,

domicile, des *chevaux malades* ; les conseils pour l'*achat d'un cheval*, etc.

La deuxième partie vise tout spécialement l'*amateur* qui a le goût du cheval. A celui-là nous recommanderons les trois chapitres suivants : le *cheval de chasse en France* et en Angleterre, entraînement, mise en condition ; le *manuel du trotteur*, dressage à la selle et à la voiture ; le *cheval d'armes* en France et en Allemagne.

La troisième partie, le *sportsman*, répond à un besoin qui s'est généralisé depuis que les courses ont pris en France une aussi grande importance. Le public — non initié — ne comprend rien la plupart du temps aux comptes rendus publiés par les journaux. Les expressions techniques, les mots anglais de plus en plus en usage, sont, pour le plus grand nombre, du grec ou de l'hébreu : il manquait en conséquence un guide explicatif, une sorte de *vade-mecum*, permettant aux lecteurs de s'orienter à travers ce langage de convention. M. H.-V. de Loncey a résumé et expliqué, dans quelques pages claires et précises, tout le mécanisme du turf.

Bibliothèque scientifique contemporaine à 3 fr. 50 le volume. — J.-B. Baillière et fils. — Nouvelle collection de volumes in-16, comprenant 300 à 400 pages, imprimés en caractères elzéviriens et illustrés de figures intercalées dans le texte. La *Bibliothèque scientifique contemporaine*, d'un format commode et d'un prix modique, s'adresse à tous ceux qui, désireux de ne pas rester étrangers au mouvement scientifique de leur époque, n'ont ni le temps ni la facilité de recourir aux sources.

Les questions d'actualité sont présentées avec des développements en rapport avec leur importance, et débarrassées des formules techniques ; les nouvelles découvertes et les nouvelles applications de la science sont exposées à mesure qu'elles se produisent ; les recherches originales sont vulgarisées par leurs auteurs.

Ménager le temps du lecteur et lui présenter ce qu'il a besoin de connaître sous une forme condensée et attrayante, tel est le but que se proposent les auteurs qui ont promis leur concours à cette œuvre de vulgarisation.

Aucune traduction n'est admise à prendre place dans la collection : il n'est publié que des livres originaux, par des auteurs écrivant en langue française.

Parmi les plus illustres représentants de la science, qui concourent à la rédaction de la *Bibliothèque scientifique contemporaine*, nous citerons : MM. de Quatrefages, Albert Gaudry, Claude Bernard, de l'Institut et du Muséum, M. Fouqué, de l'Institut et du Collège de France ; MM. Duclaux et

Velain, de la Faculté des sciences; MM. Ed. Perrier et B. Renault, du Muséum; MM. Brouardel et A. Gautier, de la Faculté de médecine; M. G. Planté, lauréat de l'Institut; MM. Bouant et Maurice Girard, de l'Enseignement secondaire; M. Foville, inspecteur des établissements de bienfaisance; M. de Baye, de la Société des antiquaires de France; M. Knab, de l'École centrale; MM. Riant, Gazelowski, Moreau (de Tours), etc.

Paris n'est pas seul à fournir à la *Bibliothèque* ses collaborateurs. Au nombre des savants qui lui prêtent le concours de leur talent, nous citerons : MM. Baunis, A. Charpentier, Bleicher, Léon Garnier, Schmitt et Vuillemin, de la Faculté de Nancy; M. Azam, de la Faculté de Bordeaux; MM. Cazeneuve, Loret et Max Simon, de la Faculté de Lyon; MM. Marion et Heckel, de la Faculté de Marseille; MM. Moniez, Debierre, de la Faculté de Lille; M. Imbert, de la Faculté de Montpellier; M. Girod, de la Faculté de Clermont-Ferrand; MM. Bourru et Burot, de l'École de Rochefort; M. Lefèvre, de l'École de Nantes; M. de Saporta, correspondant de l'Institut, à Aix; M. de Folin, à Biarritz; M. Cullerre, à la Roche-sur-Yon: M. Ferry de la Bellone, à Apt, etc.

En Belgique et en Suisse, M. Léon Frédéricq, de l'Université de Liège; M. Dollo, aide-naturaliste au Muséum de Bruxelles; M. Herzen, de l'Académie de Lausanne.

Dans le cadre de cette *Bibliothèque* sont comprises toutes les sciences physiques, chimiques, naturelles et médicales.

Parmi les sujets traités, nous signalerons :

En astronomie et en météorologie : la Prévision du temps, les Phénomènes électriques de l'atmosphère, les Merveilles du ciel.

En physique : le Microscope, la Lumière et les Couleurs, les Anomalies de la vision.

En chimie: le Lait, la Coloration des vins, les Ferments et les Fermentations, l'Eau.

En applications industrielles des sciences : la Photographie, la Galvanoplastie et l'Électro-métallurgie, la Navigation aérienne, la Télégraphie moderne.

En agriculture : la Truffe, les Abeilles, l'Alcool.

En minéralogie et en géologie : les Tremblements de terre, les Vosges, les Minéraux utiles, les Volcans, les Glaciers.

Enfin sur toutes les sciences d'excellents volumes ont été publiés. (*Demander le catalogue.*)

HENRI LITOU.

IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 15 septembre 1888.

Nous avons entendu, dans notre dernier numéro, Tolstoï prétendre que les philosophes ne servaient pas à grand'chose, si ce n'est à se faire payer fort cher des travaux, dits scientifiques, dans lesquels il n'y a rien que des idées vagues et qui ne prouvent absolument rien : Le système adopté aujourd'hui, à la mode, disons le mot, sera rejeté demain, et plus on avance dans la métaphysique, plus on s'aperçoit qu'au fond l'insondable garde son secret.

J'admire toujours un métaphysicien : c'est généralement un monsieur qui répète ce que tous les autres métaphysiciens ont dit depuis les siècles des siècles, et qui, cependant, est absolument convaincu que les théories qu'il développe sont sorties, seulement, de sa puissante cervelle, de sa pensée géniale.

M. P. Poulin, dans le volume qu'il vient de publier, **Le Dieu non être,** nous paraît se faire une bile immense pour une chose qui nous est parfaitement égale. Il conçoit une divinité à sa fantaisie et expose ses idées à ce sujet. Il raisonne ou déraisonne, selon que l'on voudra bien accepter ses théories ou que, mieux avisé, croyons-nous, on les laissera passer et disparaître comme tant d'autres.

Ce qui fait la force des philosophes c'est qu'on ne les comprend pas, et s'ils se faisaient comprendre, peut-être bien ne trouverait-on que du vide là où, faute de pouvoir discuter, on leur accorde que l'on n'est pas à la hauteur de leur génie.

Voici quelques pages du livre de M. Poulin, pages dans lesquelles il veut démontrer *que Dieu comme créateur ne peut ni être, ni être pas*; les déductions en sont tellement dans les nuages que j'aime mieux laisser à mes lecteurs le soin d'en percer les voiles épais.

« I. — Comment, sans porter atteinte à l'éternité et à l'unité de Dieu, le mettrons-nous à l'œuvre ? Admettre la création, comme si quelque chose se pouvait faire de rien, n'est-ce pas reconnaître au moins que le monde a eu

un commencement ? Un moment aurait donc été, si rapide qu'on l'imagine, où Dieu était sans que le monde fût. Donc, Dieu, par le fait de la création, tombe dans le temps et cesse d'être Dieu. Donc, si Dieu n'est pas créateur, il n'est rien, puisqu'il est sans avoir de raison d'être ; et s'il est créateur, il n'est encore pas Dieu et n'est encore rien, puisque par là, existant dans le temps, il est essentiellement homme comme nous.

« J'insiste : on dit Dieu, cause première ; or, comment Dieu qui est *cause* ne précède-t-il pas le monde qui est *effet* ? N'implique-t-il pas que la cause et l'effet soient absolument contemporains ? Dieu, pour produire le monde, a eu d'abord à le concevoir. Or, concevoir le monde et le faire être, ne sont-ce pas là deux actes différents et successifs ? Entre la conception d'un plan et son exécution, n'y a-t-il pas nécessairement un intervalle, une séparation quelque minime qu'on la suppose ?

« C'est comme créateur que Dieu est proclamé intelligence suprême, et il y a lieu en effet de s'extasier sur les merveilles du mécanisme de l'horloger, si l'horloge a eu un fabricateur, s'il y a un horloger : car peut-ce être autrement qu'à force d'études, de méditations, de combinaisons, que l'horloger a trouvé le mécanisme de l'horloge, que Dieu a découvert et réalisé la constitution du monde ? Mais n'est-ce pas trop d'antropomorphisme que d'imaginer Dieu, à aucun moment, livré à un calcul, à un effort intellectuel quelconque ? Et si pourtant on veut que l'éclosion du monde soit résultée d'un simple acte de la volonté de Dieu, sans aucuns calculs, aucunes combinaisons, aucuns *motifs* — toutes choses que lui ôteraient son essence, — ne voit-on pas que Dieu tombe ainsi d'anthropomorphisme en automatisme, et qu'il n'y a non plus lieu d'admirer les merveilles de l'univers *que si elles étaient éternelles ?* Force ne nous est-il donc pas de reconnaître que l'essence merveilleuse du créateur et le fait merveilleux de la création sont des idées inconciliables ?

« II. — Dieu ne peut être intelligence suprême, sans être, *ipso facto*, toute connaissance ou toute science.

« Mais connaître toutes choses, c'est connaître plusieurs choses différentes, et nous trouvons ainsi en Dieu de la division, comme nous y avons trouvé de la succession ; car, si toutes choses pour Dieu n'en formaient qu'une, qu'est-ce que Dieu connaîtrait ? N'est-ce pas de la connaissance des parties que dépend la connaissance du tout. Donc, ou la connaissance pour Dieu n'existe pas, ou elle a un caractère tout aussi anthropomorphique que sa bonté, sa miséricorde, sa justice, et toutes les qualités enfin que nous lui attribuons, parce que nous les trouvons en nous, et par lesquelles il tombe comme nous dans le temps.

« C'est par la création, qui seule donnerait à Dieu sa raison d'être, que

nous démontrons l'impossibilité de ce qui serait son essence, et ce n'est pas en exonérant Dieu de la création que nous couperions court à l'anthropomorphisme.

« III. — Malebranche, il est vrai, exprimait le regret que Dieu eût daigné prendre la « condition basse et dégradante de créateur » ; mais quel rôle l'illustre philosophe imaginait-il donc pour Dieu, qui ne compromît pas sa dignité ? Etait-ce de n'en avoir aucun ? Ce que seul comporterait la majesté divine, serait-ce un éternel repos, une éternelle inaction, conséquemment une éternelle inutilité ? C'est à peu près ce que rêvait Aristote, en ne voulant Dieu que renfermé dans une éternelle contemplation de lui-même. Mais, outre qu'on ne voit pas ce qu'un Dieu étranger au mouvement et au gouvernement du monde, et tout semblable à ces monarques d'une autre époque de notre histoire qu'on appela rois fainéants, pourrait trouver en lui pour objet de sa propre contemplation, est-ce que, pour s'admirer à tort ou à raison, il ne faut pas toujours raisonner ou déraisonner, ce qui est *encore* raisonner ; et dans le gîte même où le confine Aristote, un Dieu *songeur* — lors même qu'il *n'argumenterait pas*, — ne resterait pas encore un anthropomorphe bien caractérisé ?

« A cette objection, pourtant, comme à toutes celles d'où il résulte qu'on ne saurait refuser ni accorder à Dieu le raisonnement, les théistes trouvent un *distinguo* à nous opposer : Dieu, disent-ils, ne raisonne pas quant à la forme qui est un développement, mais il aperçoit immédiatement les conséquences dans les principes ; et ainsi, le raisonnement, s'il n'est pas pour Dieu comme pour nous, une *déduction*, est au moins *une intuition*. — Nous répondons que le développement n'est pas seulement une *des formes*, mais l'*essence même* du raisonnement — tout raisonnement étant essentiellement une déduction : — et que, à supposer que le raisonnement se séparât de l'intuition, on ne concevrait pas celle-ci possible là où n'existerait pas celui-là. Je demande si la sauvage de l'Aveyron, avant d'avoir le verbe, avait des intuitions. On nous dit que Dieu voit immédiatement les conséquences dans les principes, mais s'il les distingue seulement, n'est-ce pas assez pour qu'il y ait dans son acte de la division et de la succession ?

« Ne voit-on pas enfin que la nature de la chose créée ne compromet pas moins l'unité de Dieu que le fait de la création ? « Comment imaginer, disent les théistes, que Dieu, qui est *unité*, *simplicité*, puisse procéder le monde qui est *quantité*, *multiplicité* ? Comment *l'un* a-t-il pu produire ou simplement concevoir *le multiple* ? » Mais nos auteurs n'exposent ces difficultés que par amour-propre, pour qu'on sache qu'ils ne les ignorent pas, sans aucun souci

d'ailleurs de la solution. Et quand, au lieu que, selon la loi naturelle, la nature de l'effet doit participer de la nature de la cause, la création veut que la cause et l'effet répugnent entre eux et s'excluent mutuellement, ce n'est pas pour si peu que nous repousserions la création !

« IV. — Quant à l'hypothèse de la coéternité de Dieu et du monde qui rend Dieu inutile, pourquoi en parlerions-nous, ne pouvant rien en dire, sinon qu'ôter de manière ou d'autre à Dieu la création, c'est le supprimer pour ne pas l'amoindrir ? »

Nous sommes des hommes, et nous raisonnons au point de vue humain, et pour parler de cet Absolu que nous cherchons toujours en vain, il faudrait que nous fussions nous-même cet Absolu ; or, hélas! nous n'en sommes pas là.

Je ne sais encore quelles seront les conclusions du volume que prépare M. Emile Ferrière, **La Cause première et la Connaissance humaine**, mais il pourrait se faire qu'elles soient négatives, en ce sens que cette cause première est insaisissable. Lorsque l'ouvrage paraîtra, nous verrons. Pour l'instant, M. Emile Ferrière publie une étude sur **La Vie et l'Ame**. Ce livre, le second d'une trilogie dont le but est de démontrer l'unité de substance au moyen des faits positifs, à l'exclusion de tout argument *à priori*, est la suite de **La Matière et l'Énergie**, le second de cette trilogie. C'est une synthèse scientifique au profit de la philosophie. L'œuvre de M. Ferrière est très attachante, c'est de la vulgarisation scientifique, et non pas une discussion métaphysique qui « fait hérisser les crins du lecteur », ainsi que l'auteur le dit si spirituellement dans sa préface. Et maintenant, quelle est la conclusion de cette étude sur la vie et l'âme? La réponse se déduit naturellement de cette discussion scientifique, et démontre la nécessité d'une Cause première dont le problème sera posé ainsi dans le troisième volume que nous attendons avec la plus vive impatience :

1° La Cause première est-elle immanente au monde, c'est-à-dire ne fait-elle qu'un avec lui? En d'autres termes, la substance est-elle unique ?

2° La Cause première est-elle transcendante au monde, c'est-à-dire est-elle distincte du monde et supérieure à lui. En d'autres termes, y a-t-il deux substances ?

Il est intéressant de savoir comment on arrive à une synthèse des différentes doctrines qui ont cours dans l'histoire, comment chacune d'elles exprime un

élément de la réalité, mais en néglige un autre; comment le phénomène, ordinairement tenu pour inactif, déterminé, instable, fini, discontinu, physique, etc..., est aussi actif, libre, permanent, infini, continu, psychique, etc...; comment enfin, malgré l'obscurité qui enveloppe les choses à un certain moment, sous une certaine face et dans certains faits, on peut prétendre à une systématisation régulière s'élevant jusqu'à l'unité suprême.

Toutes ces questions sont traitées avec une simplicité qui n'exclut pas l'élégance dans le livre que M. Gourd, professeur à l'Université de Genève, vient de publier sous le titre : **Le Phénomène**. C'est une esquisse de philosophie générale de très haute portée.

M. Albert de Nocée a créé une collection, l'**Anthologie contemporaine des écrivains français et belges**, qu'il nous est agréable de faire connaître et de recommander à nos lecteurs, d'abord parce qu'une pareille collection est le complément d'une bibliothèque et formera une lecture des plus variées, ensuite parce que le directeur de cette publication nous paraît avoir fait un excellent choix dans les morceaux qui composent chaque fascicule se rapportant à un poète ou à un prosateur.

Ecrivain de mérite, témoin la page que nous cueillons, plus bas, dans ses œuvres, M. de Nocée a les qualités nécessaires pour faire un choix judicieux au milieu de tant d'œuvres qui sollicitent chaque jour l'attention du public lettré, mais qui se trouvent perdues dans le flot montant — une véritable inondation — de livres et volumes de toutes sortes qui paraissent chaque jour. Voici donc tout d'abord M. de Nocée lui-même que nous présentons avec une étude très naturaliste, mais naturaliste dans le bon sens : Remarquez combien ce petit tableau est plein de vérité, c'est une minute de la vie de chaque jour, et cependant combien cet instant d'oubli d'une fille de campagne laisse bien à l'esprit tout un monde de réflexions !

C'ÉTAIT LE SOIR

« C'était le soir ; c'était l'heure où les amoureux,
« Moins timides, tout bas osent se faire entre eux
« Les tendres questions et les douces réponses.
« Le couchant empourprait le point noir des quinconces
« Lentement descendait l'ombre, comme à dessein ;
« Le vent, déjà plus frais, ridait l'eau du bassin
« Où tremblait un beau ciel vert et moiré de rose :
« Tout s'apaisait...

« François Coppée. »

« Vers six heures, — comme le vent, subitement changé, avait maintenant des caresses fraîches, presque mordantes, — les chaises du « *Parc* » commencèrent à se dégarnir.

« Il se fit partout des vides, tandis que la foule descendait lentement vers la ville. Et cela faisait une cohue bariolée de toilettes pâles où le bleu dominait, se détachant sur le blanc intense du tablier des nourrices et des longues jupes des enfants.

« Là-bas, du côté de la rue Ducale, on voyait scintiller avec de vives étincelles les cuivres et les sabres de la musique des Guides qui piétinait, en s'éloignant, dans la poussière grise et montante.

« D'ici, de là, une bonne soulevait vivement un beau bébé joufflu, qui, inconscient, roulait ses mollets nus dans le sable, le secouait avec un « debout, sale gamin !... » et lui tapotait bruyamment sa robe défraîchie. De fortes nourrices s'en allaient d'un pas mou et cadencé, en traînant derrière elles de petits hommes en herbe qui tantôt admiraient aux kiosques, les yeux écarquillés, leur petite bouche grande ouverte, les images des journaux illustrés pendus à des ficelles par des chevilles de bois comme le linge qu'on fait sécher.

« La grande allée qui conduit de la place du Palais à la rue de la Loi devenait de plus en plus déserte, tandis que dans les allées latérales, déjà solitaires et muettes, l'ombre emplissait leur profondeur pleine de mystère.

« Sur tout cela, la nuit tombait rapide...

« Non loin du bassin, — autour duquel, à genoux et leurs petites mains appuyées sur le bord, quelques enfants s'attardaient à poursuivre d'un œil étonné les courses folles des poissons rouges, — une nourrice flamande était assise sur un banc, le pied droit lourdement posé sur la roue d'une voiturette, où un bébé dormait béatement, poings fermés.

« Parfois, elle jetait un regard furtif du côté d'un jeune militaire qui, assis à l'autre extrémité du banc, tortillait fiévreusement sa moustache, sans un mot.

« Enrubannée comme les bêtes primées aux concours agricoles, la poitrine large, volumineuse, avec des yeux fades regardant toutes choses sans rien fixer, elle avait vingt-deux ans, bien qu'on lui en eût donné davantage, tant était grande la lassitude molle de tout son être avachi.

« Lui, paraissait plus jeune : Il avait de grosses mains rouges et tenait dans l'une d'elles des gants blancs affreusement maculés de taches grises. Il était maigre. Le chapeau de carabinier, — chapeau ciré à plumes de coq, — renversé sur l'oreille lui donnait un petit air gaillard, irrésistible. Sur ses bottes cirées avec soin, les lueurs rouges de l'horizon en feu se jouaient. Il fixait hardiment la grosse fille, le sang bouillant aux tempes, l'œil allumé de braises, la face crevassée d'un large sourire heureux.

« Tout à coup, la nourrice s'écria, furieuse :

« — Ici, Georges !... Ici !...

« Un gamin de quatre ou cinq ans se dirigea de son côté, d'un pas traînard, avec des regards en dessous, prêt à pleurer. Il s'appuya des reins contre la voiture, tenant d'une main un grand cerceau et faisant de l'autre de petits signes à ses amis que leurs mamans ou leurs bonnes emmenaient l'un après l'autre.

« —... Et maintenant tu vas rester ici, ne plus bouger, ajouta-t-elle d'une voix mauvaise, ou je cogne.

« Puis, s'adressant au militaire:

« — Ça ne vous cause que des ennuis, les enfants ! »

« Il ne répondit pas, tortillant toujours sa grosse moustache. Alors elle ajouta :

« — Il fera froid, cette nuit !... »

« Le militaire murmura :

« — Oui, Madame, il fera froid.

« Un silence se fit !

« Maintenant une brise perfide soufflait, donnant sur la figure la sensation de chiquenaudes. Il faisait presque nuit. Partout la solitude.

« Le bébé, tout à coup éveillé au fond de sa voiture, se prit à tousser, faiblement.

« — Bon ! il ne manquait plus que ça ! s'écria la nourrice... Il est temps que je rentre à présent. »

« Et comme elle se levait, d'un mouvement brusque, secouant nerveusement sa mantille qui s'arrondissait autour d'elle, trop large.

« — Pardon, Madame, fit le jeune militaire, mais il me semble... A votre accent... Ne seriez-vous pas des environs d'Audenarde ?

« — Si, répondit-elle, — en se laissant retomber aussitôt sur le banc, un sourire bête sur les lèvres, reprise de son désir constant de parler, — je suis d'Etichove.

« Ils étaient du même pays, avaient des amis communs : Ils se mirent à causer, avec cette incohérence, cette volubilité de paroles inhérentes à la nature même de l'homme du peuple, ce perpétuel sautillement d'une pensée à une autre.

« Cependant, le petit Georges se demandait dans sa cervelle vide d'enfant pourquoi la bonne ne les reconduisait pas chez eux : Il faisait chaud là-bas !.. Il n'osait le lui demander, la regardant de ses grands yeux pleins d'étonnement, assise à côté d'un homme qu'il ne connaissait pas. Il tremblait de peur et de froid.

« Il faisait nuit, — nuit close, fuligineuse, chargée de tristesse. Un vent aigre sifflait entre les feuillages des vieux arbres, poussait avec colère son haleine sourde et mauvaise.

« Dans sa voiture, le bébé toussait plus fort...

« Maintenant la nourrice et le militaire s'étaient rapprochés. Ils ne se parlaient plus que par monosyllabes, comme engourdis. Il lui avait passé le bras autour de la taille et l'attirait tout près de lui. Elle, s'abandonnait, riant d'un rire bête, heureuse, alanguie. De temps en temps ils s'embrassaient fadement sur le gras des joues.

« La bouche tout près de sa nuque, le militaire glissait dans l'oreille de la bonne des mots, des lambeaux de phrases, qui la faisaient se pâmer, souriant d'aise.

« Il y a huit jours que cela s'est passé.

« Dans sa couchette de dentelles blanches, — toutes blanches — le bébé repose, plus pâle que les coussins sur lesquels il est étendu. Il se meurt. A chaque instant sa face gonflée, rongée par la fièvre, se rougit, — pourpre de sang, — ses yeux s'élargissent pleins d'effroi ; ses bras convulsés se tordent affreusement et une toux sèche déchire sa petite poitrine, mauvaise, criarde, gémissante. On dirait un long et lugubre aboiement d'un accent hoqueté.

« Le docteur vient de sortir, désespéré. Les parents rappelés de voyage, sanglotent dans la chambre à côté, le visage pâli par l'insomnie, l'angoisse, la douleur.

« A la lueur vacillante d'une veilleuse, la nourrice, dans un coin de la chambre, veille près du bébé..

« Et elle pense au jeune militaire qu'elle n'a plus revu depuis la première rencontre ; elle pense aux baisers dont il l'a saturée, aux étreintes dont il la serrait si follement :

« Et souriant, elle murmure :

« C'était le soir... »

Puis voilà le décadent **Stéphane Mallarmé**, avec ses vers si curieusement façonnés et sa prose toute en couleurs chatoyantes, et qu'il faut lire vec une attention soutenue si l'on en veut comprendre le charme. Là c'est la *Prise marine* :

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir : Je sens que des oiseaux sont ivres

D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe,
O nuits ! ni la clarté déserte ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend,
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai ! Steamer balançant la mâture,
Lève l'ancre par une exotique nature !
Un Ennui, désolé pour les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et peut-être. les mâts, invitant les orages,
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
Perdus sans mâts, sans mâts, ni fertiles ilots...
Mais, ô mon cœur, entends le chants des matelots !

Ici c'est le *Frisson d'hiver.*

« Cette pendule de Saxe, qui retarde et sonne treize heures parmi ses fleurs et ses dieux, à qui a-t-elle été ? Pense qu'elle est venue de Saxe par les longues diligences, autrefois.

« (De singulières ombres pendent aux vitres usées.)

« Et ta glace de Venise, profonde comme une froide fontaine, en un rivage de guivre dédorées, qui s'y est miré ? Ah ! je suis sûr que plus d'une femme a baigné dans cette eau le péché de sa beauté : et peut-être verrais-je un fantôme nu si je regardais longtemps.

« — Vilain, tu dis souvent de méchantes choses...

« (Je vois des toiles d'araignées au haut des grandes croisées.)

« Notre bahut encore est très vieux : contemple comme ce feu rougit son triste bois ; les rideaux amortis ont son âge, et la tapisserie des fauteuils dénuée de fard, et les anciennes gravures des murs, et toutes nos vieilleries ! Est-ce qu'il ne te semble pas, même, que les bengalis et l'oiseau bleu ont déteint avec le temps ?

« (Ne songe pas aux toiles d'araignées qui tremblent en haut des grandes croisées.)

« Tu aimes tout cela et voilà pourquoi je puis vivre auprès de toi. N'as-tu pas désiré, ma sœur au regard de jadis, qu'en un de mes poèmes apparaissent ces mots : « la grâce des choses fanées ? » Les objets neufs te déplaisent : à toi aussi ils font peur avec leur hardiesse criarde, et tu te sentirais le besoin de les user, — ce qui est bien difficile à faire pour ceux qui ne goûtent pas l'action.

« Viens, ferme ton vieil almanach allemand, que tu lis avec attention, bien

qu'il ait paru il y a plus de cent ans et que les rois qu'il annonce soient tous morts et, sur l'antique tapis couchée, la tête appuyée parmi tes genoux charitables dans ta robe pâlie, ô calme enfant, je te parlerai pendant des heures ; il n'y a plus de champs et les rues sont vides, je te parlerai de nos meubles...

« Tu es distraite ?

« (Ces toiles d'araignées grelottent en haut des grandes croisées.) »

Lisez cette page de Marguerite Vande Wiele, l'auteur de *Lady Fauvette*, de *Maison Flamande :* c'est la peinture de la misère intellectuelle qui vient tout à coup frapper l'auteur qui a trop produit. Eh bien ! après avoir lu, on éprouve le besoin de connaître plus à fond cet écrivain, parce que l'on a pu l'apprécier par un extrait, pris dans l'anthologie, et l'on aurait sans doute passé mille fois à côté de ses ouvrages sans s'y arrêter si l'*Anthologie* ne les avait révélées.

« Oh ! la misère de cette diminution consciente de soi-même, chez le travailleur intellectuel..., qui saura la décrire de façon assez précise pour que les autres, ceux qui ne dépendent point d'un privilège aussi fragile, en comprennent les tortures ?

« Qui dira l'inquiétude constante chez ces ouvriers du Rêve, sachant trop qu'en dépit des arides études faites et de l'habileté acquise, ils trouveront quelque jour, fatalement, l'oubli indocile, la source de leur imagination tarie, et qui redoutent chaque matin, au réveil, que ce jour-là soit arrivé ?

« Bien souvent, en allant à sa table, Jean Dovey avait connu cette fugitive angoisse qui met de la sueur froide au front de l'écrivain, tandis que, mal disposé ou d'inspiration moins vive que de coutume, il songe brusquement que la flamme qui éclairait son talent s'est éteinte et qu'il se pourrait bien qu'il eût perdu le don de créer ; mais l'accident n'avait qu'une durée passagère et, avec un peu d'énergie, le romancier en avait vite raison.

« Ce jour-là, qui était le premier jour d'effort sérieux après dix-huit mois de repos, d'absolue inaction, il fut immédiatement certain que toute tentative serait vaine et, à son trouble violent, à cette agitation anxieuse et révoltée qui, tout d'abord, lui conseillait la lutte, succéda sans transition une terrible accalmie. Il s'était levé ; la plume lui était tombée des doigts et il demeurait immobile devant le feu, tout droit, très grand et très mince dans son veston d'appartement, pâle comme un spectre, hagard, anéanti :

« — Pourtant, murmurait-il tout bas, la voix changée, pourtant, j'ai eu du talent, moi !... j'ai su écrire et j'ai signé des livres qui avaient du mérite. Ils sont là...

« Et il ouvrit sa bibliothèque, avec la pensée, familière à tout artiste momentanément en peine de production, de revoir ses vieilles œuvres afin d'y puiser, en même temps que l'assurance en sa valeur, quelque rappel d'idées non encore parfaitement définies et propres à un nouveau service. Mais il eut tôt fait de constater que ce pillage de soi-même ne lui serait d'aucun secours : d'autres avaient pu trouver des charmes à ses romans... lui, les jugeait pitoyables et c'est avec un sanglot atroce qu'il les rejeta, l'un après l'autre, loin de lui, dès qu'il les eut feuilletés. Il n'y avait rien au fond de tout cela ; Jean Dovey cessant d'écrire ne laisserait derrière lui que le néant.

« Cette conviction le cingla d'un suprême coup de fouet ; l'orgueil fit ce que n'avait pu faire la volonté et, poussé vers sa table par une force impérieuse, on eût pu le voir, soudain, profondément absorbé, amoncelant les feuillets avec ardeur autour de lui, comme quelqu'un que talonne une tâche irrémissible ou une inspiration abondante. Toutefois, au contraire de ses habitudes d'expansion et d'aimable confiance à l'égard des siens, il les tint éloignés de son cabinet et ne leur parla de son œuvre qu'avec des réticences, une sorte de discrétion soupçonneuse, laissant entendre seulement qu'elle serait forte et qu'elle porterait haut la gloire de son nom. A peine descendait-il pour ses repas, et il avait renoncé même à sa promenade hygiénique, pour donner tout son temps à sa besogne.

« Des jours, bien des jours passèrent dans ce labeur opiniâtre et mystérieux, et quand Jean Dovey consentit à soumettre à d'autres son manuscrit, on comprit qu'il était fou, car la trace d'aucune écriture n'apparaissait sur le papier et, à l'exception de la première, où figurait le titre, toutes les pages de son livre étaient blanches. »

Tour à tour l'*Anthologie contemporaine* nous donne des extraits des œuvres de Ferdinand Fabre, *Julien Savignac* ; Edouard Dujardin, *A la gloire d'Antonia* ; Emile Zola, *Une Farce*, *Contes à Ninon* ; Joseph Gayda, *Ce Brigand d'Amour !* : Antoine Clesse, *Chansons* ; Mme Edmond Adam, *Voyage autour du grand pin* ; Eugène Godin, *la Populace*, *Fragments inédits* ; Charles Fuster, *Sonnets*, dont nous extrayons ce beau sonnet : *le Semeur*.

Quand le semeur s'en va, sous le ciel rude et blême,
C'est un douteux espoir qui le vient animer.
Il ne sait pas toujours si le blé va germer
Dans le sillon qu'il creuse et dans le champ qu'il aime.

Pourtant il fait sa tâche, il marche, il sue, et même,
Puisqu'un jour de repos nous pourrait affamer,
Puisque c'est son devoir d'aller et de semer,
Il va, heurtant la glèbe indifférente, et sème.

Tels, nous qui savons bien, nous qui savons trop bien
Que dans un sol ingrat il ne germera rien,
Sans croire à la moisson, semons l'idée aimée!

Nous garderons du moins, descendant au cercueil,
La suprême grandeur et l'immuable orgueil
De l'avoir prise en mains et de l'avoir semée.

C. Mendès, G. Rodenbach, L. Hennique, G. Eckhoud, L. Cladel, Mme de Montgomery, G. Guiches, Combes, M. de Grandfort, J. Rameau, L. Solvay, A. Scholl, C. Hughen, L. Descaves, J. Claretie, H. France, F. Champsaur et tant d'autres, défilent tour à tour dans cette anthologie, portant haut et fier le drapeau de la république des Lettres. Et enfin, Camille Lemonnier, avec les fragments de son œuvre superbe, *Un Mâle* ; Lemonnier sur lequel s'appesantissent les foudres ridicules d'un ministère se disant libéral,et qui cherche dans une œuvre d'art le côté érotique qui seul l'attire. Ah! pauvres Lettres, quand donc ceux qui fabriquent des lois comprendront-ils que le régime de la liberté est encore le meilleur, et que ce n'est pas à la justice à nous mesurer nos ectures ?

N'est-ce point aussi une anthologie des poètes français, le livre que vient de publier la *Société biographique de France*, **Bibliothèque des Poètes lauréats**, recueil collectif paru sous le patronage de cette société littéraire, hommage rendu aux lauréats des concours qu'elle ouvre tous les ans, sous la présidence de Mme Marie-Edouard Lenoir, de Joséphin Soulary, et sous la vice-présidence de Jéhan Madeleine.

Ah ! non, la poésie n'est pas morte chez nous, et les vaillants lutteurs, en se trouvant réunis sous une même couverture de volume, n'ont tous qu'une pensée de reconnaissance pour une Société qui les accueille, les couronne et tend la main à leurs nobles efforts.

Le Chemin de la gloire le dernier roman de Ouida, nous conduit dans ce merveilleux pays des environs de Florence. Un pauvre petit orphelin, Signa,

est recueilli par son oncle, Bruno, qui jure de se vouer à l'enfant de sa sœur ; mais comme il vit seul sur sa ferme, il charge son frère Lippo de l'élever avec ses enfants et s'engage en échange à lui donner chaque année la moitié du produit de son travail. Signa, malgré les mauvais traitements de Lippo et de Nita, sa femme, grandit au milieu de leurs enfants. En dépit de son malheureux sort, soutenu par la tendresse infinie de Bruno, son âme s'ouvre aux harmonies de la nature. En chantant à l'église, petit à petit, l'instinct musical se développe en lui, il n'aspire qu'à en apprendre plus que ne peut lui en enseigner le pauvre maître de chapelle du village : il a en lui le génie d'un grand compositeur. Il devient un jeune homme ; son cœur s'émeut ; il aime Gemma autrement qu'il n'aime sa sœur Palma : Palma est raisonnable, laborieuse, bonne, elle aime Signa d'une bonne affection : Gemma est égoïste, vaniteuse, exigeante, elle se sert de Signa uniquement pour satisfaire ses caprices enfantins. C'est le bon et le mauvais génie. Signa étudie à Bologne, à Florence, à Rome; il devient un maestro célèbre en un jour. De Milan à Naples, ses opéras d'*Actée* et de *Lamia* sont joués sur tous les théâtres. Tout cela grâce à l'inépuisable et incessant dévouement de Bruno, qui sacrifie tout à la gloire de son enfant d'adoption. Signa retrouve Gemma, devenue une courtisane célèbre. Son génie se perd à ce contact funeste. Bruno l'apprend et n'hésite pas à commettre un crime pour sauver l'âme du fils de Pippa. En se voyant abandonné par Gemma, Signa se tue. Bruno monte sur l'échafaud en priant pour son enfant. Ce dénouement grandiose dans son horreur termine admirablement ce roman, un des meilleurs et des plus attachants de Ouida. Drame, poésie, art, sentiment, tout s'y trouve réuni. Nous n'en dirons pas davantage, nous ne saurions donner qu'une idée insuffisante du charme et de l'intérêt de ce livre tout à fait hors ligne. Nous en donnons le 1er chapitre :

« Ce n'était qu'un petit garçon qui chantait dans l'été, qui chantait comme chantent les oiseaux dans les bosquets, les cri-cris la nuit dans les blés, les passereaux tout le long du jour, au soleil, dans les grands arbres.

« Rien qu'un petit garçon avec des yeux noirs, des pieds nus, un cœur ardent, qui conduisait ses moutons et ses chèvres, qui portait ses feuilles de roseaux et de millet, ou, quand l'époque venait, qui vendangeait comme tout le monde, dans le beau pays de Signa.

« Peu de gens s'occupent beaucoup de notre Signa, et de tout ce qu'il a vu et connu. Peu de gens même en connaissent quelque chose, s'ils en connaissent seulement le nom. Assise a son saint, Pérouse a ses peintres, Arezzo son poète, Sienne sa vierge, Settignano son sculpteur, Prato sa grande carmélite, Vespignano son pâtre inspiré, Fiésole son peintre des anges, et le village de

Vinci son glorieux maître. Toutes ont des poètes qui les ont célébrées. Mais Signa n'en a pas, quoique son nom, comme un joyau dans la tombe d'un vieux roi, repose dans les vieilles chroniques, toujours mentionné depuis les Latins, alors qu'elle s'appelait d'abord Signonne : étendard de guerre sur la montagne.

« Elle est si vieille notre Signa, que nul homme ne pourrait raconter ce qu'elle a vu dans le cours des siècles ; mais sur dix mille voyageurs, aucun n'y pense. Les habitants tressent de la paille, le chemin de fer de la côte la traverse : voilà tout ce qui la rattache au reste du monde.

« Les voyageurs vont et viennent de la mer à la ville, de la ville à la mer, par la grande voie ferrée ; peut-être jettent-ils un regard sur les sombres murs en ruines, sur les maisons blanches des falaises, sur les grand fleuve aux riants rivages, sur les montagnes bleues, couvertes de peupliers à leur base et de pins à leurs cimes, et ils se disent entre eux : c'est Signa !

« Voilà tout : ils lui jettent un coup d'œil et continuent à travers la campagne verte et dorée du Val d'Arno. Signa n'est pour eux qu'un endroit où ils s'arrêtent pendant une seconde. Pourtant elle mérite d'être connue, Signa.

« Elle est si antique, si calme et si belle aussi à sa manière ; elle évoque de si grands souvenirs ; et comme les femmes âgées qui gardent les roses fanées des jours d'amour, elle conserve tant de lauriers ! Autrefois, au temps de la République, ses enfants se détournaient de la charrue ou posaient la rame pour le dire avec orgueil à l'étranger ; c'était une véritable Amazone et l'Artémise des montagnes, présentant bravement son sein à tous ses ennemis, et ils étaient nombreux, qui, le glaive et la torche à la main, des sauvages régions de l'Apennin ou de la mer, descendaient pour dévaster et brûler les campagnes et porter la famine et la guerre jusqu'aux portes de Florence.

« Ces temps ne sont plus.

« L'époque de sa gloire est passée. C'est une ville à l'aspect terne et tranquille, dont les pieds baignent dans l'eau, dont la tête domine la montagne, qui regarde le lever de l'aurore et voit le soleil couchant se refléter dans la rivière ; en été, elle est étoilée de lampyres et sous la chaleur accablante du milieu du jour, elle paraît dormir et rêver... elle est si vieille ! Ses murs tombent en ruines. La cloche de la messe se balance en haut des campaniles. Les forts sont devenus des fermes. Les vignes croissent où flambaient les couleuvrines ; sur les routes sillonnées autrefois par les lances, on voit passer çà et là des bœufs blancs et d'élégantes mules, et les paysans chantent à leurs charrues, là où résonnaient autrefois les armées et les envahisseurs.

« Les chemins sont étroits, aux pierres saillantes ; la poussière de l'été y est

épaisse, la boue de l'hiver lourde ; nombreuses sont ses chaumières et pauvres ses habitants ; oui, c'est vrai... mais elle est belle à bien des titres et digne de la méditation d'un savant et de la tendresse d'un artiste. Seulement le poète n'arrive pas à la faire connaître et aimer au monde, comme une simple ligne, sur les feuilles d'automne emportées par le vent, l'a fait de Vallombrosa.

« Mais où Signa est belle, c'est par les antiques murailles en ruines de sa citadelle qui s'élèvent toutes blanches dans le ciel bleu ; c'est par ses ponts dont les arches franchissent hardiment la rivière ; par le soleil qui dore tout : le sable, les coteaux et les meules de paille ; par ses sombres voûtes ogivales, où l'on voit jouer les petits enfants, gracieux comme des chérubins ou des amours de la Renaissance ; par les linteaux, les modillons des charpentes de bois sculpté, vieilles de plus de quatre siècles, sous lesquelles tout le monde travaille : tonneliers, savetiers, tresseuses de paille ; par ses portails aux grilles finement ouvragées comme des toiles d'araignées, et où ne passent plus que des mules dociles chargées de fleurs, des charrettes de foin perdant de l'herbe, ou des chariots de nouveau vin ; par ses villas, anciennes forteresses de l'époque guerrière, qui jettent leur note blanche sur les crêtes au milieu des noirs cyprès répandus autour d'elles comme des sentinelles des blés : par des vignes traversées par des chemins verts qui gravissent la colline où le raisin, le pin et le myrte répandent leurs parfums.

Oui, voilà où Signa est belle, surtout dans le long, brillant et radieux été, l'été où le rossignol chante partout nuit et jour, l'été qui semble dorer presque toute l'année, car il vient avec les feuilles et s'en va avec elles ; l'été qui s'annonce par les narcisses des prés, ces chambellans dorés de la cour des fleurs, et qui finit comme le ferait un roi, sur un lit pourpre d'anémones, quand la cloche de la fête de tous les saints sonne son *requiem* de colline en colline. Signa s'ébat au milieu de toute cette splendeur du climat de la Toscane, et tout semble chanter autour d'elle, depuis la cigale qui chante tout le jour, par la plus forte chaleur, jusqu'aux mandolines qui font tressaillir les feuilles le soir, quand les paysans accompagnent leurs chansons d'amour. L'été, le chant, le soleil : Signa est jetée là comme un bouclier de chevalier brisé dans le combat, qui serait tombé parmi les roses et où l'alouette aurait fait son nid.

« Un jour d'été, Signa célébrait la Fête-Dieu avec plus de pompe et de chants que d'habitude. Les cloches sonnaient dans toute la plaine et sur tous les coteaux, et les paysans accouraient de tous les villages éparpillés aux alentours comme des nids de rouges-gorges, parmi les oliviers et les bouquets d'arbres. Avec leurs longs vêtements blancs, leurs capuchons bleus, leurs cierges dans les mains, descendant des maisons grises à travers les épis et les

coquelicots, on eût dit des personnages de Fra Bartelomes ou de Ghirlandajo : les petits enfants, en robes blanches, causaient devant, avec leurs guirlandes de fleurs encore humides de rosée. C'était la fête de Cérès transmise à travers les siècles, quoiqu'on l'appelat la Fête-Dieu, c'était peut-être les hymnes de Cérès qu'ils chantaient, et Virgile aurait pu les regarder avec un sourire de bonheur, tandis qu'ils passaient à travers les blés et les branches des cerisiers.

« L'ancienne religion vit sous la nouvelle, et l'ancien culte n'est pas mort, ici dans ce pays d'Horace et dans ces champs où errait Proserpine. Les gens sont encore païens ; ils n'ont fait que prendre le nom de chrétiens et mêlent ensemble dans leurs chansons Cupidon et la Vierge.

« Il faisait un très beau temps d'été. La moisson était sûre et la vigne promettait une abondante vendange. Le doux vent d'Ouest soufflait de la mer, mais pas trop fort, seulement assez pour répandre le parfum de l'acacia et agiter les lauriers-roses.

« Les campagnards étaient joyeux et venaient en foule à la Fête-Dieu, des fermes les plus isolées sur le haut des montagnes ; et à toutes les chapelles des villas éparses le long des collines ou au milieu des vignes de la vallée, une cloche sonnait au-dessus d'une porte ouverte.

« La principale cérémonie était à Signa, qui était sortie de ses usages habituels et avait de la musique pour le grand office, en raison de la visite d'un célèbre évèque dans le voisinage ; toutes les routes, les rues, les ruelles étaient balayées, ornées, arrosées ; à maintes fenêtres, il y avait des pots de lis blancs ou orangés, et sous beaucoup de sombres voûtes, des groupes de petits enfants sur les mignonnes épaules desquels il eût paru tout naturel de voir des ailes roses ou azurées, telles que Il Beaoto en donnait à ses chérubins.

« La procession sortit des blanches murailles en haut de la falaise, descendit le sentier de la colline, traversa le pont et pénétra dans Lastra jusqu'à la petite église de la Miséricorde. Des bannières de soie s'agitaient majestueusement, leurs franges d'or étincelaient et ondulaient. les ornements des prêtres étaient éclatants de couleurs et de broderies, des guirlandes de fleurs et de feuillages étaient suspendues ; les croix et les dais rouges se balançaient ; puis venaient tous les paysans habillés de blanc, par dizaines, par vingtaines, par centaines, et les enfants de chœur chantant au soleil.

C'était Signa revenue au Moyen Age ; Fra Giovanni se serait arrêté pour observer et peindre tout ce tableau, ou bien Marcillat en eût fait une verrière avec l'azur du ciel comme fond, et les rayons obliques du soleil du matin comme des rayons qui, du trône de Dieu, seraient arrivés sur la terre.

« La procession descendit la colline, traversa le pont avec ses arches irrégulières, ses rives vertes, et l'eau brillant au-dessous ; sur le sable, la paille étendue séchait ; plus loin on apercevait les premières collines avec leurs pins maussades et leurs découpures de fonds blancs, et par delà, perdues dans la brume bleue, les montagnes.

« Tous chantaient gloire à Dieu, de leurs poitrines fortifiées par l'air de la montagne, et de leurs lèvres mélodieuses par l'héritage de la mélodie : les hommes, les femmes, les enfants, tous chantaient, depuis le vieil évêque à cheveux blancs portant le Saint-Sacrement, jusqu'au petit enfant de quatre ans se tenant aux jupes de sa mère.

« Mais au-dessus de toutes les voix, une voix s'élevait, plus douce et plus claire que les autres, et semblait monter jusqu'aux cieux, comme le chant d'une alouette par une matinée d'été. Ce n'était qu'un petit bonhomme qui chantait, un petit garçon de Lastra, Signa, le plus pauvre de tous, portant un froc blanc, propre, mais d'étoffe grossière, et une couronne de coquelicots sur ses cheveux châtains ; un tout petit bonhomme, âgé de dix ans au plus, aux membres grêles et hâlés, à la figure maigre et pensive, aux sourcils droits de son pays, aux yeux noirs et profonds tout rêveurs, aux pieds nus, aussi légers peut-être que ceux d'un lièvre sur l'herbe sèche et jaune, ou sur les pierres dures et pointues.

« Il était toujours affamé et toujours faible, aussi misérable et aussi pauvre que peut l'être une créature humaine, et il savait ce que c'est que d'être battu, comme n'importe quel chien de ferme. Il habitait avec des gens qui le malmenaient plus souvent qu'ils ne lui donnaient à manger. Il était presque toujours grondé et expiait les fautes des autres. Il n'avait jamais eu un vêtement complet, ni une paire de souliers dans toute sa vie. Il gardait les chèvres sur les collines tristes et doucement parfumées au-dessus de Signa, et supportait comme elles le vent et le froid, la chaleur et la tempête. Et cependant, par la grâce de Dieu et la gloire de l'enfance, il était bien heureux quand il passait sur le pont, au milieu de la poussière blanche, chantant son cantique derrière les prêtres, dans les processions de la Fête-Dieu.

« Car il avait la musique dans la tête et dans le cœur ; les millions de feuilles et l'eau brillante semblaient chanter avec lui, et il ne sentait pas les cailloux lui meurtrir et lui brûler les pieds quand il chantait tout ce qu'il avait dans sa petite âme, à la rivière, au ciel et au beau et lumineux mois de juin ; il était tout à fait heureux quoi qu'il ne fût pas plus dans le monde qu'un grain de blé noir ou une touffe de romarin, et il ne sentait pas la dureté des pierres sous ses pieds ni leur chaleur, en s'en allant pieds nus le long de la rue, parce qu'il regardait toujours la lumière du ciel, s'attendant à le voir

s'entr'ouvrir et à apercevoir les figures d'enfants ailés, à la tête bouclée, sortant de derrière les rayons du soleil, comme dans les peintures anciennes des chapelles des villas.

« Les prêtres lui disaient qu'il le verrait bien sûr, s'il était bon, et il avait été bon, ou au moins il avait essayé de l'être, mais les cieux ne s'étaient encore jamais ouverts.

« C'est bien difficile d'être bon, quand on est tout petit et qu'on a bien faim, quand on a beaucoup de bâtons pour vous battre et pas les lèvres d'une mère pour vous embrasser.

« Mais il essayait à sa petite manière. S'il portait de belles prunes violettes au marché, quand sa bouche était desséchée par la poussière et par le soleil ne pas en goûter même une ; laisser muette sa flûte de roseau quand il cherchait un chevreau égaré ; dire la vérité, même au risque d'être battu ; laisser son pain noir sans le toucher le matin d'un jour de fête, parce qu'il allait à confesse ; s'abstenir de cueillir des grappes de raisin mûr en suivant les petits sentiers verts à travers les vignes ; voilà des choses bien dures auxquelles il s'essayait de son mieux, parce que, dans son petit esprit confus, il voyait ce qui était juste et, à part lui, s'appliquait de toutes ses forces à le faire. Car, puisqu'on pouvait voir les figures des anges quelque jour, il se demandait alors pourquoi lui ne verrait pas les chérubins à travers le ciel bleu lui souriant, comme les avaient vus les anciens peintres de fresques, qui ne le désiraient pas la moitié autant que lui. Oh ! sans doute, ces peintres étaient des hommes sages et très savants, et ils étaient très heureux, et ils n'étaient pas comme lui qui désirait toujours savoir tout et ne pouvait jamais trouver quelqu'un pour le lui apprendre.

« Les anciens peintres l'auraient peint, ils en auraient fait un chérubin, avec sa couronne de coquelicots, ses yeux étranges, et sa petite bouche qui chantait; ils auraient enlevé toute la maigreur de son visage, la pâleur de ses joues, et sa pauvre petite robe grossière toute reprisée ; ils auraient fait de ses fleurs des champs des roses du paradis et l'auraient glorifié et auraient fait de lui pour toujours la joie du monde émerveillé.

« Mais il ne savait pas cela, il ne savait pas que les peintres ne voyaient jamais d'autres petits anges que ceux comme lui, des petits anges aux pieds fatigués et à la figure hâlée par le soleil, que par le génie ils ennoblissaient et rendaient semblables aux enfants de Dieu.

« Il ne savait pas que Fra Angélico l'aurait embrassé et que Raphaël l'aurait mis pour toujours dans la splendeur intérieure des loges, avec des nimbes d'or autour de la tête et des lys de Marie dans les mains.

« Il cherchait seulement, en vain, les chérubins dans les cieux brillants du matin, et avait du chagrin de ne pas être assez bon pour mériter de les voir ; cependant, son cœur était joyeux tandis qu'il marchait, portant son cierge, derrière les bannières de soie, les chasubles d'argent et les paysans qui chantaient au-dessus de l'eau verte de l'Arno, éclairée par le soleil de l'été, le blé poussant sur toutes les collines d'alentour et le vent d'Ouestapportant avec lui le sel de la mer qui fortifie les grappes de raisin.

« Heureux parce qu'il était très jeune et sûr qu'une créature l'aimait, parce que la musique le faisait tressaillir de délices jusqu'au fond du cœur, et parce que chanter seulement était déjà un bonheur pour lui comme c'est un bonheur pour la grive dans les profondeurs des bois, au lever du jour, un bonheur pour le rossignol quand il boit la rosée par la chaleur, sur la fleur de neige du magnolia.

« Il avait un petit luth, qui lui avait été donné par la seule main qui lui eût donné quelque chose. Là où il habitait, il ne pouvait pas en jouer sous peine de le voir briser ; mais sur les montagnes et le long des routes il en jouait ; et quand les gens étaient endormis dans leurs lits à Signa, des sons les réveillaient, qui ne venaient pas des oiseaux entendus dans la rue par l'obscurité douce et silencieuse, et montant plus haut, plus haut, plus haut... ce n'était que le petit garçon qui jouait et chantait en s'en allant à son travail dans la brume du point du jour.

« A Lastra, personne n'y prenait garde. Dans tout autre pays, on aurait ouvert les fenêtres, des têtes seraient apparues et des exclamations de plaisir auraient fait voir qu'on eût désiré mieux écouter, car la musique de l'enfant était merveilleuse en son genre, ou, du moins, l'aurait été partout ailleurs. Mais là, il y avait tant de musique ! personne ne la remarquait beaucoup.

« Cent autres luths jouaient aux portes des maisons, mille autres *stornelli* ou rispetti étaient chantés en attelant les bœufs.

« Il y a toujours une chanson quelque part.

« Souvent ils ne savent pas ce qu'ils chantent ; le ver luisant sait-il qu'il brûle ?

« Le petit garçon ne savait pas ce qu'il chantait.

« Il ne savait pas qui il était.

« A la maison on lui disait toujours qu'il n'avait aucun droit d'exister ; peut-être n'en avait-il pas ; il ne savait.

« Lui, pensait que Dieu l'avait créé pour chanter, rien que pour cela ; comme il avait créé les pinsons et les rossignols. Mais il ne le disait à personne. A la maison on lui aurait demandé quel besoin pouvait avoir le bon

Dieu de son petit chalumeau. Toto pouvait faire du bruit tout aussi bien en coupant un roseau dans les champs chaque jour.

« Peut-être que Toto le pouvait. Il pensait que sa voix à lui était meilleure. mais il n'en était pas sûr. Il était seulement heureux de chanter, parce que le monde entier semblait chanter avec lui et que tout le ciel lui paraissait un vaste concert des sons les plus doux... peut-être comme cela semble-t-il aux oiseaux; qui sait ?

« Quand il allait se coucher dans le foin, il pouvait entendre les rossignols, les hiboux et les grillons chanter tous ensemble dans les arbres, derrière le village et dans les champs qui s'étendaient jusqu'à la rivière,et par la brume du point du jour, quand il courait avec ses petits pieds nus mouillés de rosée, un million de voix saluaient le jour. C'était cela qu'il entendait. Pour lui le monde était plein d'oiseaux chantant et d'insectes bourdonnant, et le ciel bleu était rempli de chœurs d'anges; il ne pouvait les voir, il les entendait, il savait qu'ils étaient près et c'était assez : il pouvait attendre.

« — Entends-tu quelque chose là haut? lui demandaient les autres enfants quand il écoutait sans rien voir.

« Alors il les regardait d'un air triste.

« — Vous n'entendez pas, aussi?... Vous êtes donc sourds !

« Mais les enfants de Signa ne voulaient pas admettre qu'ils fussent sourds et le battaient pour le dire. Sourds, vraiment ! Quand c'était lui qui était un niais, qui entendait chanter un oiseau où il n'y en avait pas.

« Etaient-ils sourds ?... Rêvait-il ?...

« Les enfants de Signa et lui ne pouvaient s'entendre sur ce point.

« C'est l'éternelle querelle entre le poète et le monde, ils étaient forts par le nombre; puisqu'ils ne voyaient pas d'oiseau, ils ne voulaient pas admettre qu'il pût y avoir une musique,et ils le battaient pour le guérir d'entendre mieux que ses voisins.

« Seulement, cela ne le guérissait pas.

« Ses anges chantaient au-dessus de lui en ce jour de la Fête-Dieu, et il ne sentait pas le soleil brûlant sur sa tête nue, ni les pierres dures sous ses pieds, et il ne se souvenait ni qu'il avait faim,ni qu'il avait été battu le matin, jusqu'à ce que la musique cessât tout d'un coup, et que, des bras des anges, il retombât sur la terre.

« Alors il sentit ses blessures et la faim, puis il releva sa petite robe de néophyte, se mit à courir aussi vite qu'il le pouvait, les coquelicots fanés tombant de sa chevelure.

« Ce n'était que l'enfant de Pippa. »

Pour le succès d'un roman, le titre a un poids assez considérable, aussi, pour le gros public, s'ingénie-t-on à trouver ce titre béni qui doit faire la fortune du livre et de l'éditeur ; quant à l'auteur, c'est autre chose. Aussi je vois d'ici la joie de M. Auguste Dumont, le jour où il a découvert cette enseigne : **Le Fils du Maître de Forges.** Cette fois-ci, ça y est ! et brochant sur le tout M. Pierre de la Crosse (?) est venu broder une préface, et M. Martial d'Estoc (!) a construit un portique dit : *Propylées naturalistes.* Mon Dieu ! il faut toujours être le fils de quelqu'un, et il est assez difficile de choisir son père ; et de même qu'un glacier, mon voisin, a donné pour enseigne à ses bombes glacées et à ses parfaits exquis, *A la Dame Blanche*, je comprends qu'un établissement choisisse des parrains comme à *François les Bas bleus* ou *au Maître de Forges* ; mais, le dirai-je, cela me fait de la peine de voir dans la littérature non pas démarquer un confrère, mais même se servir de son succès. De plus, je rappelle charitablement à M. Auguste Dumont et à l'architecte de ses Propylées, que Sem et Japhet couvrirent leur père d'un manteau, et ne s'associèrent point aux railleries de Cham, le maudit.

Certes nous n'avons point à défendre M. Georges Ohnet, il se défend tout seul ; et sans vouloir passer pour prophète, nous affirmons presque que le *Fils du Maître de Forges* n'obtiendra pas le succès sur lequel son auteur, son préfacier et son architecte avaient compté. Je le regrette pour eux, mais l'auteur principal, surtout, n'aura que ce qu'il mérite. Dites votre pensée sur Ohnet, mais si vous vous servez de son succès, ne le raillez pas. Notre Revue a été la seule, il y a huit ans, à ne pas prendre part à l'énorme réclame qui a été faite à *Serge Panine* ; aujourd'hui on veut bien reconnaître que nous avions raison. Personne n'a pu comprendre quelle faveur avait valu à ce roman très ordinaire une couronne académique : c'est un problème insoluble ; mais de là à ne pas reconnaître à M. Ohnet un certain don d'arrangement qui « empoigne » les gens malgré les faiblesses du style, il y a loin. Au fond, M. Auguste Dumont a réédité l'histoire éternelle, d'un enfant de l'amour, et essaye de nous apitoyer sur le sort du malheureux qui souffre tandis que son père qui l'a délaissé jouit de la considération publique. C'est un roman quelconque pour lequel un nouveau Mnésiclès, M. Martial d'Estoc, a construit un portique bien ambitieux.

Le récit émouvant que vient de publier M. Charles Mérouvel, sous ce titre : **Abandonnée**, est bien fait pour tenir en haleine le lecteur ami des péripéties dramatiques se succédant sans aucune interruption et le tenant toujours hale-

tant sous le coup d'une fiévreuse attente du dénouement. M. Mérouvel s'est fait un nom dans la littérature *populaire*, et je lui demande pardon si je ne trouve pas d'autre expression pour définir le genre auquel il s'est adonné et dans lequel il réussit ; mais à ce mot « populaire », je n'attache aucun sens d'infériorité. J'estime au contraire qu'il faut être très habile pour « empoigner » son lecteur et faire monter le tirage d'un journal, mais tout en reconnaissant la valeur imaginative d'un écrivain, il est cependant permis de faire des restrictions sur l'utilité de son œuvre.

Je pose à M. Mérouvel, comme à Georges Maldague, comme à du Boisgobey, Montépin, Mathey, Richebourg : Oh Richebourg ! et tant d'autres, cette question : A quel but utile tendent vos romans ?

Ah ! je sais ce que m'a dit un jour M. Mérouvel : « Les romans restent au dessous de la réalité », par conséquent, il prétend peindre la vie, et lorsque nous sourions, nous autres qui ne comprenons que le roman psychologique, il nous accable en nous mettant le nez dans ces « dissections fouillées qui ne sont au fond que des monographies sans trame dramatique, sans fin, ni conclusion, ennuyeuses au total ». Bien.

Mais ces dissections, je ne parle pas de celles qui sont faites pour les érétomanes, j'entends celles qui sont des études consciencieuses et acceptables pour les gens qui se respectent, eh bien ! je vois parfaitement leur but, elles appellent l'attention sur un vice, sur une erreur sociale. Je n'ai pas besoin de savoir ce qui se passe chez des gens que je ne connais pas, dont les secrets de famille me sont absolument indifférents, et quant à voir, à la fin du roman, le crime puni, l'héroïne victorieuse des méchants et tendrement enlacée dans les bras de son fiancé, j'avoue honteusement à tous les romanciers populaires que dès le troisième chapitre je sais à l'avance comment tout cela finira.

Je n'ignore pas que le lecteur du roman-feuilleton est très nombreux, que leurs auteurs obtiennent des succès considérables ; qu'aussitôt que ces romans paraissent en volumes ce succès s'affirme, mais je vois aussi qu'il faut tirer à la ligne, retenir le plus longtemps possible l'abonné ou l'acheteur au numéro, enfin que c'est un genre tout spécial qui demande un talent fort appréciable pour les amateurs. Mais tout cela ne me dit pas, en dehors de l'affaire d'argent, qu'est-ce que les gens ont gagné en savoir ou en vertu à avoir absorbé trente-trois mille lignes pour arriver à nous dire —et ceci est l'analyse de **l'Abandonnée** — qu'une jeune fille de haute naissance, aimée et aimant un jeune homme, a été violée à la suite d'une partie de chasse par un cousin qui l'aimait aussi.

La jeune fille devait se marier avec celui qui avait touché son cœur, mais

elle devient enceinte. Elle a un enfant dont elle accouche clandestinement. Elle revient épouser celui qu'elle aime et celui-ci apprend par une lettre anonyme ce qui s'est passé ; il y a duel entre les deux hommes.

L'enfant du crime est enlevé par les soins du père: perdu puis retrouvé dans des conditions plus ou moins dramatiques, le coupable se punit lui-même; la fille du crime se marie avec le fils adoptif du criminel, et la femme vertueuse qui a souffert d'une faute dont elle n'est pas coupable épouse enfin celui qui avait douté d'elle. Voilà en quelques lignes un fait développé au milieu de péripéties sans nombre et que l'imagination d'un romancier a su conduire, à la grande joie de ses lecteurs, au chiffre fantastique de lignes que j'ai cité tout à l'heure. Eh bien, quand j'ai lu cela, je dis : et après ?

— Quoi, me dira-t-on, vous n'en avez pas assez ?

— Pardon, je veux dire : qu'est-ce que cela prouve ? Un baron Jacques de Brandes a pu exister; mais, moi, il ne m'intéresse pas, et je donnerais toutes les péripéties du roman pour vingt pages dans lesquelles j'aurais vu se développer le caractère de ce baron étrange qui, tout d'un coup, vient déclarer son amour à une jeune fille qui en aime un autre, et lui dit : « Ma belle, vous serez à moi quand même, si non je vous ferai souffrir toutes les tortures imaginables. » Vos romans-feuilletons doivent courir la poste, ça doit « marcher », toujours tenir le lecteur en haleine ; des faits, des faits et encore des faits : moi, ça m'essouffle, et quand j'ai parcouru une contrée, emporté par un train éclair, je dis que je ne l'ai pas vue. J'aime courir les rues le sac au dos et le bâton à la main, j'adore la contemplation, et rien ne me plait plus que de prendre mon album pour croquer un paysage ou un type de montagnard. Je veux que d'un livre il me reste quelque chose, et un volume, pour moi, n'a de valeur que si j'ai plaisir à le relire vingt fois.

Et maintenant, ne me dites pas que je dédaigne telle ou telle forme de romans, j'ai peut-être des préférences, mais je respecte le goût des autres, et ceux-là sont les plus nombreux, puisque les auteurs qui écrivent pour eux gagnent, dit-on, beaucoup d'argent.

·

Je suis tout à fait d'accord avec M. Armand Dubarry : le prêtre à l'église, et la famille fermée pour lui. Mais pourquoi donc dans son livre, **Un Prêtre dans la maison**, nous présente-t-il un monsieur revêtu de l'habit du prêtre, et qui, sitôt entré dans la chambre d'une dame du monde, se livre immédiatement à certains attouchements sur lesquels il est inutile d'insister. Et ce mari, un banquier, s'il vous plaît, qui introduit ledit prêtre dans l'intimité de sa

moitié, sous prétexte de la préserver du mal. Sans compter un beau-fils qui aime sa belle-mère et en est aimé, enfin toutes choses inimaginables. Ah ! que cela fait donc du bien de manger du prêtre !

Patricienne, par Léonce de Larmandie, est une critique de l'orgueil des gens titrés qui admettent que les fils de la noblesse épousent des filles d'épiciers enrichis et qui n'admettent pas que leurs filles épousent des hommes honorables mais de naissance roturière. Est-ce que M. de Larmandie a connu un ministre de la Guerre dans le genre de celui qu'il nous présente sous le nom du général Rabadieu ? M. de Larmandie a voulu faire du comique, j'avoue que cela ne m'a pas fait rire du tout. Ah ! que son vicomte Gédéon de Poulpiquet est bien plus dans la note cherchée en vain pour le général Ramollot !

Dans **Georgina**, M. Alfred Sirven a écrit une charmante idylle qu'il a malheureusement gâtée par une scène absolument invraisemblable. Comment, voilà une jeune fille qui aime un jeune homme et dont elle est adorée. et qui tout à coup, un peu pressée par un vieux galantin, se livre à lui presque sans résistance, sous prétexte de l'effroi que lui font éprouver les éclairs, elle qui avait été si chaste avec son amant, et dans des circonstances où elle eût pu succomber mille fois ! Je suis peut-être sévère, mais j'avoue avoir été stupéfié par un dénouement aussi imprévu.

La Librairie académique Perrin et Cie publie les **Poésies populaires** de N. Nekrassov, traduites par MM. E. Halpérine et Ch. Morice. Ces poèmes du plus célèbre des poèmes russes de la dernière génération ont, comme le dit M. de Vogüé dans la préface qu'il a écrite pour ce livre, « cette saveur amère que demandent les palais blasés ». Le lecteur français sera étonné, puis séduit par cette intensité, cette violence, dont notre littérature n'est pas coutumière : à peine si les iambes de Barbier en donneraient une idée, encore lointaine. — Quelques pièces ont été traduites en vers par M. Charles Morice. — Le volume est orné d'un portrait gravé par M. Maurice Baud.

IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 1er octobre 1888.

L'amour a déjà produit tant de romans, — sans compter les tragédies et l'Odyssée que nous n'aurions jamais vu éclore, si Hélène, plus tard chantée par Offenbach, ne s'était laissé séduire et enlever à la barbe de cet infortuné Ménélas; l'amour, dis-je, n'a pas encore placé son dernier mot : C'est le thème sur lequel se sont exercés, s'exercent et s'exerceront toujours les poètes et les romanciers, le seul qui intéresse véritablement, parce qu'il est vrai. Que sont les nombreuses péripéties de ces grandes machines romantiques que l'on nous construit de toutes parts, puisqu'aujourd'hui un journal qui se respecte doit publier trois romans à la fois ? Ce ne sont que des bâtons dans les roues d'un amour quelconque, histoire de retarder un événement prévu ou désiré par le lecteur.

Dans un mois nous allons voir arriver des montagnes d'ouvrages : tous parleront du même sujet, et cependant ce sujet a tant de fraîcheur, offre tant d'imprévu, et donne lieu à tant de complications, qu'on en repasse toujours les chemins battus avec un nouveau plaisir.

Quelquefois on s'arrête un instant, étonné, c'est que l'extraordinaire est venu mettre une petite variante au thème ordinaire, et alors on prend un temps, on réfléchit, et l'on n'est plus surpris lorsque l'on entend parler de tous les tours que le petit dieu malin se plaît à jouer aux infortunés mortels.

Je lisais dernièrement dans le *Rappel*, et sous la signature *Grif*, une plume rare, la petite chronique suivante intitulée : *Une Victime d'amour.*

« Une demoiselle de la galanterie, Alice C..., ayant alcôve sur rue, vingt-deux ans, bien cotée dans le quartier des amours, s'est tiré un coup de pistolet ; chagrin de cœur, dit-on. Voilà qui déconcerte un peu. Eh quoi, ces pauvres filles qui font profession d'aimer tout venant, ont donc un cœur ? Il faut le croire. Ce cœur-là ne fait jamais partie du marché infâme. Il est en dehors du combat illicite qui se passe devant l'autel banal d'un cabinet particulier ou dans une chambre à coucher plus fréquentée qu'un square. Comme les

propriétaires louant un corps de ferme se réservent toujours quelque pavillon ou quelque enclos à l'abri de souillures du bétail et des allées et venues des gens de labour, ainsi ces malheureuses ont grand soin de réserver leur cœur. C'est par là qu'elles se relèvent vis-à-vis d'elles-mêmes ; c'est donc, ces filles de marbre, par le cœur qu'elles vivent et souvent par le cœur qu'elles meurent.

« Assurément il ne faudrait pas exagérer l'acte de désespoir dont cette demoiselle Alice et d'autres qui l'ont imitée et l'imiteront, couronnent ou interrompent une carrière qui n'est brillante qu'à la surface et où les dégoûts et les humiliations compensent largement les quelques heures d'étourdissement, les spasmes fiévreux, les jours de folie et les nuits d'ivresse. Cette jeune femme qui se tue brutalement, d'un coup d'arme à feu, comme un sergent-major qui a mangé la grenouille, n'est en somme intéressante que comme personnifiant toute une classe de désespérées. On pourrait dire de désespérées professionnelles. Pour qui se penche sur ces misères, le gouffre apparaît, à notre époque, plus ténébreux que jamais. Les mœurs modernes ont conservé à la prostitution, qu'elle soit vêtue de soie ou qu'elle coure les rues en cheveux, son caractère dégradant, servile, bestial, qu'elle eut de toute antiquité, qui lui vient de la passivité des harems orientaux, des tentes patriacales des peuples pasteurs, aryens et sémites ; elle a de plus acquis, si l'on peut appeler ainsi cette adjonction, la mélancolie qui était inconnue des belles filles que les marchands amenaient sur les marchés antiques pour divertir ceux qui étaient les honnêtes gens d'alors.

« Les malheureuses filles qui aujourd'hui trafiquent de leur jeunesse et de leur corps n'ont plus ce don : la gaîté. Elles accomplissent sérieusement leur tâche. Elles prennent dans le temple de Cythère les attitudes refrognées des boursiers dans le temple du veau d'or. On pourrait refaire à la moderne l'immortelle ballade de Villon. Où sont les plantureuses et joyeuses ribaudes du moyen âge en compagnie desquelles humaient le piot et devisaient joyeusement les beaux escholiers de Paris, appelés à devenir de doctes maîtres, les lumières de l'Occident ? Où les spirituelles soupeuses de la régence, dont l'esprit fusait avec le champagne et qui troublaient de leurs rires sincères les graves galeries du palais Cardinal ? Et, plus près de nous encore, est-ce que l'écho du quatier Latin redit encore la chanson de Musette, et Mimi-Pinson gazouille-t-elle toujours ? La fille d'amour, aujourd'hui, est devenue une personne morne, presque imposante. Elle ne jette plus son bonnet par-dessus les moulins de Montmartre, d'abord parce qu'il n'y a plus de moulins à Montmartre, et qu'une femme aussi huppée ne porte plus de bonnet, et ensuite parce que ce mouvement implique de l'abandon, du laisser-aller, de la bonne

humeur. Tout se transforme, vous dis-je, et la galanterie vénale aussi méprisable que par le passé, est aujourd'hui beaucoup moins gaie. Ah ! gardons notre gaieté, ce fut la moitié de la force gauloise.

« Une tristesse envahissant toute la société et gagnant une profession qui devrait être essentiellement joyeuse est une caractéristique du temps. Cette mélancolie allant jusqu'au suicide prouve que le mal est profond. On dira que la suicidée d'hier a été poussée à se détruire par douleur de ne pouvoir supporter un abandon. Cela prouve que tout n'était pas gangrené en elle. L'amour n'avait pas été extirpé de son âme par tous les contacts impurs, par tous les chocs, par toutes les brutalités subies. C'était un grave inconvénient dans sa lamentable situation. Elle a compris qu'elle ne pouvait continuer à vivre ainsi. Je suppose que celle-là ne devait pas souvent rire en société et qu'elle accomplissait avec une lugubre taciturnité sa navrante destinée. Un beau jour elle en a eu assez. Elle a pris congé de son monde devenu pour elle un enfer. On ne saurait la plaindre. L'amour lui avait peut-être refait la vraie virginité: celle du cœur ; la mort la délivre de la tristesse et du dégoût.

« Je voudrais que le récit de ces déplorables existences fût imprimé à des milliers et à des milliers d'exemplaires et distribué dans les ateliers, dans les villages, dans les mansardes, partout où de jeunes femmes, se regardant au miroir et se souvenant des propos flatteurs qu'on leur a murmuré la veille dans l'oreille, au bal, dans la rue, à la valse, au marché voisin, ou même dans la famille, se disent en soupirant : Si je voulais, pourtant, j'aurais comme une autre de belles robes, des bijoux, et je m'amuserais toute la journée !

« Si vous vouliez, ô trop heureuses servantes de la vertu, de la pauvreté et du travail, vous seriez comme Alice, vous auriez comme elle le dégoût au cœur, l'inassouvissement dans l'âme, le désespoir des amours sincères refusées ; comme elle, vous ne ririez jamais, et, un beau jour, lasses, irritées, vaincues, vous prendriez un revolver et vous vous feriez un grand trou dans le poumon, par où la vie s'en irait, comme à elle. Ce jour-là seulement vous seriez heureuses. Croyez-moi, pour tisser l'existence de joie et de tranquillité, l'aiguille vaut mieux que le revolver. »

Voilà certes des choses excellemment dites, et cette page pourrait être avantageusement développée par un esprit chercheur, un de ces écrivains qui étudient non pour écrire un livre immoral, mais qui, au contraire, font œuvres de moralistes. On a beaucoup écrit sur les filles, mais on s'est bien plus préoccupé d'exposer ce qui se passe derrière les rideaux de l'alcôve que de chercher au fond de l'âme de ces déclassées. Je ne pense pas que jamais fille des champs ou ouvrière, même des villes, se soit dit un jour en voyant une « arrivée » :

Je ferai comme elle », et j'estime que le vice n'est point inné chez la femme, jeune, du moins. Les femmes sont ce qu'on les fait. Tout d'abord elles ont cru rencontrer l'amour, et ce n'est qu'après de cruelles désillusions qu'elles se livrent au vice, non pour le plaisir qu'il leur procure, mais parce qu'après une faute il n'y a plus d'autre issue.

Mais un fait que rappelle si spirituellement Grif, dans la chronique que je viens de citer, mériterait d'être étudié : Jadis, les filles étaient gaies, elles prenaient un amant afin de pouvoir s'amuser ; elles lui demandaient moins d'argent, mais plus de distractions. Aujourd'hui, tout cela est changé, et la fille ne considère l'amant qu'au point de vue des rentes qu'il lui fera. Elle a honte de son métier, et appelle l'heure où elle pourra se retirer de son vil commerce ; peut-être rêve-t-elle d'un véritable amour qui la réhabilitera à ses propres yeux.

Au fond de ce désespoir de la fille Alice, désespoir qu'une balle de revolver est venue terminer, il faut chercher quelque terrible désillusion qui est la résultante de tant d'autres, qu'elle avait sans doute déjà éprouvées. Elle aura cru que quelqu'un pouvait encore l'aimer, très probablement le dédain de celui qu'elle aimait profondément lui aura révélé dans quelle abjection elle était tombée.

Non, je ne crois pas à la femme vicieuse ; le vice ne répond pas au but de la femme en ce monde ; elle a été créée pour le bien, et Mme d'Alq a raison lorsqu'elle cite, pour ses lectrices, cette pensée du comte de Vissemberg : « On a été parfois injuste envers les femmes. — La société leur doit beaucoup. Où en serait la civilisation sans elles ? Où en est-elle là où les femmes jouent un rôle subordonné ? Dieu a créé la femme pour embellir la vie de l'homme ; et en effet, qu'est-ce qui pourrait l'embellir plus qu'une femme aimable et dévouée? Dieu semble l'avoir formée non seulement pour la propagation de la race humaine, mais encore pour répandre le bonheur dans la famille et pour adoucir et tempérer les rigueurs de l'existence. »

Une femme qui sort de sa nature est un être sans nom, ou plutôt on ne peut que lui en donner un, et M. Léon Barracand la nomme **un Monstre** ; c'est une exception parmi les femmes, et l'auteur du roman dont nous allons essayer de donner l'analyse ne prétend pas en faire une généralité.

M. Daveline, un savant, — oh ! ces savants, ils n'en font jamais d'autres ! — a épousé une jeune fille ayant quelque trente ans de moins que lui. Par des circonstances qu'il serait trop long d'énumérer ici, il introduit dans son inti-

mité un jeune homme fort riche, Raymond, qui ne tarde pas à devenir l'amant de Mme Daveline, Claire. Celle-ci est une femme très froide, prudente et calculatrice dont rien ne faisait prévoir la chute, et Raymond dût être fort étonné de son succès. Cependant il aime sa maîtresse, agit de telle sorte qu'elle ne puisse jamais être compromise publiquement ; du reste celle-ci, nous l'avons dit, est la prudence même. Le mari, comme tous les maris, a un bandeau sur les yeux, et ses livres l'occupent trop pour qu'il ait un instant à donner à la jalousie.

Mme Daveline aime-t-elle Raymond ? Rien ne vient le prouver. Elle n'a pas de ces abandons que la femme aimante a d'habitude vis-à-vis de celui auquel elle a sacrifié son honneur et celui de son mari. Elle se livre à l'amant sans passion, pour le tenir. C'est qu'elle est pauvre et que Raymond est riche, et elle fait de nombreux emprunts à celui-ci. Oh ! elle lui rendra tout cela, plus tard, mais pour l'instant c'est à l'ami qu'elle s'adresse, et celui-ci est trop heureux de pouvoir l'obliger.

Sur ces entrefaites, Françoise, la fille de M. et Mme Daveline, revint du couvent, et tout d'un coup s'éprit de Raymond. Celui-ci se trouva fort embarrassé et pour échapper à cet amour naissant qui lui faisait honte, il fréquenta une autre maison dans laquelle il rencontrait une autre jeune fille, Mathilde. Comme ces faits se passaient en province, le bruit d'un mariage entre Raymond et Mathilde courut bientôt. Mme Daveline eut vent de cette intrigue, et cela donna lieu pour elle à d'amères réflexions. Elle s'était habituée à sa vie nouvelle ; son amant se montrait fort généreux, et quoique son amour ne fût pas insatiable, loin de là, elle vit avec terreur le moment où il lui faudrait renoncer à lui, et où elle retomberait dans une existence approchant presque de la misère.

Or, Mme Daveline savait parfaitement que sa fille aimait Raymond, et après réflexion elle se dit qu'elle voulait bien perdre l'amant, mais non pas ce qu'elle pourrait en tirer s'il épousait Françoise ; celle-ci même, fort affligée de ne point être remarquée de Raymond, se trouvait presque dans un état de surexcitation morale alarmant pour sa santé.

Mme Daveline se rendit chez son amant et provoqua une explication qui amena une scène dont M. Barracand a fait un tableau excessivement curieux, mais dont nous ne pouvons donner qu'un extrait.

« Vous voulez donc vous marier, mon ami ?... Allons ! soyez franc ! Vous voyez bien que je ne vous en veux pas.

« Le ton était exempt d'amertume, et il comprit qu'il pouvait tout avouer. Pourtant, une réponse nette lui sembla devoir être choquante, et il voulut y mettre des formes.

« — Ecoutez-moi, Claire, et pardonnez-moi... Vous savez si je vous ai aimée !... Mais, vous l'avez senti vous-même, cet amour qui faisait ma joie, mon orgueil, ne devait cependant pas toujours durer... J'ai éprouvé tout à coup le besoin d'asseoir ma vie. Peut-être en êtes-vous la cause par le bonheur que vous m'avez donné. Oui, c'est auprès de vous, en vous aimant, que l'envie m'est venue d'un intérieur paisible... Mais pourquoi vous accuser ? Il ne faut s'en prendre ni à vous ni à moi de la fragilité des sentiments... Nous sommes ainsi... nous ne nous brouillerons pas...

« Il surveillait tout en parlant la physionomie de Claire, et, n'y voyant aucun signe de douleur ni d'attendrissement, aucune colère ni aucune peine de cet amour dont il lui annonçait la fin, il fut heureux qu'elle prît si bien les choses. Il continua.

« — Non, nous ne nous brouillerons pas, et, s'il est des circonstances... si, en ce moment même, j'avais ce bonheur... que vous eussiez besoin de mettre ma reconnaissance à l'épreuve...

« Il abordait le point délicat, et, avec une galanterie chevaleresque, voulait lui faciliter les voies. Elle se taisait, ne faisant pas semblant de comprendre. Mais elle constatait quand même avec plaisir ces dispositions généreuses.

« — Enfin, dit-il pour conclure, vous pouvez compter sur moi... vous pouvez, dans la mesure que vous fixerez vous-même, tout attendre de ma gratitude. Un amour comme le nôtre, ma chère Claire, n'est pas un amour ordinaire... Il m'en restera toujours au fond du cœur un souvenir flatteur, rare...

« Et il s'arrêta, pensant en avoir assez dit, et content en lui-même d'avoir mené à bien sa petite harangue.

« Claire réfléchissait. Elle l'avait écouté avec attention.

« — Mon ami, quelque pénible que soit ce que je viens d'entendre, je vous remercie... Si le coup que vous me portez est cruel, vous savez l'amortir en me parlant de votre reconnaissance. Les choses du cœur sont tout pour moi... Je vous ai toujours voulu heureux. Ne vous étonnez donc pas si j'accepte avec tant de résignation votre abandon. Vous pensez que le bonheur vous attend auprès d'une autre ? Soit !... Je vous aimais pour vous, non pour moi. Aussi, du jour où j'ai senti...— il y a longtemps de cela (elle hocha la tête d'un mouvement mélancolique), — du jour où je me suis aperçue que votre amour diminuait..,

« Raymond, inquiet, redoubla d'attention.

« .... dès ce jour, je me suis soumise à ma destinée... Hélas ! je devais m'y

attendre, et la faute n'en est qu'à moi... Ce n'est pas impunément qu'une femme, à mon âge, à trente-cinq ans (elle se vieillissait), rêve de recommencer sa vie et demande à l'amour le bonheur qui lui a été refusé jusque-là. Cette déception devait venir, elle était prévue. Vous étiez plus jeune que moi, Raymond! Je n'avais pas le droit, même pour mon propre bonheur, de me mettre en travers de votre vie, d'accaparer votre tendresse. Convenez au moins que je ne me suis jamais fait d'illusion. Quand vous me juriez que vous m'aimiez, que vous m'aimeriez toujours, j'ai toujours pris vos serments, souvenez-vous! comme des paroles d'enfant... Je vous traitais en enfant, vous rappelez-vous?

« Et elle attendit un signe d'assentiment de Raymond, qui le lui donna.

« — Aussi, continua-t-elle, puis-je avouer aujourd'hui, sans ridicule, que ma tendresse pour vous a eu quelque chose de particulier... disons, si vous le voulez, de maternel. Oui, il s'y mêlait l'orgueil, la vanité, le besoin de se sacrifier que l'on ressent pour un fils... Et pourtant (elle se reprit, craignant d'aller trop vite en besogne), l'esprit de la femme est si faible, on se leurre si aisément, que j'ai cru un instant à l'éternité de cet amour que vous me juriez. J'y avais lié toutes mes pensées, mes espérances, mes vœux; je ne le séparais pas de tout ce qui m'est cher et de tout ce qui pouvait m'arriver d'heureux; j'en étais venue à ne plus comprendre la vie sans lui... Et, s'il faut tout dire, le jour où je dus renoncer à ce rêve, où la réalité m'apparut, où je sentis que vous vous détachiez de moi, que je ne pouvais plus compter sur vous...

« Ici l'émotion gagna Claire. A ce tableau de son désastre qui lui repassait devant les yeux, son cœur fut ébranlé.

« Une larme humecta ses cils.

« Raymond, secoué par cette douleur, fléchit brusquement le genou devant elle et s'enfouit la tête dans ses mains.

« — Oh! Claire! Claire!... Pardon! murmura-t-il... C'est la fatalité... Vous me déchirez de remords... J'étais indigne...

« Mais elle l'obligea à se relever. Et, heureuse de cet accès de sensibilité qui venait mouiller leur entretien comme pour en détendre les ressorts et en bannir toute raideur, elle poursuivit :

« — A quoi bon récriminer sur le passé? Laissons cela... Vous parliez de fatalité, mon ami. Vous avez raison. On ne commande pas à ses sentiments. Les vôtres sont changés. Moi, je vous aime toujours, mais de cette tendresse particulière dont je vous parlais tout à l'heure... Il me suffit que vous gardiez de moi, d'un passé qui n'est plus, un sentiment de gratitude... nous ne nous souviendrons plus que de cela, nous oublierons tout le reste... Je ne regrette

rien... Et, dès ce moment, puisque l'occasion s'en présente, voulez-vous me permettre de rentrer dans ce rôle que je n'aurais jamais dû quitter? Voulez-vous que je sois pour vous la conseillère, la sœur prévoyante, la mère tendre, dont la pensée veille et s'inquiète, et veut que tout soit favorable à celui qu'elle aime? Puis-je, sans trop d'indiscrétion, entrer dans vos intérêts. J'entends les seuls qui comptent pour vous et pour moi... les intérêts de votre cœur.

« Raymond joignit les mains d'un geste d'admiration, et son sourire la remercia d'une telle condescendance. Elle entra tout de suite en matière :

« — Eh bien! laissez-moi vous parler de votre mariage... posément, tranquillement, comme une mère en discuterait avec son fils... Vous voulez épouser Mlle Brémont. L'aimez-vous?

« Elle releva vivement les yeux. Raymond eut une sueur au front; il ne sut que répondre. Il s'éloigna vers le bureau, où de nouveau il s'appuya. Puis, de loin, avec un sourire contraint :

« — Convenez dit-il, que, pour en faire ma femme, il suffit qu'elle ne me déplaise pas?...

« Il se reprochait déjà de sacrifier ainsi Mlle Brémont; mais il n'eut pas le temps de se reprendre. Claire s'emparant de l'aveu, poursuivit aussitôt :

« — Oui, sans doute.., la raison est excellente..,sans que vous l'aimiez, elle ne vous déplaît pas... Pour tout autre que pour vous, il n'y aurait rien à dire. Beaucoup d'hommes dont la vie est active et se passe au dehors, qui sont dans les affaires, ne se marient, c'est évident, que pour avoir un intérieur, un foyer, où ils se délassent en rentrant chez eux. Mon cher ami, vous n'êtes pas de ces gens-là. Je vous connais, je connais vos goûts, vous avez le droit de prétendre à mieux... une femme dont la beauté vous ferait honneur, que vous pourriez aimer... dont l'esprit serait à la ha teur du vôtre... Je ne voudrais pas dire du mal de Mathilde... c'est une brave fille, mais... avouez-le! un peu bornée, et qui, sous le rapport physique... vous en convenez vous-même, vous ne l'aimez pas!... Et c'est pour elle... Non, mon ami, laissez-moi tout dire... c'est pour elle, pour cette Mathilde que vous n'aimez pas, que vous me sacrifiez! C'est incompréhensible.

« Raymond était sur des charbons ardents. Claire continua avec une sorte d'emportement irréfléchi :

« — Et si vous ne sacrifiiez que moi!... Mais quand je pense à ce que je souffre en ce moment... Dieu sait si, en venant ici, je croyais jamais aborder... Oh! les mères sont à plaindre!... leur douleur éclate, parle toute seule... On dit ce qu'on ne voudrait pas dire...

« Raymond l'écoutait, terrifié, les yeux agrandis. Elle s'était un peu renversée en arrière ; ses doigts entrelacés, qu'elle élevait jusqu'à sa bouche, lui cachaient le bas du visage. En même temps, elle inclinait le front et regardait Raymond avec des yeux en dessous. On ne voyait plus d'elle que ce regard acéré qui guettait ses impressions. Tout cela dissimulait une sorte de confusion, de rougeur, de honte, qui, en dépit d'elle, envahissait ses traits. Derrière la barrière de ses mains, ses paroles s'embrouillaient, les mots, par moment, n'arrivaient plus distinctement à Raymond.

« — Non, je ne suis pas la plus malheureuse... Cette enfant est malade... Elle fait pitié... si nerveuse... un penchant contrarié... Et belle... un cœur d'or... Mais si triste... Elle en mourra... Depuis qu'elle connaît ce mariage, mes terreurs augmentent... pâle... muette... concentrée... A quoi songe-t-elle?.. Mon Dieu ! après ce qui s'est passé... ces éclats, ces folies dangereuses... cet acte désespéré... Cela peut se renouveler... Je tremble à chaque minute... Mais le chagrin seul y suffira... oh ! discrète... Elle ne m'a rien dit... Mais cela se devine... Je le répète, elle en mourra... Oh ! moi, pour la sauver... Oui, les mères sont bien à plaindre...

« A mesure qu'elle parlait, et qu'on pouvait mieux entrevoir où elle tendait, le trouble de Raymond augmentait, Pâle, bouleversé, il tendait l'oreille. Mille sentiments l'assaillaient, l'angoisse et la honte qu'elle eût deviné, bien qu'elle n'en parlât pas, son amour pour Françoise ; la douleur d'apprendre l'horrible état de celle-ci ; ces souffrances et ce désespoir dont il ne doutait pas ; et une révolte aussi, des mouvements d'indignation devant les tortueux méandres de cette femme qui venait le tenter, mais dont les anxiétés maternelles, l'épouvante de voir mourir son enfant pouvaient excuser la conduite ; et voyant tout cela, en effaçant jusqu'à la trace toutes les ardeurs de son âme s'allumant à la pensée d'un mariage peut-être possible, son cœur se gonflant à éclater, tout son sang montant à sa gorge et y battant à l'étouffer.

« Pourtant il doutait, il pouvait se tromper. Elle parlait si bas, en termes si obscurs ; elle continuait à hacher ses phrases. Il l'interrompit et, d'une voix faible, tremblante, tant les mots avaient de la peine à sortir, il dit :

« — Parlez-vous... de... Françoise... et... de moi ?

« Elle baissa un peu plus le front, se voila davantage le visage. Un souffle se brisa sur ses mains, qui disait :

« — Oui...

« Il fut obligé de se retenir au bureau. Ses genoux fléchissaient, le cœur lui manquait.

« — Mais que faire ? murmura-t-il.

« Elle s'écria :

« — Tout, plutôt que de la laisser mourir !

« Alors, il la comprit tout entière. Et il resta là, blême, chancelant, sous l'irruption de sensualité mauvaise qui l'avait saisi et le maîtrisait.

« Elle, qui ne connaissait pas de telles défaillances, que la passion ne gouvernait point, elle se sentit forte en devinant ce qui se passait en lui. Elle laissa retomber ses mains devant elle, et, à visage découvert, elle reprit ce qu'elle venait de dire, insista sur le désespoir de Françoise, l'état inquiétant où elle venait de la laisser, les malheurs qu'elle redoutait, et, sans en parler plus clairement, fit comprendre qu'il n'y avait qu'un moyen de la sauver, et que lui, Raymond, devait s'y dévouer.

« Il écoutait à peine ces raisonnements ; il était désormais conquis. Il ne voyait plus que le but où elle voulait le mener, et ce but l'éblouissait. Pourtant, une dernière pudeur d'honnêteté l'engagea à se défendre.

« — Oui, Françoise... C'est vrai... Mais...

« Et tout à coup, en rencontrant le regard de Claire qui semblait l'encourager, il comprit qu'il pouvait tout dire, être sincère. Sa phrase tourna autrement. D'un air embarrassé, avec un sourire mal assuré, qui tordait disgracieusement ses lèvres et qui implorait l'indulgence, il dit :

« — Vous l'avouerai-je ?... J'avais cru, de mon côté, remarquer quelque chose... Elle semblait s'attacher à moi... me montrer de l'affection... Et alors, moi-même, je n'ai pu m'empêcher...

« Il voulait, tout en avouant son amour, l'expliquer, se disculper, protester que cet amour s'était imposé à lui, malgré lui, et qu'il avait lutté ! Mais elle l'interrompit :

« — Oui, mon ami, je le sais... Et je vous l'ai dit tout à l'heure ; on ne commande pas à ses sentiments... Vous vous êtes conduit noblement, en cela comme en tout, j'en suis sûre... Je ne veux rien savoir... Et, quant à ce qui a pu se passer entre elle et vous, ce sont vos secrets à tous deux... Je n'ai pas le droit de les connaître.

« Elle le détachait d'elle de plus en plus en voulant qu'il eût ses secrets, et le fiançait en quelque sorte à Françoise.

« Alors, il balbutia :

« — C'est que... dans les conditions où nous sommes, vous et moi...

« Elle sentit qu'une mauvaise honte le retenait encore et l'empêchait d'accepter franchement, mais que d'ailleurs il ne cherchait que des excuses, qu'à se payer de raisons spécieuses. Elle se chargea de lui en fournir :

« — Je vous entends, mon ami !.. C'est une fatalité, que voulez-vous ?

Pouvions-nous supposer ce qui arrive, que cette enfant vous aimerait, et qu'il y aurait à trembler pour sa vie?.. Ah ! sans doute, il aurait mieux valu... Mais il y a dix-huit mois elle était trop jeune, je ne pouvais pas songer à la marier. C'est le hasard qui a tout fait. J'avais pourtant comme un pressentiment quand je me défendais, quand je ne vous accordais que cette tendresse... Vous savez ?.. Elle a été telle, que le passé, il me semble, peut aisément s'oublier... Oublions-le !.. Mais, vous avez raison, c'est une situation triste...

« Elle détacha une dernière phrase qui, en tombant dans l'esprit de Raymond, allait entraîner de son poids toutes les hésitations :

« — Heureusement, il n'y a que nous qui la connaissions !

« Et un silence suivit, gros de pensées, d'investigations secrètes, de lentes réflexions qui allaient s'élargissant en longs cercles concentriques, sur les conséquences d'un tel acte. Mais, par l'effet de cette phrase magique, tout s'arrangeait sans peine, tout devenait simple, naturel, aisé. On ne savait rien. Ils étaient en face l'un de l'autre comme une belle-mère et son gendre. Le passé n'existait plus. Ces réflexions qu'ils taisaient, planaient dans l'air muet de cette chambre, s'y tendaient sans bruit d'un bout à l'autre comme des toiles invisibles, mystérieuses, et s'échangeaient à distance entre Claire et Raymond, avec leurs regards fixes qui se croisaient.

« Elle soutenait celui de Raymond sans trouble. Elle était là, calme, immobile, laissant à l'appât qu'elle venait de lui jeter le temps d'agir, et suivant sur les traits du jeune homme la métamorphose subite, le rayonnement de plaisir qu'elle avait prévu.

« Lui, baigné d'une sueur tiède, les mains moites, les yeux aveuglés par les poussées de sang chaud qui lui montaient à la tête, voyait s'entr'ouvrir tout à coup dans une perspective fulgurante, comme à travers les rouges lueurs d'un incendie, un bonheur, — ce bonheur inespéré et auquel il s'était défendu de rêver ! — Il le voyait s'offrir à lui, par l'entremise de cette femme, de celle-là même qui lui avait paru le principal obstacle, et qui était là, excusant, comprenant sa faiblesse. Ce bonheur, pourtant, venait si vite, qu'il n'y pouvait croire encore. Il se crut obligé d'insister.

« — Alors, vous consentirez ?...

« Elle dit avec un sourire navré et une parfaite bonne foi :

« — Le devoir d'une mère n'est-il pas de se sacrifier pour son enfant ?

« — Et je puis... l'épouser ? demanda-t-il pour être plus sûr.

« Elle fit de la tête un signe d'assentiment,

« Alors, d'une allure un peu gauche, gêné de son personnage dans cette

scène où il n'apportait pas le même naturel, le même mélange inconscient de sincérité et de ruse qui faisait la force de Claire, il s'avança vers elle en lui tendant vivement les mains.

« — Vous êtes bonne, généreuse...

« Mais elle l'arrêta d'un geste :

« J'y mets une condition... c'est que vous ne me séparerez pas de ma fille, que vous continuerez à habiter ici. Vous comprenez qu'il m'en coûterait trop...

« — Oh ! ce que vous voudrez ! s'écria t-il.

« Un sourire trahit tout le plaisir qu'elle éprouvait de cette concession.

« Il ne fallait pas prolonger cette difficile entrevue. Dès le moment que la victoire était assurée, le mieux pour Claire était de se retirer. Elle s'était levée, et après être allée poser sur le bureau la clef de l'appartement, elle remettait ses gants.

« Raymond ne cherchait pas à la retenir. Il se sentait mal à l'aise, petit et humilié devant cette femme si forte.

« Tout ce qui suivit fut rapide et ne lui laissa aucune impression.

« Claire le voyait énivré, perdu dans un océan d'émotions et de délices inattendues. Elle dit debout et prête à partir :

« — Comment comptez-vous vous marier ?

« — Je ne comprends pas.

« — Le régime ?

« — Ah ! oui... je ne sais.

« — Eh bien ! la communauté... ou plutôt non, vous partagerez... Vous lui reconnaîtrez cela comme apport... Il vous restera la même somme.

« Il n'eut pas le moindre tressaillement à ce modeste *cela*, qui le dépossédait d'un million. Elle était sur le seuil. Il voulut prendre une de ses mains encore dégantée, la baiser. Mais elle la retira d'un mouvement doux et gracieux qui la fit glisser dans celle de Raymond. »

Il faudrait citer cent pages de ce volume pour faire comprendre avec quel enchaînement se suit et se développe le caractère si étrange de Claire ; tout ce qu'il y a de ruse et de subtilité dans cet esprit féminin, qui fait le mal sciemment mais bien certainement sans en ressentir aucune horreur, offre un tel intérêt, que le lecteur est presque subjugué et qu'il ne maudit pas ce monstre dont la suite du roman montre l'esprit gangrené par l'insatiable besoin de bien-être. Elle sacrifie le bonheur de sa fille, elle la tue presque de ses propres mains, elle ruine à peu près celui qui fut le meilleur des amants pour elle, et le jette dans le plus affreux des crimes ; puis lorsque Raymond a enfin

ouvert les yeux, lorsqu'il a compris quelle comédie cette femme a jouée devant lui, lorsqu'il la chasse, oh! alors, Claire se révèle la plus implacable ennemie. Elle le déshonore presque aux yeux du monde, et par un procès odieux lui enlève même la tutelle de l'enfant qui lui reste de sa chère Françoise.

Tous s'éteignent autour de Claire : Raymond se tue, la petite Hélène meurt d'une maladie, et la grand'mère, estimée de tous, jouit tranquillement d'une fortune qu'elle a si « bien » gagnée. Malheur aux faibles ! elle, la femme forte a vaincu, elle ne connaîtra plus les soucis d'argent.

A côté de cette femme sans cœur, sans foi, sans honneur, un portrait délicieux, celui de sa fille Françoise, vient donner à ce livre un charme ravissant.

Certes, l'étude est cruelle, mais l'auteur a su donner à sa triste héroïne un caractère tellement curieux que, malgré l'horreur qu'elle inspire, on ne peut faire autrement que de s'y intéresser, et plus on lit le livre, plus on se pénètre de la pensée moralisatrice de l'œuvre, c'est-à-dire que l'homme faible est toujours l'artisan de son propre malheur.

J'aime beaucoup le livre de M. Michel Zévaco, **Le Boute-Charge**, il y a du patriotisme là-dedans et de fort jolis tableaux de mœurs militaires. Au hasard, je prends quelques pages qui sont toutes d'actualité : *La Grève*, et qui donneront une idée du genre adopté par l'auteur pour présenter la vie du soldat.

« Le 30 décembre 188.., il faisait un froid noir, et nous avions revue dans les chambres. J'attendais avec impatience que tout fût terminé pour prendre le train et aller passer dans la famille les fêtes du 1er janvier, avec une permission de quatre jours que j'avais en poche depuis le matin. L'officier arriva bientôt. Lorsque je lui eus fait mon rendu-compte habituel.

« Prenez le cahier de peloton, dit-il. Nous allons commencer ensemble l'inspection des brides. Vous inscrirez les réparations au fur et à mesure que.... Oh ! oh ! qu'y a-t-il donc ?

« Nous entendions sonner le *boute-charge*, suivi de quatre coups secs indiquant que le trompette s'adressait au 4me escadron. Et comme nous demeurions stupéfaits, avec cette vague inquiétude que soulève toujours cette sonnerie, le chef entre précipitamment : « Faites les paquetages de campagne ! » et il disparut. L'officier, me donnant quelques ordres, se retira aussitôt pour aller s'habiller en tenue de route. Les hommes commencèrent activement leurs préparatifs. On fut bientôt prêt. Nous descendîmes aux écuries, armés,

équipés. Le colonel, dans la cour, s'entretenait avec notre capitaine-commandant auquel il paraissait donner des instructions. Puis, le capitaine nous réunit autour de lui : « Vous allez laisser vos hommes aux écuries, les chevaux sellés. On se tiendra prêt à brider et à sortir au premier signe. » En même temps, il nous expliqua que nous allions probablement partir au Châtel. Une grève venait d'éclater, et on attendait de nouvelles dépêches. Nous exécutâmes les ordres reçus et nous attendîmes le moment de nous mettre en route.

« Une grève ! que de pensées ce mot-là réveillait dans mon esprit ! que de souvenirs sanglants il évoquait ! que de choses sombres, faites de misères et de vexations, il me faisait entrevoir ! Une tristesse inquiète m'envahissait. Allions-nous donc être obligés de charger des malheureux que la faim avait peut-être poussés à cet acte grave et désespéré : la grève ? Allait-on nous commander le feu contre des hommes qui devraient, un jour, dans nos rangs, combattre l'ennemi, le vrai, le seul ennemi, l'Étranger ? Allions-nous verser le sang français ? Une répugnance insurmontable me venait. J'étais troublé. Pour la première fois, je manquais de confiance en moi, en mes armes. Pour la première fois se glissait dans mon esprit une défiance instinctive dont je ne me rendais pas un compte exact ; défiance contre moi-même, contre la grève, contre tout le monde. Ah ! s'il se fût agi d'une mobilisation contre les autres, là-bas, s'il se fût agi d'un départ à la frontière, avec quelle ardeur nous nous serions préparés à la lutte. Avec quelle ivresse de joie nous nous serions écriés : « Enfin ! » Mais nous allions marcher contre des gens qui parlaient notre langue, qui avaient probablement des parents ou des amis parmi nous, le dernier contingent ayant été recruté dans le pays même.

« Ces pensées m'assombrissaient. Il était déjà huit heures du soir. Il gelait ferme et la nuit profonde. Peut-être, après tout, allions-nous recevoir l'ordre de desseller ; peut-être s'était-on arrangé pacifiquement. Le trompette de garde sonna « à cheval ».

« Aussitôt, l'instinct de discipline m'enveloppant tout entier, je ne pensai plus qu'à activer mes hommes. Quelques minutes après, nous mettons le pied à l'étrier et nous partons silencieusement. La route s'allonge interminablement droite, comme toutes les routes du Nord, avec ses pavés couverts de poussière rouge et noire, ses bas-côtés de terre battue. Nous allongeons l'allure le plus possible. Il paraît que c'est très pressé. C'est un spectale étrange, fantastique, cet escadron dans la nuit de décembre, emporté par le trot rapide des chevaux qui soufflent une vapeur grise, frappant sourdement la terre durcie par la gelée, et les fourreaux de sabres laissant entendre un bruissement bizarre. Nous traversons des hameaux et nous pouvons apercevoir, un

instant, la tête effarée des paysans qui entr'ouvrent leurs fenêtres, une lumière à la main, nous regardent passer, les yeux papillotant de surprise, presque de terreur. De temps à autre, nous distinguons en pleine campagne de grandes maisons dont les fenêtres sont vivement éclairées ; ce sont des usines qui achèvent quelque travail dans le flamboiement des forges et le ronflement des machines.

Enfin, nous montons une côte. Nos chevaux sont en nage ; et nous-mêmes nous sommes accablés par une chaleur malsaine du corps, tandis que nos mains et notre visage restent glacés.

« Au haut de la côte, nous enfilons une longue rue sombre, déserte ; pas un habitant, pas une lumière aux fenêtres fermées. Mais nous entendons des cris, des jurons, des chants, nous accélérons la marche, et tout à coup, au tournant de la rue, nous débouchons sur une place éclairée par des torches. Là, grouillent des centaines d'ouvriers, des femmes, des enfants, qui se bousculent, se poussent, assiègent un bâtiment carré aux fenêtres démolies, aux vitres brisées, et essaient d'enlever d'assaut la porte d'entrée désespérément défendue par une douzaine de gendarmes. Il était temps : ces malheureux allaient être écrasés. Vivement, sur un signe du capitaine, nous nous plaçons en bataille, occupant tout le front du bâtiment, et nous mettons le sabre à la main. La foule reflue en poussant une immense clameur dans laquelle se font jour les cris de « à bas l'armée ! à bas les dragons ! » et tout de suite entonne un chant monotone dont j'ai retenu les premières paroles :

Le père Lemeureur
Est un voleur.
Il a volé
Tous les tisseurs.
En avant, marchons !

« C'est la grève d'un millier d'ouvriers tisseurs employés dans une grande fabrique dont le propriétaire était alors enfermé dans la maison défendue par la gendarmerie. Nous restions immobiles. Je regardais le capitaine qui, le sabre au fourreau, examinait tranquillement la place. On commençait à jeter à travers les jambes de nos chevaux de longues tiges d'acier qui servent aux ouvriers d'aiguilles à métiers. Et comme, devant cette attaque brutale, nous allions oublier toute considération pour ne plus songer qu'à la sécurité de nos pauvres bêtes, comme un tressaillement de colère courait sur le front de l'escadron, le capitaine se retourna vers nous, en riant de ce bon rire gouailleur dont il avait le secret :

« — Restez donc tranquilles ; tout à l'heure, ils vont aller se coucher.

« En même temps le capitaine fit quelques pas en avant. Jamais je n'oublierai l'air de dignité calme, de sang-froid inaltérable qui se répandit sur son visage, à ce moment dangereux où l'un de ces hommes exaspérés voyant en lui le chef de ceux qu'ils devaient considérer comme des ennemis, pouvait lui porter un mauvais coup.

« Le capitaine est jeune, trente ans à peine. Il a gagné la double épaulette en Algérie et en Tunisie. Il a le talent de réduire les mauvais sujets et de les ramener à la bonne conduite, rien que par la manière spéciale, bien à lui, dont il leur dit : « Pourquoi fais-tu donc la mauvaise tête?... Moi qui te croyais un bon soldat ! » Il a donné à ses sous-officiers une haute idée de leurs devoirs. Parmi les hommes, il n'est personne qui ne soit prêt à tout pour obtenir une marque d'approbation de cet élégant jeune homme à la figure mâle et résolue, au geste calme, à la parole toujours mesurée, sans un gros mot. Par une sorte d'intuition, il sait donner à chacun ce qui lui convient précisément, encourageant les timides par une promesse de permission, exaspérant les incorrigibles par un haussement d'épaules plein de mépris qui les bouleverse plus que huit jours de prison. Il est très aimé de tous, officiers et soldats. Le capitaine est sûr de son escadron ; et l'escadron est sûr de son capitaine.

« Le voici qui s'avance seul, tout contre la foule, conduisant son cheval de la main gauche. tandis que par une habitude familière, il laisse la droite dans sa poche. Il est immédiatement entouré par une dizaine d'ouvriers. Nous faisons un mouvement pour nous jeter près de lui: mais il nous rassure d'un geste.

« Un vieux, sec, l'œil brillant, s'approche. On sent qu'il va parler : les tapageurs cessent leurs cris. A ce moment, il y a une majesté sauvage dans la physionomie de cette scène noyée d'ombre dans les coins, les premiers plans éclairés par les lueurs rouges des torches. La place carrée est occupée par plus de quinze cents ouvriers jeunes et vieux, le bourgeron bleu déchiré dans la bagarre, la plupart nu-tête, visages de tisseurs aux traits creusés, visages fatigués de femmes vieillies avant l'âge; au premier rang, soit tactique des grands, soit curiosité des bambins, sont les enfants qui considèrent les casques, de leurs grands yeux étonnés, le bout du nez rouge de froid. A gauche, l'escadron en bataille, immobile, sabre au poing, encore tout nuageux de la vapeur grise qui sort du flanc des chevaux.

« Derrière, la fabrique sombre et muette. Au centre, le capitaine fumant sa cigarette et caressant sa moustache d'un geste machinal. Et devant lui, la casquette à la main, planté sur deux longues jambes maigres, la barbe gris sale, un vieux qui parle lentement :

« — Monsieur le commandant, vous avez eu tort de venir. C'est vrai que

nous allions faire un mauvais parti aux gendarmes ; mais pourquoi nous empêchent ils d'entrer à la fabrique ? Nous avons bien le droit d'entrer à la fabrique, je pense ? Nous n'en voulons à personne qu'au père Lemereur. Ah ! celui-là, par exemple, nous lui en voulons. Nous voulions le pendre. Et ce sera fait, voyez-vous ! Quand on est exaspéré par la misère !... Vous ne savez pas ce que c'est que la misère, vous ? Nous le savons, nous. Vous ne savez pas ce que c'est que de rentrer dans un logement sans feu par un temps pareil, d'envoyer sa femme chercher deux livres de pain à crédit, de talocher les mioches pour apaiser leur faim. Nous savons tout cela, et bien d'autres choses encore. Voyez-vous, ce père Lemereur, c'est notre patron, et il nous a tous volés. Il a d'abord baissé nos journées à trois francs. Nous n'avons rien dit. Maintenant, il voulait nous mettre à cinquante sous. Nous nous sommes fâchés. Voyons, je vous le demande, y a-t-il moyen de loger, de nourrir et d'habiller une famille avec cinquante sous ? Nous avons préféré la grève. Le père Lemereur s'est obstiné, nous aussi. Nous ne céderons pas. Eh bien, voyez-vous, du moment que nous ne voulons pas céder, il faut vous en aller. C'est ce que vous pouvez faire de mieux. Vous êtes des soldats, mais vous n'êtes pas fait pour vous interposer entre l'ouvrier et le patron. Vous comprenez bien ça, n'est-ce pas ? Notre métier, à nous, c'est de tisser ; mais il faut bien que nous soyons payés. Le père Lemereur, lui, c'est un vieux voleur; il ne veut pas nous payer. Nous voulons le forcer à nous payer ; nous voulons l'empêcher de nous faire crever de faim, nous, nos enfants et nos femmes. C'est juste, n'est-ce pas ? Pourquoi voudriez-vous empêcher ce qui est juste. Voyons, emmenez vos hommes. Laissez-nous nous débrouiller tranquillement. Ce sont des choses qui ne vous regardent pas. Voilà huit jours que nous sommes en grève. Nos ressources sont épuisées. Il faut que le travail reprenne dès demain. Voilà pourquoi nous voulons pénétrer dans la fabrique pour forcer le patron à nous donner de l'ouvrage et à nous le payer honnêtement. Sans quoi, il sera pendu. Mais vous êtes venu, avec vos chevaux et vos sabres. Croyez-moi, ce n'est pas bien, ce que vous faites là. Il faut vous en aller. Voyons, Monsieur le commandant, vous n'avez pas l'air d'entendre ce que je vous dis. C'est pourtant bien simple. Nous avons faim et froid. Nous voulons manger et nous réchauffer. Pourquoi venez-vous nous en empêcher ?...

« Le capitaine a laissé parler le vieux, qui continue longtemps encore de sa voix monotone : alors je comprends pourquoi il écoute si bénévolement les doléances de l'ouvrier : la foule se tient immobile et silencieuse ; le froid la saisit ; et plus d'un, ennuyé, se sauve par les rues latérales. Cependant le capitaine répond au vieux par quelques paroles...

« — Mon brave homme, je n'ai pas le droit de parlementer avec vous ; tout ce que je puis vous dire, c'est que vous feriez bien de conseiller à vos camarades d'aller se coucher ; ils ne gagneront rien à rester ici toute la nuit.

« Puis, ayant vu ce qu'il voulait voir, ayant étudié les vraies dispositions de la multitude, il revient se placer au centre de son escadron. En même temps les cris et les chants recommencent. Il est deux heures du matin, et le froid nous gagne de plus en plus. Le capitaine nous commande tout à coup de remettre le sabre au fourreau. Ce mouvement stupéfie les tisseurs qui se mettent à reculer comme si on allait les charger. Ils ne comprennent rien à notre immobilité. Nous remettons le sabre au fourreau, à présent ! Mais nous ne leur voulons donc pas de mal ? quelques bravos se font entendre... « Vivent les dragons ! » Des groupes causent tout près de nous, à haute voix... « Vous voyez bien qu'ils ne venaient pas nous écharper, comme on le disait tout à l'heure... Après tout, ce n'est pas leur faute, bien sûr, s'ils sont là !...» les rangs s'éclaircissent. « Nous ferions mieux de nous en aller, disent les frileux.» D'autres, en grand nombre, s'obstinent à rester là, et s'enrouent à chanter. Le capitaine fait mettre pied à terre à trois pelotons, pendant qu'un seul reste à cheval. Les ouvriers sont de plus en plus étonnés de ce dédain.

« Un mouvement hostile de notre part eût mis le feu aux poudres et amené peut être de grands malheurs. Le beau sang-froid du capitaine a sauvé la situation. Aux premières insultes ont succédé le silence, puis des cris de sympathie. A trois heures, il n'y a plus sur la place qu'une centaine de forcenés...

Le père Lemereur est un voleur
Il a volé tous les tisseurs.

« — Il faut pourtant en finir, murmure le capitaine.

« Et à lá tête d'un seul peloton, il s'avance au pas. Les derniers meneurs reculent lentement. Quelques bousculades se produisent, puis la dispersion ; un quart d'heure plus tard, la place est déserte ; les rues avoisinantes sont paisibles. Le silence est profond, l'obscurité complète et nous pouvons aller nous reposer dans quelques auberges restées ouvertes, pendant que la fabrique est surveillée par un poste. Il est quatre heures du matin lorsque, après avoir placé nos chevaux dans les écuries du *Lion d'or*, nous nous endormons sur des chaises, autour du poèle, admirant cette difficile victoire remportée par le calme impassible du capitaine.

« Que se passa-t-il dans la journée qui suivit ?

« Quelle entente eut lieu entre les ouvriers et le patron ? Nous ne le sûmes

pas. Mais le surlendemain, la paix était faite, les tisseurs revenaient à leurs métiers,et les bonnes gens de la ville saluaient le capitaine lorsqu'il se promenait dans les rues.

« Huit jours plus tard, nous quittions le Châtel, escortés par les acclamations de cette même foule qui, le soir de notre arrivée, nous avait accueillis aux cris de « Mort aux dragons ! »

Le paysan a été déjà étudié bien des fois, et j'estime qu'il est bien plus intéressant dans sa simplicité et dans ses passions que les habitants des villes. M. Zola s'y est essayé, mais peut-être même à cause de son énorme talent, devait-il s'y casser le cou. Il a construit des paysans selon son imagination et non pas selon la nature, il a cru les voir tels qu'il les a peints, et ne s'est pas aperçu qu'il en faisait la charge.

Un jeune auteur, M. Léon Deschamps, dans un volume, **Le Village**, ose se mesurer avec l'auteur de *la Terre*, et son paysan, Pierre Bineau, est autrement touché que le héros de Zola ; seulement comme je ne suis pas ici pour flatter celui-là ou celui-ci, je me permettrai quelques observations à l'égard d'un jeune talent que j'ai été un des premiers à constater, talent que je crains de voir se fourvoyer dans le naturalisme et dans un naturalisme qui me semble loin de la vérité. M. Léon Deschamps a dû vivre à la campagne, le portrait de Pierre Bineau en fait foi ; il connaît l'âpreté au gain du paysan, son amour de la terre, l'esprit qui le domine : posséder le sol auquel il donne ses sueurs, mais je crois qu'il n'a jamais assisté à un accouchement, et à deux accouchements simultanés encore moins. Il faut prendre garde d'imiter les grands talents, ou tout au moins de les suivre sans pouvoir les dépasser. M. Zola, dans *Pot-Bouille*, nous fait assister dans une chambre de bonne à l'accouchement clandestin d'Adèle : c'est malpropre, mais c'est vrai. M. Deschamps nous en montre deux, les détails n'en sont pas moins répugnants, mais ils ont le grand défaut de n'être pas absolument à leur place d'abord, ensuite de ne point être vrais. Apprendre que Claudine et Mme Jeanne ont eu un enfant au même instant était suffisant ; il aurait pu tourner la scène de la substitution d'enfants d'une autre manière, et la faire aboutir dans l'idée de son roman, il n'y avait aucune difficulté; mais, d'abord, jamais Claudine, son enfant étant à terme et parfaitement constitué, n'aurait pu accoucher instantanément et dans une syncope de la mère, ainsi que M. Deschamps le raconte ; ensuite, la sage-femme qui admet la substitution est une personne bien extraordinaire, mais il y a aussi un médecin qui examine les deux femmes, est-ce qu'il s'y serait

trompé ? Mme Jeanne accouche d'un enfant mort ; que diable ! ce M. Rouault, le médecin, n'est point un âne, et il le prouve bien plus tard, lors de la mort de Debrousses. Là, je vois que M. Deschamps en racontant la maladie de ce Debrousses tué par le *charbon*, a étudié son sujet, quelque livre de médecine à consulter, c'était simple. Du reste, toute cette scène est excellente, et l'arrivée des parents, la défiance de chacun vis-à-vis des autres est parfaite.

La scène entre la sage-femme et Agathe est très bonne, elle est très courte: ce sont, en général, les meilleures :

« Après avoir donné ses ordres pour que l'on soignât Claudine, la sage-femme voulut qu'on lui montrât le petit cadavre..... Quant elle eut examiné le petit être, qu'elle l'eut tourné et retourné, palpé aux endroits verdâtres, la sage-femme reconnut que le nouveau-né avait perdu la vie avant de voir le jour (Ici l'expression est fausse). Et, se rappelant l'état des deux accouchées, elle sentit, en place du soupçon qu'elle avait déjà, une étrange certitude lui monter du cœur aux lèvres.

« — ... Il faut l'ensevelir, dit Agathe, pour rompre un silence qui lui pesait terriblement.

« Pour toute réponse, la jeune femme planta son regard dans celui de la vieille servante, essayant d'y lire les motifs qui l'avaient guidée dans l'acte répréhensible qu'elle venait d'accomplir. Il y avait substitution d'enfant, elle en était sûre : cet être malingre, mort depuis quelques jours, ne pouvait être l'enfant de la robuste et saine paysanne dont l'accouchement avait eu lieu dans des conditions normales.

« Agathe, devinant cette muette interrogation, répondit, comme se parlant à elle-même :

« — Ma conscience ne me reproche rien... J'ai fait ce que mon cœur me disait de faire... L'une est pauvre, l'autre est riche... Avec l'une, l'enfant trouvait la misère; avec l'autre, il aura la fortune et la joie... »

Tout cela est bien, mais Rouault, le médecin ?

M. Léon Deschamps a écrit un très bon livre qui eût été bien meilleur encore s'il avait résisté au désir de plaire à la clientèle de M. Zola, clientèle insatiable, et que l'auteur de *la Terre* s'empresse de quitter, aujourd'hui qu'il s'aperçoit que, l'ayant enrichi, elle lui demande tant et tant, qu'elle le compromettrait à tout jamais : *Le Rêve* laisse entrevoir une pensée de palmes académiques sur un habit fort laid, mais toujours envié. Avec le naturalisme, il n'y a plus rien à faire, et d'ailleurs M. Léon Deschamps n'y trouverait pas sa voie. Il est poète, qu'il demeure poète, et, qu'il le sache bien, la plus belle page de son livre, sans qu'il s'en doute peut-être, est celle où il raconte la

visite de Desbrousses au cimetière, après le mariage de sa fille, son dernier enfant.

Si j'avais été chargé de lire son livre avant qu'il ne fût imprimé, je lui aurais donné le conseil de couper les pages par trop médicales traitant du *charbon*, ainsi que le tableau dont je parlais tout à l'heure, trois ou quatre cents lignes à sacrifier ; nous aurions profité de cette légère coupure pour donner un peu plus d'éclaircissements sur l'empoisonnement de Claudine, et un peu moins sur la scène d'amour entre Louis et Jeanne.

Si le livre de M. Léon Deschamps était sans valeur, je ne m'en occuperais pas, je passerais avec un bon goupillon bien chargé d'eau bénite de cour, à la valeur de laquelle mes lecteurs ne se trompent pas, et je lui dirais : Parfait, jeune homme, mais ne recommencez plus ! Au contraire, comme je sens quelqu'un dans cet écrivain qui m'est parfaitement inconnu personnellement, et dont les poèmes *A la gueule du monstre* m'avaient frappé, j'essaye de le mettre en garde contre le courant qui pourrait l'entraîner plus loin qu'il ne voudrait aller. *Au village* aura du succès, je n'en doute pas, mais c'est peut-être de ce succès-là que l'auteur aura à se défier.

Pour le livre intitulé **Monsieur le Maire**, je suis fort embarrassé, car dans un volume signé de deux auteurs, il y en a presque toujours un qui n'a pas fait grand'chose, or entre MM. Aug. Germain et André Maurel, quel est le véritable créateur ? Au théâtre, entre deux collaborateurs, l'un apporte l'idée, l'autre l'expérience ; dans le roman c'est plus difficile de s'associer, surtout lorsqu'il s'agit, comme dans l'ouvrage qui m'occupe en ce moment, du développement d'un caractère, celui d'un homme qui veut le bien de ses administrés, et qui échoue comme tous les ministres échoueront lorsqu'ils voudront rompre avec la routine.

Il y a dans ce livre, qui n'est après tout qu'un tableau de petite ville, un portrait de femme assez ingénieusement présenté, une Parisienne égarée en province par un mariage banal avec un fonctionnaire quelconque. Cette petite femme adore le maire dont elle reste la maîtresse tant qu'il est triomphant, mais aussitôt qu'il est renversé, elle « démissionne ».

Un charmant volume d'Eugène Muller, **La Mionnette**, délicatement encadré de dessins signés G. Fraipont et E. Mas, me parvient au moment où je reviens m'installer à Paris. Hélas ! il me donne un regret de ces champs, de

ces bois, de ces plages que je quitte : Dieppe, Berneval, Criel, Mers. C'est une idylle villageoise délicieuse, un peu dans le bleu; un de ces livres qui ne laissent que de douces impressions et qu'une famille peut lire, du plus petit au plus grand.

Ce sont de bien jolis vers, bien frappés en même temps que remplis de douceur, que l'on rencontre dans le recueil poétique de l'abbé B. Guinaudeau, **Sourires et Larmes.** On y sent une âme jeune, tendre et mystique à la recherche de l'idéal suprême

Dites-nous si jamais l'on peut faire la somme
De ce que rêve un cœur ; dites ce qu'un berceau
Renferme de beauté, d'amour et d'espérance,
Ce qu'il jette, en un jour, de pâture au malheur ;
D'un homme mesurez la lutte et la souffrance,
Faites crier vos vers des cris de sa douleur !

Peignez les feux tremblants de la timide aurore,
Et le printemps joyeux; sondez les profondeurs
De l'immense Océan ; sur la rive sonore,
Ecoutez la chanson des flots et des rameurs,
Et les vents déchaînés, et la rage des ondes ;
Escaladez les monts, penseurs audacieux ;
D'un bond élancez-vous aux confins des deux mondes,
O chercheurs, l'idéal s'enfuit devant vos yeux !

Oh ! c'est que notre soif est la soif infinie !
Voyageurs immortels en ce monde d'un jour,
Il faut à notre cœur l'inépuisable vie,
L'éternelle beauté de l'immuable amour !

Oh ! vous l'avez trouvé, vous, l'idéal suprême,
Habitants inconnus des cloîtres ignorés !
Votre âme sait des chants sublimes, car elle aime ;
Un reflet divin luit sur vos fronts consacrés,
O moines, sur vos fronts que votre cœur éclaire :
L'idéal, c'est aimer, et c'est vivre de Dieu !

Cette poésie intitulée : *Papillon*, est un morceau adorable de fraîcheur :

Belle fleur vivante qui vole,
Se balance et dort tour à tour,
Petite fleur mutine et folle,
Source de l'air et du jour,

Le papillon, aux grâces frêles,
S'épanouit sur le buisson :
— Oh ! ne touchez jamais aux ailes,
Aux ailes du papillon !

Fait de soleil et de lumière,
Brillant d'azur, de pourpre et d'or,
Il effleure à peine la terre,
Il vole, il vole, il vole encor ;
Sur le rosier aux fleurs nouvelles,
On dirait le plus frais bouton :
— Oh ! ne touchez jamais aux ailes,
Aux ailes du papillon !

Doux papillon, âme candide
Entr'ouverte comme une fleur,
L'enfant, ange au regard limpide,
Trésor d'amour, cher petit cœur,
L'enfant sourit sous les dentelles,
Il voltige dans la maison.
— Oh ! ne touchez jamais aux ailes,
Aux ailes du papillon !

Notre brave et malheureux compatriote, le lieutenant Palat, qui fut assassiné dans une pointe hardie qu'il voulut pousser l'année dernière dans l'Afrique intérieure, était connu dans le monde des lettres sous le pseudonyme Marcel Frescaly, et l'on se souvient du succès de bon aloi qui avait accueilli sa *Fleur d'Alfa*. Hélas ! c'est un volume de ses œuvres posthumes qui vient d'être publié sous ce titre **Nouvelles algériennes**. On y retrouve la grâce, la vivacité, cette couleur locale, qui appelèrent l'attention des lettrés sur les œuvres d'un homme jeune encore et qui promettait beaucoup.

Sous ce titre : **La Vie rustique**, l'aimable conteur Charles Diguet a réuni en un volume les causeries hebdomadaires qu'il a inaugurées et continuées avec tant de succès depuis deux ans dans le journal *l'Autorité*. C'est, pour ainsi dire, l'histoire au jour le jour de la vie en plein air en 1887 et 1888. Tous les chasseurs, tous les adeptes du sport voudront lire ce livre où les plus curieuses anecdotes alternent avec les dissertations les plus savantes.

Ecrites semaine par semaine, ces causeries gardent l'empreinte des faits de l'année, chasse à tir, battues, laisser courre, field trials, zoologie, braconnage,

échos cynégétiques des départements et de l'Etranger. Ces souvenirs, pour si frivoles qu'ils paraissent, sont comme les chaînons faits pour relier les plaisirs passés aux plaisirs à venir.

Ce n'est point un livre de chasse traitant *ex professo* les questions qui s'y rapportent, c'est un livre des choses de la chasse, un journal de la chasse, un journal d'anecdotes sur les réunions sportives et cynégétiques des amis du plein air.

Les Curiosités de la science, par M. L. de Beaumont, est un recueil de science amusante dans lequel l'écrivain qui signait : un Académicien (d'Etampes), dans *le Figaro,* a réuni quarante chapitres d'une grâce charmante.

La science se fait de plus en plus aimable, et Camille Flammarion, qui s'y connaît, était tout désigné pour écrire la préface de ce livre dont tout ce que nous pourrions dire ne pourrait valoir la citation de l'un de ces chapitres parmi lesquels nous n'avons que l'embarras du choix.

Les derniers jours de la Terre ; — *Un Recolleur de têtes* ; — *Qu'est-ce que le Somnambulisme ?* — *Oui la lune est habitée* ; — *Les Mitrailleuses vivantes* ; — *Les Noces d'un vers luisant* ; — *L'Ame des bêtes*, sont autant de petits chefs-d'œuvre de style, d'humour et de science ; écoutez ce récit intitulé *les Funérailles d'un oiseau*, c'est délicieux ;

« L'auteur délicat et charmant des *Humbles*, des *Petits poèmes de la rue*, des *Intimités*, s'étonne de n'avoir jamais rencontré dans la campagne le mignon cadavre d'un oiseau. Que deviennent-ils donc, ces hôtes joyeux de la forêt et des pelouses, lorsque leur petit cœur a cessé de battre ? Quelle mystérieuse pudeur s'empare, aux derniers moments, de leurs âmes ? Où vont-ils exhaler dans un frémissement la note suprême de leur chanson ?

Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir ?

« A cette question du poète, nul poète n'a répondu. Mais la science, qui sait tout et d'autres choses encore, nous a dit le mot de l'énigme. C'est avec ses données précieuses que je vais vous conter le roman véritable des obsèques d'un oiselet. Ecoutez-moi, je vous prie, Monsieur Coppée.

« Mon voisin de campagne, le colonel R..., un des mutilés de Reichsoffen, a deux passions de jeunes filles : les fleurs et les volatiles. Il les idolâtre, le vieux héros. Lorsque M. Geoffroy Saint-Hilaire reçoit de l'Inde ou du Haut-Nil deux couples de ces admirables passereaux, de ces rutilants gallinacés ou

de ces étonnants palmipèdes que tout Paris va voir au Jardin d'Acclimatation, il y en a toujours un pour le colonel.

« Ainsi des graines et des boutons. C'est lui, le premier, qui a cultivé *l'Orchis aile de papillon*, et la *Dionée attrape-mouches*, deux merveilles. Il possède seul en Europe, et vivant, le *Colibri rubis-topaze*, ce joyau ailé qu'une araignée prend dans sa toile et qu'un grain de sable fait mourir.

« Croix, pension, campagnes, tous les revenus du brave guerrier y passent. Il mourra sans le sou, laissant à un trio de neveux incompétents la serre, les volières, douze pipes et sa jambe de palissandre. — Encore trop pour eux, tonnerre de .... Brest !

« Sur la fin de cet automne, comme je me disposais à dire adieu, pour six grands mois, aux coteaux d'Etampes la jolie, je reçus de mon voisin de villa le bizarre faire-part que voici :

« Vous êtes prié d'assister aux funérailles d'un bengali à queue rose, emporté, à la fleur des ans, par la nostalgie des rivages australiens.

« L'enterrement sera commencé dès demain à l'aube par les soins des fossoyeurs ordinaires du bon Dieu.

« Rendez-vous à la cage mortuaire. »

Si je fus intrigué, le lecteur le devine. Attristé, foi d'académicien, je mentirais. Il n'en était pas de même, hélas ! du colonel, que je trouvai, à l'heure dite, sombre et découragé, devant la cage où se peletonnait frileusement la veuve inconsolable. Je ne fus point avare de condoléances. A l'une, je présentai quelques sucreries, qu'elle croqua d'un bec navré. A l'autre je débitai les banalités convenues, qui ne firent qu'irriter sa douleur. — C'était le dernier !... Mais l'Australie est là. . Allons, courage, j'écrirai à mon ami le consul de Melbourne (je n'ai pas d'ami consul, fut-ce à saint Marin) et votre bengali sera remplacé... Non, pas le bengali à queue rose : vous ne voyez donc pas qu'il a la queue rose !

« Encore un peu, la vieille moustache aurait pleuré.

« O poétique Lesbie, affligée à la perte de ton moineau, où es-tu ?

« — Venez, dit le colonel, avec un geste à fendre un hulan en deux.

« Nous allâmes. Au fond du jardin, une haie de framboisiers sauvages, à demi-brisée par les détrousseurs de nids, ouvrait une porte facile sur la prairie, toute pleine de battements d'ailes, de bruissements légers. La vie semblait s'exhaler du sein de la terre, baignée de soleil de rosée. Chaque feuille de trèfle, chaque fleur de réveille-matin étincelait de diamants, où venaient s'ébattre et s'abreuver mille insectes aux ailes frémissantes.

« Insensible à tout cela, mon compagnon marchait d'un pas inégal, fauchant sans pitié de son pilon les herbes, écrasant les convives, faisant des hécatombes

de cris-cris et de coccinelles. O nature, que de crimes on commet avant le déjeûner !

« C'est là, murmura mon chef de file, en me montrant tout à coup, au milieu d'une clairière sablonneuse, le corps inerte du bengali. Je vous ai promis un enterrement, nous y sommes. Baissez-vous et regardez !

« Nous nous accroupîmes dans le gazon. Le colonel alluma tristement la bouffarde des funérailles et, fidèle à la consigne, je ne perdis pas de vue le joli petit mort, ses pattes décolorées et sa queue, cette fameuse queue rose que l'Australie elle-même ne devait plus reproduire.

« Ce que je vis, tous les jardiniers et chasseurs d'insectes le savent. Moi qui ne suis qu'académicien, je l'ignorais. Spécialistes, mes amis, nous en sommes tous là : ferrés à glace sur les noms grecs des êtres invisibles, habiles à analyser les métaux solaires, mais incapables, dans un potager, de dire à deux herbes : « Tu es chou, et toi, le voisin, tu es navet ! »

« Je vis un essaim de mouches jaunâtres et velues tourbillonner au-dessus de l'oiseau chéri, polluer insolemment des pattes et de la trompe son plumage coquet, puis, enhardies par notre silence, attaquer les yeux, la langue, le petit croupion grassouillet. De temps à autre, un scarabée aux élytres marbrés d'or et de jais venait en sifflant du bout de l'horizon, se posait lourdement sur le cadavre, et se glissait au milieu des plumes, où un second, un troisième, disparaissaient à leur tour. Petit à petit, vingt autres arrivèrent, essoufflés, haletants. La meute devenait légion. Toute cette bande pénétra, je ne sais comme, dans le corps de l'oiseau, que je vis s'agiter et se balancer sur lui-même, soulevé, en quelque sorte, par des centaines de pattes robustes et de mandibules épouvantables.

« — Quelle curée ! m'écriai-je.

« — Ce ne sont pas des affamés, répondit le colonel, ce sont des fossoyeurs, regardez toujours.

« J'écarquillai les yeux de plus belle. Positivement, le bengali semblait s'affaisser et descendre dans le sol mouvant de la clairière. Aux scarabées jaunes et noirs s'étaient joints des dermestes, des sylphes, des bousiers, des ontophages, des aphodies, la tribu entière des mangeurs d'immondices, des purificateurs de l'air. Ah ! la bonne besogne et les vaillantes bêtes. C'était miracle de le voir accourir à la rescousse, entrer dans la danse, et du front, des palpes, des antennes, des crocs, de tout, creuser la terre sous l'énorme petit cadavre, qui s'enfonçait à vue d'œil.

« Le plus ardent au travail étaient les nécrophores, ceux que le colonel avait appelés les fossoyeurs du bon Dieu.

« L'un d'eux, gros bonnet des pompes funèbres sans doute, dirigeait son équipe magistralement. Planté sur le sternum du bengali, il ne cessait de tourner autour de son poste d'inspection. Lorsqu'un travailleur faisait mine de se ralentir, v'lan ! un coup de corne ! et mon gaillard en avait une terrible paire, en forme de massues, qu'il agitait sur tout son monde d'un air menaçant.

« Alors une sorte de frénésie s'emparait de la troupe. J'entendais le bruit de ces houes, de ces pioches et de ces pelles vivantes. Autour du corps, le sable remblayé s'élevait déjà en talus symétrique. Des hommes, chargés de creuser la fosse d'un géant mille fois plus gros qu'eux, fussent morts à la peine. Ces pygmées, au contraire, paraissaient infatigables. Ils fouissaient sans trêve, je dirais volontiers en mesure, habiles, courageux et forts, incompréhensibles !

« Le colonel me regarda. Son œil disait :

« — Eh bien ! que pensez-vous de ça ?

« — C'est inouï, répondis-je.

« Nous étions là depuis deux heures.

« — La besogne des mâles s'avance, reprit mon voisin, mais ce n'est que le premier acte. Encore un peu d'attention. Vous allez voir les femelles à l'œuvre.

« Je ne demandais pas mieux, malgré la fatigue de nos pupilles.

« Bientôt, en effet, les scarabées, grands et petits, sortirent un à un de la fosse qu'ils venaient de creuser. Arrivés en haut du talus, chacun secouait sa poussière, faisait un bout de toilette, ouvrait ses étuis et s'envolait allègrement. Bousiers, autophages, dermestes, tout le menu fretin disparut à son tour. Le pauvre oiseau resta seul au fond de son trou, qui avait coûté tant d'efforts, et qu'un coup de pouce aurait comblé.

« Les femelles se firent attendre. C'est dans l'ordre.

« Elles vinrent cependant; je les reconnus à leurs membres plus déliés, à leur abdomen plus saillant, à leurs teintes plus ternes; le beau sexe, chose étrange, est remarquablement laid chez les animaux. Aux mâles sont départies toutes les parures, toutes les séductions de la forme et de la couleur, tous les privilèges. J'en excepte pourtant l'araignée qui, plus vigoureuse et plus grosse que son époux, le croque volontiers, après un tendre tête-à-tête. « — Dure leçon, mon fils, pour les voluptueux, » dirait M. Prudhomme.

« Mais revenons à nos femelles.

« Ces dames pénétrèrent dans le cadavre par une porte qu'il ne convient pas de nommer. Quand elles reparurent au jour, le bengali portait dans son sein des milliers d'œufs. Leur mission était accomplie. Allégées du fardeau de leur progéniture, elles prirent leur vol et disparurent dans la vapeur rose du matin.

« — C'est fini, dit le colonel, en se remettant péniblement sur ses pieds. Vous avez assisté aux funérailles d'un oiseau. Racontez cela, on se moquera de vous; mais ne manquez pas d'ajouter, je vous prie, que ces admirables fossoyeurs, créés par Dieu afin de purger l'air des miasmes empestés, travaillent aussi pour leur espèce. Lorsque les œufs dont mon pauvre bengali a plein le ventre viendront à terme, les jeunes, incapables de pourvoir à leur existence, trouveront toute prête leur pâtée. Dans ce petit corps il y a du pain sur la planche pour cent familles ! Ainsi la pourriture enfante des mondes, chaque cadavre est un berceau, et la vie, une vie toujours nouvelle, jaillit éternellement du sein de la terre. La mort n'est qu'une transition, une halte entre deux évolutions de la matière. »

Ce n'est pas seulement un recueil de poésies que nous donne M. Jean-Marie Mestrallet, sous ce titre : **Poèmes vécus**, ce titre est presque une antithèse, car vivre, hélas ! est-ce donc rêver ? L'auteur est un penseur doublé d'un fantaisiste, et je n'en veux pour preuve que ces deux morceaux extraits d'une œuvre que l'on aimerait à citer tout entière :

Inexprimable angoisse, ennui vague, malaise,
Vide profond du cœur, désirs inassouvis,
Lutte de chaque jour, c'est de vous que je vis,
Océan soulevé que jamais rien n'apaise !

Je veux aimer, je ne puis vivre qu'en aimant,
Et si j'aime, l'amour me brûle et me torture ;
Je n'aime pas, mon mal change mais toujours dure,
C'est le froid qui m'étreint et poursuit mon tourment.

Être chétif qu'un souffle entraîne au gouffre proche,
Dérisoire jouet des songes décevants,
Quand verrai-je à mes pieds, inébranlable roche,
Se briser tous les flots, expirer tous les vents !

Viens là, mon vieil auteur, mon livre, cher ouvrage
Qui consoles ce cœur las que tout décourage,
Toi qu'à travers mes maux sans cesse je relis,
O mon suprême ami, le seul, viens, je faiblis.
Voici l'heure pesante et noire où la tristesse
Immense m'envahit, tout m'assaille et me blesse,
Mes rêves les meilleurs croûlent soudainement,
Et j'entends le fracas de leur effondrement.
Partout des deuils et des débris ! Oh ! les caresses
Du souriant espoir, les gaîtés, les tendresses
Des amours passagers et fous, tous les oublis
Qui font les jours légers et de rayons remplis,
Où sont-ils ? Ils ont fui de moi comme un mirage,
Oiseaux effarouchés par le lointain orage ;
Refrains si frais, parfums si purs, jours si dorés
Tous dans ma nuit, perdus, éteints, évaporés !

Le présent dur et nu pèse sur nos douleurs ;
Le souvenir, l'espoir, doux couchant, fraîche aurore,
Ont seuls de purs attraits, d'adorables couleurs !

Et cette *Ballade du lunatique*, est-ce assez joli !

La lune est un trou blanc qui trouble tout mon être.
J'aimerais par ce trou d'éclatante largeur
Passer la tête, et voir comme d'une fenêtre
L'autre côté, le vrai, que cherche l'œil songeur.
En cet envers du monde où, vague voyageur,
J'erre, et trouve partout l'homme qui m'importune,
En proie au mal de vivre énervant et rongeur,
Je voudrais m'évader par ce trou de la lune.

Ce désir seul m'absorbe, et seul peut me repaître.
Je vais souvent, le soir, rêver seul et rôdeur,
Pour voir là-haut s'ouvrir lentement et paraître
Ce soupirail d'où filtre un reflet de splendeur ;
Tandis qu'au sol d'un blanc de nacre en sa raideur,
Chaque forme, ombre ou corps, se découpe une à une,
Dans l'air froid l'orbe énorme élargit sa rondeur,
Je voudrais m'évader par ce trou de la lune.

L'œil avide, je bois l'éclat qui me pénètre.
Mon corps tresaille et saute au but fascinateur :
Ce monde où le hasard d'un jour m'a voulu mettre
Est-ce un bas-fond pour moi que hante la hauteur ;

C'est le grand tombeau noir, fécond en puanteur,
Où grouillent tous les vers de la fosse commune
Pour en sortir vivant, libre et triomphateur,
Je voudrais m'évader par ce trou de la lune,

O terre aride et vieille où ma bizarre humeur
A trouvé maints sujets d'injure de rancune,
Loin de l'ombre où vagit ton humaine rumeur,
Je voudrais m'évader par ce trou de la lune.

Connaissez-vous un poète allemand du nom de E. Ruphept? Non, n'est-ce pas? et certainement je l'eusse toujours ignoré si les poésies de cet auteur germain ne m'étaient parvenues par une voie détournée, oh! bien détournée, par la voie de la traduction en vers, et du Nouveau-Monde, s'il vous plaît! si j'avais eu entre les mains le poème écrit en allemand, il m'eût été agréable d'en dire quelques mots, mais l'auteur dédaigne peut-être la critique qui vient de France, donc je n'aurai qu'à parler du traducteur espagnol qui me fait parvenir son œuvre de Buenos-Ayres. Ce nom, Ruphept, a une consonnance très peu allemande, peut-être est-il Autrichien, mais en tout cas le poème est de Berlin.

Eh bien! il m'a pris la fantaisie d'avoir une traduction en vers français d'un poème espagnol traduit déjà de l'allemand, et je n'aurais su mieux faire que de prier mon excellent ami Georges Bouret, le traducteur de Campoamor, de faire la traduction de quelques-unes des poésies de Ruphepht, traduites déjà par G. Puelma-Tupper.

Voici ce que m'envoie Georges Bouret, et mes lecteurs auront la primeur d'une étude intéressante et absolument inédite sur un poète que je crois peu connu dans son pays même.

« J'ai quelque raison de ne point admirer les Allemands : ma qualité de Français m'y autorise, et pourtant je viens parler ici d'un ouvrage d'outre-Rhin. Mais la justice est une si belle chose et qui existe si peu, que je considère comme un devoir de la pratiquer toujours, même à l'égard d'un adversaire. Je ne connais ni l'auteur E. Ruphept, ni le traducteur G. Puelma-Tupper ; je me trouve donc, question de nationalité à part, doublement dégagé. L'un écrit à Berlin, l'autre traduit à Buenos-Ayres, chacun a peut-être son mérite, c'est ce que nous allons voir.

« Ne connaissant pas la langue de Schiller, je ne me permettrai pas, jugeant à tort et à travers, comme beaucoup de gens le font, de comparer l'exactitude

des deux textes, ni de mesurer l'ampleur du vers espagnol que je constate, avec celle du vers allemand que je ne peux vérifier.

« Je parlerai d'abord du poème original, du fond par conséquent, puis je toucherai à l'interprétation, à la forme, autrement dit.

« L'auteur s'exprime ainsi dans sa préface (juin 1878) :

Feuillets tristes et sombres
Que j'ai mouillés de pleurs,
Allez où les douleurs
Dressent leurs palais d'ombres.

Fuyez ces vers dictés
Par un amour perfide,
Jeune fille timide,
Si, déjà, vous doutez.

Que je sois votre apôtre,
Jeunes gens, ici-bas!
Sachez guider vos pas
Sur la faute d'un autre !

« La première pièce qui suit, datée du 4 mars 1873, nous donne déjà la clef du livre, c'est pourquoi je la traduis tout entière :

J'ai compris quand j'ai pu te voir
Que l'homme est un songe, une feuille,
Et que ta main tient le pouvoir
De vie et de mort qu'elle cueille.

N'es-tu pas le marbre animé
Que le mortel respecte encore ?
La Muse du poète aimé,
L'idéal rêvé qu'on adore ?

Las de vivre, je ne suis rien,
Devant toi je courbe la tête ;
Pour que ton œil magicien
Ne m'aveugle pas, je l'arrête.

Quand, pâle, l'air indifférent,
Tu vas, orgueilleuse et sereine,
La foule à tes charmes se rend,
Et tu passes comme une reine.

Alors mon cœur, ma volonté,
Tous les caprices de mon âme
N'ont plus qu'un désir entêté :
Te posséder toujours, ô femme !

« L'œuvre, sous forme de journal, est la plainte d'un cœur déchiré, comme doit toujours l'être tout cœur de vrai poète, avec soupirs à la césure et bémols à la rime, c'est une répétitiou de Werther avec moins de calme et plus de désespérance, c'est encore la philosophie de Gœthe, fantastique, échevelée, peu probante...

« Après quelques pages de tendres aveux, de serments éternels, de plates soumissions et de promesses câlines, le 22 novembre 1873, l'auteur s'écrie tout à coup, sans transition, sans expliquer la cause de sa peine :

Terrible chagrin, mon vainqueur,
Je vais mourir, l'heure est suprême ;
Femme fausse, ingrate et sans cœur
Je t'aime encor, toujours je t'aime !

« En janvier 1874, c'était fatal ! il écrit ces quatre vers que Campoamor ne renierait pas, et dont l'accent touche mieux parce qu'il semble moins forcé, plus sincère :

Si mon âme sommeille,
Le souci la réveille,
Je me couche en pleurant.
Je me lève en souffrant.

« Il est évident que l'amant a été trompé, qu'il a souffert, — il n'est pas le seul, — et que, sautant de doute en doute, il se raisonne à la fin et demande à mourir. Mais il éprouve le besoin naturel à toute âme blessée de chanter sa dernière croyance et de rappeler à ses lecteurs que la vie est une illusion, bien que le parfum de la femme aimée embaume son agonie.

Je crois en ton amour ! La vie est une aurore,
Une heure de plaisir, un moment de bonheur :
Tu m'appartiens encore !
Oui, je sens le parfum que porte en lui ton cœur !

Vienne la triste mort ! Je t'attends, qu'elle vienne !
N'ai-je pas savouré ma part de doux plaisir ?
Je commence l'antienne,
Le soleil radieux brille en moi, sans désir.

« Ces strophes pleines de gaîté terminent la première partie du poème qui en a quatre en allemand. Le traducteur espagnol a eu la bonne idée de couronner son livre par cette note :

« Ce poème est incomplet. L'œuvre de l'auteur se compose de quatre chants dont les deux derniers ne sont représentés ici que par les trois compositions finales de notre deuxième partie.

« Cette seconde manière de l'écrivain me plaît moins que la première. La petite flûte, quelquefois, tranche mieux sur un orchestre que la trompette classique. Je crois peu à la philosophie en amour, et j'avoue que je ne la comprends ni en vers, ni en prose. La femme est un ange ou un démon, pas de milieu, nous le savons ; nous la rêvons idéale, nous la prenons avec ses défauts, cela a toujours été, cela sera toujours, à quoi bon chercher le terme moyen ? Le si qu'on met à toutes les sauces n'est qu'un conseilleur banal et salarié par le désir que l'âme a de ne plus douter ; pensons donc franchement oui ou non, écrivons nos impressions telles que nous les ressentons, sans commentaires, sans renvois, sans lexique, et le fait seul de notre indépendance nous vaudra le succès.

« Un poème ainsi conçu ne manquerait pas de charmes :

« Je vis une femme, elle était belle, nous nous aimâmes, elle me jura fidélité, elle me trompa : je l'aimai tout de même.

« N'est-ce pas humain cela ? n'est-ce pas la vérité moderne ?

« Enfin, las de philosopher d'octobre 1875 à février 1878, et avant de s'endormir dans un rêve insensé, le poète a ce joli regain d'amour en partie double :

Je suis tout à toi que je vénère
Dans mon amour comme ma mère ;
Je vis pour les deux : pour elle, l'enfant,
L'homme pour toi, je t'aime tant !

« C'est alors que le délire le prend. Il vit de souvenirs. Il dresse à son idole un temple dans sa mémoire, la science a détrôné la femme et l'homme est fier de sa victoire.

« Voilà l'œuvre allemande que M. Puelma-Tupper s'est amusé à traduire en beaux vers espagnols. Je dis *amusé* parce qu'il me semble que la tâche n'a pas eu d'autre but.

« Que de transformations a déjà dû subir ce poème ! D'allemand en espagnol, d'espagnol en français, le tout en vers. Que vont penser les intransigeants de l'exactitude littérale ? J'en frémis.

« Néanmoins, j'ai lu avec grand plaisir cette adaptation gracieusement rythmée tantôt incisive comme une *dolora*, tantôt large et vaste comme un morceau de *gritos del combate*, et je n'ai pu résister, grâce à mon ami d'Hailly, au désir d'en traduire en passant, suivant ma mode, quelques fragments qui prouvent ma sympathie à nos frères de la République Argentine. »

Le titre seul du livre de M. A. Morillon, **l'Approvisionnement de Paris en temps de guerre**, en distance l'intérêt. L'auteur, ancien chef de bureau de l'approvisionnement à la préfecture de la Seine, peut revendiquer assez de connaissances spéciales pour n'avoir pas craint de traiter un pareil sujet avec autorité. En effet, attaché au service de l'approvisionnement dès le moment où on a commencé à s'en préoccuper, admirablement placé pour bien voir, il comble, dans sa première partie : *Souvenirs*, des lacunes de l'histoire du Siège ; il raconte, avec des détails souvent pittoresques, toujours intéressants: les achats ; les mesures de concentration ; le rôle de MM. Thiers, Clément Duvernois, Jules Simon, Jules Ferry, Floquet, Trochu, Arago, Brisson, etc. ; les distributions ; l'Assistance publique ; l'histoire du pain et de la viande, etc. ; les erreurs et les fautes aussi ; il le fallait bien. Dans la seconde partie : *Prévisions*, il explique, d'après l'expérience acquise, d'après l'avis des notabilités administratives et commerciales les plus autorisées, l'approvisionnement de Paris en temps de guerre, l'organisation indiquée par les leçons du passé, la loi nécessaire, les précautions contre les intrigants, etc., etc.

C'est un livre sans parti pris ni politique, nourri de faits, la plupart inconnus, les documents officiels ayant été détruits par les incendies de 1871, patriote et pratique avant tout, répondant à des besoins auxquels il faut pourvoir sans retard.

Les notices contenues dans le volume de M. L. Dussieux, **les Grands Marins du règne de Louis XIV**, sont les biographies exactes, compulsées sur des documents de l'époque, de trente-huit marins dont les noms brillent dans notre histoire nationale. Duquesne, Jean d'Estrées, les Valbelle, Coëtlogon, Tourville, les Gabaret, Jean-Bart, Duguay-Trouin, défilent dans cette galerie en compagnie de beaucoup d'autres moins connus, sans doute, mais qui sont dignes de l'être et dont M. Dussieux a mis justement en lumière le mérite et les services qu'ils ont, eux aussi, rendus à la patrie.

Au moment où notre armée de mer occupe à juste titre l'attention du public,

il n'est pas sans intérêt de rappeler les hauts faits de ceux que la marine française a inscrits dans son livre d'or. Puisse le livre de M. Dussieux se répandre dans le monde qui lit, qui médite et qui veut s'inspirer des enseignements du passé pour se préparer aux éventualités de l'avenir !

C'est le sort que nous lui souhaitons et qu'il mérite à tous égards.

Il y a un vieux proverbe qui dit à peu près ceci : *L'ignorance* affirme ou nie, la science doute ; M. L. Guillaume étant un savant, il doute, et recommence dans son livre : **L'Univers a-t-il été créé ?** ou *Que sommes-nous ?* la fameuse querelle de la poule et de l'œuf : Est-ce l'œuf ou la poule qui fut créé le premier ? L'œuvre est fort intéressante, mais tout en voulant prouver que la force et la matière ont toujours existé, il ne parvient pas à élucider la grosse question dont on a peut-être tort, au fond, de tant se préoccuper: d'où vient cette force, d'où vient cette matière ? Oh! que M. Guillaume ne nous prenne pas pour un de ces crédules qui croient dévotement que l'univers a été créé en sept jours ; nous savons lire entre les lignes des textes sacrés, et dans l'enseignement religieux nous faisons la part qu'il convient à celui qui doit parler aux masses ignorantes, et qui cherche à rendre palpables aux intelligences bornées des choses qui ne le sont pas aux intelligences supérieures.

L'univers a-t-il été créé ? Non, dit M. Guillaume. Eh bien ! qu'il réponde donc à cette autre question : Qui a coordonné les forces et la matière pour en faire l'univers ? Car si l'on retire à Dieu la création, il faut que la force et la matière aient une volonté, et que cette volonté soit appelée n'importe comment, *affinité*, si l'on veut, quelque chose la guide. Dégager la vérité de la superstition, très bien, mais après avoir lu l'ouvrage de M. Guillaume, nous nous retrouvons toujours comme devant avec un point d'interrogation.

M. Guillaume, qui ne veut pas de Créateur, en parle tout le temps : « Le bon sens est le *Créateur* de toutes les sciences humaines, c'est la qualité maîtresse de l'esprit, le roi des facultés intellectuelles. Là où il fait défaut il n'est point de remède ; rien au monde ne peut y suppléer. Le bon sens, c'est l'esprit naturel que nous apportons en naissant ; c'est le germe que l'instruction développe mais est impuissante à donner ; c'est l'âme de la logique ; c'est le fondateur de toutes les sciences expérimentales, c'est-à-dire de toutes les sciences puisque, en dehors des sciences expérimentales, il n'en existe aucune digne de ce nom. »

Nous ne voulons point contredire aux affirmations de M. Guillaume, mais le bon sens, alors, nous représenterait l'Absolu, ce qui ne nous gênerait en

rien. Pour nous il suffit qu'il y ait eu création, et tout ce qu'on nous dira ne pourra nous faire départir d'une croyance en un ordre de choses incompréhensible, c'est vrai, mais existant quand même, d'une manière quelconque, le nom n'y fait rien. Dieu, table ou cuvette, comme on voudra, cela nous est égal, mais nous sentons quelque chose d'indéfini, il est vrai, et c'est cet indéfini que nous cherchons.

On va pousser les hauts cris et dire que M. Guillaume nie le Créateur : C'est curieux, nous trouvons qu'il l'affirme justement parce qu'il le nie, on ne se donne pas tant de mal pour détruire une chose qui, dit-il, n'existe pas. C'est absolument comme le jour où Richepin publiait ses *Blasphèmes ;* des gens ont crié au scandale ;nous, il nous a semblé bien juste de rire et de dire à l'auteur : mais qu'avez-vous, grand Dieu ! à vous faire tant de bile et à blasphémer contre un Dieu qui, pour vous, n'existe pas ! Vous vous battez contre des moulins, et le rôle de Don Quichotte est humoristique peut-être, quant à être sérieux, c'est une autre affaire !

Gaston d'Hailly.

IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 15 octobre 1888.

C'est avec stupéfaction que j'ai lu le compte rendu de l'une des dernières séances de la commission du Budget. Il s'agissait du budget des Beaux-Arts.

La commission supprimait d'un trait de plume un crédit de 17,500 fr., affecté au traitement des trois membres de la commission d'examen des pièces de théâtre : En un mot la commission du Budget supprimait la Censure.

On le voit, trois Anabaptistes, rémunérés sur le fonds commun de la République, touchent chacun plus de 5,820 fr. : Pour faire quoi ?

Ici nous sommes fort embarrassés, car véritablement nous n'en savons absolument rien. M. Lockroy, un ex-libéral devenu par les hasards des temps un gouvernemental, prétend que ces trois « bien traités » du ministère des Beaux-Arts sont absolument indispensables au bonheur de la France, et que sans leurs lumières, une nuit sombre planerait sur l'art théâtral.

Je n'y contredis point, et j'estime que 17,500 francs sont une juste rémunération des travaux (?) de ladite commission des théâtres — que de commissions, bon Dieu ! — seulement je me demande comment M. Lockroy, un écrivain de mérite, un ministre qui en a peut-être moins, peut être contre la Censure lorsqu'il est simple journaliste, et pour la Censure quand il fait partie intégrante dans ce que nous voulons bien appeler notre gouvernement. Ou bien M. Lockroy ignorait la question avant de porter un maroquin sous le bras, et alors il aurait dû se taire ou du moins s'informer avant d'être contre la Censure, ou bien, étant ministre il s'incline devant cette bureaucratie inamovible, plus solide que les ministères passés, présents ou futurs.

Pour nous, bons contribuables, la question n'est point indifférente, nous payons et nous rechignons à la fois; avouez que la situation n'est pas faite pour nous faire délier les cordons de notre bourse avec une joie voisine de l'enthousiasme ?

Lorsque nous avons vu M. Lockroy entrer dans la maroquinerie gouverne-

mentale, nous nous sommes dit : Ah ! ah ! voilà 17,500 fr. que nous n'allons plus avoir à débourser chaque année, et, quoique la somme fût insignifiante sur un budget de près de trois milliards, nous voyions sonner l'heûre des économies, et ma foi, cette heure sera toujours la bienvenue pour des contribuables qui n'en peuvent mais. Hélas ! qu'il y a loin de la coupe aux lèvres : Aujourd'hui, M. Lockroy le libéral, l'homme qui a quelques liens de parenté avec celui qui repose au Panthéon, et qui a vu Victor Hugo écrasé sous le poids de la main lourde de la commission d'examen, a trouvé son chemin de Damas en entrant dans le ministère Floquet.

Raisonnons un peu.

M. Lockroy a dit qu'il avait été jadis partisan de la suppression de la Censure, qu'il le serait encore aujourd'hui (déjà je ne comprends plus), mais qu'un examen approfondi de la question lui avait fait reconnaître que cette suppression soulevait de réelles objections et rencontrait de sérieux obstacles.

La suppression des trois inspecteurs, a dit le ministre, n'entraînerait pas la suppression de la Censure. Celle-ci a été créée par une loi de 1841, et si l'on supprimait les censeurs, c'est le ministre qui serait obligé de remplir leurs fonctions.

— Eh bien, mais voilà justement ce que nous demandons: qu'on ne supprime pas la Censure, mais qu'on supprime les 17,500 fr., et si le ministre est trop occupé pour « opérer lui-même », comme un photographe célèbre, il y a tant de gens qui font si peu, si peu de choses dans l'administration qu'il dirige, sans y connaître grand'chose, puisque la question des censeurs lui était inconnue, que les inoccupés, ceux qui lisent la *Revue des Deux-Mondes* toute la journée, écrivent des romans, et même font des pièces de théâtre et des livrets d'opérettes, seront tout trouvés pour remplacer les trois Anabaptistes à 5,800 fr. d'appointements.

M. Lockroy a continué son plaidoyer en disant qu'on ne peut se dissimuler que le régime du droit commun ne serait pas favorable au développement de l'art dramatique.

Et il ajoutait :

La crainte des poursuites qui pourraient être exercées contre eux ferait que les directeurs de théâtre ne joueraient plus que de véritables berquinades. Toutes les œuvres où se trouvent des situations délicates pourraient être l'objet de poursuites. Racine même ne pourrait plus être représenté : *Phèdre*, par exemple, qui est une sorte de mise en scène de l'inceste, devrait disparaître de notre répertoire classique.

C'est sous l'empire de ces considérations que M. Lockroy a demandé le rétablissement des inspecteurs de la Censure.

La commission du Budget, faisant droit à cette demande, est revenue sur sa décision primitive et a rétabli le crédit de 17,500 fr. pour le *fonctionnement* (quel mot charmant !) de la commission d'examen.

Eh bien ! je ne suis pas ministre, peut-être même ai-je quelque droit de m'en flatter, mais si jamais, — on ne sait ce qui peut arriver — je cueillais un portefeuille, je déclare à M. Lockroy et aux trois Anabaptistes que la Censure aurait vécu, ou tout au moins que les contribuables cesseraient immédiatement d'en payer le *fonctionnement*.

Ah ! vous venez nous dire que la Censure a été créée et mise au monde pour assurer les directeurs de théâtre contre les crises vertueuses du parquet ! eh bien ! faites payer vos censeurs par les directeurs de théâtre ; mais le paysan, l'habitant des petites villes et tous ceux qui ne jouissent pas du théâtre, n'ont aucun intérêt à payer de leur poche une assurance contre les risques que peuvent courir les directeurs de théâtre.

Mais je vais plus loin encore, et je dis que si vous assurez, aux frais du public, les directeurs de théâtre, sous prétexte de protéger l'art théâtral, vous ne devez pas avoir deux poids et deux mesures, et que vous devez aussi assurer l'art littéraire, car dans le livre on ne sait pas non plus ce qui est permis et ce qui est défendu. Il faudrait alors instituer une commission d'examen pour le livre, ça ferait une commission de plus, et offrirait de bons emplois pour quelques auteurs ratés.

Au fond, tout cela est ridicule, et la Censure est parfaitement inutile ; elle ne protège pas les mœurs et n'a jamais empêché Blanche d'Antigny de montrer au public, dans le *Petit Faust*, des charmes qui, d'ordinaire, sont réservés pour des exhibitions plus intimes.

L'Etat assume la responsabilité de la moralité dans les théâtres, cela ne le regarde pas, et en donnant à telle ou telle pièce « la libre pratique », il lui donne un brevet moral que l'opinion ne ratifie pas toujours. Aujourd'hui, on sait fort bien à quoi s'en tenir, et celui qui va dans un théâtre de genre a appris par les journaux le fin mot de la pièce qui s'y débite en costumes plus ou moins décolletés, plutôt plus que moins.

Laissez le public juge ; au fond c'est lui qui protège l'art théâtral et l'art littéraire, c'est son argent qui les fait vivre ; lorsqu'il achète un livre, nous lui avons suffisamment dit ce qu'il y trouvera; s'il veut le livre c'est son affaire. Pour le théâtre, les journaux sont là, chacun est prévenu, et les grands ciseaux de dame Censure sont une superfétation dont les censeurs seuls retirent des bénéfices. Mais pour le bien public il n'y a aucune raison de la maintenir : Supprimez les parquets qui poursuivent tel auteur et ferment bénévolement les

yeux sur les œuvres de tel autre, ce sera encore là une économie appréciable. Ne nous mesurez pas nos jouissances bonnes ou mauvaises, nous saurons bien nous garder nous-mêmes, et ces fonctionnaires qui mangent l'argent des contribuables pour ne rien faire de bon, tâcheront de trouver ailleurs que dans de grasses sinécures l'emploi de leurs facultés qu'ils nous font payer trop cher.

Ah ! je comprends que l'administration soit responsable de la moralité de la voie publique, qu'elle empêche l'exposition publique des nudités qui offensent la pudeur, mais on sait très bien ce que l'on va chercher dans tel ou tel théâtre, ce que l'on trouvera sous la couverture de tel ou tel livre. En présence de tout ce que la Censure laisse passer, j'avoue qu'on ne pourrait guère aller plus loin, et le public serait là, en tout cas, pour faire sa police lui-même.

La Censure n'a plus aucune raison d'être, et lorsqu'elle a laissé jouer *Germinal* après en avoir empêché la représentation pendant une année, le public a bien prouvé, en laissant tomber la pièce à plat, qu'il n'avait pas besoin de gens bien rentés par l'État pour l'astreindre à tel ou tel régime : celui de la liberté lui suffit. La commission du Budget avait raison contre le ministre : nous espérons bien que la Chambre refusera le crédit alloué aux trois Anabaptistes, nous sommes fatigués de payer des inutiles !

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

M. Paul Perret est un écrivain de talent mais dont l'imagination nous semble un peu froide, et dans son nouveau roman, **Après le crime**, je doute fort qu'il arrive à émotionner son lecteur: l'intéressera-t-il, même ?

Un certain capitaine, M. Robin Desperriez, est un original d'abord, ensuite un redresseur de torts, mais au fond c'est un homme qui semble avoir de la bonté à revendre, car auprès de sa femme, qui est loin d'être parfaite, au moral, du moins, et de son fils Albert, qui ressemble beaucoup à sa mère, il ne l'emploie pas avec une grande sagesse. Il y a certaines individualités qui sont ainsi faites que tous les êtres qui les touchent de près ne les intéressent que médiocrement, auxquels ils ne trouvent que des défauts, et qui se dépensent seulement pour les étrangers.

Un soir un minotier, Michel Avrial, est assassiné au moment où le capitaine Robin passait non loin du lieu de ce meurtre : il entend un cri, arrive à l'appel du blessé qui tombe pour ne plus se relever en lui révélant le nom de l'assassin : c'est Jean Rosbras, un ouvrier chassé de la minoterie pour avoir manqué à son travail. Il faut dire pour son excuse, si l'on peut excuser un crime, que Michel Avrial était un homme fort méchant et qu'il réduisait Jean Rosbras à la misère gratuitement, car l'ouvrier n'avait manqué à son travail que pour soigner sa petite fille Jeanne.

En faveur de cette enfant, le capitaine, qui aurait pu livrer Jean Rosbras à la justice, ne dit rien; il lui donne même de l'argent qui lui permettra de disparaître, mais il adopte le fils du minotier, Frédéric, et sa sœur, Micheline.

Il arrive ceci que le capitaine qui a des raisons d'aimer très médiocrement son fils et sa femme, se prend d'un bel amour pour les enfants du minotier qui sont des petits prodiges de sagesse; par contre le fils et la femme du capitaine détestent les enfants du minotier défunt.

Après des péripéties aussi extraordinaires que variées, Jean Rosbras est mort, la petite Jeanne a été adoptée par un banquier millionnaire, et le fils Avrial, Frédéric, s'éprend d'elle.

Tout le roman, d'une invraisemblance des plus remarquables, roule sur une question pas très neuve, mais toujours intéressante. L'enfant peut-il être responsable du crime du père ?

Cette question vidée depuis longtemps peut cependant offrir un intérêt toujours renaissant sous une plume habile, et M. Paul Perret est dans les conditions voulues de ce côté ; mais c'est l'imagination qui péche dans l'accumulation des péripéties qui amènent le mariage de la fille de l'assassin avec le fils de l'assassiné. On se demande vraiment quel est le plus insensé : du capitaine Robin, père adoptif de Frédéric et de Micheline, ou du banquier, père également adoptif de Jeanne, devenue Mlle de Kermoisan.

M. Paul Perret a été, je crois, mieux inspiré dans le petit roman entre Albert et Micheline, idylle charmante qui gravite autour de l'action principale, et qui nous plaît infiniment mieux.

L'ouvrage de M. Jacques Bret, **Messieurs de Cisay**, est un livre charmant et que l'on peut recommander dans toutes les familles.

Le marquis, le comte et le vicomte de Cisay, à eux trois font un siècle. Le marquis représente l'ancienne société, aimable, pleine de cœur, spirituelle, mais légère et un peu sceptique ; le comte est la société d'il y a cinquante ans, tout à fait sceptique, celle là froide, et trop attachée à l'argent ; le vicomte est enfin la jeunesse contemporaine, affectant d'être redevenue tout à fait chrétienne, ardente, enthousiaste, dévouée aux œuvres du bien.

Du choc de ces caractères jaillit une action très vivante, saine, sensée, enseignant les plus belles leçons de morale, mêlées à une aimable idylle des plus gracieuses.

Le portrait du marquis est charmant, et celui de M. de Frumand, l'ami du vicomte, ne manque pas de grandeur.

C'est frais, c'est gai et très mouvementé.

Un Transfuge, par Paul Vignet, est l'histoire d'un inutile, d'un être de tempérament mou, et étranger aux élans de la passion humaine. Jeté un instant dans un milieu vivant et actif et sur le point d'être transformé par la femme, le héros du livre est effrayé par la vision des charges de l'existence et se laisse prendre par insouciance celle qui aurait pu opérer cette transformation. Le réfractaire d'une heure retourne à l'existence vide et nulle, seule en rapport avec ses goûts et ses aptitudes. Ce livre est une très curieuse étude

psychologique écrite en un très bon style. On y trouve de bons tableaux de la vie de province. et nous ne pouvons mieux faire que d'en citer un chapitre fort joli. C'est au moment où Etienne a failli être pris par l'amour vrai, alors qu'il s'est déclaré à une jeune fille, Germaine. Celle-ci reste seule et réfléchit aux douces choses qu'elle vient d'entendre pour la première fois :

« Le lendemain de la fête, dix heures du soir. Devant la fenêtre ouverte. Germaine est assise, nonchalente, pensive. Un peignoir de mousseline l'enveloppe ; sous sa chemisette, la poitrine ronde et délicate aspire avec délices l'air du dehors. Dehors c'est la nuit, c'est la rumeur dernière du village qui se couche : le café qui éteint son quinquet, l'épicier qui clôt sa devanture, le baryton d'un amateur qui file des sons avant le drap, le fracas grondant et mourant d'un train sur le remblai de la rivière.

« Germaine rêve. Autour d'elle, les objets familiers d'une chambre virginale : le petit lit aux rideaux immaculés, que surmonte un bénitier abrité d'un buis : la table à ouvrage, la corbeille où dort la tapisserie commencée ; la pendule d'albâtre reflétée par une glace. la lampe de porcelaine couvrant d'un abat-jour rose le roman anglais.

« Germaine rêve. A quoi? à l'événement de la veille, A quoi ? à lui. Car c'est un événement que cette déclaration humble, respectueuse ; car celui-là est le premier qui ait abordé avec elle un sujet certainement soupçonné, non ouï encore.

« Jusqu'à présent, elle a vécu au jour le jour. La pension, le diplôme. la première sonate, la première aquarelle : autant d'étapes de son existence douce et monotone. Elle a grandi, embelli ; de l'enfant insouciante a surgi la jeune fille sérieuse, réfléchie. Des horizons nouveaux se sont déployés devant elle ; le cercle de ses pensées s'est élargi. Et maintenant des besoins la sollicitent, des suggestions la troublent. Ce n'est pas pour vivre tous ses jours près des siens qu'elle est née ; c'est pour s'asseoir à un foyer : épouse, mère, voilà son but, sa fin. Ce n'est plus la gamine, c'est la femme qui se tourne vers le miroir, pendant qu'attirée par un soleil trompeur, la phalène bourdonne autour de la lampe filante.

« Belle, elle l'est sans doute : cette beauté ne représente pas un bien à mettre sous clef. Elle doit le donner à quelqu'un, comme son âme, sa vie. Cela s'appelle se marier. C'est pour l'époux qu'elle a grandi, plante vivace ; que, fleur, elle a développé sa corolle, c'est pour l'époux qu'elle a formé son esprit, élevé son cœur, fatigué du poignet les touches de son piano, assoupli son doigt au crayon, au pinceau. Que sera-t-il ? Lui aussi doit avoir une valeur, une richesse. Un échange. le mariage ; d'aucuns disent un marché. Ce qu'elle

donnera, elle le sait. Que recevra-t-elle à son tour ? l'inconnu est là, sphinx accompli devant elle : elle l'interroge.

« Un homme est allé à elle : cet homme l'aime. Doit-elle le croire ? Pourquoi pas ? Est-ce pour mentir qu'on s'adresse à une femme ? Est-ce pour parler qu'on lui expose l'état d'une âme, qu'on l'entraîne hors du bal, quand on aurait pu ne pas lui parler, ne pas danser avec elle ? Cet homme s'est déclaré sans hésitation, sans ambages : donc il sentait. L'accent de la vérité se reconnaissait aisément : il a dit la vérité.

« A cet aveu reconnu vrai, qu'a-t-elle ressenti, elle ? une émotion vraie aussi, car, après vingt-quatre heures, cette émotion l'occupe encore, si bien qu'un intérêt nouveau est entré dans sa vie, si bien qu'elle en a négligé son piano, qu'elle a coupé sa lecture d'une rêverie insolite. Le véritable roman, elle le vit : ce qui lui arrive étant plus extraordinaire, plus intéressant que ce qui arrive dans le livre.

« Aimée, aimera-t-elle ? oui, s'il est digne d'elle. De l'homme, de son caractère, de son passé, de son présent, elle n'a que des indications vagues, elle ne sait que ce qui lui en est revenu. Ce qu'elle n'ignore pas, c'est que longtemps il a vécu hors de son pays, qu'il y est revenu, las, fatigué, décidé à une fin. Sans doute, il a été porté à cette résolution par une secousse morale, déception ou chagrin, plus encore que par une nostalgie bien vive. Ce qu'il est venu chercher ici, c'est le repos, la diversion, la consolation, l'oubli. Suggérée par son cœur, elle estime qu'il y a là pour elle un rôle à jouer : recevoir la confession d'une âme, verser quelque baume sur des plaies secrètes, être à un désabusé, à un désespéré peut-être, la femme-ange chantée par les poètes. Une hypothèse : Germaine s'y attache, s'y complaît. Il lui semble que dévouement, tendresse, couleraient d'elle comme d'une source naturelle. Oui, elle serait une sœur de charité. Forte, saine, patiente, il lui serait doux de prodiguer sa santé morale au faible, au souffrant, à l'impatient. Ce serait grand, généreux, chrétien. Le moyen le plus sûr d'enchaîner un mari, n'est-ce pas de le dominer par la reconnaissance ?

« Toutes envisagent-elles le mariage à ce point de vue ? Germaine en doute. Ses amies ont eu un autre objectif : elles ont obéi à des considérations beaucoup plus positives. La plupart ont été séduites par la position sociale, l'argent : elles ont fait ce que le monde appelle un bon mariage. Elles ont épousé quelque chose, sans se demander si elles épouseraient quelqu'un : le pavillon couvrait la marchandise. Ainsi, elles acquéraient une maison, des toilettes, le droit de s'appeler madame. L'enfant venait ensuite ; elles devaient être, elles étaient heureuses.

« Germaine estime qu'à elle il faudra quelque chose de plus. Quoi ? un certain accord de pensées, une certaine similitude de sentiments et de goûts entre elle et son mari. Le couvent lui conviendrait mieux que le tête-à-tête avec un imbécile. Plusieurs fois elle a subi le contact des jeunes gens de l'heure présente : elle a été frappée de leur terre à terre, de leur insignifiance. Un frac, un cravate blanche, des gants : personnalité nulle, l'esprit comme le gilet, taillé sur le même patron. Entre deux figures de quadrille, un mot sur le dîner de madame une telle, une observation sur l'étouffement de la soirée : le tout formulé par un danseur effilant sa moustache. A la salle de jeu, le whist à vingt sous la fiche ; le champagne au buffet, le londrès au fumoir. Le moyen, dans la cohue, de relever un trait, de retenir un caractère, de constater une préférence. Papas renfrognés, mamans qui s'observent, messieurs qui dissimulent des pandiculations derrière l'armature d'un claque : telle est la physionomie d'une soirée. Son cœur en est sorti calme, intact. Quelques heures, elle a frotté de sa bottine le parquet d'un salon : le reste lui a donné la migraine.

« De la plupart des jeunes gens, pas un sans doute n'a l'idée de prendre une femme pour elle-même : mobile de leur activité, l'argent en est la fin. On se marie pour fonder un commerce, acheter une étude, s'établir. Que ce soit pour aimer, elle ne l'a pas entendu dire. Etre épousée pour sa fortune, triste sort pour une jeune fille. Germaine vaut mieux que cela. Elle possède bien d'autres richesses que sa dot : ces richesses n'appartiendront qu'à celui qui saura la comprendre. Elle tient l'argent pour chose secondaire. Que son mari soit la loyauté, l'honnêteté même ; que nulle indignité ne tache son nom : voilà ce qu'elle demande. Ce qu'elle considère avant tout, ce n'est pas l'emploi, la spécialité, la livrée sociale : c'est l'homme. Tant vaut l'homme, tant vaut le mariage.

« En attendant, elle a son aventure. Son amour-propre lui dit que, remarquée, elle est remarquable.

« — Elle est fière d'avoir inspiré, non pas une galanterie banale, mais un sentiment vrai, exprimé simplement, sans phrases. Qu'est-il ? un amateur. La poésie a été son péché de jeunesse : erreur excusable après tout. Aujourd'hui, repentant, il rentre dans le giron de la régularité, de la sagesse. Ce Paris, dont le nom flamboie à la tête du journal, il l'a vu, habité. Il en a mené la vie, goûté les joies, essayé les travaux. Ce dégoûté a vu, compris, appris ; quelque chose de personnel s'est incrusté dans son caractère, dans ses mœurs. Ce converti ferait-il un mari plus mauvais qu'un autre ? Plus qu'un autre ne s'attacherait-il pas, lui, privé de famille, dénué d'ambition ? Apparemment la phi-

losophie ne lui suffit pas, puisqu'il tend à la condition du commun des mortels. Et comme son passé est avouable, peut-être ne se déshonorerait-on pas en lui accordant la main à laquelle il aspire...

« A ce moment de sa méditation, Germaine porte les yeux sur la voûte fourmillante d'étoiles. Tout à coup, une raie lumineuse sillonne l'espace, fusée céleste, pour se perdre dans les profondeurs de la nuit. — Vanité des rêveries creuses ! penserait Germaine infectée de ce poison moderne qu'on appelle pessimisme. Mais à vingt ans, le mal du siècle ne l'a pas touchée encore ; elle n'a pas eu le temps d'en recevoir les suggestions débilitantes, d'en pomper les effluves morbides. Germaine ferma sa fenêtre. Le rideau tiré, comme tous les soirs elle s'agenouilla devant son crucifix. Cette fois, sa prière est longue, et, quand elle se relève, l'inspiration d'en haut rassérène son front...

« - Espère ? disait le rêve

« — Attends ! dit Dieu. »

Cette page est seulement de la poésie, et une jeune fille ne pense certainement pas toutes les choses si bien dites par M. Paul Vignet ; mais comme c'est joli !

Ah ! pauvre Etienne, malheureux esprit troublé, que n'as-tu persévéré ! le bonheur était là, pourquoi l'avoir laissé si sottement échapper ? Que de blessures l'amour d'une femme dévouée peut et sait panser en y versant le baume suprême qui vient du cœur.

C'est vraiment plaisir de rencontrer des ouvrages comme celui de Mme Henry Gréville, **la Seconde Mère** ; c'est plus grande joie encore d'avoir à en faire l'éloge. C'est aux plus grands sentiments que s'adresse l'auteur de tant de romans qui ont obtenu ce succès de bon aloi qui est bien plus durable que celui qui n'est dû qu'au scandale qui fait parfois un certain bruit momentané mais qui s'éteint bien vite.

Dans *la Seconde Mère*, le roman est d'une grande simplicité : Un homme s'est marié avec une personne pour laquelle il a eu de l'affection mais pas d'amour. La femme est morte en lui laissant deux enfants, un fils qui demeure avec la mère du mari veuf, une fille dont s'est chargée la mère de la défunte.

L'homme se remarie et épouse une femme qu'il aime profondément et qui le mérite à tous égards, mais elle rencontre chez la mère de son mari, chez la mère de la première femme de celui-ci, et aussi chez les enfants du premier

lit, une haîne dont les nouveaux époux souffrent cruellement, le mari plus que la femme peut-être.

C'est à peindre les efforts de la nouvelle épouse pour conquérir sa nouvelle famille que Mme Henry Gréville a consacré son œuvre nouvelle. Dire que c'est plein de sentiment serait répéter ce que nous avons déjà dit vingt fois d'un écrivain dont les œuvres sont aussi agréables à la lecture que moralisatrices et saines.

Depuis longtemps j'ai entrepris une campagne contre le prix des volumes de romans, estimant que vendre 3 fr. 50 le livre d'un auteur inconnu, c'était lui faire courir le risque de ne jamais se faire connaître. En effet, il est bien facile d'admettre que le public ayant à faire un choix entre deux ouvrages de même prix, l'un signé d'un nom à la mode tandis que l'autre porte le nom d'un écrivain encore obscur, celui-ci avait toutes les chances d'être délaissé. Il n'y avait donc, disais-je, qu'un seul moyen pour rétablir l'équilibre, c'était d'abaisser le prix des romans, puisque la publicité ne sert plus de rien. On se laissera tenter par le bon marché, et l'on sera tout surpris d'être tombé parfois sur l'œuvre d'un auteur qui n'a rien à envier aux écrivains les plus en renom. Il me semble que mes observations répétées ont porté, et voilà les Marpon et Flammarion avec leur collection à soixante centimes, dans laquelle nous annonçons un nouveau volume de M. Edouard Bonnet, **la Revanche d'Orgon**, qui a eu un succès complet et qui formera bientôt une bibliothèque de plus de cent volumes.

La librairie Martinet commence aussi une bibliothèque à un franc le volume, dont nous ne saurions faire autrement que de la féliciter. Après les *Récits de la côte*, de Charles Canivet, les *Contes de la vie intime*, d'André Theuriet, voici une œuvre d'un véritable mérite littéraire : **Lina**, par Charles Vincent. C'est un roman d'amour dans lequel nous trouvons cette situation délicate d'un jeune professeur pris d'un amour ardent et pur pour une des élèves qui suivent ses leçons de littérature dans une des grandes institutions de jeunes filles à Paris. Le récit est fort joli, et les replis de l'âme humaine y sont étudiés avec un charme exquis.

La nouvelle direction de la *Librairie Mondaine*, inaugure ses publications à un franc le volume, dont l'exécution matérielle est fort soignée, par une série d'ouvrages parmi lesquels nous distinguons **les Rostang**, de Georges Régual,

ouvrage d'observation dans lequel l'auteur nous dévoile les dangers des cercles, et ceux aussi de ces agences matrimoniales qui semblent prendre une place de plus en plus marquée dans la vie parisienne, et **le Sacrifice de Raymonde**, seconde partie des *Rostang*.

Puis voici trois volumes de Louis Noir : **la Banque Juive, le Colporteur Juif**, et **le Médecin Juif**, œuvre émouvante et d'actualité dans laquelle l'auteur de *Jean Casse-Tète*, sans se préoccuper beaucoup de son style un peu relâché, empoigne son public et le tient sous l'émotion du premier au dernier volume,sans lui laisser un instant de répit.

Voici encore, de Léopold Stapleaux, **les Scandales mondains** qui forment trois volumes : **Où mène l'amour, Maîtresse et Mère**, et **l'Honneur perdu**. Inutile d'insister sur les œuvres d'un écrivain aussi populaire que fécond, et qui sait découvrir sous les sourires qui s'échangent dans le monde, les drames les plus intenses, résultats de tant de vices cachés derrière un décorum d'emprunt.

M. Henri d'Argis s'est plu à écrire un livre intitulé : **Sodome**, et sur lequel je n'insisterai pas; mais quoique le vice qui y est traité soit d'une étude dangereuse, et qu'il me semble absolument inutile d'engager mes lecteurs à en prendre connaissance, je dois dire que l'auteur a écrit un livre chaste sur une aberration anormale que d'autres ont traitée d'une façon toute différente.

Armand Silvestre publie un nouveau volume intitulé : **Propos grivois.** Le titre est trop explicite pour que nous ayons besoin d'en dire le contenu, c'est toujours les mêmes petites historiettes dont les lecteurs du *Gil Blas* sont régalés régulièrement au saut du lit.

La Russie est tellement à la mode qu'on nous la présente sous toutes les faces, et M. Nossoff ne craint pas de nous scandaliser en nous montrant **la Russie galante**. N'étant point prude, j'ai lu les récits de M. Nossof, et ma conviction est que le titre de son livre manque de quelque exactitude. La galanterie n'est point à l'usage du Russe ou du moins il l'a fort rude. M. Nossoff, est-il comme ces voyageurs que l'on écoute toujours avec plaisir tout en murmurant in-petto ce vieux proverbe gaulois :

A beau mentir qui vient de loin.

ou bien nous dit-il la vérité ? je ne saurais certifier le fait, seulement je suis

heureux de savoir par lui que toutes les vieilles traditions du Moyen Age ne sont pas encore perdues, et que le droit du Seigneur, qui nous a valu de jolis opéras-comiques, demeure encore comme institution sérieuse dans l'empire des Czars. M. Serge Nossoff ne nous dit pas que les grandes dames russes aient jamais cherché à faire disparaître un antique usage dont, paraît-il, elles ne se plaignent jamais. Etre remarquée par le Czar est un grand honneur pour la femme, et... pour le mari, donc !

Proh Pudor ! titre alléchant pour les « petits jeunes », est un recueil de petits récits beaucoup plus tranquilles que ne le laisserait croire la jolie dame qui orne si agréablement la couverture du livre, car cette belle personne me semble bien assiégée par les propos d'amours peu vêtus. Bah ! de Valleneuse est un écrivain léger, c'est vrai, mais qui ne connaît d'autre débauche que celle de l'esprit.

Vous avez certainement remarqué l'effet produit par ces tableaux où l'artiste semble avoir posé au hasard sur la toile toutes les râclures de sa palette. De près on ne voit rien, si ce n'est de la couleur jetée çà et là. Eloignez-vous, et de ce chaos de nuances diverses, sort peu à peu un paysage radieux, superbement touché. C'est un peu, dans un autre ordre d'effet, la tache d'encre dont Victor Hugo fait sortir des dessins si vigoureux et dont je possède parmi mes plus chers souvenirs un des plus beaux exemplaires.

C'est ainsi que je considère le style si étrange de Francis Poictevin ; je lis et je ne vois que des mots dont les tons me paraissent confondus dans un désordre chaotique. Je réfléchis et je relis, je m'éloigne, et tout à coup la pensée, l'idée impalpable s'éclaire, prend forme et vient me charmer. Est-ce du style décadent, déliquescent ? non, c'est un genre qui s'affirme et tient sa place dans la littérature en gésine qui cherche à produire l'impression fugitive qui ne se compose que de nuances superposées.

M. Poictevin est un artiste, un peintre, qui se propose d'exprimer, non les formes particulières, les finesses de structure, les détails anatomiques, mais la physionomie générale, l'aspect dans le milieu où les choses sont placées, leurs rapports harmoniques avec les objets qui les entourent, le sol, les arbres, le ciel, sous l'influence de la lumière. Il ne veut rien isoler ; il laisse les choses ce que, vues à distance, elles sont dans la nature : une partie intégrante du paysage. Le style peut se révéler aussi bien dans l'expression d'un effet général

que dans une expression minutieuse, et s'il consiste souvent dans le choix et l'arrangement des mots, il est bien aussi dans l'allure et le mouvement que l'écrivain sait donner à sa pensée.

En lisant M. Poictevin, il me semble ressentir l'impression que j'éprouve en étudiant quelque œuvre d'un Troyon; j'y retrouve la vérité dans l'effet, seulement. Il faut chercher, et c'est justement parce qu'on n'aime guère à se donner le moindre mal, que l'écrivain dont je cite une page à la suite de ces lignes, n'est apprécié que d'un petit nombre d'amateurs parmi lesquels on est toujours en bonne et excellente compagnie.

« Sur l'étang de la Chesnaie en long d'un ton un peu de bourbe penchent de beaux hêtres aux madrures éteintes, des chênes noueux, branchus, quelques mélèzes aux légères chevelures pendantes. Un sapin, dans l'encoignure du mur de la propriété qui longe l'étang, monte droit et morne. Et la perspective de l'eau entre dans les verdures, s'enfonce au bout dans une futaie de hauts pins un peu rougeâtres. Ce jour-là, le ciel de nuages était en tourmente, il faisait souvenir de Lamennais. Nous avançant vers les pins, nous considérions les inclinations hésitées de leurs pointes, on les eût cru se consulter entre elles tout bas. Puis, un recoin liquide et ombreux nous arrêtait. Sur l'eau glaceuse, à alternances de clartés et de ténèbres, et dont les blancheurs même paraissaient bleuies, un saule poussé presque horizontalement y plonge de tortueuses branches; elles sembleraient des racines, mais on les sent moins s'abreuver qu'être inextricablement prises. Autour des *jaupilles* se lèvent de rares grenouilles d'un vert de malachite, une seconde, nagent désarticulées. Derrière le saule aux feuilles en dessous, cotonneuses et pâles, le bout de l'étang se recouvre de jaupilles serrées, fluettes, d'un vert d'eau pénétré de jour. »

Dans le nouveau volume de M. Francis Poictevin, **Derniers Songes**, il y a un chapitre, l'*Art*, une promenade au Louvre, que j'ai lu avec infiniment de plaisir, ce sont de vraies impressions artistiques, impressions d'un véritable artiste qui sait sentir le génie et l'éclairer d'un nimbe d'une étrange originalité.

La *Librairie des Bibliophiles* a inauguré une collection nouvelle, *Petite Bibliothèque française*, dans laquelle elle ne publie que des œuvres de valeur littéraire, éditées avec le soin que cette maison d'édition apporte à tous les ouvrages qui sortent de ses presses.

La nouvelle est une des formes du roman la plus difficile à traiter, parce qu'en quelques pages il faut faire entrer un sujet dont l'intérêt repose bien plus sur le charme que dans l'action.

J'ai sous les yeux la dernière plaquette parue, **la Rue des Trois-Belles**, par Albert Cim. C'est l'histoire de trois jeunes filles qui coiffent sainte Catherine, et dont l'aînée, pleine de dévouement, en voulant s'effacer pour marier ses sœurs cadettes qui restent cependant vieilles filles, a manqué un prétendant. C'est simple, gracieux, charmant, c'est de la vraie nouvelle, et j'estime que ce récit est bien digne de figurer à côté de ceux de Jean Sigaux, Ferdinand Fabre, Ernest Legouvé, Jules de Glouvet, André Theuriet, Georges Price et Charles Buet qui ont fourni les premiers petits volumes parus dans la *Petite Bibliothèque française*.

L'Aventure de Briscart, par Armand Bayot, est le récit d'une page de l'amour d'un soldat qui avait cru trouver le bonheur auprès d'une jeune fille qui s'était éprise de lui lors de son passage dans une petite ville de province. Il allait se marier lorsque éclate la guerre du Mexique. Adieu la noce, il faut partir ! Dame, ce fut long, Briscart fut oublié ou plutôt remplacé, et la belle Catherine, qui semblait devoir mourir du chagrin que lui cause le départ de son prétendu, épouse le fils du maire et lui donne un rejeton tous les ans. Pauvre Briscart !

Dans les douze chapitres de ce volume se succèdent les aventures d'amour, les récits de chasse et les impressions de voyage. Il y a aussi des pages très attendries, inspirées par les misères des pauvres gens de la côte à un fervent amoureux de la mer. C'est en résumé un livre plein de vie et de couleur, écrit avec beaucoup d'art, dans un cadre de nature très artistement dessiné. Ce livre peut être mis entre les mains de tout le monde.

Bah ! faut-il donc se désespérer pour un amour perdu ? Briscart est un philosophe, et lorsqu'il regarde parfois la petite fleur qui lui est restée de son aventure avec Catherine, il est bien près de répéter ce joli sonnet que je cueille dans l'*Anthologie contemporaine*, sous la signature de Charles Fuster:

La neige tombe, errant sur les plaines glacées,
Couvrant les bois séchés de son doux linceul blanc,
Arrêtant les ruisseaux qui pleurent, et voilant
Les arbres abattus et les feuilles froissées.

Dans ce cœur qui souffrait des souffrances passées
Et qui croyait mourir de son mal sûr et lent,
L'oubli tombe déjà, paisible, consolant,
Et fait taire l'angoisse atroce des pensées.

Pauvre arbre déjà froid, pauvre arbre morne et seul,
La neige t'a couvert de ton dernier linceul,
Cachant tes rameaux morts et ta tête courbée.

Triste cœur que l'amour froissait, voici l'oubli :
Sur tout ce qui reste d'un rêve enseveli
La neige indifférente et muette est tombée.

Et je termine en donnant à nos lecteurs la primeur d'une œuvre nouvelle de mon ami Charles Levesque : **Discours sur la satire.**

Discours sur la satire.

Un mois, tout un grand mois, qu'il n'est de ma cervelle
Tombé sur le papier quelque rime nouvelle !
Un mois que,sans souci, libre, heureux et dispos,
J'ai laissé mon esprit moisir dans le repos.
Ma verve cependant est loin d'être tarie.
Trop de sujets, hélas ! prêtent à raillerie,
Trop de sots font la loi. Trop d'abus sont choquants,
Robert Macaire est maître. Hurrah ! pour les croquants.

Mais j'apprends que des gens, frondeurs, de la satire,
Ont dénigré le genre où j'essaye d'écrire ;
Qu'ils n'ont vu dans mes vers — encore avec bonté
Que le travail malsain d'un rimeur éhonté.
— A quoi bon, disent-ils en leurs étroits scrupules,
Esquisser les travers, peindre les ridicules ?
A quoi bon d'un vergé noircir autant de mains
Pour montrer à nos yeux les vices des humains ?
— A quoi bon ? Halte-là ! Si vous daignez l'entendre,
Sots prêcheurs qui grondez, je veux bien vous l'apprendre.
On dessert la vertu sous le masque d'Hamlet
Comme au son des grelots du mordant Triboulet.
— Pardon ?
— C'est vrai. Pour vous l'image est un peu forte.
Il faut aux épiciers parler d'un autre sorte.
Sans guide entre les noms que je viens de citer,
Anes de Buridan, vous devez hésiter.

Vous ignorez d'Hamlet la sanglante ironie,
Raillant l'humanité des vertus qu'il lui nie
Son superbe dédain, sublime excès d'honneur,
Paraît de la démence aux manants d'Elséneur.

Lorsque d'un scélérat il veut punir le crime
Un bavard vaniteux est d'abord sa victime.
Mais le sang répandu réjaillit sur le roi.
Le remords naît en lui. Son cœur connaît l'effroi.
Si l'on voit la leçon, le sens est admirable.
Que d'innocents frappés aux côtés d'un coupable
Ont été par leur mort un premier châtiment,
Le prélude sanglant d'un juste dénouement.
Pour sauver un blessé d'un danger qui menace
Un membre vigoureux s'extirpe avec audace.
Le mal est conjuré. Bien loin d'être honni
L'habile opérateur par chacun est béni.
Que nous importe donc qu'un innocent succombe.
S'il doit d'un criminel creuser ainsi la tombe
Son trépas est utile et la nécessité
Fait accepter du sort l'inflexibilité.

Le justicier danois est resté légendaire,
Mais, tel qu'un caillou brut des mains d'un lapidaire
Ressort en un bijou splendidement serti,
Du cerveau d'un géant Triboulet est sorti.
Ah ! comme il connaissait notre humaine faiblesse
Le monstrueux bouffon que craignait la noblesse
Quand sous son rire amer, monarque et courtisans
Servaient d'unique cible à ses traits malfaisans.
Tout Mercure galant réussit en ce monde.
Des amours de François l'entremetteur immonde
Dominait les flatteurs. Son commerce honteux
Le rendait au palais plus puissant qu'aucun d'eux.

Hamlet et Triboulet sont devenus typiques.
Un héros constamment s'impose aux Philippiques.
La meilleure satire est l'exemple vivant
Qui s'attaque à l'esprit mieux qu'un texte savant.
Les ilotes de Sparte offraient à la jeunesse
Le spectacle écœurant de la hideuse ivresse;
Les peuples d'Israël lapidaient sans pitié
D'un fils de leur tribu l'adultère moitié.
Le veau d'or est partout. Partout l'œil le contemple.
Jésus le combattait sur les marches du temple.
Le traficant flétri, la foule applaudissait,
Plutus était vaincu, son prêtre s'éclipsait.
Harpagon aujourd'hui guérit de l'avarice.
Rien ne peut mieux servir de repoussoir au vice
Que l'aspect de Tartuffe, hypocrite immortel,
Priant avec Basile au pied d'un saint autel.

Il faut envisager le but qu'on veut atteindre,
A la banalité l'auteur ne peut s'astreindre :
Et s'adressant à l'âme en restant positif
Doit être du talent le constant objectif,
Par le raisonnement tout homme se dirige,
En châtiant les mœurs l'écrivain les corrige,
La vertu garde en lui son meilleur défenseur ;
Le méchant à bon droit s'effraye du censeur.
Néron craignait Senèque. Il modéra ses crimes
Tant qu'il n'eût augmenté le nombre des victimes
Dont il ensanglanta le sol de Romulus
Par le trépas du sage et la mort de Burrhus.

Aux chefs-d'œuvre produits, une époque se juge :
Contre le satirique il n'est point de refuge,
Et Tacite lui-même, en flattant les Germains,
Autant que Juvénal a cinglé les Romains.
Des Césars corrompus les excès innombrables
Ont été flagellés en des vers admirables.
L'histoire a fait profit de chacun de ces traits
Lorsqu'elle a des héros esquissé les portraits.
Une heureuse épithète au cœur même atteint l'homme.
On peint Londres d'un mot en rappelant Sodome.
Au faux égalitaire on montre Manlius,
Au ventre satisfait s'offre Vitellius.

La Satire, d'ailleurs, à l'insulte s'oppose,
Quel que soit le sujet qu'un critique s'impose,
Si vif et si mordant qu'il soit en maints endroits,
Jamais l'urbanité n'abandonne ses droits.
S'il faut d'un orgueilleux rabaisser les mérites
« Qu'en des termes galants ces choses-là soient dites » ;
Et si l'on veut la rime à quelque mot en *on*
Qu'on n'aille point crûment crier tel est fripon.
En observant ces lois, vulgaire courtoisie,
Qu'on se tienne à l'abri de toute jalousie.
Regnard, sans nul motif que la rivalité,
Loin d'amoindrir Boileau, perd son autorité.
Zola n'aperçoit pas à quel point il déroge
Quand il brandit sa plume et forge son éloge,
Quand, Jupiter tonnant, il lance aux détracteurs.
Les foudres qu'en ses mains voient les adulateurs.

D'un écrivain choyé, critiquer un ouvrage
C'est faire avec audace un acte de courage ;

L'on comprend qu'autrefois « en ce hardi métier
La peur ait bien souvent fait reculer Régnier ».
Hégésype a souffert. A vingt-neuf ans à peine
Gilbert, pauvre et haï, succombait à la peine.
Pressentiment cruel il avait célébré
Malfilâtre au tombeau descendant ignoré.
En ébranlant des sots la puissance établie,
En montrant la vertu chez les grands affaiblie,
La morgue d'un traitant, l'orgueil d'un parvenu,
L'on sème le mépris, Gillot est méconnu.

Pour mieux être écouté que soi-même on s'observe.
Nul n'admet sur ce point d'indulgente réserve.
La conduite d'Horace à l'abri du soupçon,
Sut joindre constamment l'exemple à la leçon.
L'adversaire a beau jeu si des mœurs qu'on méprise
Donnent à la riposte une facile prise.
Chapelle au cabaret voulant moraliser
C'est saint Littré pasteur voulant catéchiser.

Terminons par ce trait. Tout avocat s'expose
Par un long plaidoyer à gâter une cause.
Tel président dirait au patron d'un vaurien :
« Tel qui veult trop preüver, maître, ne preüve rien. »

Et maintenant le flot monte, les presses gémissent, le papier se noircit, octobre finit, c'est la grande bataille littéraire qui commence. Zola va paraître, le *Rêve* que je n'ai pas voulu lire en feuilletons, je vais l'étudier pour mes lecteurs dans le volume complet. D'autres aussi vont se faire connaître, puissent-ils prendre pour arriver à l'Académie des chemins moins détournés que l'auteur de *la Terre !*

Gaston d'Hailly

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Sous le titre de **Préfaces et Manifestes littéraires**, la Bibliothèque Charpentier publie le résumé des tentatives littéraires des frères de Goncourt et le complément presque indispensable de leur *Journal*. Ce sont comme les bulletins des batailles que, depuis près de quarante ans, les deux frères ont livrées sur le terrain du roman, de l'histoire, du théâtre, de l'art français et japonais.

M. Xavier Marmier, de l'Académie française, est un des Français de notre siècle qui ont le plus et le mieux voyagé, c'est-à-dire qu'il a parcouru presque tous les pays de l'Europe et de l'Orient, non point en touriste distrait, mais en observateur curieux, notant les traits de mœurs caractéristiques, les traditions, les légendes et les poésies populaires dans lesquelles se fixe l'image de la vie des peuples. C'est un plaisir de feuilleter avec lui les innombrables documents rapportés des pays lointains; il nous en a déjà donné beaucoup ; mais le fonds est inépuisable et ne cesse jamais d'être intéressant, charmant toujours par la grâce littéraire dont il sait le revêtir. Dans le volume qu'il vient de publier à la librairie Hachette sous le titre de : **Voyages et littérature**, nous trouvons des récits d'une grande variété : Mémoires sur la découverte de l'Amérique au xe siècle ; Valachie et Moldavie ; un Voyage en Perse ; le Pays des Cosaques; Tradition d'Allemagne; Eric XIV; la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Florian (librairie Lecène et Oudin, éditeurs, 17, rue Bonaparte). Un vol. in-8 cavalier, orné de nombreuses illustrations, broché, 1 fr. 50.

Un nouveau volume vient de paraître dans la *Collection des Classiques populaires*. Il est dû à la plume de M. Léo Claretie, et est consacré à Florian.

Il serait téméraire de revendiquer aujourd'hui pour Florian l'intégrité de la gloire dont il jouissait encore il y a 70 ans ; mais il y aurait injustice à l'oublier. Son théâtre, si heureusement renouvelé, si délicieusement inspiré,

où se rencontrent avec tant de charme la manière de Sedaine et celle de Marivaux ; ses romans qu'il suffit de nommer : Estelle, Galatée, Numa ; ses fables, petits chefs-d'œuvre, dont plus d'une n'est pas indigne de la Fontaine, voilà ses principaux titres à notre souvenir. Bien d'autres écrivains sont mieux connus qui n'en ont point tant.

Il n'en est pas jusqu'à sa vie qui ne soit intéressante, et M. Léo Claretie nous la retrace d'une plume alerte, depuis les premières années de sa jeunesse jusqu'à sa fin désolée au fond de la petite commune de Sceaux.

L'ouvrage de M. Léo Claretie contient plusieurs reproductions curieuses de la Bibliothèque nationale.

Par une coïncidence, le jour où mourait Bazaine, Mlle Pauline Drouart publiait chez l'éditeur Savine, 18, rue Drouot, les curieux souvenirs du médecin particulier de Maximilien, le docteur S. Basch. **Maximilien au Mexique** est en effet une sorte de réquisitoire contre l'homme néfaste qui, par son ambition, conduisait Maximilien à Quérétaro comme plus tard l'armée française à Metz. Il faut lire dans le récit poignant d'angoisses du fidèle compagnon des heures désolées, cette agonie d'un empereur dont l'écho attrista l'Europe. Ajoutons que dans des notes nourries, l'éditeur a révélé ce qu'il pouvait y avoir d'exagéré et de discutable dans les assertions du docteur Basch, volontiers injuste, dans son dévouement même, et pour nous autres Français et pour les Mexicains dont la fermeté patriotique mérite certes quelques éloges.

L'éditeur Savine met en vente le tome 3e des **Œuvres littéraires de Napoléon Bonaparte**. Cette publication importante, on le sait, est préparée par les soins de notre confrère M. Tancrède Martel, d'après les originaux et les meilleurs textes. Le tome 3e comprend : 1° les *Conversations célèbres*, 2° toutes les *Proclamations* militaires et politiques ; 3° les *projets* de constitution, l'admirable débat sur le *Divorce*, les *Actes politiques* ; 4° les *Mémoires* de Napoléon. On trouvera dans cette dernière partie les célèbres *Bulletins de la Grande armée*, ainsi que d'autres mémoires historiques et militaires, notamment une curieuse étude de Napoléon sur le général Moreau.

La tome 3e est illustré d'un beau portrait de Napoléon dessiné par Th. Bérengier. 60 exemplaires sur hollande sont à la disposition des bibliophiles.

Les Victimes de la Vie, par M. B. Mossé, officier de l'Instruction publique. Paris, Marpon et Flammarion, éditeurs.

Ce livre est une étude de mœurs. Exposé loyal et courageux de quelques préjugés déplorables qui enfantent mille souffrances dans la société moderne, récit ému de plusieurs drames de famille où plus d'un reconnaîtront quelques traits de leur propre existence, il contient des scènes touchantes, prises sur le vif, et fournies à l'auteur par sa longue expérience de la vie.

Roman moral, d'un genre tout nouveau, original, sortant des sentiers battus jusqu'à ce jour, c'est un livre de progrès social.

Puisse le grand public l'accueillir avec sympathie, et encourager ainsi l'auteur à persévérer dans la voie de moralisation sociale et de progrès dont ce modeste livre est un premier début.

En vente à la librairie Hachette, **le Suffrage universel et le Régime parlementaire**, par Paul Laffite, 1 volume in-16 broché, 3 fr. 50. Cet ouvrage traite d'une question actuelle entre toutes, celle de la réforme électorale. On y trouve des renseignements intéressants sur l'organisation du droit de suffrage dans différents pays d'Europe et d'Amérique. L'auteur cherche à prouver que le régime parlementaire peut s'accommoder aux conditions et aux besoins d'une société démocratique, et il appuie sa démonstration d'exemples empruntés aux lois constitutionnelles de divers peuples. Voici les titres des principaux chapitres : Substitution des groupes aux partis politiques. Confusion des pouvoirs. Avènement de la classe des politiciens. Représentation des minorités. Le chef de l'Etat dans une démocratie. Les conflits parlementaires. Le besoin de stabilité, etc.

Sous ce titre de : **Comment périssent les Républiques**, MM. Dutemple et Launay ont décrit, en style vif, animé, énergique, les catastrophes qui ont terminé l'existence des Républiques de Rome, de Carthage, d'Athènes.., d'Angletere, d'Haïti,.. de 1792 et de 1848,.... etc., etc.

Il s'est attaché à montrer que ces grands et déplorables événements s'expliquent tous par l'incroyable facilité avec laquelle les masses ignorantes se laissent toujours éblouir par les promesses de quelques audacieux agitateurs.

On devine la conclusion que l'auteur tire de toutes les tragédies qu'il expose. Il adjure en termes émus et éloquents nos concitoyens de ne pas se laisser tromper par des fourberies qui ont déjà, tant de fois ,fait le malheur de populations intéressantes ; il montre le danger d'oublier que le respect des lois et de la constitution est le seul moyen infaillible de triompher des ruses des prétendants et de leurs complices.

Ce livre de profonde érudition est d'une réalité écrasante !

Dans les circonstances actuelles, on ne saurait trop vivement en recommander la lecture.

ALMANACHS POUR 1889

Le jour de l'an fait surgir, chaque année, un éclatant bataillon de merveilles bibliographiques. Il nous amène aussi une armée, de physionomie plus modeste, qui n'en est pour cela ni moins charmante, ni moins utile : c'est l'armée des almanachs, de ces petits livres infiniment variés qui tous savent amuser et instruire. Ils viennent de s'envoler des presses de la maison Plon. Ils viennent de s'abattre aux vitrines des libraires. Ils auront bientôt pénétré partout, jusque dans les plus humbles foyers, où ils seront la distraction des longues soirées d'hiver.

Honneur d'abord aux almanachs qui ont le privilège de faire rire, chose si précieuse et si rare ! Voici le groupe de ces gais compagnons qu'on appelle ; Le *Comique*, le *Lunatique*, les *Parisiennes*, le *Pour Rire* et le *Charivari*. Ils sont pleins jusqu'au bout de mots drôlatiques, d'anecdotes cocasses, d'historiettes joyeuses.

Nous signalerons ensuite : l'*Annuaire* et les *Almanachs Mathieu (de la Drôme)*, qui annoncent avec tant de justesse le temps qu'il fera pendant l'année et qui sont d'une si grande utilité pour les agriculteurs,pour les marins et en général pour tout le monde, car il n'est personne qui n'ait intérêt à savoir quand le soleil brillera, quand le vent soufflera, quand la pluie, la neige ou la grêle tomberont : le *Petit Almanach National de France*, recueil patriotique d'anecdotes et de renseignements utiles aux réservistes et aux territoriaux ; l'*Almanach des Célébrités contemporaines*, galerie des illustrations civiles, militaires, religieuses et artistiques ; l'*Almanach du Savoir-Vivre*, par la comtesse de Bassanville, petit code de la bonne compagnie.

Les maîtresses de maison trouveront d'excellentes recettes culinaires dans l'*Almanach-Manuel de la bonne Cuisine*. Celui *des Dames et des Demoiselles*

traite spécialement de la toilette et de la confection des petits ouvrages de femme ; l'*Almanach de la Mère Gigogne* s'adresse aux enfants ; l'*Almanach de France et du Musée des Familles* est un petit chef-d'œuvre encyclopédique des plus instructifs ; l'*Almanach scientifique* contient les découvertes les plus nouvelles de la science ; l'*Almanach du Parfait Vigneron* est le vade-mecum obligé du viticulteur et du négociant en vins ; il emprunte, chaque année, un nouvel intérêt aux progrès du phylloxéra et des autres maladies de la vigne, contre lesquelles il donne d'excellentes recettes ; l'*Almanach des Saints Cœurs de Jésus et de Marie* et l'*Almanach du Bon Catholique* s'adressent aux personnes pieuses et aux communautés religieuses. Notons encore, dans des genres différents, le *Parisien*, l'*Astrologique*, le *Cultivateur*, le *Jardinier*, et l'*Almanach illustré des jeunes mères*.

Enfin, de tous les almanachs, il ne faut pas oublier l'aïeul vénéré, le vieux *Mathieu Lœnsberg* ou *Almanach Liégeois*, puis le *Prophétique*, rédigé par un neveu de Nostradamus et rempli de curieuses révélations sur la magie blanche, la magie noire, le magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion, enfin sur toutes les sciences occultes dont on s'occupe tant aujourd'hui,

Henri Litou.



IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 1er novembre 1888.

M. Emile Zola, que l'on a tant attaqué pour le naturalisme grossier de ses dernières œuvres, a voulu prendre une revanche et se faire lire dans les familles, pénétrer même dans les couvents, où la mère abbesse lira son Rêve aux recluses confiées à ses soins spirituels. Comme volume de distribution de prix, le roman de M. Zola est assez réussi, on pourrait même le faire entrer dans la collection des guides Roret, car nul manuel ne donne de meilleurs conseils sur l'art du brodeur-chasublier. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, le *Rêve* n'est point un de ces ouvrages où M. Zola se soit complu : il a écrit une simple nouvelle qu'il a conduite difficilement pendant les trois cents pages de son livre, et, grâce surtout à un étirage prolongé, un peu comme les fils d'or dont se sert si habilement son héroïne. Bref M. Zola s'est écrié : « Eh bien ! moi aussi je ferai du romantisme ! » Hélas ! qu'il y a loin de la coupe aux lèvres ! l'auteur du *Rêve* nous le fait bien voir.

Dans le principe, j'ai entendu des gens très sérieux assurer que les naturalistes étaient des prophètes qui « châtiaient » les vices de notre civilisation contemporaine un peu à la manière dont on châtie les chats qui se sont oubliés dans les petits coins, c'est-à-dire, selon l'expression technique des bourgeoises, en leur « mettant le nez dedans ». J'avais beau soutenir que ce système d'éducation renouvelé des Grecs, c'était le cas de le dire, n'avait jamais corrigé personne, au contraire, on insistait, et pour nombre de personnes, le naturalisme était presque un sacerdoce. Moi, très sceptique, je riais, et je voyais purement et simplement une affaire de librairie là où les autres croyaient déjà entrevoir une religion nouvelle. On en a rabattu: M. Zola a encaissé l'argent des gogos, et plus il allait, moins il était naturaliste, dans le sens vrai du mot, en revanche il plongeait de plus en plus ses lecteurs dans la fosse à purin, tellement que ceux-ci en étaient ravis. L'Étranger lui-même s'en régalait, et tout en disant que les Français étaient des êtres immoraux, prenait le plus grand plaisir à barboter dans ladite fosse ; j'en ai la preuve, l'Étranger « s'en fourre jusque-là ».

Avec *la Terre*, le voile s'est déchiré, tout le monde s'est aperçu, comme j'en avais la conviction depuis longtemps, que M. Zola se moquait du public, et l'insuccès relatif de l'*Œuvre*, cinquante mille exemplaires, tandis que *Germinal* avait atteint soixante dix-sept mille, était bien fait pour arrêter des élans vers ce qui n'était pas trop dégoûtant. Aussitôt vint *la Terre* ; vite le tirage remonte à soixante dix-sept mille, seulement, comme nous venons de le dire, M. Zola était percé à jour : Il était purement et simplement un fantaisiste, disons un « fumiste » pour être dans « l'train ».

M. Zola est un admirable écrivain fourvoyé dans un genre de littérature qui lui a fait un succès et des rentes, choses qu'il n'aurait pas trouvées s'il était resté dans le genre où il s'est fait connaître en premier lieu, celui des *Contes à Ninon*: il n'y a rien à lui reprocher si ce n'est d'avoir abandonné ses premières convictions littéraires pour suivre le public qui lui a fait un pont d'or pour le remercier de ses flatteries à l'égard de leur goût dépravé, tandis qu'il l'aurait laissé mourir de faim à côté d'œuvres d'un goût plus relevé.

Aujourd'hui, M. Zola se repose sur ses lauriers et s'offre le plaisir de faire digérer de force à ses lecteurs ordinaires une œuvre charmante et gracieuse, ce qui leur fera faire la grimace, et l'Étranger boudera, ce n'est pas cela qu'il lui faut, il n'y comprendra rien.

Qu'est-ce que c'est que ce rêve d'Angélique ? Rien autre chose que ce sentiment qui naît dans l'esprit de toutes les jeunes filles : « Oh ! ce que je voudrais, ce que je voudrais, ce serait d'épouser un prince... un prince que je n'aurais jamais vu, qui viendrait un soir, au jour tombant, me prendre par la main et m'emmener dans un palais... Et ce que je voudrais, ce serait qu'il fût très beau, très riche, oh ! le plus beau, le plus riche que la terre eût jamais porté ! Des chevaux que j'entendrais hennir sous mes fenêtres, des pierreries dont le flot ruissellerait sur mes genoux, de l'or, une pluie, un déluge d'or, qui tomberait de mes deux mains, dès que je les ouvrirais... Et ce que je voudrais encore, ce serait que mon prince m'aimât à la folie, afin moi-même de l'aimer comme une folle. Nous serions très jeunes, très purs et très nobles, toujours, toujours ! »

Voilà le rêve d'Angélique ; ça rappelle ce que toute fillette doit voir apparaître dans ces hallucinations nocturnes, après la lecture par sa vieille gouvernante de quelque conte des fées : *l'Oiseau bleu*, *la Belle au bois dormant*. Et M. Zola le lui donne son oiseau bleu, à cette Angélique. Il est vrai qu'elle meurt au moment où son rêve se réalise, mais qu'importe la mort si l'on a été heureux un instant ! Ce n'est donc pas l'action du récit qui peut arrêter un instant le lecteur. Peut-être quelques lectrices, entre quinze et dix-huit ans, pourront-elles en rêver la nuit, et c'est tout.

Au fond, dans ce nouveau volume il n'y a que cinquante pages à lire, mais celles-là sont d'une grâce charmante :

« Pendant le rude hiver de 1860, l'Oise gela, de grandes neiges couvrirent les plaines de la basse Picardie ; et il en vint surtout une bourrasque du Nord-Est, qui ensevelit presque Beaumont, le jour de la Noël. La neige, s'étant mise à tomber dès le matin, redoubla vers le soir, s'amassa durant toute la nuit. Dans la ville haute, rue des Orfèvres, au bout de laquelle se trouve comme enclavée la façade nord du transept de la cathédrale, elle s'engouffrait, poussée par le vent, et allait battre la porte Sainte-Agnès, l'antique porte romane, presque déjà gothique, très ornée de sculptures sous la nudité du pignon. Le lendemain, à l'aube, il y en eut là près de trois pieds.

« La rue dormait encore, emparessée par la fête de la veille. Six heures sonnèrent. Dans les ténèbres que bleuissait la chute lente et entêtée des flocons, seule une forme indécise vivait, une fillette de neuf ans, qui, réfugiée sous la voussure de la porte, y avait passé la nuit à grelotter, en s'abritant de son mieux. Elle était vêtue de loques, la tête enveloppée d'un lambeau de foulard, les pieds nus dans de gros souliers d'homme. Sans doute elle n'avait échoué là qu'après avoir longtemps battu la ville, car elle y était tombée de lassitude. Pour elle, c'était le bout de la terre, plus personne, plus rien, l'abandon dernier, la faim qui ronge, le froid qui tue ; et, dans sa faiblesse, étouffée par le poids lourd de son cœur, elle cessait de changer de place, de s'enfoncer dans ces vieilles pierres, lorsqu'une rafale faisait tourbillonner la neige.

« Les heures, les heures coulaient. Longtemps entre le double vantail des deux baies jumelles, elle s'était adossée au trumeau, dont le pilier porte une statue de sainte Agnès, la martyre de treize ans, une petite fille comme elle, avec la palme et un agneau à ses pieds. Et, dans le tympan, au-dessus du linteau, toute la légende de la Vierge enfant, fiancée à Jésus, se déroule, en haut-relief d'une foi naïve : ses cheveux qui s'allongèrent et la vêtirent lorsque le gouverneur, dont elle refusait le fils, l'envoya aux mauvais lieux ; les flammes du bûcher qui, s'écartant de ses membres, brûlèrent les bourreaux dès qu'ils eurent allumé le bois ; les miracles de ses ossements ; Constance, fille de l'empereur, guérie de la lèpre, et les miracles d'une de ses figures peintes ; le prêtre Paulin, tourmenté de prendre femme, présentant, sur le conseil du pape, l'anneau orné d'une émeraude à l'image, qui tendit le doigt, puis le rentra, gardant l'anneau qu'on y voit encore, ce qui délivra Paulin. Au sommet du tympan, dans une gloire, Agnès est enfin reçue au ciel, où son fiancé Jésus l'épouse, toute petite et si jeune, en lui donnant le baiser des éternelles délices.

« Mais, lorsque le vent enfilait la rue, la neige fouettait de face, des paquets

blancs menaçaient de barrer le seuil; et l'enfant, alors, se garait sur les côtés, contre les vierges posées au-dessus du stylobate de l'ébrasement. Ce sont les compagnes d'Agnès, les saintes qui lui servent d'escorte : trois à sa droite, Dorothée, nourrie en prison de pains miraculeux ; Barbe, qui vécut dans une tour ; Geneviève, dont la virginité sauva Paris ; et trois à sa gauche, Agathe, les mamelles tordues et arrachées, Christine torturée par son père et qui lui jeta de sa chair au visage ; Cécile qui fut aimée d'un ange. Au-dessus d'elles, des vierges montrent avec les arcs des claveaux, les trois voussures d'une floraison de chairs triomphantes et chastes, en bas martyrisées, broyées dans les tourments, en haut accueillies par un vol de chérubins, ravies d'extase au milieu de la cour céleste.

« Et rien ne la protégeait plus depuis longtemps, lorsque huit heures sonnèrent et que le jour grandit. La neige, si elle ne l'eût foulée, lui serait allée aux épaules. L'antique porte, derrière elle, s'en trouvait tapissée, comme tendue d'hermine, toute blanche ainsi qu'un reposoir, au bas de la façade grise, si nue et si lisse, que pas un flocon ne s'y accrochait. Les grandes saintes de l'ébrasement surtout en étaient vêtues, de leurs pieds blancs à leurs cheveux blancs, éclatantes de candeur. Plus haut, les scènes du tympan, les petites saintes des voussures s'élevaient en arêtes vives, dessinées d'un trait de clarté sur le fond sombre ; et cela jusqu'au ravissement final, au mariage d'Agnès, que les archanges semblaient célébrer sous une pluie de roses blanches. Debout sur son pilier, avec sa palme blanche, son agneau blanc, la statue de la Vierge enfant avait la pureté blanche, le corps de neige immaculée dans cette raideur immobile du froid, qui glaçait autour d'elle le mystique élancement de la virginité victorieuse. Et, à ses pieds, l'autre, l'enfant misérable, blanche de neige, elle aussi, raidie et blanche à croire qu'elle devenait pierre, ne se distinguait plus des grandes vierges. »

Et n'est-elle pas prédestinée à des désirs en dehors de la vie ordinaire de ce monde, cette jeune fille qui, recueillie par de braves gens qui travaillent la soie et l'or pour les ornements sacerdotaux, passe sa jeunesse à broder pour les hommes de Dieu et à n'ouvrir qu'un seul livre, *la Légende dorée*, de Jacques de Voragine.

« Cette traduction française, datée de 1549, avait dû être achetée jadis par quelque maître chasublier, pour les images pleines de renseignements utiles sur les saints. Longtemps elle-même ne s'intéressa guère qu'à ces images, ces vieux bois d'une foi naïve, qui la ravissaient. Dès qu'on lui permettait de jouer, elle prenait l'in-quarto, relié en veau jaune, elle le feuilletait lentement : d'abord, le faux-titre, rouge et noir, avec l'adresse du libraire, « à Paris, en la

rue Neufve Nostre-Dame, à l'enseigne saint Jehan Baptiste » ; puis, le titre, flanqué des médaillons des quatre évangélistes, encadré en bas par l'adoration des trois Mages, en haut par le triomphe de Jésus-Christ foulant des ossements. Et ensuite les images se succédaient : lettres ornées, grandes et moyennes gravures dans le texte, au courant des pages : l'Annonciation, un ange immense inondant de rayons une Marie toute frêle ; le massacre des Innocents, le cruel Hérode au milieu d'un entassement de petits cadavres ; la crèche, Jésus entre la Vierge et saint Joseph, qui tient un cierge, saint Paul l'aumônier donnant aux pauvres, saint Mathias brisant une idole, saint Nicolas, en évêque, ayant à sa droite des enfants dans un baquet ; et toutes les saintes, Agnès le col troué d'un glaive, Christine, les mamelles arrachées avec des tenailles, Geneviève suivie de ses agneaux, Julienne flagellée, Anastasie brûlée, Marie l'Egyptienne faisant pénitence au désert, Madeleine portant le vase de parfum. D'autres encore défilaient, une terreur et une pitié grandissaient à chacune d'elles, c'était comme une de ces histoires terribles et douces, qui serrent le cœur et mouillent les yeux de larmes.

« Mais Angélique, peu à peu, fut curieuse de savoir au juste ce que représentaient les gravures. Les deux colonnes serrées du texte, dont l'impression était restée très noire sur le papier jauni, l'effrayaient par l'aspect barbare des caractères gothiques. Pourtant, elle s'y accoutuma, déchiffra ces caractères, comprit les abréviations et les contractions, sut deviner les tournures et les mots vieillis ; et elle finit par lire couramment, enchantée comme si elle pénétrait un mystère, triomphante à chaque nouvelle difficulté vaincue. Sous ces laborieuses ténèbres, tout un monde rayonnant se révélait. Elle entrait dans une splendeur céleste. Ses quelques livres classiques, si secs et si froids, n'existaient plus. Seule, la légende la passionnait, la tenait penchée, le front entre les mains, prise toute, au point de ne plus vivre de la vie quotidienne, sans conscience du temps, regardant monter, du fond de l'inconnu, le grand épanouissement du rêve.

« Dieu est débonnaire, et ce sont d'abord les saints et les saintes. Ils naissent prédestinés, des voix les annoncent, leurs mères ont des songes éclatants. Tous sont beaux, forts, victorieux. De grandes lueurs les environnent, leur visage resplendit. Dominique a une étoile au front. Ils lisent dans l'intelligence des hommes, répètent à voix haute ce qu'on pense. Ils ont le don de prophétie, et leurs prédictions toujours se réalisent. Leur nombre est infini, il y a des évêques et des moines, des vierges et des prostituées, des mendiants et des seigneurs de race royale, des ermites nus mangeant des racines, des vieillards avec des biches dans des cavernes. Leur histoire à tous est la même, ils gran-

dissent pour le Christ, croient en lui, refusent de sacrifier aux faux-dieux, sont torturés et meurent pleins de gloire. Les persécutions lassent les empereurs. André. mis en croix, prêche pendant deux jours à vingt mille personnes. Des conversions en masse se produisent, quarante mille hommes sont baptisés d'un coup. Quand les foules ne se convertissent pas devant les miracles, elles s'enfuient épouvantées. On accuse les saints de magie, on leur pose des énigmes qu'ils débrouillent, on les met aux prises avec les docteurs qui restent muets. Dès qu'on les amène dans les temples pour sacrifier, les idoles sont renversées d'un soufle et se brisent. Une vierge noue sa ceinture au cou de Vénus qui tombe en poudre. La terre tremble, le temple de Diane s'effrondre, frappé du tonnerre, et les peuples se révoltent, des guerres civiles éclatent. Alors, souvent, les bourreaux demandent le baptême, les rois s'agenouillent aux pieds des saints en haillons qui ont épousé la pauvreté. Sabine s'enfuit de la maison paternelle. Paule abandonne ses cinq enfants et se prive de bains. Des mortifications, des jeûnes les purifient. Ni froment, ni huile. Germain répand de la cendre sur ses aliments. Bernard ne distingue plus les mets, ne reconnaît que le goût de l'eau pure. Agathon garde trois ans une pierre dans sa bouche. Augustin se désespère d'avoir péché, en prenant de la distraction à regarder un chien courir. La prospérité, la santé sont en mépris, la joie commence aux privations qui tuent le corps. Et c'est ainsi que, triomphants,ils vivent dans des jardins où les fleurs sont des astres, où les feuilles des arbres chantent. Ils exterminent des dragons, ils soulèvent des tempêtes et les apaisent, ils sont ravis en extase à deux coudées du sol. Des dames veuves pourvoient à leurs besoins pendant leur vie, reçoivent en rêve l'avis d'aller les ensevelir quand ils sont morts. Des histoires extraordinaires leur arrivent, des aventures merveilleuses, aussi belles que des romans. Et, après des centaines d'années, lorsqu'on ouvre leurs tombeaux, il s'en échappe des odeurs suaves.

« Puis, en face des saints, voici les diables, les diables innombrables. « Ilz vollent souvent environ nous comme mouches et remplissent lair sans nombre. Lair est aussi plein de dyables et de mauvais esperitz, comme le roy du soleil est plein de athomes. C'est pouldre même. » Et la bataille s'engage, éternelle. Toujours les saints sont victorieux, et toujours ils doivent recommencer la victoire. Plus on chasse de diables, et plus il en revient. On en compte six mille six cent soixante-six dans le corps d'une seule femme, que Fortunat délivre. Ils s'agitent, ils parlent et crient par la voix des possédés, dont ils secouent les flancs d'une tempête. Ils entrent en eux par le nez, par les oreilles, par la bouche, et ils en sortent avec des rugissements, après des

jours d'effroyables luttes. A chaque détour des routes, un possédé se vautre, un saint qui passe livre bataille. Basile, pour sauver un jeune homme, se bat corps à corps. Pendant toute une nuit, Macaire, couché parmi des tombeaux, est assailli et se défend. Les anges eux-mêmes, au chevet des morts, en sont réduits, pour avoir les âmes, à rouer les démons de coups. D'autres fois, ce ne sont que des assauts d'intelligence et d'esprit. On plaisante, on joue au plus fin, l'apôtre Pierre et Simon le magicien luttent de miracles. Satan, qui rôde, revêt toutes les formes, se déguise en femme, va jusqu'à prendre la ressemblance des saints. Mais dès qu'il est vaincu, il apparaît dans sa laideur : « Ung chat noir plus grant que ung chien, les yeulx gros et flamboyants, la langue longue jusques au nombril, large et sanglante, la queue torse et levée en hault, démonstrant son derrière, duquel il yssoit horrible punaisie. » Il est l'unique préoccupation, la grande haine. On en a peur et on le raille. On n'est pas même honnête avec lui. Au fond, malgré l'appareil féroce de ses chaudières, il reste l'éternelle dupe. Tous les pactes qu'il passe lui sont arrachés par la violence ou la ruse. Des femmes débiles le terrassent, Marguerite lui écrase la tête de son pied, Julienne lui crève les flancs à coups de chaîne. Une sérénité s'en dégage, un dédain du mal puisqu'il est impuissant, une certitude du bien puisque la vertu est souveraine. Il suffit de se signer, le diable ne peut rien, hurle et disparaît. Quand une vierge fait le signe de la croix, tout l'enfer croûle. »

Eh bien ! M. Zola, qui aurait dû se reposer dans ce sujet qui semble une légende du XIIIe siècle, se fatigue énormément à bien laisser entendre que, lui, ne croit pas un mot de tout ce mysticisme, et pourtant, presque malgré lui, son envolée vers l'idéal le réduit par moment et l'oblige à écrire des pages adorables de candeur. L'amant rêvé entre de jour et de nuit dans la chambre de la vierge, sans qu'aucune atteinte soit portée à cette virginité. Il y a tant d'amour éthéré dans ce cœur de jeune fille, qu'elle se défend toute seule, et me rappelle ce beau livre de A. Filon : **Amours anglais**, dans lequel j'ai lu une scène qui pourrait bien être vraie : Une femme mariée aime un jeune homme, mais elle est restée fidèle à la foi jurée. L'homme qu'elle aime, désespéré de ce qu'il prend pour de la froideur, vent oublier et se jette dans les folies de toutes sortes.

« — Ecoutez-moi, dit elle, lorsqu'elle le retrouve : Je serai sincère avec vous comme aucune femme ne l'a jamais été... Je suis venue parce que je voudrais vous arracher à cette femme. Je suis prete à tous les sacrifices. Si, pour vous racheter, il suffisait de me briser la tete contre ces rochers, je le ferais avec une joie infinie.

« — Il n'en faut pas tant; dites-moi seulement que vous m'aimez.

« — Hélas! Est-ce que vous ne le savez-pas ? Est-ce que je peux vous le cacher ? Est-ce que je serais ici, si je ne vous aimais pas ? Est-ce que vous ne deviez pas le deviner en voyant ce que j'ai souffert? Oh ! Robert, je ne vous ai que trop aimé! aimé depuis la première minute où je vous ai vu ! Mais alors je ne le savais pas. Maintenant je le sais. et j'en meurs.

« — En mourir ! Pourquoi ? L'amour ne tue pas, il fait vivre !

« Felicia secoua douloureusement la tête.

« — Qu'importe reprit-elle, pourvu que vous soyez heureux et que vous soyez bon !

« — Eh bien! ma sincérité sera égale à la vôtre... Je pourrais vous jurer aujourd'hui que je suis heureux, car je le suis. Mais le serai-je demain ?... L'amour ne souffre pas de partage, il veut tout ou rien. Accusez ma nature violente et passionnée, mais je vous veux tout entière. »

« Sans répondre, elle s'était levée. Il se leva aussi et lui saisit la main.

« — Soyez à moi un jour, une heure, et pour cette heure d'extase, je donnerai sans regret tous les plaisirs d'une longue vie. Car j'aurai touché aux extrêmes limites du bonheur humain et je n'aurai plus de pensée que pour le ciel... Oui, je changerai de vie, je serai à jamais ce que vous voulez que je sois.

« -- C'est impossible !... Je me perdrais sans vous sauver... Dieu ne veut pas qu'une faute rachète une autre faute.

« — Felicia, avez-vous entendu parler des carmélites, de ces pauvres filles qui prient et mortifient leur chair jour et nuit ? Savez-vous ce qu'elles font ? Elles expient les fautes des autres; elles se chargent des crimes et des impuretés dont elles ne savent même pas le nom. N'avez-vous pas le même dévouement, le même courage? Votre abandon sublime serait la rançon de ma vie coupable, le miracle qui me forcerait à croire, le sacrement qui me ferait rentrer dans le sein de la foi... Soyez à moi ce soir, et demain je suis à Dieu !

« — Taisez-vous ! vous blasphémez !... Il me semble, quand vous parlez ainsi, que le ciel va tomber sur nous et nous écraser.

« Elle avait repoussé sa main. A son tour, Robert se recula.

« Adieu, alors, dit-il lentement... Vous vous souviendrez qu'à cette place un homme se noyait, qu'il vous a appelée à son secours, que vous pouviez le sauver en lui ouvrant les bras... et que vous avez passé en détournant la tête. Ma maîtresse m'attend. Adieu. »

Félicia devient folle, court chez celui qu'elle aime; elle l'entoure de ses

bras, et lorsqu'elle va se livrer à lui, il s'aperçoit de sa folie, et c'est cette folie sublime qui la sauve du déshonneur.

Eh bien! dans cet amour si chaste que l'on rencontre chez Angélique, chez cette créature si pure, née dans l'imagination de M. Zola, qui ne nous avait pas habitué à de pareils portraits, il y a une sorte de folie qui la sauve d'un moment d'oubli.

« Une seconde fois, elle s'interrompit dans le frémissement des mots qu'elle prononçait. Elle n'était pas seule à les trouver, ils lui arrivaient de la belle nuit, du grand ciel blanc, des vieux arbres et des vieilles pierres, endormis dehors, rêvant tout haut ses rêves; et des voix derrière elle les murmurait aussi, les voix de ses amies de la Légende, dont l'air était peuplé. Mais un mot était à dire : celui où tout allait se fondre, l'attente lointaine, la lente création de l'amant, la fièvre accrue des premières rencontres. Il s'échappa du vol blanc d'un oiseau matinal montant au jour, dans la blancheur vierge de la chambre.

« — Je vous aime.

« Angélique, les deux mains ouvertes, glissées sur les genoux, se donnait. Et Félicien se rappelait le soir où elle courait pieds nus dans l'herbe, si adorable, qu'il l'avait poursuivie pour balbutier à son oreille : Je vous aime. Et il entendait bien qu'elle venait seulement de lui répondre du même cri : Je vous aime, l'éternel cri sorti enfin de son grand cœur ouvert.

« — Je vous aime... Prenez moi, emportez-moi, je vous appartiens.

« Elle se donnait dans un don de toute sa personne.

« C'était une flamme héréditaire rallumée en elle. Ses mains tâtonnantes étreignaient le vide, sa tête trop lourde pliait sur sa nuque délicate. S'il avait tendu les bras, elle y serait tombée, ignorant tout, cédant à la poussée de ses veines, n'ayant que le besoin de se fondre en lui. Et ce fut lui, venu pour la prendre, qui trembla devant cette innocence si passionnée. Il la retint doucement par le poignet, il lui croisa ses mains chastes sur la poitrine. »

Eh bien ! dans un livre que tout le monde peut lire, est-ce que l'on ne trouve pas ce talent répandu dans les autres ouvrages de M. Zola ? Est-ce que cet admirable écrivain n'éprouve pas cette satisfaction que tout artiste ressent à pouvoir étaler son œuvre devant les foules, tandis que les musées secrets ne sont ouverts qu'à ceux dont l'esprit est assez rassis pour n'y chercher que le côté artistique ? Ce que je voudrais savoir, c'est l'opinion de M. Zola sur son œuvre dernière, et si son cœur paternel réserve toutes ses complaisances à celle-ci ?

Et cependant, si M. Zola s'est reposé du naturalisme grossier en naviguant en plein idéal, est-ce à dire que son ouvrage soit un ouvrage de moralité ? Je n'oserais l'affirmer, et je suis près d'appliquer au *Rève* cette maxime que je cueille dans les **Propos de Cardénio**, de M. Pontsevrez.

Les prédicateurs ont parfois de tels accents pour glorifier la virginité du corps, qu'ils déflorent la chasteté de l'âme.

Lorsqu'un écrivain a recueilli un certain nombre de pensées, il n'a pas de cesse qu'il ne les ait communiquées à ses contemporains. M. Pontsevrez, comme le commun des mortels, a ses moments de bonne ou de mauvaise humeur, et j'estime que les *Propos de Cardénio* lui ont été soufflés, surtout lorsque la digestion ne marchait pas toute seule. Ah ! c'est qu'alors on ne voit pas la vie en rose, les fleurs sont gênantes par leur parfum, et les femmes paraissent moins belles, moins bonnes, surtout.

J'ignore ce que le sexe faible et qui abuse étrangement de cette faiblesse qui fait sa force, a bien pu entreprendre contre ce pauvre Cardénio, mais celui-ci paraît lui en vouloir furieusement ; il les compare à un beefsteak à point quand elles sont belles, à une crème parfumée lorsqu'elles sont jolies, et leur promet le sort des blés, des feuilles, des arbres, des livres, des ivoires et des roses, car, dit-il, tout jaunit avec le temps.

Ce genre de volume, auquel on donne le titre de maximes, propos, pensées, demande à être lu comme il a été construit ; c'est-à-dire à petite dose, à être pris par infinitésimales portions comme les remèdes homéopathiques.

Tout de suite une pensée de Cardénio a trouvé son application à propos du *Rève*, de Zola ; une autre va me servir pour dire mon opinion sur l'œuvre nouvelle de M. de Brinn'Gaubart, **Sonnets insolents**.

Un homme de ce temps avait conçu une grande pensée, un poème humain. Il le mit en sonnets. Tels les Chinois cassent les pieds à leurs filles. Aussi ne vont-elles pas loin.

Certes, il y a une suite d'idées dans les vingt-quatre sonnets insolents ? mais l'auteur pourrait peut-être y mettre un peu plus de clarté. En se creusant un peu l'esprit, on arrive bien à comprendre l'insolence de la poésie de M. Brinn' Gaubart, mais il faut y mettre trop de bonne volonté ; le poète pourrait, ce nous semble, ne pas fatiguer son lecteur, et employer le mot exact au lieu de l'à peu près.

Par exemple, voici *la Verrière* :

Sur la verrière ancienne, entre les armatures,
Debout, dans la splendeur des bleus fleurdelysés,
Vous nous éblouissez, ô saints martyrisés!
Par l'auréole d'or promise à vos tortures.

Pourtant, — respectueux devant vos sépultures, —
Nous raillons sourdement vos fronts divinisés ;
Et nous nous en allons de l'église, grisés
D'art, et non d'espérance en des gloires futures.

Sur ces vitraux où flambe un merveilleux décor,
En vain tel séraphin s'essoufle dans un cor :
Au diable ce corneur dont nous n'avons que faire !

Mais, quand nous en rions, quand nous bafouons Dieu
Dans ce Jésus orné du *nimbe crucifère*,
C'est à la joie aussi que nous disons adieu !

J'avoue ne pas comprendre ce mot : *joie*, car pour moi, je suis obligé de lire *espérance*, mot juste, mais déjà exprimé plus haut.

Comme M. Brinn'Gaubart, M. Jean Lombard écrit un poème qui se déroule du premier au dernier vers; mais quelle ampleur de pensée, et comme le vers est large et puissant! Et M. Théodore Jean, dans la préface critique d'**Adel**, *la Révolte future*, est tout à fait dans le vrai lorsqu'il dit de M. Jules Lombard, que « sa langue procède pour la technique et la terminologie de Léon Cladel » dont je suis l'un des plus fervents admirateurs. Non pas que j'épouse ses idées, loin de là, mais au moins chez Cladel, comme chez Jean Lombard, on sent vibrer le cœur dans une poésie d'une ampleur remarquable.

Voici l'heure où, comme une plaie,
L'aube aux chairs vives saigne, au fond des lointains clairs,
En faisant rougeoyer, dans l'horizon brouillé,
Tel qu'un brasier, le ciel d'étoiles dépouillé,
Des émerveillements vont enflamber les airs,
De clartés la nuit est trouée.

Comme une émergeante bouée,
Des espaces muets où l'Indéfini dort
Pourchassant les effrois de l'ombre, le soleil
Lentement apparaît, sanguinolent, vermeil,
En secouant des flots de chevelure d'or
Sur l'immarcessible nature.

Qui reposant son ossature
Des monts prodigieux aux salubres forêts,
Se vautre, en proie au rut irrésistible et fort
De la sève qui coule en elle, sans effort,
Comme un fleuve de vie immense aux flots serrés,
Un jour violâtre se redresse.

Voici l'heure où, criant l'ivresse,
Nourrisson du soleil et pendue à ses seins.
Dont elle presse aux doigts les blancs et purs trayons.
La terre boit le lait de feu de ses rayons.
Voici l'heure où l'aurore éveille les essaims
D'oiseaux, comme les foules d'hommes.

Le poète voit les hommes courbés sous le joug du travail, et aspire au jour où l'humanité retrouvera la paix des champs, et il espère qu'au lieu de s'ensevelir dans les entrailles de la terre pour en extraire le fer.

..... ils vivront à l'abri des chaumes,
Sous le regard de l'arbre ou sous le toit du ciel.

Ah ! que de plaintes, bon Dieu ! rien de ce qui existe ne peut satisfaire personne ; on voudrait tout changer, et en somme nul n'indique le remède. Voici par exemple M. Edouard Drumont qui, dans **la Fin d'un monde**, nous montre la société actuelle s'effondrant devant nous dans les scandales de toutes sortes ; gouvernement, régime parlementaire, magistrature, rien n'échappe à sa plume satirique. Il flagelle, nouveau prophète, tous les vices de notre époque, et voudrait chasser les vendeurs du temple. Son volume a un succès fou, on aime le scandale. et l'on sait que M. Drumont n'envoie pas dire ce qu'il pense. Il paraît même que le clan parlementaire surtout est furieux ; quant aux juifs, ils en ont vu bien d'autres et se cachent pour rire derrière le coffre aux écus. Est-ce la fin d'un monde tant que cela? Bah ! dans tous les temps, les gens ont eu peu de scrupules, et tout ce que dira M. Drumont n'y fera absolument rien.

Nous ne sommes pas pires que nos devanciers; seulement, la presse est là qui vit de scandales et en invente au besoin lorsqu'il n'y en a pas. A toutes les époques il a fallu nettoyer les écuries d'Augias ; M. Drumont a bien grand tort de s'imaginer que le monde est à sa fin parce que ceux qui sont à la tête donnent l'exemple des pires compromis. Changez tout ce qui existe, et si vous

ne baillonnez pas la presse, vous verrez que celle-ci recommencera à découvrir que les malhonnêtes gens ne sont pas tous sous les verroux.

Dans un livre publié par M. A. Lecoy de la Marche. **l'Esprit des aïeux**, livre rempli d'anecdotes et de bons mots, recueil tiré des manuscrits du XIIIe siècle, je lis ceci :

« Les chevaliers de ce temps, qui ne cessent de ravir les biens des pauvres, ne sont pas des nobles ; ils sont, ou contraire, les derniers des rustres. C'est là, en effet, la qualité que leur reconnaissait maître Alain de Lille (le Drumont de ce temps-là) un jour qu'il enseignait à Montpellier, et que toute la chevalerie de la contrée s'était rassemblée autour de lui, attirée par sa réputation d'orateur et de savant.

« Quelle est, lui demandèrent-ils pour l'éprouver, la plus grande marque de courtoisie ? »

Il leur prouva par beaucoup de raisons que c'était la libéralité, l'empressement à faire le bien. Ils tombèrent d'accord avec lui. Alors il les questionna à son tour et les pria de lui indiquer le comble de la rusticité. Là-dessus, ils ne purent s'accorder entre eux, et, après avoir longuement discuté, ils lui remirent le soin de trancher également cette nouvelle question.

« C'est pourtant bien simple, leur dit-il, puisque vous avouez tous que donner sans cesse constitue la plus grande courtoisie, vous devez convenir, par contre, que prendre le bien d'autrui est la plus grande preuve de rusticité, et que ceux qui dépouillent les pauvres sont les rustres par excellence. »

Cette parole rappelle celle qu'adressaient à certains chevaliers les frères prêcheurs qui pénètrent en Bourgogne. Ne connaissant pas encore leur robe blanche, ces hommes de guerre leur demandèrent quels ils étaient.

« Nous sommes des prêcheurs, répondirent-ils. Et vous, qui êtes-vous donc ?

« — Nous autres, nous sommes des chevaliers. »

Mais, les voyant conduire des bœufs et des chèvres qu'ils avaient enlevés, un des religieux répliqua :

« Des chevaliers ! Oh ! non. Dites plutôt des bouviers ou des chevriers. Ne rougissez-vous pas de vous avilir ainsi et d'emmener les bestiaux des pauvres gens ? Mais ce sont les bestiaux qui vous conduisent, pour mieux dire, et qui vous entraînent vers l'enfer. »

Voyons un peu ce qui se passait sous une monarchie napoléonienne, et pour cela je n'ai qu'à ouvrir le livre qui vient de paraître sous ce titre: **Un Roi qui**

s'amusait, *et la cour de Westphalie, de* 1807 *à* 1813, par un Indiscret. Il s'agit de Jérôme, et nous verrons que les exploiteurs de budgets sont de tous les temps.

« Le général Eblé était un homme ferme et d'une probité sévère. Pendant toutes les guerres de la Révolution, il avait dirigé l'artillerie française avec beaucoup de talent. Après la conquête de la Prusse, il fut nommé gouverneur de Magdebourg où il se fit aimer et respecter. C'était pour la Westphalie une acquisition précieuse ; il y eût fallu plus d'un homme de ce genre. Ayant une rare pénétration, un grand tact, une longue expérience, de l'opiniâtreté dans le travail, il connaissait les hommes et les choses et sentait un fripon à une lieu de distance. Il débuta dans son ministère par une réforme complète dans la bureaucratie dont il opéra l'épuration avec courage et persévérance. Un militaire de sa trempe pouvait seul tenter de nettoyer ces écuries d'Augias. Les dilapidations les plus scandaleuses se perpétuaient depuis les ministères Morio et Bulow. Eblé commença par annuler les marchés véreux et en passa de nouveaux ; mais cette mesure fit jeter les hauts cris à une foule de gens placés en évidence, quelques-uns même près du trône, et qui ne voulaient pas se laisser couper les vivres. Ils crièrent au scandale; les voleurs, eux, crièrent à l'injustice. Eblé lutta quelque temps avec acharnement, appelant dans le conseil des ministres un chat, un chat, et disant carrément la vérité au roi lui-même, lorsqu'il le croyait nécessaire.

« Mais ses efforts furent bientôt paralysés. Non seulement il ne put faire le bien, mais il ne put même souvent empêcher le mal. En dépit des épurations, il y avait encore autour de lui des intrigants qui se liguèrent pour empêcher la vérité d'arriver jusqu'à lui. Quelquefois, il parvenait à démasquer le fripon, d'autre fois il échouait. Plusieurs marchés cassés par son ordre furent soumissionnés en dessous-mains aux mêmes individus. Un des chefs de division de son ministère, maintenu dans sa position, Dupleix, soutenait les individus tarés. »

Est-ce donc dans les pays républicains de l'autre côté de l'Océan que nous trouverons la loyauté dans la classe gouvernementale ? Ecoutez ce récit tiré d'un curieux et fort intéressant roman de M. Henri Gaullieur, **Maud Dexter**.

C'est à la fin de la guerre entre le Nord et le Sud, en Amérique. Un tripoteur d'affaires était propriétaire d'une machine pour tailler les vêtements militaires. Comme de juste, il vend son brevet à une société. Celle-ci se voit ruinée par la paix et vient trouver le vendeur.

« Lorsque les capitalistes,si vivement intéressés,se rendirent chez lui et lui demandèrent, d'un ton un peu aigre, ce qu'il comptait faire en sa qualité d'actionnaire, il répondit gravement, avec cette figure toujours sereine qui le caractérisait :

« Messieurs, la paix est évidemment un malheur, surtout pour moi qui suis si largement intéressé encore aujourd'hui à votre entreprise, mais tout n'est pas perdu. Les bureaux du ministère de la Guerre fonctionneront toujours et même,si on licencie les troupes, il n'est pas impossible d'obtenir des contrats de fournitures. Au lieu de les user sur le dos de l'armée, l'État emmagasinera les uniformes, voilà tout!... Il ne s'agit que de savoir s'entendre avec ces Messieurs de Washington. Parlez à notre ami le député X... ; il est actionnaire comme nous. Il arrangera cette affaire, il s'entend à ces choses-là. Qu'il représente au ministère de la Guerre la position déplorable dans laquelle nous serions placés si le gouvernement refusait de protéger notre industrie, — une industrie éminemment américaine, Messieurs, — et nous obligeait à fermer nos ateliers faute d'ouvrage !... Il s'agit, Messieurs, de plaider un peu habilement cette cause dans la ville fédérale, et puis, naturellement...,de payer largement les dépenses occasionnées par les démarches de nos amis.

« Et il congédia ses collègues. Le conseil,d'ailleurs,était bon,et il fut suivi. Grâce aux démarches du député X..., dans les bureaux du ministère de la Guerre, la Compagnie générale des confections militaires de la Nouvelle-Angleterre reçut aussitôt des ordres de l'État qui eussent suffi pour habiller une armée. Les capitalistes rentrèrent dans leur argent et chacun fut content. Toutefois, leur agent, le député, dut fréquemment recourir à la caisse de la Société, et cet argent, ou une bonne partie du moins, passait dans les mains de « ces Messieurs de Washington ». Et les uniformes confectionnés par la Compagnie générale des confections militaires de la Nouvelle-Angleterre ont continué à s'empiler durant nombre d'années dans les magasins de l'État où ils sont finalement tombés en poussière, comme toutes les créations humaines. »

Ah ! que M. Drumont pourrait donc écrire un important volume sur les agissements du haut personnel du gouvernement américain !

Je ne sais dans quel journal je lisais qu'en France, pour ne pas laisser une usine à rien faire, on fabriquait des ancres en telles quantités que nous avions pour un demi-siècle de ces engins qui, pourtant, ne se mangent pas aux vers comme les fournitures d'habillements. En Amérique, après enquête, voici les chiffres des provisions de fournitures pour la marine,qui n'existe pas, du reste, en ce pays. L'État avait, au moment de l'enquête, des bottes pour 10 ans, des

vestes de matelots pour 23 ans, des vareuses pour 35 ans, des pantalons bleus pour 7 ans, des pantalons blancs pour 8 ans, des vestes blanches pour 14 ans, des chemises de flanelle bleue pour 5 ans, sans compter de la flanelle bleue en pièces pour 14 ans.

« Un député facétieux proposa alors à la Chambre de voter aussitôt vingt millions de dollars afin de construire des navires sur lesquels on pût employer tous ces effets. Personne ne fut puni ; le ministre de la marine, Robeson, resta à son poste. »

Et voilà comment les choses se passeront toujours, sans que nous en soyions à *la Fin d'un monde*. M. Drumont peut écrire des volumes de mille pages, rien n'y fera, le peuple n'aura qu'à choisir la sauce à laquelle il voudra être dévoré !

Et lorsque je lis un livre comme **les Femmes décorées**, de M. Alesson, je respire un instant ; celles-là, au moins, je vois que la croix de la Légion d'honneur qui brille sur leur poitrine ne vient d'aucune agence Limousin !

Faut-il vous dire que M. Adolphe Belot vient de publier sous ce titre. **Mélinite**, un nouveau volume qui aspire au succès de *Mademoiselle Giraud, ma femme*, et que je ne recommanderai pas aux femmes honnêtes. Pour deux raisons ; la première c'est que je n'ai jamais lu quelque chose d'aussi assommant, de si invraisemblable ; la deuxième parce que toutes ces femmes explosives sont des dames dont les abérrations ont fait écrire tant et tant de livres idiots, que j'ai tout lieu de supposer que le public qui lit ces choses-là doit en être rassasié.

Il est incroyable que des livres de si peu de valeur aient un succès pareil à celui que nous constatons tous les jours, lorsque d'autres, bien écrits, empoignants et distingués à la fois, se demandent à peine et arrivent péniblement à se vendre à quelques milliers d'exemplaires !

J'ai là, sur ma table, toute une collection de romans nouvellement parus, que je recommanderais plutôt mille fois que ces ouvrages écrits dans le seul but d'attirer l'attention des gens curieux du vice.

Dédaignée, par M. Henri de Braisne, est un roman parisien dans lequel l'auteur, écrivain distingué et mondain, raconte les terribles angoisses de la femme qui a tout donné à l'homme qu'elle aime jusqu'à lui sacrifier l'honneur, et qui ne reçoit en échange qu'un amour froid et dédaigneux. Ah ! la tendresse incomprise, raillée par un fat sans pitié, quelle peine cruelle pour la femme ! Aussi, l'héroïne malheureuse de M. de Braisne demande-t-elle à la mort l'oubli de ses souffrances ; mais elle tombe frappée sous la balle du revolver, en jetant encore ce cri qui parvient à l'oreille de l'oublieux amant : Je t'aime !

La Forêt d'Amboise, par M. le comte G. de Villeneuve-Guibert, est un récit très mouvementé dans lequel on voit un jeune homme du grand monde aimé d'une petite paysanne à laquelle on donne le nom très doux de Tourterelle, parce qu'elle est entourée d'oiseaux de cette espèce qui obéissent à sa voix. Une idylle charmante commence entre Tourterelle et le comte Pierre de Valton. Il aurait pu arriver, ce qui n'est pas rare, que le comte, qui avait pris le cœur de la jeune fille, en fît sa maîtresse; mais,loin de là, il essaye de se débarrasser de cet amour naïf, car, lui, doit se marier avec la sœur de son plus cher ami. Tourterelle, que Pierre veut marier à l'un de ses fermiers, essaye de refouler l'amour qu'elle a pour son maître ; mais un jour, dans une chasse au cerf, Tourterelle, voyant Pierre en danger de mort, se jette entre l'animal furieux et lui, et meurt en sauvant celui qu'elle aime.

Le roman de M. de Villeneuve Guibert emprunte son titre au nom de la forêt dans laquelle se passent les péripéties de cette idylle, qui se termine si dramatiquement.

Le Mariage de Jacques, par Th. Bentzon, est le titre de l'une des nouvelles contenues dans le nouveau volume de cet écrivain,dont l'éloge n'est plus à faire. Ce recueil contient, avec *le Mariage de Jacques*, deux autres récits : *Un Accident* et *le Plat de Taillac*. Ces récits sont charmants, distingués et recommandables sous tous les rapports.

Pourquoi M. Jean Magnier donne-t-il à son livre ce titre : **L'Ecole de l'Amour** ? C'est sans doute *l'Ecole du Vice* qu'il a voulu dire?

Je n'ai rien à dire de cette *Ecole de l'Amour*, si ce n'est que c'est un livre

des plus banals, l'histoire d'une jeune fille qui devient une cocotte après avoir été prise presque de force par un jeune homme qu'elle n'aimait guère, puis par un professeur de gymnastique qu'elle n'aimait pas. Je suppose que ce roman est le premier ouvrage d'un « jeune »,qui fera bien de rentrer dans le rang et de briser sa plume au plus tôt. M. Jean Magnier est animé d'excellentes intentions, il veut prouver qu'une fille, bien qu'ayant mal tourné, peut se reprendre et qu'elle trouvera le bonheur auprès d'un brave garçon qui l'aimera sans s'occuper du passé et lui donnera des enfants qui seront sa sauvegarde. Tout cela est très joli, part d'un bon sentiment, mais c'est du roman comme on en a tant fait. — C'est moral, dira-t-il. — Je n'y contredis point, je dirai même qu'il serait désirable qu'il en fût toujours ainsi, mais enfin c'est une injustice, parce que l'auteur donne à la fille qui s'est mal conduite les mêmes joies qu'à celle qui n'est jamais sortie du droit sentier. Et qu'il ne nous dise pas que c'est la fatalité qui s'est appesantie sur elle. Une jeune fille de seize ans qui va souper avec un jeune homme et s'enivre de champagne n'est pas une de celles que l'on puisse plaindre si ce jeune homme la prend.

Mais dans tout cela, je cherche toujours *l'Ecole de l'Amour*. Est-ce donc que M. Magnier voudrait faire croire qu'une jeune fille apprend où est le vrai amour en en faisant l'essai, comme on dit que les meilleurs maris sont ceux-là qui ont jeté leur gourme ?

Signalons un roman dramatique de M. Georges Pradel, **l'Ecaillère**, dans lequel l'auteur du *Compagnon de chaîne* a donné libre cours à son imagination, en faisant mouvoir dans un drame des plus corsés les personnages les plus étranges. M. Georges Pradel ne connaît qu'une chose : l'action, et pourvu que son récit marche à la vapeur, peu lui importe la vraisemblance, seulement le lecteur est pris, et quand il a commencé à mettre le nez dans un de ces romans, il faut qu'il aille jusqu'au bout.

L'Usurier des gueux, par Mie d'Aghonne, est une histoire de cour d'assises dont l'intrigue roule sur l'assassinat d'un banquier usurier, prêtant sur les reconnaissances du Mont-de-Piété. Un homme est condamné aux travaux forcés, et cependant il n'est pas coupable, car celui que la justice a cru avoir été assassiné s'est simplement tué par un accident. L'intrigue est nouée avec un vrai talent de dramaturge.

L'Exilée, *Souvenirs d'une modiste*, par M. Metton de La Ferrière, est une étude curieuse de la vie viennoise. Une jeune fille part pour Vienne, elle a été engagée dans une maison de modes, et, dans une suite d'aventures tour à tour piquantes, dramatiques ou touchantes qui lui sont survenues pendant son séjour dans la capitale de l'Autriche, l'auteur laisse entrevoir que l'on fera bien de se méfier des engagements par lesquels des pseudo-modistes étrangères prétendent amener de jolies filles françaises chez elles, sous prétexte de leur faire de belles situations.

Le Prince Nekhlioudov, une des œuvres les plus puissantes du comte Léon Tolstoï, vient d'être traduite par M. Halpérine-Kaminsky. C'est l'histoire d'une grande âme aux prises avec la vie, c'est le drame éternel du cœur et de la matière, offrant des situations neuves et poignantes toujours, c'est une vie et une mort. Le prince Nekhlioudov n'a rien de commun avec nos romans de tous les jours,c'est une œuvre à part dans laquelle on trouve une âme en peine, cherchant toujours et mourant de ne rien trouver.

Sous ce titre : **Un Lycée sous la 3e République**, M. Paul Verdun a écrit une très intéressante étude sur la vie, les vices et les ridicules de l'Université de province. J'avoue que j'ignore complètement le lycée de province, n'y ayant jamais mis les pieds, et je serais fort embarrassé de dire si l'auteur est dans le vrai. Je me borne donc à présenter l'ouvrage et à laisser à ceux qui peuvent le réfuter ou l'approuver le soin de donner leur opinion. Voici ce que dit M. Paul Verdun dans sa préface :

« Celui-là commettrait une grande erreur, qui jugerait des lycées de province par ceux de Paris et des grandes villes. Ces derniers servent d'enseigne à l'Université tout entière. Ils attirent et conservent les administrateurs, les professeurs et les élèves les plus brillants, et ne laissent aux lycées des petites villes que le dessous du panier. Loin de moi, cependant, la pensée de prétendre que les lycéss de petites villes ne possèdent ni bons administrateurs, ni bons professeurs, ni bons élèves. On n'en est pas encore là, mais on y arrive. »

De Paris à Paris... tel est le voyage fantaisiste, plein d'imprévu et de surprises, auquel nous convie M. Paul Ginisty, l'aimable chroniqueur que l'on sait, le critique bienveillant du journal le *Gil Blas*. Parmi tous ces chapitres

tour à tour légers, enjoués, spirituels ou dramatiques, j'ai remarqué surtout le chapitre : *Vengeance de femme*, qui atteint la plus terrible idée que l'on puisse se faire du drame intime.

Une femme qui a souffert de tous les débordements de son mari, coud ses vêtements de deuil devant celui-ci, tandis que le malheureux, anéanti par la paralysie, sent son heure dernière approcher.

La quatrième série du théâtre à Paris, de notre confrère Camille Le Senne, vient de paraître. Par un retour logique à la véritable division de l'année théâtrale, ce nouveau volume de 650 pages comprend toute la production dramatique et musicale depuis le 1er septembre 1887 jusqu'au 30 août 1888, c'est-à-dire le tableau complet de la saison de théâtre révolue il y a seulement quelques semaines, ce qui comprend, sans compter l'importante série des reprises et des débuts, un nombre de grandes premières, telles que l'*Abbé Constantin*, l'*Affaire Clémenceau*, le *Roi dYs*, *Décoré*, *Germinal*, la *Grande Marnière*, la *Surprise*, les *Surprises du Divorce*, la *Tosca*, etc.

On sait que l'ouvrage du Dr Morell-Mackenzie, *la Dernière Maladie de* **Frédéric le Noble**,avait été interdit en Allemagne; mais cet ouvrage ayant été publié en anglais et traduit en français, il s'est trouvé que les Allemands, — ils connaissent généralement ces deux langues — lisaient la défense de Mackenzie, malgré la fureur de la police du pays. Les autorités se sont aperçu qu'ils ne faisaient tort qu'aux libraires allemands, et sont revenus sur leur interdiction. N'importe, il a passé des éditions et des éditions en Allemagne, et Ollendorff se frotte les mains : Pour nous, c'est autant de repris sur les milliards !

Une erreur s'est glissée à la page 210 de notre dernier numéro, notre collaborateur Henri Litou à attribué à MM. Dutemple et Launay le volume intitulé : **Comment péris ent les Républiques**, c'est M. Wilfrid de Fonvielle qui en est l'auteur; MM. Dutemple et Launay sont les auteurs d'une excellente étude sur **la Vie de Hoche**.

Gaston d'Hailly.

IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 15 novembre 1888.

Amis lecteurs, je vous en prie, ne prenez pas un visage d'enterrement à l'annonce que je viens vous faire au début de cette chronique : Hélas ! c'est de politique que je me vois forcé de vous entretenir un instant, et j'estime que c'est vous faire passer un vilain quart d'heure dont je m'excuse à l'avance.

Lorsqu'à ma table, je vois mes convives dévier sur le terrain des questions politiques, lorsque je m'aperçois que le feu de la discussion enlumine les physionomies, et que les dames, — je n'ai point eu encore l'honneur de recevoir Mme Maria Deraismes et MMmes Griess-Traut et Louise David, présidente et vice-présidentes de la Société pour l'amélioration du sort de la femme et la revendication de ses droits, — dissimulent de légers baillements, mon vieux serviteur Pierre, sur un signe de ma part, bien connu de lui, va tout de suite chercher derrière les fagots un adjuvant poudreux qui a le don immédiat de changer les humeurs belliqueuses et de ramener la gaieté dont je demeure, malgré mes cheveux grisonnants, un des plus fervents disciples.

Hélas! c'est devant ma table de travail que me voici courbé, et quelques brochures sollicitent mon attention. Je ne me reconnais pas le droit de les faire disparaître dans ma corbeille à papier, et j'en tranche rageusement les feuillets in-8, sachant fort bien quelles malédictions me vaudront, de part et d'autre, les quelques réflexions que je vais me permettre à leur égard.

Quand je lis un roman, une étude ou un travail quelconque, en dehors de l'intérêt qu'il m'inspire, j'aime à voir l'auteur dans sa conception, il m'intéresse presque autant que ce qu'il écrit. Sous l'Empire, nous avons eu quelques brochuriers célèbres, le genre en est un peu usé aujourd'hui, et il faut avoir une forte dose d'optimisme pour s'imaginer que le public abreuvé de prose politique dans les journaux, se laissera aller à sortir le franc-prix traditionnel de toute brochure qui enrichira l'auteur et l'éditeur des conceptions d'un citoyen convaincu, mais inconnu généralement, tenant à donner son avis, envers et contre tous, sur les questions qui nous divisent assez généralement.

Donc, je vois d'ici mon brochurier, il « y va » de sa petite brochure, il y

met toute son âme, et s'imagine que ses conceptions le mèneront à la postérité après avoir fait le bonheur de la France.

Il est en ce moment une personne dont la santé me paraît bien délabrée, délabrement qui s'accentue en raison directe du nombre considérable de médecins qui s'acharnent à la remettre sur pied, je veux parler de notre pauvre France, dont la *Constitution* est sujette aux traitements les plus variés. Je comprends d'autant plus qu'elle n'y puisse résister, que je viens à peine de terminer la lecture du livre du Dr Morell Mackenzie : *la Dernière Maladie de Frédéric III*, dont les souffrances et la mort prématurée sont dues surtout au nombre et à la variété des traitements de messieurs de la Faculté. Or, si je m'apitoie sur le sort d'un prince qui fut notre ennemi, et dont la France avait oublié un instant les coups mortels qu'elle en avait reçus, je plains encore plus celle-ci, en proie au martyre révisionniste. Chacun lui apporte sa petite panacée ; Dieu veuille que tous ces remèdes n'amènent pas la catastrophe finale !

Donc, puisque brochure il y a, en voici une, intitulée **Projet de réorganisation gouvernementale**, et signée d'un nom qui n'a pas encore passé par les trompettes de la Renommée : M. Amédée Lancray. Cette brochure est le développement des quinze articles dont je livre le secret à mes lecteurs, et qu'ils apprécieront suivant leur goût à chacun.

« Art. 1er. — Le chef de l'État prend le titre de Président de France. Il est élu pour sept ans par le suffrage universel et rééligible.

« Il est responsable et commande les armées de terre et de mer ; il choisit ses ministres en dehors des Chambres, parmi des spécialistes.

« A l'expiration de son mandat, il peut faire afficher de nouveau sa candidature aux frais de l'État. S'il ne se représente pas comme candidat à la Présidence, il doit faire connaître le nom de celui qu'il considère comme le plus digne de lui succéder, et ce nom est affiché aux frais de l'État dans toutes les communes de France.

« Il remet à son successeur un mémoire écrit sur la ligne politique suivie et à suivre dans ses relations avec l'extérieur.

« Le Sénat et la Chambre des députés présentent également un candidat dans les mêmes conditions.

Le chef de l'État peut être mis en accusation par le Sénat de concert avec la Chambre des députés : il y a alors dissolution de droit de la Chambre des députés, et une nouvelle Chambre est élue avec mandat unique de le juger. Le président du Sénat est, dans ce cas, provisoirement investi du pouvoir exécutif.

« Art. 2. — Le Sénat comprend trois cents membres dont un quart est

inamovible et nommé par le Sénat lui-même, et les trois autres quarts élus pour neuf ans au suffrage universel et renouvelés par tiers. Les maréchaux, les amiraux, les cardinaux, les présidents de la Cour de cassation, sont en outre sénateurs de droit et à vie.

« Les députés sont nommés pour cinq ans au scrutin d'arrondissement.

« L'Assemblée constituante a seule mandat pour faire ou modifier la constitution : elle se compose du Sénat et d'un nombre de députés égal à celui de la Chambre des députés, mais élus spécialement et uniquement pour faire partie de la Constituante.

« Elle est convoquée par le chef de l'État, sur la demande du Sénat et de la Chambre des députés, qui fixent les articles sujets à révision.

« Art. 3 — *Conseil d'État.* — Le Conseil d'État est chargé d'étudier tous les projets de lois présentés aux Chambres ou à la Constituante ; il délègue un ou plusieurs de ses membres pour faire connaître son avis aux Chambres réunies en séances.

« Art. 4. — *Finances.* — Tous les impôts ou octrois actuellement existants sont supprimés, sauf l'impôt sur les tabacs, l'impôt sur les alcools et les droits de douane.

« Ils sont remplacés par un impôt proportionnel unique perçu sur toutes les propriétés bâties servant d'habitations, en tenant compte, dans une juste mesure, du nombre d'enfants des intéressés.

« Les directeurs, les employés des contributions indirectes et les percepteurs sont supprimés.

« Il est organisé des régions, groupement de plusieurs départements pris en totalité ou en partie, en tenant compte des courants commerciaux, des situations géographiques et des communautés d'intérêts ou d'attraction, de façon à ce qu'il y ait autant que possible balance entre les recettes et les dépenses probables de chaque région.

« Il est procédé à une nouvelle formation de départements, sous-unités des nouvelles régions. Dans chaque nouveau département, il est créé des arrondissements de finance.

« A la tête de chaque région est placé, pour la direction des finances, un trésorier-payeur général qui concentre dans ses bureaux les opérations financières de la région et les soumet directement à la vérification de la Cour des comptes, le ministre n'intervenant que pour les opérations extraordinaires classées à part.

« Dans chaque département est un receveur particulier, dans chaque arrondissement un percepteur.

« La perception de l'impôt se fait au moyen de traites trimestrielles établies et détachées d'un carnet à souches dans les bureaux de chaque percepteur : ces traites sont présentées au domicile de chaque contribuable par les soins de l'administration des postes.

« Les pensions civiles et militaires ne sont plus dues ni instruites par l'État. Chaque catégorie de fonctionnaires possède une caisse de retraites spéciale qu'elle administre elle-même sous le contrôle de l'État.

« Les bureaux de tabac sont concédés pour cinq ans sur mise en adjudication publique, au fur et à mesure de l'extinction des titulaires actuels.

« Les droits de douane actuels sont augmentés de la valeur des impôts supprimés qui frappaient les matières sur lesquelles ils portent. Il est établi de nouveaux droits sur l'exportation des chevaux de selle ou de guerre et des étalons ou couples reproducteurs des espèces chevaline, bovine, ovine et porcine.

« Tous les immeubles cultivables ou boisés appartenant à l'État, aux communes et aux établissements publics, seront mis en vente dans un délai de trente ans afin de faciliter le contrôle de l'administration des finances, la régie directe, toujours plus coûteuse, ne devant être conservée qu'en cas de nécessité.

« Art. 5. — *Administration.* — Les préfectures et sous-préfectures actuellement existantes sont supprimées.

« Il est établi un préfet par région et un sous-préfet par département.

« Les conseils d'arrondissement sont supprimés.

« Il est institué des conseils régionaux chargés de répartir l'impôt entre les divers départements de la région.

« Art. 6. — *Commerce et industrie.* — La monnaie d'or est la seule monnaie acceptée par l'État. La monnaie d'argent n'est maintenue que pour l'appoint dans les payements. Cet appoint ne saurait dépasser cinquante francs pour les sommes au-dessus de cent francs et vingt francs pour les sommes au-dessous.

« Il sera installé, pendant cinq ans, des bureaux spéciaux, où l'on pourra échanger les pièces d'argent de l'Union latine contre des pièces d'or.

« Il est établi des primes d'exportation pour les objets manufacturés. Ces primes sont allouées par trimestre, d'après les relevés de la douane, mais ne sont délivrées aux producteurs-expéditeurs qu'après déduction des impôts dus par eux.

« Il est frappé des droits d'importation sur tous les objets et partie d'objets manufacturés, ainsi que sur les bestiaux et les produits alimentaires dont les similaires existent en France.

« Les consuls français à l'Étranger sont spécialement tenus de signaler aux producteurs les contrefaçons dont ils seraient victimes et de mettre à la disposition de ceux-ci tous les moyens dont ils disposent pour faire cesser la confusion et obtenir justice.

« Art. 7. — *Justice.* — Les droits de timbre et d'enregistrement actuels sont supprimés : ils sont remplacés par un droit fixe d'enregistrement proportionnel à la longueur des actes à enregistrer. Les droits sur les successions directes sont également supprimés.

« L'inamovibilité de la magistrature ayant reçu des atteintes, il importe de mettre la justice complètement en dehors de l'action gouvernementale.

« A cet effet, chaque cour d'appel se recrute elle-même par voie de concours sous certaines conditions de pratique et d'instruction contrôlée par l'État : elle nomme à tous les emplois de juge, de procureur de la Cour (substitué au procureur de la République actuel) et de juge de paix de son ressort qui sont mis dans sa dépendance.

« La Cour de cassation se recrute parmi les candidats proposés par les cours d'appel, sauf approbation de l'État : elle nomme elle-même ses présidents. Ses membres, sous le titre de grands-juges ou contrôleurs de justice, visitent une fois par an chaque siège de tribunal pour y recevoir personnellement les réclamations des citoyens contre les juges, vérifier les registres des réclamations déposés dans chaque greffe, faire pour chaque réclamation une enquête sur place et décider en dernier ressort.

« Les tribunaux administratifs sont supprimés.

« Les affaires de leur ressort sont portées devant les tribunaux ordinaires.

« Art. 8. — *Code civil.* — Les délais prescrits sont modifiés conformément au progrès moderne.

« L'intéressé peut défendre lui-même sa cause, mais, s'il ne plaide pas lui-même, il ne peut se faire représenter que par un avoué ou un avocat.

« Les exploits d'huissier sont remplacés par des significations faites par la poste sous pli chargé.

Il est créé des titres de propriété des immeubles. Ces titres, délivrés par les conservateurs des hypothèques, peuvent se transmettre par simple endos, comme les valeurs mobilières.

« Art. 9. — *Code pénal.* — La réclusion est classée comme peine plus forte que les travaux forcés, elle peut être cellulaire.

« Les prisons actuelles sont remplacées par de vastes exploitations agricoles closes de murs.

« Les condamnés, quelle que soit la durée de leur peine, et quel qu'ait pu

être leur métier antérieur, doivent tous travailler la terre. Il ne leur est remis de pécule à leur sortie de prison qu'après déduction faite des dépenses qu'ils ont occasionnées à l'Etat.

« Les condamnés libérés peuvent être attachés à ces exploitations agricoles dans des parties non encloses de murs : il leur est construit des maisons spéciales.

« Art. 10. — *Instruction publique.* — L'internat est supprimé dans les lycées et collèges. Il est institué six mille bourses d'externat et quatre mille pensions d'externat pour les établissements d'instruction secondaire. La pension d'externat comprend la bourse d'externat, plus la somme nécessaire pour subvenir à l'entretien et à la nourriture de l'enfant.

« Les bourses et pensions sont attribuées par l'État, sur la proposition des inspecteurs généraux primaires et secondaires, aux enfants qui paraissent le mieux doués et qui sont dénués de fortune.

« Chacune des académies actuelles prenant le titre d'Université se recrute elle-même sous le contrôle de l'État : elle nomme après un concours tous les professeurs et instituteurs de son ressort. Ses membres contrôlent l'instruction primaire.

« Il est formé à Paris une Université supérieure sous le nom de Collège de France, qui se recrute elle-même sous le contrôle de l'État. Les membres de cette Université sont chargés du contrôle de l'enseignement secondaire et supérieur dans toute la France.

« Art. 11. — *Cultes.* — Le respect et la liberté des cultes reconnus par l'État sont assurés dans des conditions de tolérance et de convenance en rapport avec le progrès moderne.

« Art. 12. — *Pouvoir exécutif.* — Le Pouvoir exécutif est tenu de promulguer les lois et d'en surveiller la stricte exécution.

« Il est chargé à l'intérieur de la protection particulière des droits de chaque citoyen, à l'extérieur de la défense des droits et des intérêts généraux de la France.

« Pour ces deux rôles, il dispose de la police, de la gendarmerie et de l'armée.

« Art. 13. — *Police.* — La police politique est supprimée.

« Il est établi une police urbaine dont les employés sont inamovibles et nommés par le ministre de la Guerre. Cette police, installée dans chaque ville suivant les besoins, est aux ordres du maire, mais ne peut être révoquée par lui.

« Tout commissaire ou agent de police porteur de ses insignes et régulié-

rement muni d'un mandat d'amener délivré par n'importe quel procureur, peut procéder aux arrestations et autres actes de son état sur tout le territoire de la France.

Art. 14. — La gendarmerie ne relève que du ministre de la Guerre, mais continue à dépendre des divers magistrats qui peuvent avoir besoin de son concours.

Art. 15. — *Armée.* — La loi de recrutement actuelle est appliquée dans toute sa rigueur, c'est-à-dire que la première portion du contingent reste cinq ans jour pour jour sous les drapeaux, ce qui permet de ne classer, chaque année, qu'un petit nombre d'hommes dans cette catégorie, et de placer le plus grand nombre dans la 2e portion astreinte à un an de service seulement. De la sorte on assure la solidité des cadres de l'armée tout en diminuant les charges du pays.

« Le relèvement des commandants de corps d'armée au bout de trois ans est aboli.

Il est créé pour les commandants de corps d'armée un nouveau grade : celui de lieutenant-général.

« Au-dessus des lieutenants-généraux, il est institué des capitaines-généraux, inspecteurs d'armée en temps de paix, commandant d'armée en temps de guerre.

« Les propositions pour le grade de général sont soumises à la réunion des lieutenants-généraux pourvus ou non d'un commandement et définitivement arrêtées par les capitaines-généraux réunis en commission supérieure, sous la présidence du chef de l'État ou du ministre de la Guerre. »

Je ne voudrais certes pas décourager M. de Lancray dans son innocente marotte qui consiste à vouloir faire le bonheur de ses concitoyens, mais je le préviens qu'il n'a aucune chance de voir son projet de réforme gouvernementale adopté par un congrès quelconque. Non pas que son projet ne présente quelques idées excellentes, mais tout de suite il va voir se lever contre lui tous les budgétaires, et l'on sait si le nombre en est grand, ensuite ce projet aurait besoin lui-même d'être fortement revisé.

Dès la quatrième ligne j'aperçois cette chose bien difficile pour un seul homme : « il (le chef de l'État) *commande* les armées de terre et de mer », c'est « dispose » qu'il aurait fallu dire, autrement nous serions obligés d'admettre que l'auteur du projet ne donnerait la « Présidence de France » qu'à un général ou à un amiral; il semble même, d'après ce texte qu'il a le droit de commander l'armée de terre et l'armée de mer tout à la fois : ceci me rend rêveur.

Ensuite on verra dans l'exposé des motifs cette phrase pleine de candeur :

« Les princes des maisons de Bourbon ou Bonaparte seraient, comme tous les autres citoyens, admis à poser leur candidature à la première magistrature de l'Etat, *et nous pensons qu'ils connaissent assez l'histoire pour ne pas songer à abuser de cette magistrature*, si jamais elle leur était confiée. Ils devront se souvenir que c'est parce qu'ils n'avaient pas une origine inattaquable que leurs gouvernements ont disparu tour à tour depuis le commencement de ce siècle, et qu'à défaut d'armes légales, on a toujours pu se servir contre eux de la révolution. *Il semble donc superflu de craindre* qu'ils cherchent à s'emparer pour toujours du pouvoir, *puisque* depuis le commencement du siècle pareille tentative n'a jamais abouti définitivement. »

Quant au système de perception des impôts par traites trimestrielles il ne faudrait pas trop le prendre au sérieux. Rien n'est brutal comme une échéance ; on va aujourd'hui chez le percepteur quand on peut, et pas toujours quand on le voudrait. On peut toujours s'arranger avec lui, demander un peu de temps, tandis qu'une traite veut être payée sans atermoiement ; or combien de pauvres diables ne seront jamais prêts à l'heure voulue !

Dans *l'Art.* 4 de son projet, M. Lancray supprime les percepteurs dans le § 3 et les rétablit dans le § 7 ; enfin l'auteur du projet fait preuve de bonne volonté, il cherche et fournit un travail sur lequel on peut amender certainement, mais enfin dans lequel on trouve quelques excellentes idées. Au fond, M. Lancray en veut surtout au fonctionnarisme et a le plus grand respect de ce bon *Pandore :* ce dernier point n'est pas pour nous faire rejeter son projet.

« Tels sont, en résumé, dit-il, les principes généraux sur lesquels nous semble devoir reposer une organisation véritablement pratique des forces vives de la France.

« L'idéal d'un gouvernement moderne doit se borner à celui du simple gendarme qui commence par respecter lui-même la loi pour avoir le droit d'en imposer ensuite le respect à tous, sans exception.

« *Pas de phrases, mais des actes* ; *pas de partis, mais des hommes*, tel est le programme sur lequel nous estimons que peut se faire l'union de tous les Français. »

Une autre brochure, **la Question allemande**, sans signature, reprend l'étude du différend franco-allemand à partir de la guerre entre le Danemark et la Prusse alliée à l'Autriche, et passant par toutes les péripéties des deux guerre de 1855 et de 1870, on arrive à cette conclusion que l'annexion de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine n'a point été faite en vue de garantir une paix durable.

« Mais on dira peut-être que c'était la France qui avait tort, en 1870, en décla-

rant la guerre à la Prusse, et qu'elle devait en subir les conséquences. Or, sans parler ici de la provocation qui était la véritable cause de la guerre, une telle déclaration, suivie même d'une défaite, ne fournit pas une justification suffisante pour un remaniement de territoire. D'ailleurs, comme nous le montrerons tout à l'heure, la France n'a pas déclaré la guerre à l'Allemagne, mais seulement à la Prusse, et celle-ci n'est pas, même aujourd'hui, menacée du côté de l'Alsace-Lorraine. Tout observateur sans parti-pris admettra qu'il y a beaucoup de raisons de croire que c'était plutôt la Prusse qui cherchait la guerre en 1870 avec pleine confiance dans sa supériorité, voyant qu'elle pouvait compter sur la Bavière et sur les états secondaires de l'Allemagne, inspirée, de plus, par la pensée qu'un effort suprême était nécessaire pour l'établissement de son prestige en Europe, non seulement à l'extérieur mais à l'intérieur même de l'Allemagne. C'était en effet la même inspiration qui avait poussé la Prusse, en 1866, à jeter un défi à l'Autriche ; et ses espérances de succès étaient à peu près les mêmes dans les deux cas. Elle ne s'attendait pas cependant à un succès si extraordinaire, mais assurément, comme article principal du programme, elle visait à affaiblir la France, à diminuer son prestige à l'extérieur, et ainsi à affermir sa propre position en Europe pour les tentatives ultérieures.

« A première vue, l'entreprise de l'Allemagne paraîtra prodigieuse ; mais quand on vient à réfléchir sur toute chose, le résultat n'est pas si étonnant. La France, comme tout le monde le sait, fut prise au dépourvu ; la faiblesse de l'organisation militaire du pays et des moyens de défense était alors bien connue à l'Étranger ; le projet d'invasion, en cas de guerre, avait été longtemps étudié en détail à Berlin, et l'attaque était faite de concert, par un soulèvement de tous les États de l'Allemagne — par un débordement soudain sur l'est de la France de plusieurs nations qui jamais, jusque-là, n'avaient été si fortement unies pour l'attaque. La proie enlevée après tant d'efforts n'était, après tout, qu'une lisière de la frontière de France, et l'imposition d'une indemnité, payée même avant l'heure fixée pour la liquidation.

« Toutefois, nous ne croyons pas que l'ambition de la Prusse visât avant la lutte, à la possibilité de s'agrandir du côté de l'Alsace-Lorraine. Il est impossible aujourd'hui de deviner la portée de ces entretiens mémorables de Biarritz, où, comme on a dit, fut passée en revue la carte de l'Europe ; mais il est bien évident que l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Empire allemand fut un après-coup d'ambition dû entièrement aux résultats inespérés de la lutte, et que la Prusse, une fois en possession, visa à en tirer parti à quelque occasion favorable. C'était, en effet, le renversement de la France qui inspirait

le désir de retenir ce territoire regardé non seulement comme un véritable agrandissement de l'Empire, mais comme entraînant, en aucun cas, une humiliation, accablante pour sa rivale, dans l'opinion des puissances de l'Europe. Cette conclusion est pleinement justifiée par le fait que la Prusse avait depuis longtemps conçu l'idée de la possibilité d'enlever à la France son ancienne prépondérance dans la politique de l'Europe. Le moment était exceptionnellement favorable pour mettre à exécution ce dessein. En regardant autour d'elle, la Prusse voyait la France affaissée et désorganisée dans son gouvernement, l'Autriche découragée au souvenir de ses défaites en Italie et en Bohême, et l'Angleterre perdant de jour en jour les anciennes traditions de sa politique extérieure. Ainsi, la voie était toute ouverte, et les circonstances paraissaient inviter la Prusse à se constituer le chef d'une position perdue et vacante.

« Lorsqu'on parle avec tant d'assurance de la nécessité de la position stratégique, on peut bien se demander si l'Allemagne n'était pas mieux protégée par la barrière naturelle du Rhin qu'elle ne l'est à présent, puisque la séparation d'aujourd'hui ne consiste qu'en une ligne tracée en campagne ouverte, où les deux antagonistes se touchent ? Les accidents survenus presque tous les jours à la frontière et les alarmes perpétuelles constatent suffisamment ce fait. Comment donc peut-on affirmer qu'à cet égard l'arrangement est dans l'intérêt de la paix, ou entrepris seulement dans le but d'empêcher les Français d'attaquer les Allemands, — ou encore moins, qu'il éloigne les tendances mutuelles des deux nations à se quereller ? N'y a-t-il pas à présent infiniment plus de causes d'irritation, et par conséquent plus de véritables causes de guerre qu'autrefois, quand le Rhin était la barrière reconnue dès longtemps comme la ligne de séparation historique des deux races ? A la vérité, la possession de l'Alsace-Lorraine par la France était une garantie de sûreté pour les États de l'Allemagne, puisqu'elle venait de se créer une nouvelle zone de territoire, en quelque sorte neutre, habitée par des races mixtes, quoique toujours françaises de sentiment. En effet, on peut regarder les habitants de toutes la rive gauche du Rhin, de la Suisse à la Hollande, comme une race essentiellement mixte, et non pas de véritables Allemands — encore bien moins de véritables Prussiens. De plus, les habitants de l'Alsace-Lorraine étaient non seulement toujours contents de leur union à la France, mais ils étaient foncièrement nationaux, se montrant, en tous temps, fidèles à la patrie dans ses bonnes et dans ses mauvaises fortunes. On ne peut regarder l'Alsace et la Lorraine que comme des provinces d'ancienne date, acquises pendant l'extension historique de la nation, et non pas comme des acquisitions arrachées à un pays

contre son gré. Depuis leur première réunion sous la royauté de la France. elles ont consacré leur génie, leur industrie, leurs biens, leur sang à la patrie; et assurément l'occupation de l'Allemagne n'a diminué, en quoi que ce soit, la constance de ce sentiment. Il est donc impossible que les habitants de ces deux provinces soient satisfaits de leur sort actuel, ou qu'ils cessent de protester contre leur séparation de la nationalité. Ainsi, le nouveau remaniement de territoire, au lieu d'être sagement conçu, est essentiellement erroné dans ses fondements, et, sans autre cause, il prête à des provocations et à des encouragements perpétuels à la guerre. On pourrait presque dire que l'intention la plus malveillante ne saurait inventer quelque chose de plus provocatif et de plus irritant que ce rapprochement de deux nations qui possèdent, on le sait, trop de traits de caractère qui se heurtent l'un contre l'autre. Napoléon avait cherché à prévenir ces causes d'irritation en établissant la Confédération du Rhin, idée suggérée primitivement par M. de Talleyrand, dans le but d'écarter toutes les occasions possibles de collision. D'ailleurs, cette barrière avait existé longtemps avant, du temps de l'autonomie et de l'indépendance des petits États des deux côtés du Rhin, qui jouissaient d'une grande liberté et d'un grand bonheur sous leurs évêques et sous leurs ducs. M. de Talleyrand ne montrait il en ceci que cet esprit de prévoyance, de génie, qui était sa spécialité diplomatique, en reconnaissant pour la France un danger dans le lointain, exactement du même genre que celui que les Gaulois, au temps de Jules César, avaient ressenti par le rapprochement des Germains? Nous avouons franchement que l'ambition de Napoléon vint par la suite détruire l'idée de M. de Talleyrand, mais ces erreurs ne doivent pas être aujourd'hui une justification d'une imitation tout à fait à contre-sens.

« On trouvera donc que l'état armé de l'Europe et l'accroissement énorme de forces de la part de toutes les nations est l'œuvre de la Prusse, en cherchant à établir, à titre de conquête, une autre Allemagne en deçà du Rhin et à remanier ainsi la carte de l'Europe sans égard aux faits accomplis depuis deux siècles, sans tenir compte de la solidarité qui s'est opérée dans les sentiments, le langage et les alliances de famille parmi ces peuples. Ce qui rend la situation encore plus déplorable pour eux, c'est que, en cas de guerre, il peut arriver que des parents du même sang se trouvent rangés l'un contre l'autre, en lutte mortelle, puisque assurément l'Allemagne ne songe pas à exempter les habitants de l'Alsace-Lorraine du service militaire. De plus, ce malheur n'est pas arrivé à un peuple inculte ou ignorant, mais à un peuple doux et industrieux, aimant la paix et adonné à des occupations le plus en contradiction avec les idées d'un régime fondé sur le militarisme par excellence.

« Il y a encore une autre raison que l'on vient de donner pour justifier l'arrangement territorial — l'hypothèse des pensées agressives de la part de la France et de son désir de se venger de sa défaite de 1870. Or, si la France entretient la pensée de la revanche, ce n'est pas parce qu'elle a honte de sa défaite, ou parce qu'elle veut avoir le droit de dire le dernier mot, mais parce qu'elle croit que la Prusse s'est montrée trop exigeante en 1871. Si cette dernière s'était conduite d'une manière plus magnanime, et qu'elle se fût contentée d'une indemnité que tout le monde croyait énorme, et à vrai dire presque écrasante, la chose pourrait être tout autrement. Ce qu'on appelle l'esprit de revanche n'est la plupart du temps qu'une revendication contre une injustice. Assurément la France ne cherchera pas à faire la guerre à l'Allemagne pour obtenir le remboursement de ses cinq milliards, dont la perte pesa longtemps et si cruellement sur son bien-être et sur son crédit, mais seulement pour la libération du territoire : et cependant, si les chances de la guerre se déclaraient cette fois en faveur de la France, l'Allemagne, à juste titre, devrait à son tour en subir les conséquences, puisqu'elle a donné au monde un exemple mémorable en poussant l'exaction à outrance. A coup sûr la France ne fera pas de l'indemnité une cause de guerre, ni même de déplaisir. L'histoire de cette affaire est close pour jamais, quoiqu'on en ressente peut-être encore les effets. Que l'on arrête de justes conditions d'amitié, et la France oubliera l'indemnité et beaucoup plus encore. Et quelles sont ces conditions ? Tout simplement la restitution de l'Alsace-Lorraine. Nous croyons fermement que la France serait satisfaite de cette restitution, sans demander outre. Elle ne se sent pas blessée dans son honneur ou dans sa renommée militaire, mais dans sa fierté nationale. Tant que la France se sentira mutilée, elle aura toujours le désir de se réunir avec ses membres ; et peut-être, si l'occasion se présentait, chercherait-elle à accomplir cette réunion par la force des armes. Mais l'occasion ne se présente pas encore, et il est même au pouvoir de l'Allemagne de l'éloigner pour jamais en consentant à un remaniement de territoire, qui aurait pour bases la justice et le droit, et une compréhension élevée et intelligente de la situation, tendant à produire un arrangement définitif et durable dans les relations futures des deux nations. »

Cette brochure offre un grand intérêt ; on sent que l'auteur anonyme est un personnage qui traite la question des relations futures de l'Allemagne et de la France avec autorité et une sage mesure, sans récriminations stériles, comme doit le faire un diplomate dont nous n'aurions peut-être pas une bien grande difficulté à mettre le nom sous le voile de l'anonymat, qui ne le cache que fort légèrement.

La Question des passeports en Alsace-Lorraine a déjà fait couler beaucoup d'encre, mais elle n'avait pas été envisagée sérieusement au point de vue du *droit positif*, du *droit public* et du *droit conventionnel franco-allemand*, ainsi que vient de le faire M. Edouard Clunet, avocat à la Cour de Paris, membre de l'Institut de droit international.

Nous donnons ici la conclusion de cet exposé de tous les faits qui ont marqué l'application de l'arrêté du ministère de l'Alsace-Lorraine, et l'on trouvera dans la brochure la discussion savante de tous les points de droit, au point de vue des traités existants entre la France et l'Allemagne, qui y sont visés.

« Nous répétons avec le plus grand calme, dit M. Clunet, notre conclusion, dont l'évidence ralliera les esprits sincères. Le traité franco-allemand du 10 mai 1871 a été méconnu par l'Allemagne dans les mesures exceptionnelles mises en vigueur contre la France et les Français, le 31 mai 1888.

« Des conséquences qu'entraîne cette haute initiative, il convient seulement de faire ressortir aujourd'hui que le § 2 de l'article 11 du pacte de Francfort est tacitement abrogé.

« L'effet immédiat de la modification apportée à l'état de choses antérieur, est que l'admission et le traitement des Français n'étant plus réglés en Allemagne que par les exigences supérieures de la raison d'État, l'admission et le traitement des Allemands en France sont seulement gouvernés par les règles de la courtoisie internationale, strictement interprétées par le principe de la réciprocité. »

Une autre brochure, non moins intéressante mais celle-ci au point de vue économique, vient de paraître sous ce titre : **Le Pain étranger**, sous la signature de M. Léon Chotteau. Il s'agit ici de la concurrence que font aux ouvriers boulangers français, les boulangers belges et italiens. Suivant M. Chotteau, l'Étranger aurait bientôt fait entrer en France 1 milliard 500 millions de kilogrammes de pains fabriqués, or, comme la taxe est de 8 fr. pour les farines et seulement de 1 fr. 56 pour les pains fabriqués pour 100 kilog., on voit que le Trésor perd une somme considérable, et M. Chotteau explique comment cette perte est sans profit pour les consommateurs.

Alex. Le Clère.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Une dame qui ne signe pas son œuvre, et j'estime qu'elle agit sagement, publie sous ce titre: **Confessions d'une repentie**, une sorte d'autobiographie assez scandaleuse, dans laquelle elle nous raconte sa jeunesse, son passage au couvent, ses relations avec un petit cousin, son mariage et sa chute entre les bras d'un banquier qui paye les dettes du mari et fait vivre le ménage prêt à sombrer après avoir fait grande figure dans le monde. Cette dame, fort prolixe, et qui met les points sur les *i*, semble croire qu'une sorte de fatalité plane sur les jolies femmes, — elle s'étend beaucoup sur ses grâces personnelles, et donne même son portrait qui n'a rien de désagréable à contempler, — cependant, sans vouloir entrer dans trop de détails sur un livre qui n'a pour lui que le côté scandaleux, je me permettrai de reprocher à l'auteur anonyme d'avoir parlé de sa mère en des termes fâcheux.

Qu'une femme livre sa vie au public et se déshabille devant lui, ça c'est son affaire ; mais une fille doit toujours cacher les turpitudes maternelles.

Sans doute l'auteur anonyme prétendra, comme tant d'autres, avoir voulu faire œuvre de moralité, mais j'estime qu'elle a bien plutôt cédé au désir de faire savoir *urbi et orbi* qu'elle avait la jambe bien faite et le reste à l'avenant ; qu'elle portait des bas roses et que son mari, un connaisseur et un chercheur, paraît-il, n'avait jamais trouvé mieux dans toutes ses études *in anima vili*.

Si l'on en croyait les romanciers, le mariage serait véritablement une chose bien bizarre, et vraiment si on l'étudiait d'après eux, il serait grand temps de fermer la mairie et d'abandonner l'usage de faire bénir ce genre d'union par l'Eglise. A quoi serviraient donc l'écharpe de M. le maire, la cérémonie religieuse et tous ces serments publics, ces caresses échangées et l'honneur des familles, si tout cela doit aboutir fatalement à l'adultère et aux plus déplorables conséquences ?

M. Yves de Noly nous donne une histoire de ménage à quatre assez singulière, mais écrite dans un bon style, et très dramatique.

La marquise de Traignecourt était considérée, à bon droit, comme une des femmes les plus séduisantes de Paris. Jeune, jolie, élégante, elle avait apporté à son mari des avantages moins fragiles que son charme et sa jeunesse, sous la forme d'une grosse fortune et d'un nom appartenant à la plus ancienne noblesse de Pologne.

Avant son mariage, Hedwige étonnait même ses compatriotes par les écarts de son imagination, mais elle sembla, une fois mariée, renoncer à toutes ses folies d'antan, et le marquis, plus âgé que sa femme de vingt ans au moins, n'a qu'à se réjouir, croit-il, d'avoir su maîtriser cette jeune écervelée. Cependant, sans que jamais son mari en sût rien, Hedwige avait pris un amant, Roger de Gesvres.

Le marquis a une sœur qui devient orpheline, elle a vingt-deux ans : il l'introduit auprès de sa femme qui la reçoit avec grâce, surtout parce qu'elle n'est point assez jolie, croit-elle, pour lui faire concurrence auprès de son amant.

Il n'est pas difficile de deviner que la sœur du marquis, Lucienne, s'éprend de Roger, qui est le commensal de la maison, mais celui-ci n'y porte pas une grande attention.

Bientôt le marquis a quelques doutes sur la fidélité de sa femme, et celle-ci, pour les dissiper, fait épouser la sœur du marquis par son amant, quoique celui-ci ait voulu résister à l'insistance de sa maîtresse; mais celle-ci, sûre de sa beauté, ne craint rien de Lucienne; le mariage se fait et pendant que la jeune épousée repose un instant, un entretien a lieu entre Hedwige et Roger.

« Répétez-moi encore que vous m'aimez! disait Hedwige; j'ai besoin de l'entendre, mon ami. Songez que je vais être seule, que mon imagination va se créer mille chimères pendant notre séparation. Savez-vous qu'au dernier moment mon courage m'échappe, et que je ne trouve en moi que faiblesse, que vague épouvante de l'avenir! Ce mariage que j'ai voulu, que j'ai poursuivi à travers toutes vos résistances, — aujourd'hui il m'apparait comme un péril. Je ne suis pas jalouse, non, mais j'ai peur; car, enfin, si je m'étais trompée, si la chaîne que je vous ai imposée vous devenait insupportable; si vous me reprochiez un jour de vous avoir lié à cette femme que vous n'aimez pas, que vous ne pouvez pas aimer. Mon Dieu, je n'ai cherché qu'une chose, moi : Le moyen de sauvegarder notre amour, de lui donner une garantie. J'ai été coupable, peut-être, mais ce n'est pas vous, mon Roger, oh! non, ce n'est pas vous qui voudriez m'en punir! »

L'auteur, évidemment, cherche à donner un rôle acceptable à cette femme, qui commet une véritable infamie vis à vis de sa belle-sœur ; mais malgré toute son habileté il n'y peut parvenir, et le lecteur se trouve forcément froissé dans ses sentiments.

Ainsi que l'on pouvait s'en douter, Lucienne assiste à cet entretien, trouve la force de remonter jusqu'à sa chambre et tombe de tout son long. Elle fait une longue maladie, et lorsque, sauvée de la mort, elle revoit son mari, c'est pour lui annoncer qu'elle sait tout et qu'elle vivra loin de lui sous prétexte de sa santé. Elle se retire en Angleterre, retrouve un ami d'enfance et, cédant à un mouvement d'oubli, elle se donne à lui une seule fois, puis, pleine de remords, elle s'éloigne.

Roger apprend que Lucienne est courtisée par le jeune homme auquel elle s'est donnée, mais il ignore sa disgrâce, c'est Hedwige, devenue veuve, qui lui a révélé que sa femme se compromettait. Elle lui fait cette révélation pour se l'attacher plus solidement encore, regrettant qu'il fût marié à présent qu'elle est libre. Mais Roger lui reproche cette dernière infamie et veut revoir Lucienne.

Il la retrouve sur la plage.

« Tout à coup, un bruit de pas retentit au milieu du silence. Lucienne leva les yeux et un cri expira sur ses lèvres. Son mari était devant elle.

« Elle se souleva comme pour échapper à cette hallucination étrange (ce n'est pas une hallucination). Roger, se penchant sur elle, s'empara de ses deux mains qui se tendaient dans le vide !

« — Calmez-vous, Lucienne. Vous avez peur de moi, ma pauvre enfant !

« Elle frissonna de la tête aux pieds.

« — J'ai enfreint votre défense, poursuivit-il, en l'enveloppant de son regard profond, mais j'ai obéi à une impulsion plus forte que ma volonté. Quelque chose me disait que vous deviez avoir besoin de moi. Me suis-je trompé, Lucienne ?

« — Vous êtes bon, murmura-t-elle d'une voix étouffée ; vous êtes bon, je vous remercie.

« — Voudrez-vous me chasser encore ? reprit-il. N'aurez-vous pas enfin pitié de mon repentir ? Voyez, j'ai soif de vous... Je vous aime... Revenez-moi, mon cher trésor. C'est de vous que je dépens... à vous que j'appartiens...

« Une plainte désespérée déchira la poitrine de la jeune femme.

« — Il n'est plus temps, balbutia-t-elle. Laissez-moi, Roger, à l'avenir d'abandon que j'ai choisi. Oublier... pardonner... je ne dois plus... Je ne peux pas...

« Elle ne put continuer : la main de Roger était sur sa bouche.

« — N'achevez pas, dit-il doucement, je ne veux rien entendre. Tout ce que je sais, c'est que j'ai été lâche et coupable, c'est que j'ai déchiré votre vie. Il n'y a que moi d'indigne, et pourtant, malgré tout, je suis venu à vous, je me suis attaché à un espoir suprême. Est-ce un rêve insensé, Lucienne ? Répondez-moi devant Dieu ! Voulez-vous que le passé n'existe plus pour nous ? Le repos, pourrez-vous le trouver dans mes bras ?... Ils sont ouverts pour vous recevoir.

« Lucienne était tombée à genoux, suffoquée de sanglots.

« — Ne me tentez pas au delà de mes forces, cria-t-elle égarée, j'ai peur... je n'ose pas être heureuse. »

Certes, le roman de M. Yves de Noly est joli, et nous ne doutons pas que l'auteur ne prenne très facilement une revanche ; mais, nous le répétons, il ne faut pas froisser la susceptibilité du lecteur, et la chute inutile de Lucienne est déplorable. Cette jeune femme est une victime qui ne mérite pas le châtiment que lui inflige M. de Noly en la rendant coupable.

Du reste, **le Mari de Lucienne** est un roman qui dans toute sa première partie n'a absolument rien de neuf, et dans la collection de notre Revue, je lui montrerais au moins dix volumes dans lesquels se retrouve la situation présentée par lui, et dans la seconde partie il s'est trompé : il a cru châtier Roger, et c'est Lucienne qui souffre le plus.

Mais, tout de suite, l'auteur du *Mari de Lucienne* s'est rattrapé, et *Un Baiser mortel*, le second roman qui complète son volume, est charmant et mérite tous nos éloges.

Mondaine, par Hector Malot, est une étude bien curieuse de la femme à la mode qui sacrifie à la réclame ; dont la seule ambition est de faire parler d'elle, de ses toilettes, de ses réceptions. Le rôle de la presse, qui fait le succès des horizontales, comme des Parisiennes de grand monde, est indiqué avec une grande finesse, c'est une satire piquante des mœurs de notre époque. A côté des mystères de cette vie d'outrance en plein luxe, à côté des scènes de comédie qui forment un vivant tableau de mœurs éclairant d'une lumière crue les dessous de Paris élégant, il y a dans ce roman une idylle qui tient un peu du genre de *Pompon*, un des plus francs succès de M. Hector Malot.

Le fond du roman est l'histoire d'un mari qui se console de son chagrin d'avoir pour femme une mondaine dont le plus grand souci serait d'avoir des enfants, dans l'amour d'une autre femme aimante, courageuse et donnant en

dehors du mariage légal, une famille à l'homme qui ne trouve pas à perpétuer sa race auprès de sa femme légitime.

La thèse de M. Hector Malot est peut-être un peu risquée, mais elle est curieuse certainement. Jadis les maris avaient une maîtresse et une femme « de foyer », celle qui donnait les enfants; aujourd'hui, ce serait la maîtresse qui serait la femme de foyer, cela paraît étrange : Femmes du monde, prenez garde !

Disparu, par Albert Delpit, n'a pas de prétention à l'étude, c'est du roman, mais de l'excellent roman.

Un officier de marine vient à peine de se marier avec une jeune fille qu'il aime ardemment, lorsqu'il est envoyé au Tonkin où, après de brillants faits d'armes, il est laissé pour mort avec François Garnier et tant d'autres victimes des premières tentatives de nos conquêtes orientales. Ramassé sur le champ de bataille par les Chinois, il est entraîné en Chine où il est soigné et sauvé par un mandarin quelconque. Mais on le garde prisonnier pendant six ans, et sa femme, qui l'aime toujours, s'est remariée avec un homme qui lui est venu en aide, et auquel elle donne une affection qui n'exclut pas le culte du passé : elle en a un enfant.

Or le jeune officier blessé avait échappé non seulement à ses blessures, mais en plus à une horrible fièvre typhoïde qui l'avait changé complètement, au point même que ses cheveux noirs étaient tombés, et que le jour où ils commencèrent à repousser, ils changèrent de couleur, comme cela arrive quelquefois dans cette maladie ; il était devenu blond. Il retourne en Europe, arrive à Paris et a toutes les peines du monde à se faire reconnaître de ses chefs, mais cependant cela ne l'empêche pas, après avoir fait constater son identité, d'être nommé lieutenant de vaisseau et de recevoir la croix.

Maintenant, il s'agit pour lui de retrouver sa femme, car il ne sait ce qu'elle est devenue ; cependant, à force de recherches, il arrive près d'elle, et c'est avec désespoir qu'il apprend qu'elle appartient à un autre et qu'elle a un enfant. Il se fait présenter dans la maison de son nouveau mari, et par des circonstances longues à expliquer ici, il se fait aimer de celle qui est légitimement son épouse, lui étant le premier en date. Celle-ci ne le reconnaît pas, mais se sent prise d'un amour violent pour un homme qui lui rappelle si étrangement son premier mari. Le jeune officier ne veut pas réclamer ses droits, parce qu'il sait que le père de l'enfant de sa femme pourrait vouloir le lui arracher, et que celle-ci en deviendrait folle. L'enfant meurt, plus d'obstacles, il reprend son bien, et le mari en second se console.

Tout cela est plus ou moins de la fantaisie, mais ne fait pas le charme de ce roman, qui emprunte toute sa grâce à une idylle adorable entre une jeune femme chinoise qui aime l'officier français et le fait évader, quoique celui-ci lui ait avoué qu'il était marié et qu'il ne pouvait l'aimer, son cœur étant complètement pris. Rien n'est plus touchant, plus gracieux que cette idylle, et l'amour de Hong-manao (agate rosée) dépasse tout ce que l'on peut rêver de plus tendre, de plus adorable.

M. Frédéric Fontenelle vient de faire paraître un fort joli poème, **la Reine Anne**, et pour en faire comprendre la pensée, et avant d'en publier quelques extraits, nous citerons quelques mots de *l'avant-propos* de l'œuvre.

« La reine Anne était belle, lettrée, spirituelle. Elle avait un tour d'esprit qui n'était pas exempt de malice. Judicieuse en tout, aimant les arts, le luxe, l'élégance, mais tenant sa Cour bien loin de la licence italienne, cette reine aimable, cette femme de bonne humeur, ajoutait à ses vertus domestiques et royales une vertu toute bretonne, la haine de l'Anglais.

« En 1488, le duc François II, son père, était mort de chagrin, voyant la Bretagne tout près de disparaître. Elle, toute jeunette, devint le chef du duché, et, comme par enchantement, sauva tout. Ce que les héros n'avaient pu faire avec leur épée, la petite duchesse le fit avec son amour : Reine à quinze ans, elle reçut l'hommage de Charles VIII, et donna la Bretagne à la France. »

Dans son poème, M. Fontenelle ne s'est soucié ni de la vérité absolument historique, ni des dates; il a écrit un poème dont la reine Anne est l'héroïne, comme un troubadour voyageant à la suite de sa souveraine l'eût composé.

D'abord, voici l'histoire de ses deux mariages, c'est vif et coquet à la fois. Tout le monde veut l'épouser, même le sire d'Albret.

«... Laid, chauve, chassieux, les traits tout bourgeonnés,
Veuf, avec douze enfants, et soixante ans sonnés !
L'affaire en était là quand, en cette occurrence,
Monseigneur Charles huit, en ce temps roi de France,
Songea que la Bretagne était un beau duché,
Et qu'il trouverait là, par-dessus le marché,
Pour lui chauffer son lit, la plus belle héritière
Qui se pût rencontrer de par l'Europe entière...

Or la sachant farouche et d'un troublant abord,
Il s'en vint sous les murs de Renne, et tout d'abord,

Il députa vers elle une troupe nombreuse
De gens graves portant sa supplique amoureuse.
Des docteurs en Sorbonne et des bonnets carrés
S'avancèrent, avec des airs tout effarés,
Pour, solennellement, exposer la requête.
Mais, dès les premiers mots, très franche et peu coquette,
La petite Duchesse arrêta leurs discours :

« Moi, dit-elle en riant, j'aime les sermons courts.
« Vous venez, n'est-ce pas, pour que je me marie ?
« D'accord. Mais pourquoi tant de latin, je vous prie ?
« Ne peut-on s'expliquer que dans ce jargon-là ?
« Vous demandez ma main pour le roi ? La voilà.
« Mes beaux messieurs, je sais deux langues bien sonnantes :
« Le breton du Léon, et le français de Nantes,
« Mais le latin, toujours, m'a paru triste et laid.
« Laissons leur langue aux gens d'Église, s'il vous plaît.
« Quant à ma main, en bon français je vous la donne,
« Et je donne mon cœur avec foi de Bretonne ! »
Là-dessus, nos docteurs étaient demeurés cois,
Leurs harangues au bec, sous les regards narquois,
Et, pendant qu'on criait des « noëls » à tue-tète,
Ils restaient tout penauds, le nez long, l'air très bête,
Ne trouvant pas assez de poches sous la main,
Pour cacher leur grimoire écrit sur parchemin.
Le soir même, introduit près de sa souveraine,
Le roi, transi d'amour, vint saluer la reine...

— Hélas ! plaisirs d'amour ne durent pas longtemps !
Les deux jeunes époux s'aimaient depuis sept ans,
Quand la mort, de sa main cruelle qui dénoue,
Coucha dans le linceul le vainqueur de Fornoue.

La reine Anne reprit le chemin de l'Armor,
Et, triste, tout entière au souvenir du mort,
Avec son voile noir sur ses jupes traînantes,
Elle vint, tout au fond de son château de Nantes,
Soupirer, et bientôt, pleurer sur ses vingt ans...
— Las ! las ! chagrins d'amour ne durent pas longtemps ?
Si recluse que fût la veuve en sa retraite,
L'amour, dans son castel, retrouva la pauvrette :
La duchesse ne put rester sourde à sa voix.
Et reine elle devint une seconde fois.

C'est ainsi que le roi, Monseigneur Louis douze,
Prit tout au roi défunt, son sceptre et son épouse :
Et, successeur heureux du bon roi Charles huit,
Il s'assit sur son trône et coucha dans son lit.

Le gai poète raconte les voyages de la reine Anne dans ses états, et la lutte de l'un de ses vaisseaux, *la Cordelière*, contre *la Régente*, la frégate amirale anglaise. Ce poème est rempli de descriptions charmantes de ce pays de Bretagne, ainsi que de ses mœurs.

Mais laissez-moi vous dire la visite d'Anne à Landerneau, après avoir fait maigre chair à Lesneven où elle était arrivée un jour de jeûne.

Malgré les chemins tors et de rudes traverses,
Sous un ciel ruisselant de grêlons et d'averses,
On arriva, sans trop d'encombre et de dégâts,
A Landerneau, pays de la Lune-mon-gas.

Là, tout le monde était sur pied, depuis l'aurore,
Dames cloches chantaient leur chant le plus sonore :
« Drelin ! drelin ! » faisaient les nonnains. « Dig ! din ! don ! »
Chantait, en faux-bourdon, le grand saint Houardon.
Tous les gas du Léon étaient venus en foule
Pour voir la reine, et, pour la voir, ouvraient la goule.

Messeigneurs de la Roche, en costumes flambants,
Bourgeois au feutre clair, bourgeoises à rubans,
Paysans grelotteux, sortis de leurs tanières,
Curés tonitruants chantant sous les bannières,
Chanoines bedonnants, moines, bedeaux, badauds,
Moutards, la morve au nez, se grimpant sur le dos,
Tous étaient là, grouillant aux portes, dans la rue,
Sur les ponts, sur les quais, faisant le pied-de-grue,
Mouillés dessus, mouillés dessous, mouillés partout,
Crottés comme barbets en chasse, et, malgré tout,
Contents si le brouillard, hélas ! peu diaphane,
Leur laissait voir le bout du nez de la reine Anne....

Or, quand elle arriva, le ciel, las de pleuvoir,
S'habilla tout de bleu, pour la mieux recevoir,
Et le soleil, en veine aussi d'humeur galante,
Mit sa veste de cour la plus mirobolante.

La reine descendit du carrosse ducal.
Et, tout en répondant, d'un salut amical,
Aux noëls de la foule autour d'elle empressée,
Elle secouait fort sa jupe un peu froissée,
Rajustant à ravir, de sa mignonne main,
Sa coiffe et ses bandeaux dérangés en chemin.

Ainsi qu'il sied devant une reine de France,
Le sénéchal lui fit sa triple révérence:
« Madame, excusez-moi, dit cet homme d'esprit
« Si je ne vous lis pas un compliment écrit
« En latin de cuisine ou grec de réfectoire,
« Mais nous avons cru faire œuvre plus méritoire,
« En vous offrant, après un si rude chemin,
« Au lieu d'un discours long comme d'ici demain,
« Une collation que vous serez très bonne
« D'accepter, à défaut d'une thèse en Sorbonne...

« — Ma foi, dit-elle, avec un sourire divin,
« On est plus éloquent ici qu'à Lesneven.
« Si c'est ainsi qu'on parle au pays de la Lune,
« J'accepte de grand cœur et deux fois plutôt qu'une ;
« Car, dans ce Lesneven, n'en déplaise au bon Dieu,
« On sermonne un peu trop, et l'on mange trop peu. »

Sur le champ l'on passa dans la salle apprêtée.
Vous raconter comment la reine fut fêtée,
Et ce qui fut mangé dans ce royal repas,
Ce qui fut bu surtout, vous ne me croiriez pas...
— Rabelais, dont la muse aux épaisses mamelles
Etait grosse, en ce temps, des grasses Gargamelles,
Monstrueuses amours des futurs Grandgousiers,
Aurait vu, ce jour-là, de tels grands buvassiers,
De tels savants dans l'art de manger et de boire,
Qu'il eût fait du Léon le champ de son histoire.

Or déjà le banquet touchait presque à sa fin.
Navrés d'être repus et de n'avoir plus faim,
Nos Léonards songeaient à se lever de table,
Quand, alors, au milieu d'un hourrah formidable,
On servit un dessert qui n'eut jamais d'égal,
Digne couronnement d'un merveilleux régal.
Contons, sommairement, ces choses étonnantes :

Un nougat figurait le grand château de Nantes :
Douze dames, du haut des murs en caramel,
Versaient à tout venant le vin et l'hydromel.

D'un pâté monstre, au son des flûtes et des violes
S'envolaient, par milliers, oiseaux et bestioles,
Colombes, papillons de toutes les couleurs,
Dans la salle changée en parterre de fleurs.

C'est alors que, flanqué d'une troupe grotesque,
Apparut le morceau final et gigantesque,
Un incommensurable et colossal gâteau,
Auquel la lune aurait pu servir de plateau .
Car il était si grand, jugez-en tout à l'heure,
Qu'il avait englouti mille livres de beurre,
Trois milliers de froment, du sucre par quintaux :
Les poules du Léon, durant quatre semaines,
Avaient pondu des œufs par milliers de douzaines.
Je ne vois pas très bien dans quel four il fut cuit,
Mais il avait quarante-huit aunes de circuit.
Et quarante-huit mitrons le portaient sur l'épaule,
Aussi chargé qu'Atlas éreinté sous le Pôle...

Je ne vous dirai pas non plus ce qui s'ensuit :
Les quais de Landerneau, durant toute la nuit,
Virent ce qui se passe après toutes les fêtes :
Des chants, des cris, des coups, des luttes, des défaites,
Des ivrognes braillards, des amants langoureux,
Des solos de ténors, des duos d'amoureux,
Des ombres, çà et là, courant l'une après l'autre.
Et des lunes partout, foi... t au clair de lune...

Allons ! il y a encore de la gaieté en France, et le poème de la reine Anne est du bon Rabelais qu'on lira avec plaisir.

Le premier pas de la reine Anne en Cornouaille ; la Revanche du gouverneur; *la Noce; Père en deuil l'Aïeul en joie*, sont des chants tantôt d'une grâce charmante, tantôt d'un comique achevé : C'est à lire !

A peine cent vers, mais qu'il est joli ce poème, **Joyau d'amour**, de M. Léo d'Orfer.

L'amant est là, aux pieds de sa souveraine, lui parlant tout bas, mais si bas, tandis qu'elle coud une écaille de diamant sur un velours couleur d'ébène. Il

prend un baiser, l'amante se pique au doigt, sur lequel paraît un rubis magnifique, tandis que lui boit cette goutte de volupté. Cette idylle se passe sous les yeux des portraits de famille, et c'est à peindre l'effet produit sur chacun d'eux que le poète exerce sa muse.

Et les vieux portraits des aïeux
Se parlèrent longtemps entre eux :
Les preux disaient aux Reines blanches :
« Vous n'aviez pas dans vos écrins
Des bijoux si beaux et si fins,
Très belles aux doux yeux de pervenche! »

Le général se demandait
S'il ne rêvait pas et frisait
Cavalièrement sa moustache.
Une dame aux cheveux poudrés,
Examinait ses doigts marbrés,
Pour y trouver pareille tache.

Un page, là-bas dans le coin
Etonné, regardait de loin,
Le jeune homme embrasser la belle,
Et disait que, s'il ne craignait
L'amoureux, il demanderait
Un rubis à la demoiselle.

C'est charmant! Malheureusement, soixante-quinze exemplaires seulement, dont trois sur papier impérial du Japon de ce bijou typographique, ont été tirés, seulement pour les amateurs.

Les nouvelles de M. Renard, **Crime de Village**, n'ont été tirées qu'à 65 exemplaires dont trois sur Japon, c'est le début d'un jeune homme, début qui promet. L'auteur, dont le style est très coloré, nous donne huit nouvelles paysannes dont la première sert de titre au volume. Les villageois sont pris sur le vif, et dans ces petites études tantôt dramatiques, tantôt tendres, légères parfois, on sent palpiter les passions bonnes ou mauvaises de ces êtres qui cachent sous le masque de la simplicité la duplicité, la haine ou l'envie, l'amour et la candeur, tout cela présenté dans une tournure très originale.

« Voici une de ces nouvelles : *Flirtage*.

« — Taisez-vous donc, José !

« — Ah ! ah ! Marguite.

« C'était bien à peu près tout ce qu'on entendait de voix humaine parmi la multitude des petits bruits secs et crépitants.

« Dans la large salle sombre, aux dalles bosselées, un peu humides, tout autour d'un grand feu qu'avivait le grésillement des chènevottes, on teillait sans rien dire. A des ondes de vent plus violentes qui s'engouffraient dans la cheminée, la flamme se courbait comme un être fantastique aux cent langues, dont chacune ramassait, pour le tordre, un brin de chanvre cassé. Il tourbillonnait un peu de fumée. Chaque tête penchée se redressait, et les reflets du foyer se coupaient à des profils étranges.

« Par moment la porte s'entr'ouvrait. On entendait bruire la bise ; un domestique entrait, s'asseyait pesamment, prenait sa poignée et teillait. Sa part lui était mesurée.

« Il se hâtait d'en finir, et, quand il avait achevé sa teille, il prenait une des petites lampes rangées sur la table et sortait en faisant sonner ses gros sabots ferrés,

« Le grand-père, maigre et soigné, séparait avec minutie et sans en rien perdre la chènevotte de toute son écorce.

« Il se penchait fréquemment en arrière sur son escabeau, puis il éloignait de ses yeux, pour bien voir, la filasse de chanvre qu'il agitait comme une belle chevelure blanche.

« Le bourgeois et la bourgeoise teillaient ardemment, avec habileté, et Marguite ne tournait la tête que pour crier :

« — Taisez-vous donc, José !

« José était un moissonneur du village voisin. Grand, desséché, bêta, il riait toujours de tout, avec tout le monde, avec les bêtes, avec lui. De plus, oscillant et déhanché, il semblait marcher autant avec le torse qu'avec les jambes. Un jour qu'il s'en revenait des champs, il aperçut Marguite sur la route. Elle avait sous le bras un parapluie à carreaux rouges et bleus, attaché avec un cordon blanc.

« De ses deux mains, le corps légèrement arqué en arrière, elle retenait par une ficelle un délicieux goret, un tout mignon petit cochon qui trottait par soubresauts sur ses trois pattes libres.

« José se mit à rire d'une oreille à l'autre.

« Marguite s'arrêta, gênée.

« Le goret tirait sur la ficelle, la queue frisée.

« Devant eux, José, les jambes écartées, les deux mains sur les cuisses, n'en pouvait plus, s'épanouissait.

« — La gentille queue ! une vraie papillote.

« Elle rit aussi.

« Ils causèrent,

« Elle venait de loin, de M..., où elle avait acheté le goret pour ses bourgeois.

« — De M... ? Elle connaissait donc M...?

« — J'y suis née.

« — Comme moi.

« Ils étaient du même pays. Ils n'en revenaient pas. A cause de cela, et en faveur du petit cochon, José la trouva rudement jolie.

« Ils s'assirent au bord de la route, sur l'herbe.

« Elle, le buste droit, sa jupe de laine serrée autour de ses jambes, convenable et réservée, jouait aux osselets avec des petits cailloux jaunes.

« Lui, tenait à son tour le goret, se penchait le plus possible pour le laisser aller un peu en avant ; puis, brusquement tirait la ficelle, et, à chaque fois que le goret roulait sur le ventre en grognant, il partait d'un rire sonore.

« — Comme il crie ! On dirait un enfant.

« Ils parlaient du pays, s'exclamant à chaque souvenir. C'était une provision de nouvelles familières. Bientôt ils n'eurent plus rien à se dire : ils en avaient pour longtemps.

« — Je v'as rentrer, dit Marguite.

« José l'accompagna sans vouloir lâcher le goret. Il se sentait grandir pour lui une amitié un peu intéressée, en y mêlant de plus en plus un goût sincère pour Marguite jusqu'à les confondre tous les deux en un seul désir.

« La queue du goret le captivait surtout.

« Il s'obstinait à répéter :

« — Une vraie papillote.

« Il ajoutait en regardant obliquement la coiffe de Marguite :

« — C'est comme les vôtres.

« Marguite comprenait la finesse et détournait les yeux.

« En vue de la ferme, il fallut se séparer : on gronderait Marguite si on la voyait avec lui.

« José flatta longuement le goret, l'embrassa et s'adressant autant à lui qu'à Marguite, il demanda :

« — On pourra aller vous voir ?

« — Oh ! moi, ça m'est égal, répondit Marguite, si ils ne disent rien.

« José les quitta, bougrement fier de ces deux connaissances-là.

« Le lendemain soir il descendit à la ferme pour faire sa cour. On se serra sur les bancs, sur les trépieds. Il prit place, sans gène. On plaisanta d'abord les amoureux. Puis, les mots gouailleurs, peu variés, s'usèrent. Personne ne s'occupa plus d'eux. Comme José aidait aux travaux communs (autant de gagné), les bourgeois ne voyaient aucun mal à ses visites.

« D'ailleurs, il fallait bien commencer par là.

« C'était connu et reçu.

« Autant être complaisant dans la vie.

« José s'installait à califourchon, sur un banc, entre le grand-père et Marguite.

« Le grand-père peignait finement sa filasse, la mirait à la flamme.

« Il chantonnait, malicieux :

« — Entre en terre, sors de terre ; entre en l'eau, sors de l'eau ; casse les os pour avoir la peau.

« En avait-il attrapé avec cette devinette subtile !

« José cherchait. Quand on ne sait pas, n'est-ce pas ? Tous, bouche bée, attendaient. Soudain le grand-père secouait sur la tète de José un paquet de chanvre roui. José trouvait cette fois, et il riait à n'en plus finir.

« Puis, au milieu du silence retombé, ne sachant plus que faire pour ne pas s'endormir, il ramassait des chènevottes, faisait, en les entrelaçant, des croix, des drapeaux, des figures compliquées, avec une attention concentrée, ou du bout de l'une d'elles il chatouillait Marguite à la nuque. Marguite s'y laissait prendre. Du revers de la main, elle se donnait des coups secs comme pour chasser une mouche. José, matois, retenait son souffle, attendait, puis repiquait.

« Taisez-vous donc, José.

« Ah ! ah ! Marguite.

« Et tous les deux trouvaient à cette taquinerie une surprise toujours fraiche et un plaisir toujours neuf, qui suffisaient à rompre la monotonie de la veillée.

« Toute la soirée, on ne se parlait pas autrement d'amour.

« Les domestiques avaient disparu.

« Le grand-père était couché. Les bourgeois se dévêtaient, nullement gênés. Marguite jetait des cendres sur le feu, faisait encore quelques arrangements, allumait une lanterne et reconduisait José sur le seuil de la porte.

« Dans la nuit glaciale, le vent les cinglait. La jupe de Marguite flottait et battait l'air dans un mouvement vif et rapide, avec un bruit roulant pareil au clapotis d'une barque.

« La lueur de la lanterne, une petite lueur étique, se mettait en furie. Ils se parlaient bas, par phrases espacées, longues comme des minutes, s'arrêtant court à un cri, à un battant d'ailes des dindes en sommeil, étagées en rond sur les roues, ou perchées sur des échelons comme des boules d'ombre.

« Toute la quantité de sentiment dont était capable leur âme fermée aux influences mystérieuses des entours, entrait en eux, les pénétrait, les troublait.

« Ils avaient comme des jets de parole par où s'échappait leur amour, des exclamations grosses de lourdes tendresses, où sonnaient comme des pièces fausses un mot de cupidité, une idée d'intérêt, un rien d'avarice.

« José, autant pour se vanter que pour séduire, citait de ses parents qui n'en avaient pas pour longtemps, un oncle pas marié, qui ne vivait plus qu'en apparence.

« Marguite écoutait, point effarouchée, trouvant cela bien simple, calculait, supputait. Et les espoirs que José lui faisait partager ne lui mettaient pas moins de joie au cœur qu'une parole chaude, un geste ardent, une caresse quêteuse.

« Elle oubliait aussi peu que possible de retenir, par ruse, pour voir plus loin et plus gros dans les promesses de José, ce qu'elle eût volontiers laissé prendre par bonne amitié. On s'aime, mais on a de l'argent. On se marie, mais on héritera.

« — Allons, dites oui.

« Marguerite hésitait.

« — Je ne suis qu'une bête, mais je vous aime bien. Il ajouta : — J'aurai le pré aux saules.

« — Dame, dit Marguite, autant vous qu'un autre.

« José attrapa l'aveu flatteur.

« — Aux bans, alors.

« — Comme vous voudrez, moi je veux bien, dit Marguite. Et elle rentra.

« Tout entière à ses impressions obscures, réfléchie, elle se sentait monter à la tête une sève forte qu'elle s'ignorait. »

Sont-ils assez vrais ces deux amoureux villageois ! et lorsque plus tard l'auteur met dans la bouche de sa Marguite : « Allons, faudrait pourtant pas toujours penser aux bêtises », il montre qu'il connaît à fond ceux qu'il dépeint. Ah ! dans la campagne, l'amour se manifeste sous une forme bien différente qu'il ne le fait dans notre civilisation raffinée des villes, et comme dit si bien cette petite Marguite : On a autre chose à faire que de penser aux « bêtises ».

On parle beaucoup en ce moment d'hypnotisme et de somnambulisme, mais qu'est-ce que ces manifestations de phénomènes encore inexpliqués, à côté de la science de l'Inde, mère du vedantisme, de la religion de Zoroastre, de la loi de Moïse, de la doctrine du Christ !

La secte des Mahatmas est composée de cénobites, maîtres de la science du divin ; philosophes qui, depuis des siècles, se transmettent le secret des civilisations disparues, savants qui ont connu de tous temps nos découvertes d'aujourd'hui; ils sont professeurs de facultés supra-humaines, adeptes aux yeux desquels l'occulte et le mystérieux sont dévoilés, pour qui le temps, l'espace, la pesanteur n'existent plus.

Introduire au milieu de la société parisienne une sorte de prophète des Indes, tel a été l'idée ingénieuse de MM. Gaston Bussy et Gaston Lèbre, dans leur roman **le Mahatma**.

C'est en plein boulevard que surgit la figure énigmatique du Mahatma, et sa présence au milieu du moderne vient remuer la capitale avide de connaître ces problèmes pressants.

A travers des chapitres mondains, judiciaires, médicaux, l'action passionnelle se déroule en des milieux tour à tour intimes, populeux, étranges, scientifiques, qui donnent à ce roman très parisien une forme étrange et bien curieuse.

Il fut un temps où les épiciers avaient la spécialité des malheurs conjugaux, puis les notaires leur succédèrent, aujourd'hui ce sont les juges d'instruction qui servent de tête de turc aux romanciers ; on les présentait déjà comme absolument idiots, de là à les coiffer il n'y avait qu'un pas. **Jules Vigneux**, par M. Camille Gibrac, ne nous semble pas appelé à un succès fou : c'est un drame de l'adultère fort ordinaire, à la fin duquel le séducteur reçoit la punition de son crime de la main du mari offensé, et celui-ci eût été marchand de bonnets de coton que les choses eussent pu se passer de la même façon. Mais l'auteur raconte une histoire à dormir debout, dans laquelle l'amant de la femme du juge d'instruction est accusé d'un crime dont il est parfaitement innocent, et pour lequel ledit juge n'aurait qu'un mot à dire pour qu'il fût immédiatement relaxé. Cela rappelle vaguement l'histoire de *Juge d'instruction* de M. de Marthold, mais n'est pas à la hauteur.

Le roman est mieux écrit qu'il n'est imaginé.

La traduction du roman **Tragédie de Village**, de Marguerct L. Woods, nous fait connaître un écrivain anglais d'un sentimentalisme un peu outré, et dont l'imagination aime à se reposer sur les misères humaines. Certes jamais être humain ne fut plus malheureuse que cette jolie Annie ; jamais amours ne furent plus gracieuses dans leur touchante simplicité que celles de cette jeune fille et du domestique de ferme Jess, et les âmes sensibles verseront d'abondantes larmes au récit de la mort tragique de ces amants modèles ; mais ce roman est sans aucune sanction, c'est la simple constatation d'un fait bien connu que l'adversité s'acharne souvent bien cruellement sur des êtres qui ne méritent pas les malheurs qui les accablent.

Marguerct L. Woods est un pessimiste, et son livre pourrait se terminer par cette pensée que j'extrais de **la Complainte de l'Etre**, d'Edmond Thiaudière.

« Un mot dans notre langue française, un seul, peut résumer suffisamment la vie depuis la naissance jusqu'à la mort : c'est l'interjectif : *Hélas !*

M. Thiaudière, qui nous avait donné *la Proie du Néant*, est un pessimiste dont je ne puis guère approuver l'œuvre, qui ne contribuera pas à relever le moral de l'homme, qui s'affaisse de plus en plus.

« La pluie, dit-il, n'est pas qu'un phénomène atmosphérique... C'est le ciel qui pleure sur les malheurs de la terre ! »

Mon Dieu, cette pensée est présentée sous une assez jolie forme, mais j'estime qu'il faut avoir l'âme rudement chevillée dans le pessimisme pour voir le ciel, pris ici dans le sens du Créateur, pleurer sur nos petites misères. Le ciel, chez M. Thiaudière, nous envoie purement et simplement la pluie pour nous permettre de vivre et nous réjouir par la parure que cette eau bienfaisante donne à la nature, qui sans elle ressemblerait au Sahara.

Je demanderai à M. Thiaudière quel est le plus fou, celui qui prend la vie telle qu'elle lui est donnée avec ses joies et ses tristesses, qui en accepte toutes les charges et lutte pour la rendre meilleure, — il y réussit quelquefois — ou celui qui n'en trouve la sanction que dans la balle d'un revolver ? Que diable ! celui qui est heureux de vivre me semble moins bête que celui qui passe son existence à répéter continuellement le « Frère, il faut mourir ».

Dans *la Complainte de l'Etre*, on rencontre certaines pensées bien curieuses, celle-ci, par exemple, qu'Armand Silvestre est seul de force à expliquer clairement :

« Les femmes ont un endroit et un envers, comme ces étoffes qu'elles

aiment tant manier, mais leur endroit est bien circonscrit et leur envers est sans limites. »

Celle-là, au moins, est drôle !

Vif et alerte comme le pas élastique de nos petits marsouins encore trop peu connus, **En Colonne**, *Souvenirs d'Extrême Orient*, par L. Huguet. Cet élégant volume nous transporte en pleine vie militaire indo-chinoise et nous fait parcourir, à travers la brume des bivouacs et la fumée des combats, le vaste et pittoresque pays d'Annam. Grâce à l'auteur, cette *colonne* n'est plus pour nous qu'une agréable et intéressante promenade. Détails inédits, épisodes attachants, descriptions charmantes, ce qu'il faut d'émotion et beaucoup d'humour, voilà de quoi présager un succès.

En Colonne est très remarquablement illustré d'aquarelles de Mlle Marie Traverse, une de nos plus délicates miniaturistes.

Le cinquième et dernier volume des œuvres posthumes d'Auguste Barbier vient de paraître chez l'éditeur Sauvaître, sous ce titre : **Nouvelles Études littéraires et artistiques**. Dans ce volume de l'auteur des *Iambes*, se trouvent réunis ses *Essais de Théâtre*. Ce sont des scènes et scénarios, ou comiques ou tragiques, empruntés à l'histoire ancienne et aux temps modernes : compositions dialoguées, esquisses rapides d'un intérêt aussi vif que varié. L'auteur a mis en petits drames et en idylles les souvenirs du lecteur érudit, ceux du poète voyageur et de l'observateur contemporain. Le volume contient en outre un morceau critique sur le *Salon de 1837*, une étude sur le roman moderne, à propos de l'*Angélica Kauffmann*, de Léon de Wailly, la *Ballade du vieux marin*, traduite de Coleridge, un *Éloge de Ronsard*, et le *Discours de réception* de l'auteur à l'Académie française.

Le tome IV des **Œuvres littéraires de Napoléon Bonaparte**, par Tancrède Martel, est en vente. Il contient : 1° La fin des *Mémoires de Napoléon* ; 2° l'admirable *Histoire des campagnes d'Egypte et de Syrie* ; 3° la *Critique* dramatique, littéraire, la critique d'art (qui se doutait que Napoléon avait été un critique) ; 4° enfin les *Œuvres philosophiques et morales*. Un *appendice*, d'une lecture agréable et instructive, un *Index des noms cités* terminent ce volume, qui est précédé d'un magnifique médaillon de Napoléon dessiné par Th. Bérangier.

CHRONIQUE

Paris, 1er décembre 1888.

Deux augures ne pouvaient jadis se regarder sans rire ; de nos jours deux députés ne peuvent se voir en peinture sans s'injurier grossièrement : je regrette le temps des augures ! Mais, dame Justice doit se frotter les mains, elle a du pain sur la planche, et, tout inviolables que se sont déclarés nos honorables, les voilà traduits devant messieurs de la Cour, et aussi devant l'opinion publique.

Si l'on m'accusait d'avoir fourré un cuirassé dans ma poche, je passerais peut-être immédiatement la frontière, parce que les choses les plus absurdes ont quelques chances de passer pour possibles et vraies; mais si j'étais membre d'une Chambre quelconque et que l'on m'accusât d'avoir trafiqué de mon mandat, j'administrerais immédiatement une belle paire de claques à l'accusateur, ou un bon coup de pied dans les honorables œuvres basses de mon collègue trop épris du *Roman chez la portière*. Oh ! si je me sentais coupable, comme je baisserais tranquillement l'oreille ; est-ce que l'on ne sait pas que tout s'oublie en huit jours chez nous, et l'oubli, quelle incomparable lessive !

J'ai deux amis, Georges Bouret et Lucien Duc, en compagnie de P.-G. Sagrini que je ne connais pas, mais les amis de nos amis sont les nôtres, qui viennent de fonder un journal intitulé **Le Fouet national**, titre bizarre, mais qui explique fort bien la pensée des fondateurs de cette feuille satirique. Eh bien ! ces bons amis peuvent dire qu'ils sont dans le mouvement! Seulement comme ils n'appartiennent pas à la race des lanceurs de boue, au lieu de s'attaquer aux personnes, ils fouaillent uniquement, mais énergiquement, les idées reçues et particulièrement les phrases creuses avec lesquelles on promet les épaisses tartines de beurre. Si tous ceux que nous envoyons là-bas sont véreux, au dire de gens en quête d'une popularité malsaine, il faut avouer que le suffrage universel est une drôle d'institution; mais comme dans tous les temps et sous tous les régimes il y a eu, hélas ! des brebis galeuses, il pourrait se faire que, dans la masse, quelques accusations fussent plus ou moins justifiées. Mais de à pousser des cris d'orfraie et à ameuter les voisins, il y a loin, et je regrette

vivement qu'un poète de la valeur d'Albert Savine, devenu éditeur sans le vouloir, se trouve mêlé à l'édition des **Dossiers de M. Numa Gilly.**

Donc, mes amis du *Fouet National*, cinglez-moi donc, s'il vous plaît, cette idée étrange qui fait qu'un éditeur soit responsable de la marchandise plus ou moins malpropre qu'il vend. Ah ! je comprends que le Parquet poursuive les marchands qui exposent à la vue du public des dessins graveleux, mais un éditeur n'expose que le titre de son livre et ne force personne à le lire. Mais surtout, poursuivre l'imprimeur, en voilà un comble ! Ah ! on dira que l'éditeur et l'imprimeur ont donné le moyen de perpétrer le crime, mais combien il est préférable que le pseudo-crime dont il est question ici ait abandonné l'ombre pour s'étaler en plein jour. Une calomnie n'est à craindre que du moment où le calomniateur se cache ; mais s'il dit carrément sa pensée, ceux qui sont visés savent au moins à quoi s'en tenir et peuvent répondre.

M. Numa Gilly se paye une jolie réclame et se taille un coquet pourpoint dans l'honneur des autres ; jusqu'ici j'avais ignoré même son nom, aujourd'hui nous le connaissons tous, le tour est joué. C. Q. F. D.

Fouet National, mon ami, te voilà dans « l'train » ; ouvre tes colonnes à quiconque se trouvera touché par les 22,000 dossiers annoncés, et ta fortune est faite. Ne pontifie pas trop, mais cingle vigoureusement les épaules de ceux qui lancent de fausses accusations pour se faire une réclame, et qui n'apportent pas de preuves. L'Étranger rit de nous, voilà ce qui m'afflige; ah! s'il ne s'agissait que de laver son linge sale en famille!

J'ignore à combien d'exemplaires se vendront les fameux dossiers Gilly, mais comme le nombre des imbéciles est grand, j'imagine que la vente marchera comme sur des roulettes ; mais aussitôt qu'il s'agit de quelque chose de sérieux, c'est autre chose. M. Paul Bourde vient de publier sous ce titre : **Les Abus dans la marine**, un volume comprenant toute la série des articles qu'il a publiés sur ce sujet dans *le Temps*. Or l'auteur a cru devoir faire passer dans ce journal une petite note qui m'a fait de la peine; il semble que, connaissant notre indifférence pour tout ce qui n'est pas les « potins » du jour, il se soit dit : « A quoi bon ! et qui donc me lira ? »

« Je me permets d'annoncer à mes lecteurs que mes articles sur la marine viennent de paraître à la librairie Calmann-Lévy, sous ce titre : *les Abus dans la marine*. Je sollicite encore leur collaboration en cette occasion. Voici comment : L'œuvre que je tente n'a pas seulement pour but la recherche

immédiate des dépenses inutiles où l'excès du fonctionnarisme et des réglementations entraîne notre pays ; j'ai l'ambition de dégager de la masse des faits que j'accumule quelques vérités générales. J'espère que cette sorte de révision détaillée de tous les services publics me conduira à reconnaître avec une certitude suffisante les principes suivant lesquels nos institutions administratives devraient être réformées, si on voulait les mettre en accord avec l'esprit de liberté de nos institutions politiques et avec le prodigieux développement industriel accompli depuis cinquante ans. Seulement ces conclusions ne deviendront apparentes qu'à la longue, à mesure que mon travail embrassera un plus grand nombre de services ; d'autre part, elles ne seront convaincantes qu'autant qu'on aura le moyen de se remettre sous les yeux les études sur lesquelles elles s'appuieront. Il est donc indispensable pour la réussite de mon entreprise qu'elles paraissent en volumes. Je ferai les volumes, mais si le premier ne trouve pas un millier d'acheteurs, les suivants ne trouveront plus de libraire. C'est en ce sens que je fais, cette fois, appel à la collaboration du public. »

J'ai suivi attentivement la campagne faite par M. Paul Bourde contre les abus qu'il signale, et sans me porter garant de leur exactitude, j'estime qu'il a eu le grand mérite de poser franchement la question de la construction par l'industrie privée de notre matériel de guerre maritime, et surtout la question du fonctionnarisme à outrance. J'espère qu'il se trouvera bien en France un millier de personnes s'intéressant à autre chose qu'aux *Dossiers* de MM. tels et tels.

J'ai un ami au ministère de la Marine, il a été décoré pour avoir usé pendant trente ans les ronds de cuir de l'administration. J'y ai aussi un ennemi. Celui-ci, au-dessus duquel je demeurais, ne pouvait admettre que l'on se levât avant dix heures du matin et que l'on ne se couchât pas comme les poules. Or moi je suis à mon bureau le matin avant cinq heures ; c'est abusif, je l'avoue, et le soir je vais quelque peu dans le monde, tandis que mon voisin, rentré chez lui régulièrement à cinq heures du soir, digère sans doute son dîner dans son lit. Mon ennemi est décoré. Ses mérites doivent être transcendants pour avoir pu gagner un telle faveur entre le déjeuner et le dîner... et quand je pense que le seul ordre de chevalerie que nous possédons sert à récompenser pareille assiduité : Voilà de la besogne pour le *Fouet national !*

Avez-vous lu les **Principes politiques**, de Gaston Bergeret ? Non. C'est dommage, on y rencontre d'excellentes idées à côté des opinions les plus

paradoxales, mais c'est joliment écrit et dans une grande largeur de vue. Les questions de la famille, du mariage et du divorce, sont curieusement traitées, et je ne saurais mieux faire pour donner une idée de ce livre que d'en tirer un extrait intéressant et peut-être discutable.

« Quand on remonte à l'origine de la famille, on est tenté d'y voir une institution de droit naturel : on se représente un homme et une femme rapprochés par les désirs sexuels, mettant au jour des enfants qu'ils élèvent en commun ; mais il y a loin de là à l'existence d'une famille régulière. On aperçoit en effet que ce groupement du père, de la mère et des enfants ne peut être que temporaire : quand les parents sont devenus vieux et les enfants forts, ce rudiment de famille s'est dissout par le départ des enfants et l'abandon des parents, comme il arrive pour les animaux. Ce n'est pas véritablement une famille que l'accouplement passager du mâle et de la femelle pour la conception, la gestation et l'éducation des petits.

« La famille est de droit social. Elle n'a pu se former et se maintenir qu'à l'ombre d'un pouvoir assez fort pour obliger chacun à l'accomplissement de ses devoirs et procurer à chacun le respect de ses droits. Ces devoirs et ces droits ne sont même nés que de la constitution sociale ; dans l'état naturel il n'y a ni droits ni devoirs, il n'y a que des instincts.

« Si l'on suppose, en dehors de la société, un mâle et une femelle ayant des petits, on peut prétendre que ce père et cette mère aient le devoir d'élever leurs enfants et ceux-ci le devoir de soutenir plus tard leurs parents ; le père et la mère élèveront instinctivement leurs enfants, mûs par les sentiments naturels de la paternité et surtout de la maternité ; plus tard les enfants pourront assister leurs parents devenus vieux, parce qu'ils seront animés d'un sentiment naturel de reconnaissance ; mais ce seront là de simples faits, sans qu'il y ait de part et d'autre ni droit, ni devoir... »

« La famille a commencé par être patriarcale. Sous ce régime, un homme admet à vivre avec lui une femme qu'il a conquise à la guerre, qu'il a recueillie dans l'abandon, ou qu'il a achetée à ses parents ; dans tous les cas elle est très faible, presque sans défense, et reste vis-à-vis de l'homme dans une situation subalterne. Elle a comme moyen d'action le charme de son commerce, la force de l'habitude et la sagesse éprouvée des conseils ; de plus elle est la mère des enfants. Tout cela ne suffit pas à la mettre sur le même pied que le seigneur et maître; mais elle acquiert facilement la supériorité sur les autres serviteurs.

« Seulement elle ne peut empêcher son maître de désirer une autre femme, plusieurs autres femmes, et de les introduire sous le toit commun. C'est un

malheur pour la première, qui voit ainsi diminuer ou tout au moins contester son influence, mais c'est un bonheur pour la famille qui reçoit ainsi un accroissement de forces ; toutes les femmes travaillent et contribuent à rendre la maison plus agréable, plus riche : toutes ont des enfants, car celle qui n'en a point n'a été que l'objet passager du caprice du maître et est vite retombée dans le rang des simples servantes, et tous ces enfants seront la force et la gloire de la maison.

« Il doit s'établir une hiérarchie entre ces femmes, et elle ne s'établit pas sans difficultés ; la dernière venue a de grandes prétentions parce qu'elle est la favorite du moment et qu'elle a tout le prestige de la jeunesse et de la beauté, mais elle n'a pas l'expérience. C'est la première femme qui, avec un peu d'habileté, a le plus de chance de conserver la haute main sur les autres : elle a la possession, et le maître trouve plus commode de la lui laisser que d'affronter des luttes intestines ; compagne des premières années de jeunesse, elle a aussi pour elle la douceur des souvenirs, et mère du fils aîné elle trouve en lui un appui naturel auprès du père. Si elle sait, en outre, ne pas contrarier, favoriser au besoin, les nouveaux désirs de son maître en présentant à son choix de nouvelles femmes très jeunes et peu habiles, elle est presque assurée de conserver sa prépondérance. C'est ainsi que les choses, dit-on, se passent en Chine ; c'est ainsi qu'elles se passaient au temps d'Abraham, où Sara, nonagénaire, obtenait le renvoi d'Agar.

« Quand les enfants ont grandi, les fils prennent femme à leur tour et restent sous la dépendance du patriarche, eux, leurs femmes, leurs enfants et petits-enfants les filles entrent dans d'autres maisons, à moins que le patriarche ne soit très puissant et en mesure d'offrir une place chez lui à ses gendres comme à ses brus. L'ordre est maintenu dans toutes ces familles par la volonté suprême du patriarche, qui étend aussi son autorité sur les familles de ses serviteurs, et la grande famille commune ainsi constituée, puissante par le nombre et par la soumission à une direction unique, cultive de vastes espaces, paît d'immenses troupeaux et s'arme au besoin pour la guerre.

« C'est l'apogée de la famille ; elle est dans la plénitude de son développement et donne tout son effet. Mais si toutes les familles secondaires trouvent dans la force du patriarche, dans son autorité, la garantie de leur existence, il n'en est pas de même de la grande famille : entre le patriarche et les autres membres de la famille, il n'y a pas d'autre lien que la volonté suprême du premier ; s'il commet des violences, il n'y a pas de recours contre lui ; s'il s'affaiblit et laisse échapper de ses mains séniles l'autorité, il n'y a personne pour la lui maintenir. On conçoit en effet que, dans une société ainsi organisée,

l'autorité extérieure ne peut guère exister; chaque famille forme un groupe à peu près indépendant dans lequel toute la force réside en la personne du chef de famille : les abus dont il peut devenir l'auteur ou la victime, restent donc impunis, sauf le cas où une autre famille intervient pour défendre, les armes à la main, les intérêts méconnus de l'un des siens. Mais il est exceptionnel qu'une famille soit assez puissante pour maintenir l'ordre au sein de ces grandes familles patriarcales, si la force du père devient abusive ou fait défaut.

« C'est là le vice du système et c'est par là qu'il doit périr; les abus de la puissance paternelle ne sont pas beaucoup à craindre; l'exercice de cette autorité est le plus souvent tempéré par les influences dont elle est entourée, et, au pis aller, si ces abusexistent, ils peuvent être individuellement nuisibles à ceux qui en sont victimes, mais ils ne compromettent pas nécessairement l'existence même de la famille.Ce qui est grave, c'est,au contraire, l'affaiblissement de la puissance paternelle; au moment où se produit cette catastrophe, toutes les compétitions entrent en jeu : femmes, enfants, serviteurs, chacun tire à soi. Ce que le père de famille a pu faire de mieux pour assurer la durée de la famille, c'est d'associer à son autorité l'un de ses fils, qui se trouvant investi déjà de la force au moment où le patriarche la laisse échapper, peut être en mesure de continuer l'œuvre et maintenir sous sa direction unique tous les éléments de la famille : en un mot succéder au père.

« Le plus souvent, cette combinaison s'est réalisée au profit du fils aîné, qui s'est trouvé le premier en état d'aider habituellement son père et de le suppléer quelquefois et qui, insensiblement, a pris en main la direction de la famille; mais celle-ci tout entière a eu quelque peine à accepter cette nouvelle autorité : des enfants qui obéissent à leur père se soumettent moins volontiers à leur frère, même aîné. Lorsqu'il est arrivé que le père a préféré à l'aîné un des cadets, soit que celui-ci montrât des dispositions plus heureuses, soit à cause de cette tendresse particulière qu'inspirent souvent les enfants tardifs, il a été bien difficile encore de transmettre à ce dernier venu l'autorité familiale aux dépens des frères qui se trouvaient dépossédés et qui avaient, pour résister, l'avantage de l'âge.

Il devait donc arriver que, sauf des exceptions peu nombreuses et peu durables, la famille patriarcale ne se perpétuait pas. A la mort du patriarche, le groupe était dissous; ou bien les frères se partageaient la richesse et la puissance, ou bien, si l'un d'eux cherchait à se maintenir en possession intégrale, il avait à lutter contre la coalition des autres, et sa puissance était simplement réduite; les femmes, les serviteurs suivaient dans leur fortune

qui l'un, qui l'autre : au lieu d'une famille il y en avait deux, il y en avait dix.

« Ce n'est pas là seulement l'histoire des familles, c'est aussi l'histoire des empires et de toutes les grandes œuvres de concentration : un homme de génie, aidé par les circonstances, arrive à grouper des forces : à sa mort le faisceau se délie. Les généraux d'Alexandre se partagent son empire comme les fils du patriarche se partagent la tribu, comme les fils d'un paysan se partagent le champ paternel.

« La famille patriarcale était la plus haute expression de la famille : elle arrivait sous cette forme à sa plus haute intensité, mais elle était forcément viagère. A la mort du fondateur, elle s'éparpillait en familles conçues sur le même modèle, mais moins nombreuses et plus faibles ; celles-ci s'affaiblissent encore en se multipliant, et finissent par faire place à la famille monogame. »

« Cette transformation s'est opérée lentement, comme toutes les transformations naturelles ou sociales. La première femme, se maintenant presque toujours dans un état supérieur à celui des autres femmes, est devenue l'épouse légitime, tandis que les autres restaient de simples concubines; puis l'épouse légitime a seule été reconnue, mais, en fait, le père de famille avait plus ou moins ouvertement des concubines et des enfants hors mariage ; jusqu'au siècle dernier on parle de ses bâtards sans mystère.

« Le monogamie a porté une grande atteinte à la famille qui, depuis cette révolution, est devenue moins nombreuse, moins unie, moins puissante ; par contre elle est devenue plus sûre et plus durable. Il en a été d'elle comme de toutes les autres institutions, qui s'amoindrissent en se généralisant.

« La famille est devenue moins nombreuse, puisqu'avec une seule femme le nombre des enfants est forcément limité, par une conséquence naturelle il y a eu autour du père moins de serviteurs. La force de chaque famille a diminué en même temps que le nombre des familles augmentait, et le rôle de l'autorité s'est accru d'autant. Elle a eu plus de prise sur ces familles relativement faibles et a pu intervenir utilement pour y soutenir les droits de chacun et assurer, de génération en génération, la durée du lien familial. Mais chaque membre de la famille, assuré ainsi de trouver dans une force extérieure la consécration de son droit individuel, est devenu plus indépendant du chef : les individus y ont gagné, la famille y a perdu.

« Un des phénomènes les plus curieux dans l'évolution de la famille est l'institution de la dot. Sous le régime patriarcal, un seul homme ayant la disposition de plusieurs femmes, il n'y a pas de femme pour tous les hommes : la femme est donc demandée, elle représente pour son père une valeur, et on

ne la livre que contre une autre valeur. C'est le père qui reçoit une dot en échange de sa fille.

« A mesure que la monogamie s'introduit dans les mœurs, les femmes sont moins demandées, puisqu'il y en a pour tout le monde; on commence par les prendre au pair, on ne donne rien pour les emmener, mais on se charge de leur entretien.

« Puis il arrive qu'il y a plus de femmes qu'il n'en faut, parce que la guerre et la maladie sévissent plus sur les hommes que sur les femmes, et aussi parce qu'un certain nombre de garçons, n'étant pas en mesure d'entretenir une femme, restent dans le célibat. Alors les femmes sont offertes, elles ne trouvent plus preneur au pair, elles doivent apporter une dot qui représente, en tout ou en partie, le supplément de dépense dont elles sont l'occasion.

« Le mariage en devient plus difficile, moins fréquent ; mais la situation de la femme mariée en est singulièrement améliorée : au lieu d'être la première servante de l'homme, elle tend à devenir son égale ; du rang de subalterne qu'elle occupait dans la famille patriarcale, elle passe à l'état de compagne de son mari, elle apporte avec sa dot des exigences, le sentiment de sa valeur, la prétention et l'indépendance. On la voit même parfois, lorsqu'elle a apporté une dot considérable, lorsque c'est sur elle que repose la fortune de la maison, subalterniser son mari à son tour, et devenir le véritable chef de la famille.

« Ce qu'était l'essence de la famille patriarcale, c'était la puissance paternelle ; elle s'exerçait non seulement sur les enfants mais aussi sur les femmes. Dans la famille monogame, la puissance paternelle n'existe presque plus ; il ne subsiste guère que le mariage, c'est-à-dire la loi qui règle les rapports de l'homme et de la femme.

« On peut l'envisager à des points de vue bien divers, car il n'y a pas de matière qui intéresse à un plus haut degré tous les besoins humains, c'est pour chacun une question individuelle susceptible de solutions les plus variées; mais quand on l'étudie comme phénomène spécial, il ne faut y voir qu'une question alimentaire.

« Le problème consiste à obtenir de l'homme qu'il nourrisse la femme qu'il fréquente et les enfants qu'il en a. Par le mariage, l'homme contracte cette obligation, et une fois qu'il l'a contractée, l'autorité l'oblige à la remplir. Pour décider l'homme à contracter mariage, on lui fait entrevoir divers avantages : l'apaisement régulier de ses désirs sexuels, la fidélité exclusive de la femme, les douceurs du ménage, les joies de la paternité; l'autorité lui garantit ces avantages autant qu'elle peut.

« Ce contrat est susceptible d'une infinité de nuances ; plus il y a d'écart

entre la situation de l'homme et celle de la femme, plus la famille se rapproche de l'état patriarcal : un homme riche et cultivé qui épouse une femme sans fortune et sans éducation, la tient sous une étroite dépendance et trouve en elle une première servante ; quand l'homme et la femme sont à peu près d'égale condition, le ménage est en équilibre, mais soumis à bien des fluctuations, et très exposé à la guerre intestine : l'homme pauvre et faible d'esprit qui épouse une femme riche et intelligente n'est que son premier valet.

« Même dans le cas d'union entre un homme et une femme de conditions à peu près égales, il ne faut pas croire que l'homme et la femme demandent au mariage des avantages du même ordre : l'homme n'y cherche qu'une amélioration de ses conditions d'existence, la femme y cherche son existence même : il n'y tient pas, elle ne peut pas s'en passer. Le mariage est pour la femme ce qu'est pour l'homme le métier ou la position, un gagne-pain. Dès l'enfance, la femme pense au mariage ; jeune fille, elle cherche à plaire pour trouver un mari ; mariée, elle est aimable pour son mari, d'abord pour le retenir auprès d'elle, et aussi, à toute aventure, afin de trouver à se remarier si elle devenait veuve ; veuve elle se remarie, ou bien elle ne s'en console pas.

« Dans ces conditions, on conçoit que l'homme demeure le maître et fasse la loi ; il sait qu'il n'aura jamais sur ses enfants qu'une autorité précaire et de peu de durée, mais il conserve sur sa femme une puissance qui devient presque despotique.

« Le contrat de mariage participe du cheptel et de l'apprentissage : on prend une femme pour lui faire produire des enfants et exploiter son travail. Elle accepte, elle recherche ces conditions parce qu'elle est trop faible pour vivre seule ; la situation qui lui est ainsi faite est d'ailleurs plus douce que celle qu'elle avait dans la famille patriarcale, elle est la plus douce qu'elle puisse avoir dans l'état social actuel, mais elle est bien loin de l'égalité qui est inscrite dans les lois.

« Cette égalité ne pourrait se réaliser que si la femme était en mesure de suffire elle-même aux besoins de son existence ; pour que la femme pût être indépendante, il faudrait qu'elle fût, non pas aussi forte que l'homme, mais assez forte pour gagner sa vie par son travail personnel. Ce n'est pas une conception absolument chimérique, il y a déjà un certain nombre de femmes, il pourra progressivement y en avoir beaucoup plus, qui trouvent dans les produits de leur industrieuse activité des ressources suffisantes pour se nourrir et avec elles un ou deux enfants. »

Voilà un exposé peu romantique, mais très clair des conditions dans lesquelles se font les mariages ; c'est une question d'affaires que l'on traite

presque sans s'en douter. M. Gaston Bergeret continue son exposé en traitant du divorce sur ce principe que, « loin d'être une atteinte portée au mariage », il en est au contraire la consécration. Les gens qui divorcent sont ceux qui ne peuvent absolument pas se passer du mariage ; quand ils ne trouvent pas le bonheur dans un premier mariage, ils le cherchent dans un second, dans un autre et dans un autre encore, sans jamais avoir l'idée de le chercher hors du mariage. »

Il nous serait difficile de suivre M. Bergeret sur ce terrain, parce que tout d'abord je ne sais pas ce qu'il entend par le bonheur pour la femme. Est-ce la soupe et le bœuf ? puisque la femme ne cherche qu'à se faire nourrir. Ensuite M. Bergeret s'imagine que les gens usent du divorce pour se remarier. Nous, nous croyons que l'expérience première est très suffisante et que quiconque se retire du mariage n'a pas pour but d'y rentrer par une autre porte. Mais admettons: eh bien ces gens qui cherchent « dans un second mariage, dans un autre et dans un autre encore », ne cherchent que l'union libre, cas auquel je ne vois guère la nécessité d'aller se jurer fidélité devant M. le Maire.

Mais n'importe, le livre de M. Bergeret traite de la Société, depuis la famille jusqu'à la complète organisation des peuples, et présente des aperçus originaux, s'ils ne sont pas toujours nouveaux.

Il y a bien des manières de traiter la question du mariage, mais il en est une qui me paraît assez bizarre, et qu'un livre de M. Joséphin Peladan, **Istar**, m'amènera à critiquer tout à l'heure.

Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Joséphin Péladan, mais chaque fois que je reçois un livre de lui, j'avoue que je suis enchanté. Non pas que mon admiration pour sa manière soit sans bornes, mais je lis tant et tant, il me passe sous les yeux tant de banalités, que je me sens fort aise de me trouver en communication avec un écrivain qui n'est pas M. tout le monde.

Bah ! me disent quelques confrères, « ficelles de métier », comme Barbey d'Aurevilly s'habille à la mode de 1830 ! et Charles Levesque saisit sa plume pour décocher ce sonnet satirique à l'auteur de **la Décadence latine.**

Roublardise et témérité.
Un grain de talent, sans nul doute ;
Mais une once de vanité
Qui déconcerte et qui déroute.

Un style incohérent, heurté ;
Lecture aride qu'on redoute,
Un rythme étrange et sans beauté.
Va, décadent, poursuis ta route !

Découvre-nous des horizons,
Du haut des monts nargue la plaine,
Brave les *Petites maisons*.

Le ridicule est un sentier ;
L'on y gambade à perdre haleine.
Heureux qui connaît son métier!

Eh bien ! je ne suis pas tout à fait de l'avis de Charles Levesque et de tant d'autres qui « blaguent » Péladan. Du reste, cela n'est peut-être pas son grand souci. Ce qui le chagrine c'est cette sorte de *Conspiration du silence* que l'auteur de *Curieuse* s'imagine que l'on a organisé autour de ses œuvres. Il s'en plaint avec une certaine amertume, mais il faut ajouter qu'il a tort, puisqu'il dédaigne la critique.

« Oh ! la sotte aventure de passer pour l'obligé de gens auxquels on ne doit rien ! quelque critique en peine de matière critiquable pourrait découvrir M. Josephin Péladan, un de ces matins. Or l'éthopoète veut garder le bénéfice de sa mauvaise fortune, et montrer que la conspiration du silence n'a point d'effet parce que la parole de ceux qui se taisent n'a plus de portée.

Où est le bélitre assez nîmois pour croire que cette Suissesse, la *Revue des Deux-Mondes*, exprime le mouvement littéraire, ou bien que le *Figaro* a jamais des opinions gratuites ? »

M. Péladan assure que ses livres se vendent, alors je ne comprends pas qu'il se fâche, et si le public le venge de l'indifférence de quelques critiques, dits influents, mais qui ne le sont guère, il devrait savoir que du jour où les écrivains ont fourni eux-mêmes le « bulletin bibliographique » qui chante leurs louanges, ce que peuvent dire les journaux n'a aucune valeur.

Au fond, ce que nous raconte M. Péladan dans **Istar**, est absolument, sous une forme mystique, ce que M. Robert Godet, un jeune, et dont personne n'a dit mot, a écrit dans **le Mal d'aimer**, publié, si je ne me trompe, au mois d'août dernier. « L'amour du rêve est, en haut, ce que la débauche est en bas : Un ensemble de forces perdues pour l'accroissement de l'humanité, l'oubli ou le dédain de toute nécessité sociale, un comble de stérile égoïsme... Aussi, faute d'une raison d'être naturelle, va-t-il aux raffinements intellectuels, aux délicieuses nuances sentimentales, à ces choses dissolvantes de toute virile conviction qui font perdre de vue la tâche... le devoir. »

M. Péladan assure que la race latine est en décadence parce que le provincial, mettons le « bourgeois », est assez idiot pour prétendre avoir une

femme qui ne flirte pas en rêve avec un auteur en renom. Il s'étonne que la société lyonnaise trouve contraires à la morale, les conversations passionnées de l'auteur, Nergal, et d'Istar Capimont, et, parce qu'il a montré ledit Nergal convertissant la juive au christianisme, il s'imagine que la société est satiscaite; un peu plus Capimont devrait lui dire merci. Cette Istar, à mon sens, à l'âge où l'auteur nous la présente, quarante ans et mère de famille, s'il vous plaît, est absolument ridicule avec son amour dans les nuages. Mariée et désabusée, on lui pardonnerait peut-être un entraînement de femme sur le retour; mais, au fond, c'est Nergal qui ne veut pas, et Istar ne demande pas mieux. Toutes ces vilaines langues de province ont un peu raison en lui jetant la pierre, il n'y a aucune « décadence latine » là-dedans, et je ne sais trop ce qu'en auraient pensé les Romains d'avant la décadence.

M. Péladan a des admirateurs, et, sans aller jusqu'à l'enthousiasme, ses œuvres me plaisent comme forme intéressante, mais de là à voir un prophète dans l'auteur d'Istar, il y a loin ! Il faut dire aussi que M. Péladan n'est pas compréhensible pour le commun des mortels ; comme les prophètes dont il se réclame, sa parole n'est pas d'une clarté absolue pour les noms initiés. Quant à la moralité de ses œuvres, elle n'est que fort relative.

Et comme le dit Mme Calmon dans son livre, **Nouvelles pensées**, *Le rêve est l'infini; la réalité a toujours ses bornes.*

Qui sait à quoi pensent les femmes qui rèvent d'amours étranges, qui ne peuvent jamais être apaisées, elles en meurent, tandis que l'amour naturel donne la vie.

Je préfère à ces ouvrages sibyllins les ouvrages franchement érotiques, tels que **Une Idylle à Sedôm**, de M. Georges de Lys. Là, le vice s'étale brutalement, au moins on sait ce qu'on lit.

A côté d'une adorable idylle, M. Georges de Lys fait revivre les crimes de la ville maudite, et se défend d'avoir voulu faire œuvre malsaine.

« Au temps jadis, le vice n'était pas plus répandu que de nos jours, seulement il s'étalait, brutal ; chez nous, il se dérobe, hypocrite.... J'ai exhumé les abominations de Sedôm dans le seul but de faire ressortir plus sublime, plus rradiant, l'amour de deux êtres nobles, simples, immaculés ; il me semble qu'on serait mal venu de m'accuser de tendances malsaines, d'esprit dépravé. Au contraire, je me suis efforcé, dans ces pages, de neglorifier que la loi naturelle, de l'exalter jusqu'à l'apothéose. L'amour s'en va, et je voudrais rendre un trône au roi dépossédé ! »

Mon Dieu, on n'entend plus parler que de moralistes, et à tel point que nous devrions être absolument régénérés !

Tenez, voici M. Jean Lombard, qui vient de publier l'**Agonie**, un ouvrage dont le titre ne se comprendrait pas très bien si on n'en feuilletait pas les premières pages. Eh bien ! c'est absolument le même livre que l'*Idylle à Sedôm*, de M. Georges de Lys. Mêmes érotiques tableaux, même idylle traversant cette résurrection du temps de la décadence romaine avec ses vices ignobles qui sont du domaine de la folie, dans le cadre saisissant de la Rome restituée du IIIe siècle en pleine pourriture d'empire, alors que régnait le névrosé Elagabal.

J'admire l'érudition de M. Jean Lombard ; mais si l'auteur, dont le talent est incontestable, ne faisait que raconter la lutte des chrétiens et du monde romain, sans y mêler les tableaux dont nous avons parlé ci-dessus, il ne trouverait pas douze lecteurs, tandis qu'il en trouvera des mille, grâce à son naturalisme historique.

Le procédé littéraire de M. Jean Lombard consiste à mélanger son style de quantité de mots latins, histoire d'étonner la galerie par son érudition, un peu comme il était de mode, jadis, de plaquer des citations latines au milieu de tous les discours.

Dans la note que son éditeur nous fait parvenir, nous lisons que cette œuvre « sera probablement dans le roman le point de départ d'une école nouvelle ». Cette assertion est contestable, car le procédé de M. Jean Lombard n'est pas nouveau et, comme on s'attache de moins en moins à l'étude des langues mortes, il est bien probable que peu de personnes y comprendraient quelque chose.

Qui nous rendra la langue claire de nos aïeux ?

Mais si j'estime l'œuvre de M. Jean Lombard mériter quelques critiques, je veux faire mes lecteurs juges eux-mêmes, et ne veux point imposer mon sentiment.

« Le *navigium* égratignait, de ses rames cadenacées, la mer saphirée, vaporante, et sa voilure rouge à peine se gonflait sous l'ambiant calme qui planait sans qu'aucun bruit le troublât, ni les appels de l'équipage, ni le *celeusma* balancé des rameurs assis sur les *transtras*, au mouvement régulier du bâton du *hortator*, pendant que les passagers, accoudés sur les bords, rêvaient indiciblement.

« Ceux-là étaient un Romain, deux Grecs, un marchand cypriote, un

Alexandrin, plusieurs Italiques revenant des ports orientaux. Quoique lassés d'un long voyage, des étapes de la côte, des nuits écoulées à se diriger sur les étoiles, ils avaient appris à aimer cette mer que maintenant ils quittaient à regret. Aussi leurs yeux visionnaient de villes apparues sur les falaises et les plages, de temples étalés sur les rivages, de marines coupées d'îles brûlées du soleil et déformées furieusement par des orages, et qui prenaient tous les tons, depuis le blanc d'argent jusqu'au rouge ardent, par les intermédiaires bleu et vert.

« Sous le regard du *proreta*, qui, à l'avant, surveillait l'horizon circulaire, des matelots pesaient sur la vergue ; d'autres, par des balancines, tiraient la voile, et le *navigium* bondissait, le rostre droit à la côte invisible encore, sous l'attitude verticale des enseignes romaines, que le capitaine, — le *magister* — sur le pont avait fait arborer. »

Que peut bien importer au lecteur que ce mot : capitaine se traduise par *magister*, ou alors, dans le cas contraire, pourquoi ne pas écrire « Sous le regard de la vigie — *proreta*, etc. » ?

Un volume intitulé **Cri d'alarme** et signé Eldé, un pseudonyme, sans doute, nous prophétise les derniers malheurs et la prochaine venue de l'Antechrist, et tout cela parce que le fils de Louis XVII, ou plutôt de je ne sais quel Louis XVII, n'est pas monté sur le trône de France. Bon Dieu ! que ce prêcheur qui se donne le nom d'Eldé est donc assommant ! J'aimerais presque mieux entendre les discours de quelque radical en passe d'écumer sa rage contre tout ce qui est établi, que d'écouter ces discours confits en stupide dévotion dans lesquels on va chercher toutes les prophéties des Mathieu Langsberg de tous les âges, pour nous annoncer que le monde va finir.

Du reste, c'est dans l'air, et M. Edouard Drumond, Péladan et autres, croient que l'heure de la décadence finale est arrivée pour nous. Et pourquoi tout cela ? parce que l'idée religieuse a supplanté les momeries ; car, croyez-le bien, tout le monde, j'entends les gens sérieux, cherchent la vérité, et la recherche de la vérité c'est la recherche de Dieu l'absolu que l'on prétend connaître, quand on ne se connaît pas soi-même.

Aussi approuvons-nous des ouvrages comme celui de M. Félix Cellarier, **Étude sur la raison.**

Cet ouvrage se compose de deux parties: La première roule sur les idées

rationnelles que l'auteur range sous trois catégories : 1° les idées de réalités ; 2° les idées d'attributs et 3° les idées de rapports. Dans la première catégorie, il place les idées d'être, de substance, de cause ; dans la seconde, celles d'infini, d'unité, d'identité, d'immutabilité, de bien, de vrai et de beau ; et enfin dans la troisième celles des temps et de l'espace.

La seconde partie est consacrée à l'étude des principes de raison. Après en avoir déterminé les caractères généraux, l'auteur traite de leur objet, il insiste sur la distinction entre l'essence et l'existence. Amené par la suite de ses idées à la théorie de Kant touchant les jugements synthétiques *a priori*, il s'applique à la réfuter, et conclut que tous nos jugements *a priori* sont analytiques. Il divise ensuite les jugements nécessaires en trois classes : 1° absolument nécessaires ; 2° simplement nécessaires ; 3° nécessaires hypothétiques, et rattache à ses trois catégories les principes qui s'y rapportent.

Il conclut ainsi :

« Tout être, tant absolu que relatif, est la réalisation d'une essence, et ce que nous appelons l'existence est la manifestation de cette essence. Or nous soutenons que la réalisation d'une essence finie serait impossible, par la raison qu'il manquerait à un pareil être une des conditions indispensables de l'existence, à savoir : une fin. Un être qui n'aurait pas de fin ne saurait pas plus exister qu'un être qui n'aurait pas de raison d'être ou qui n'aurait pas d'essence ; car nous savons que la raison d'être, l'essence et la fin sont les trois conditions nécessaires de tout être.

« Rien de plus facile maintenant que de démontrer qu'un être doué d'une essence finie ne saurait avoir de fin. La fin doit être absolue, infinie, sans quoi elle serait comme si elle n'était pas. Supposons, en effet, une essence limitée : du moment que le développement de son être aurait atteint les dernières limites auxquelles son essence bornée lui aurait permis d'arriver, il se trouverait dépourvu de toute fin, et nous serions alors en présence d'un être sans but, sans utilité, et dont rien ne pourrait expliquer ni justifier l'existence, c'est-à-dire en présence d'une inutilité absolue, ou plutôt d'un néant. Il faut donc que la fin d'un être soit illimitée, sans bornes, ou infinie, sans quoi elle ne serait pas, ni l'être non plus.

« Mais pour qu'une pareille fin se rencontre chez l'être fini, il faut de toute nécessité qu'il y ait en lui un élément infini ; et comme son existence est contingente et bornée, cet élément infini ne peut être que son essence. Tous les philosophes ont constaté chez l'être fini une tendance vers un développement infini ; cette tendance est un fait constant, et qu'aucun psychologue sérieux n'oserait nier. Or, comment expliquent-ils ce fait incompréhensible et inconciliable

avec l'idée d'une essence contingente ou de même nature que l'existence ? Ils ne l'expliquent pas, et se contentent de le constater. Dans notre système, il n'offre plus rien d'obscur et s'explique de lui-même. L'existence contingente, c'est-à-dire la manifestation limitée d'une essence nécessaire, tend à un développement infini, c'est-à-dire vers la manifestation pleine et entière de cette essence nécessaire et absolue. Si vous placez chez cet être une tendance à un développement infini, il faut, par une circonstance rigoureuse, que vous admettiez chez ce même être de quoi fournir à ce développement infini, de quoi le rendre possible. Cette existence, dans un être contigent, d'une tendance vers un développement infini, est donc la preuve de l'infini de son essence.

Cette doctrine peut servir à l'explication d'un fait incompréhensible sans elle. Une fois que nous avons constaté l'existence d'un être contigent, nous ne pouvons plus concevoir la cessation de cette existence. D'où vient qu'il en est ainsi ? Personne n'a jamais pu nous le dire. Pour nous ce fait s'explique naturellement par l'idée de la fin de l'être, qui elle-même ne peut se comprendre ni être admise sans celle de l'infinité de l'essence de cet être.

« Veut-on maintenant envisager la question au point de vue moral ? Nous croyons qu'on trouverait dans cette considération de nouveaux motifs d'accepter avec empressement notre opinion. Combien la dignité de l'être contingent n'en serait-elle pas rehaussée ! Quel encouragement pour la vertu ! Quel frein pour le vice ! Quel homme, profondément pénétré de nos idées à ce sujet, ne craindrait pas de souiller et de déshonorer par le crime une essence éternelle et infinie, servant de soutien à une existence destinée à en manifester toutes les perfections par un développement sans limite. »

Or, tous les philosophes qui, de nos jours, au lieu de chercher le néant, se demandent le pourquoi de la création, arrivent à comprendre la véritable mission des êtres et à grandir ce Dieu que l'on nous montrait si petit : ce Dieu vengeur, ce Dieu jaloux, qu'un cierge allumé apaise et satisfait. Qu'importe si quelque doctrine fausse peut avoir cours pendant un certain temps, si, par la discussion raisonnée, on arrive peu à peu à la vérité. Ce qu'il faut, c'est apprendre aux hommes à s'occuper de choses sérieuses, à lire des œuvres fortes qui élargissent la pensée au lieu de la restreindre.

Et, à ce titre, nous recommanderons l'**Essai sur la Liberté morale**, par M. E. Joyau.

L'auteur passe en revue les diverses formes du fatalisme, les théories déter-

ministes si répandues aujourd'hui, et le système de la liberté d'indifférence qu'il considère comme inconciliable avec toute morale.

Pour lui, il croit à la liberté de l'homme appuyée sur la notion du *Bien*. Il définit le bien ce que la raison commande. Or, notre nature nous porte, si elle n'est arrêtée par aucun obstacle, à agir d'une manière rationnelle.

Dans ce cas, notre conduite est libre et bonne, et il dépend de nous que cette tendance triomphe des inclinations antagonistes.

M. Joyau ne croit pas que l'homme possède le libre-arbitre, c'est à-dire de choisir entre le bien et le mal. Nul ne fait le mal sciemment. Quand nous le faisons, c'est que nous nous laissons asservir à quelque influence extérieure. Il s'en faut de beaucoup que tous les hommes soient libres! Nous ne le sommes *que si nous le voulons*, et le premier de nos devoirs *c'est de le devenir*.

Sans essayer de définir ou de caractériser l'attention, M. Th. Ribot, le savant professeur au Collège de France, dans son nouveau volume, la **Psychologie de l'attention**, suppose tout d'abord que chacun entend suffisamment ce que ce mot désigne. Une difficulté plus grande, c'est de savoir où l'attention commence et où elle finit; car elle comporte tous les degrés, depuis l'instant fugitif accordé à une mouche qui bourdonne. jusqu'à l'état de complète absorption. Les règles d'une bonne méthode sont de n'étudier que les cas bien francs, typiques, c'est-à-dire ceux qui présentent l'un au moins de ces deux caractères: l'intensité, la durée. Quand les deux coïncident, l'attention est à son maximum. La durée arrive seule au même résultat par accumulation; quand, par exemple, à la lumière de plusieurs étincelles électriques, on déchiffre un mot ou une figure. L'intensité est tout aussi efficace: ainsi une femme, en un clin d'œil, voit la toilette entière d'une rivale. Les formes faibles de l'attention ne peuvent rien nous apprendre: en tout cas, ce n'est pas par elles que M. Th. Ribot commence son étude. Tant qu'on n'a pas tracé les grandes lignes, il est oiseux de noter des nuances et de s'attarder aux subtilités.

M. Ribot, dans la *Psychologie de l'attention*, a voulu établir et justifier les propositions suivantes :

l y a deux formes bien distinctes: l'une spontanée, naturelle : l'autre volontaire.

« La première, dit M. Ribot, négligée par la plupart des psychologues, est la forme véritable, primitive, fondamentale, de l'attention. La seconde, seule étudiée par la plupart des psychologues, n'est qu'une imitation, un résultat de

l'éducation, du dressage, de l'entraînement. Précaire et vacillante par nature, elle tire toute sa substance de l'attention spontanée, en elle seule elle trouve un point d'appui. Elle n'est qu'un appareil de perfectionnement et un produit de la civilisation.

« L'attention, sous ses deux formes, n'est qu'une activité indéterminée, une sorte d'« acte pur » de l'esprit, agissant par des moyens mystérieux et insaisissables. Son mécanisme est essentiellement *moteur*, c'est-à-dire qu'elle agit toujours sur des muscles et par des muscles, principalement sous la forme d'arrêt, et l'on pourrait choisir comme épigraphe de cette étude la phrase de Maudsley : « Celui qui est incapable de gouverner ses muscles est incapable d'attention. »

Le grand ministre de Henri IV, Sully, est presque aussi populaire que son maître, et son œuvre du relèvement de la France est universellement admirée. Mais on n'en connaît que les grandes lignes. Les difficultés qu'il y a rencontrées, le courage, la patience, la sagacité qu'il lui a fallu pour en venir à bout, et tout le détail infini de sa glorieuse entreprise, sont généralement ignorés. Dans ses **Economies royales**, Sully a dit tout cela, mais cette œuvre colossale est d'une lecture difficile et même pénible. Pour obvier à cet inconvénient, M. Joseph Chailley en a extrait tout ce qui touche plus spécialement aux finances, aux impôts, à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, et en a fait un des volumes les plus instructifs au point de vue économique, de la *Petite Bibliothèque économique française et étrangère*.

Dans une substantielle et très intéressante introduction, M. Chailley a fait revivre devant nous Sully comme homme et comme ministre. Une courte notice sur les *Economies Royales* et une bibliographie exacte complètent l'ensemble et permettent de lire avec plaisir cet abrégé d'une œuvre énorme et quelque peu indigeste.

Mlle Marie-Anne de Bovet vient de publier en français les extraits du journal de Charles C.-F. Gréville, qui fut nommé secrétaire du conseil privé en Angleterre et remplit ces fonctions pendant quarante années, sous trois souverains différents, de 1821 à 1861.

« Les relations et les alliances de Charles Gréville, dit Mlle de Bovet dans l'introduction à ses deux importantes traductions : **La Cour de Georges IV et de Guillaume IV**, et les **Quinze premières Années du règne de**

la reine Victoria, la nature de son emploi, ses goûts et ses habitudes d'homme du monde et de sportman le mettaient en rapport avec la plupart des personnages marquants de son temps, soit Anglais, soit étrangers, depuis les membres de la famille royale jusqu'aux lions de la *fashion* et aux reines de la mode, en passant par les célébrités littéraires ou artistiques, et les illustrations de la politique et de la diplomatie. Il a même eu occasion de se trouver mêlé à des intrigues secrètes et de recevoir des informations confidentielles sur bien des affaires privées ou publiques qui seraient demeurées inconnues s'il ne les avait révélées dans ces pages. C'est là ce qui donne un sérieux intérêt à des souvenirs dont l'élément personnel est presque absolument banni, et qui sont pour les générations présentes comme l'écho d'une époque bien éloignée d'elles, moins par les années écoulées que par les modifications survenues depuis lors dans les mœurs politiques de l'Europe. »

On ne saurait trop féliciter une très jeune femme de s'adonner à des travaux littéraires d'une importance et d'un sérieux aussi recommandables. Du reste, Mlle de Bovet n'a pas seulement traduit l'œuvre de Charles-Cavendish-Fulke Gréville, elle y a apporté par des annotations personnelles des éclaircissements dont le lecteur français avait besoin.

A propos de la Révolution de 1848, j'ai relevé un mot bien vrai de Ch. Gréville sur Lamartine.

« Dans ce grand drame, c'est Lamartine qui a joué le rôle le plus considérable. Combien de temps cela durera-t-il ? Dieu seul le sait! mais au moins aura-t-il eu quinze jours d'une grandeur sans exemple, *et pour sa gloire il devait mourir aujourd'hui.* »

N'est-elle pas presque prophétique, cette parole écrite le 6 mars 1848 ?

M. Imbert de Saint-Amand vient d'ajouter un nouveau portrait à sa belle galerie des *Femmes de Versailles*, en y introduisant cette figure si curieuse de **La Duchesse de Berry**.

Quelle chose étonnante que la politique ! au moment où Charles X cheminait si tristement vers Cherbourg, et tandis que l'on soutenait que la France *entière* avait été indignée des Ordonnances, il arrivait à Louis-Philippe des adresses de la Province, envoyées au roi Charles X pour féliciter celui-ci sur les *mesures salutaires qu'il avait prises et qui sauvaient la monarchie.* Le bey de Tittery, de son côté, expédiait au monarque détrôné la soumission suivante : « Au nom de Dieu, etc., etc... *je reconnais pour seigneur et souverain absolu le grand Charles X, le victorieux ; je lui payerai le tribut, etc...* »

« On ne peut se jouer plus ironiquement de l'une et de l'autre fortune. On fabrique aujourd'hui les révolutions à la machine ; elles sont faites si vite qu'un monarque, roi encore sur la frontière de ses Etats, n'est déjà plus qu'un banni dans sa capitale (*Mémoires d'Outre-Tombe*).

Les Etudes d'histoire militaire sur la Révolution et l'Empire, par M. Albert Duruy, contiennent : 1° une page de la vie de Hoche, dans laquelle il n'est pas tendre pour l'illustre général ; 2° une étude sur Dubois-Crancé ; 3° l'histoire du brigadier Muscar, biographie d'un de ces nombreux enfants du peuple, parvenus à grand'peine au grade de bas-officier dans les dernières années de la monarchie, et qui se réveillèrent un beau matin, grâce à l'émigration, lieutenant ou capitaine. Celui dont parle M. Duruy devint brigadier, c'est-à-dire colonel ; 4° une étude sur la conspiration du général Malet ; 5° un éreintement de l'œuvre de M. Taine, le nouvel historien de Napoléon ; 6° le récit de la part prise par l'auteur, aux Tirailleurs algériens, à la guerre de 1870, et de sa captivité en Allemagne, curieuse étude des mœurs allemandes et l'un des chapitres les plus intéressants du volume.

Les derniers survivants de la Grande Armée sont aujourd'hui presque tous morts. Le type à peu près disparu, bientôt s'effacerait, si quelques-uns d'entre eux n'avaient écrit dans la retraite les mémoires de leur vie militaire. Après les *Cahiers du capitaine Coignet*, ancien domestique de ferme, conscrit de Marengo, voici **la Vie militaire sous le premier Empire**, ou *mœurs de garnison, du bivouac et de la caserne*, par Elzéar Blaze, l'opposé d'un grognard. C'est un jeune officier sorti de Fontainebleau (le Saint-Cyr d'alors), un sous lieutenant de bonne mine, d'humeur joviale et passablement sceptique. Non pas qu'il n'ait un sentiment très élevé de l'honneur et du devoir militaires ; ceux qui liront ses récits verront ce sentiment se faire jour avec éloquence dans plusieurs de ces pages ; mais il garde son sang-froid ; à aucun moment, sauf dans une première jeunesse, il ne se laisse *emballer* par la gloire. La gloire ! Coignet en nomme le nom comme un prédicateur celui de Dieu. E. Blaze ne le pronce qu'avec un demi-sourire. Son livre est rempli d'anecdotes d'une lecture très attrayante.

Le lieutenant-colonel Hennebert, ancien professeur à l'Ecole supérieure de guerre, vient de publier un ouvrage intitulé **Frontières de France**. Frontières, c'est bien une manière de parler, car à vrai dire nous n'en avons aucune,

et, hélas ! nous ne faisons absolument rien pour nous en créer, pas plus sur terre que sur mer, ou plutôt sur les côtes. Tant que nos officiers de l'armée de terre ou de la marine suivront les anciens errements et s'imagineront qu'il suffit d'être Frrrançais pour renverser tous les bataillons devant soi et couler tous les navires du monde, nous sommes absolument certains d'être battus de la plus belle façon à la prochaine rencontre. J'admire les marins du *Vengeur* : ce fait d'armes permet de graver de superbes dessins et de composer des hymnes patriotiques, mais j'estime aussi que si le courage est une belle chose, des navires qui couleraient ceux des autres nations auraient bien aussi certains avantages, comme des forts construits solidement et à l'abri des obus à la mélinite ne manqueraient pas d'un certain charme.

Moi, comme tant d'autres, je suis sceptique, et je crois que tous les millions qu'on nous demande servent à entretenir beaucoup de soldats qui ne vaudront jamais grand'chose, parce qu'on ne devient pas soldat pour avoir traversé une caserne, pas plus en Allemagne qu'ailleurs. Nous avons vu les Allemands en 1870 ; comme soldats ils valaient moins que les nôtres. Mais ce qui m'inquiète c'est l'organisation et surtout le matériel de guerre. J'ai suivi les débats budgétaires à propos de la marine ; l'optimisme de notre ministre m'a navré, et en lisant le livre du colonel Hennebert, le même sentiment se fait jour dans mon esprit. Il y a tellement de comités à parcourir pour arriver à faire adopter quoi que ce soit, qu'on n'adopte ce qui a été présenté qu'alors que cela ne vaut déjà plus rien. Tandis que les Allemands ont adopté de nouveaux systèmes de cuirassement pour leurs forts, nous, nous faisons des essais et nous n'adoptons jamais rien, et, lorsque l'on nous a servi une parade militaire sous prétexte de mobilisation, nous voilà satisfaits et prêts à chanter victoire.

Le colonel Hennebert dit que nous n'avons rien ou presque rien pour nous défendre; il doit avoir raison, et aurait-il tort qu'il devrait crier bien haut que nous n'avons pas assez. Quand cela ne servirait qu'à secouer la torpeur des comités, ce serait déjà quelque chose. En attendant, le jour où l'ennemi voudra prendre Cherbourg, il n'aura qu'à s'en donner la peine, notre pseudo-grand port militaire est à sa disposition !

L'attention et la curiosité des gens du monde se portent de plus en plus vers tout ce qui concerne les moyens de prévenir ou de guérir les maladies : c'est à ce public soucieux de sa santé et désireux de connaître les plus récents progrès réalisés par l'hygiène, la médecine et la chirurgie, que s'adresse le **Dictionnaire de la Santé.**

Toutes les sciences médicales y ont trouvé place, qu'elles forment un en-

semble dont toutes les parties s'éclairent et se complètent mutuellement mais, tout en restant exact dans le fond, l'auteur s'est attaché à exclure de son langage ces termes à mine rébarbative qui effrayent les profanes et rappellent le jargon des médecins de Molière.

Ainsi, il n'emploie pas les grands mots d'*anatomie* et de *physiologie*, mais, ce qui vaut mieux, il expose clairement la *conformation* et les *usages de tous les organes*, résumant ainsi ces deux sciences sans lesquelles on ne peut mettre en pratique la maxime du Sage : « Connais toi-même ! » Ne faut-il pas savoir comment marche cette délicate machine, comment se fait la digestion, comment s'effectue la respiration, comment le sang circule pour choisir avec intelligence les moyens de conserver intactes les fonctions du tube digestif, du poumon, du cœur, ou de les rétablir si elles sont compromises ?

L'importance de l'*hygiène*, les règles à suivre pour entretenir et même améliorer le fonctionnement du corps humain, ne fait plus de doute pour personne : aussi ces règles sont-elles minutieusement tracées, avec leur applications aux malades comme aux gens bien portants, que leur font subir l'âge le sexe, les professions, etc. Voulez-vous savoir comment il faut vous nourrir et vous vêtir, ce que vous devez manger et boire, l'exercice que vous devez prendre, la façon d'user avec profit et sans danger des bains, douches et autres pratiques d'hydrothérapie, la manière d'orienter, de distribuer, d'aménager, de chauffer, d'éclairer, de ventiler votre habitation, de faire servir à la prolongation de votre existence tous les agents du monde extérieur, de fuir tout ce qui peut vous nuire ? Ouvrez le *Dictionnaire de la Santé* et vous trouverez tous les renseignements désirables aux mots *Ablutions*, *Aération*, *Alimentation*, *Bains*, *Boissons*, *Chauffage*, *Douches*, *Eclairage*, *Exercice*, *Gymnastique*, *Habitation*, *Hydrothérapie*, *Vêtement*, *Adolescence*, *Collèges*, *Ecoles*, *Enfance*, *Jeunes filles*, *Nouveau-nés*, *Vieillesse*, vous trouverez ce qui intéresse les différentes étapes de la vie humaine ; aux mots *Blessés* et *Malades*, les principes d'hygiène qui concernent ces deux états.

La *maladie* a-t-elle fait son apparition ? Un *accident* s'est-il produit ? Êtes-vous en présence d'un *empoisonné*, d'un *asphyxié*, d'un *noyé*, d'un *blessé* ? Consultez encore le *Dictionnaire de la Santé*. Il vous indiquera d'abord les *causes des maladies*, vous prémunira contre elles : vous pourrez ainsi vous défendre contre la *contagion*, les *épidémies* et les *microbes*, ces terribles ennemis du genre humain, aussi bien que contre l'*humidité*, les *refroidissements*, etc. Puis il vous fera connaître les *signes des maladies*, et vous pourrez distinguer le mal de gorge vulgaire de l'angine couenneuse, le simple rhume de la bronchite et de la fluxion de poitrine, la rougeole de la scarlatine

et de la petite vérole, l'inflammation d'intestin de la fièvre typhoïde, etc.: vous jugerez ainsi de la gravité de votre cas et ne prendrez pas une maladie grave pour une indisposition, et inversement.

Il en sera de même pour les *plaies* et les *contusions*, les *piqûres* et les *coupures*, les *fractures* et les *luxations*, les *affections des yeux*, *du nez* et *des oreilles*, etc.; de même encore pour les *maladies nerveuses*, les *névroses*, l'*hynoptisme*, dont tant de personnes causent à la façon des aveugles parlant des couleurs, et sur lesquels vous trouverez des éclaircissements complets.

Arrivons au couronnement de l'édifice, aux *premier soins à donner aux malades aux blessés*, etc., du *traitement* en un mot. Il ne suffit pas de savoir que dans tel cas il faut appliquer un cataplasme, un appareil ou un bandage; que dans tel autre il faut purger ou faire vomir: il faut encore connaître la *façon de préparer le cataplasme* ou d'*installer l'appareil*, le choix à faire entre les *purgatifs* et les *vomitifs*, la *dose* à administrer suivant le sexe et l'âge. Aussi l'auteur a-t-il eu soin d'énumérer d'abord, à propos de chaque maladie, blessure ou accident, tous les moyens de traitement qui lui conviennent; puis à propos de chaque *médicament*, de chaque *plante médicinale*, ses principales propriétés, son goût, son mode d'emploi, quantité qu'il en faut prendre; les *lavements* et les *tisanes* n'ont pas plus été omis que l'*électricité* ou les *bains médicinaux*. On a ainsi une véritable synthèse des sciences physiques, chimiques et naturelles, envisagées seulement dans leurs applications à l'art de guérir.

Enfin des *figures* choisies avec discernement, d'une exécution parfaite, sont semées avec profusion dans le texte, dont elles facilitent l'intelligence et à la clarté duquel elles ajoutent d'une façon très agréable pour les yeux.

En résumé, le *Dictionnaire de la Santé* n'a pas la prétention de se substituer partout et toujours à l'assistance du médecin; mais il permettra certainement à ses lecteurs de suivre les règles les plus sages de l'hygiène, de traiter les malaises et les indispositions sans le secours de l'homme de l'art, et, en cas de maladie véritable ou de blessure grave, de donner dans les premiers moments des soins utiles ou éclairés.

Ce sera le guide de la famille, le compagnon du foyer, que chacun, bien portant ou malade, consultera dans les bons comme dans les mauvais jours.

Les documents ne manqueront pas pour les historiens de l'avenir lorsqu'il s'agira d'écrire l'histoire vraie de la période qui va de la déclaration de guerre à la Prusse jusqu'à la conclusion de la paix. Parmi ces documents, le *Journal*

de Fidus, **La Révolution de Septembre**, présente des notes bonnes à consulter. Comme nous, qui avons assisté aux péripéties du siège de Paris, Fidus a pu apprécier à quelle mascarade gouvernementale la capitale de la France a été livrée, et, quoique Fidus se montre peut-être un bien indulgent critique des fautes de l'Empire, il dit carrément leur fait aux quelques avocats qui prétendirent sauver le pays envahi en faisant beaucoup de phrases et fort peu de bonne besogne. Avec Fidus, j'ai retrouvé mon pauvre Paris de 1870, ce Paris si curieux, souffrant sans se plaindre, en but aux obus prussiens, à la faim et à la démagogie. L'œuvre, écrite au jour le jour, est intéressante parce qu'elle est vraie; nous autres Parisiens du temps pouvons en répondre.

GASTON D'HAILLY.



IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 15 décembre 1888.

La lecture de la *Gazette des Tribunaux* est instructive, et on peut le dire vraiment, c'est le roman « vécu » que l'on y rencontre ; rien de l'imagination de Messieurs de la *Société des gens de lettres.*

Vous avez lu sans doute les péripéties d'un drame qui s'est passé derrière les vitrines d'une boulangerie, où, un fils de l'Auvergne trop épris depuis longtemps d'une jeune fille devenue l'épouse légale d'un boulanger, lui envoie en guise de bouquet à Chloris un « plomb homicide » qu'il eût dû réserver pour la prochaine Revanche. Le coût de cet exploit lui revient à huit ans de travaux forcés.

Dire que cette condamnation est trop forte n'est pas dans mes intentions ; cependant je me sens pris de pitié pour ce malheureux jeune homme qui n'a jamais commis d'autre crime que celui d'être un amant terrible et d'avoir mieux aimé voir celle dont il était trop épris tomber morte sous le feu roulant des six coups de son revolver que de la savoir heureuse dans les bras d'un autre. Je suis certain que ce Laporte — c'est son nom —, avait lu les romans de cet excellent *Petit Journal,* et que c'est là qu'il a puisé l'idée de son crime. Quelle chose curieuse que l'amour, et comme cela vous détraque les plus braves garçons ! Mais aussi dans la grande ville, comme les romans et la coquetterie des jeunes filles ont bientôt fait de mettre à l'envers les cœurs les plus simples !

Laporte, s'il fût resté dans son pays, aurait épousé tranquillement une gardeuse d'oies quelconque, elles se ressemblent toutes ; mais à Paris il y a un je ne sais quoi dans la toilette des filles les plus honnêtes qui brouille les cervelles, et il semble qu'il n'y ait plus de bonheur si l'on n'épouse pas celle-ci plutôt que celle-là. Une fille vous hypnotise par la couleur de ses rubans, et lorsque l'on n'est pas très fort, on fait des bêtises. La femme que l'on aime doit vous appartenir quand même : « Aime-moi, ou sinon, gare ! »

Laporte n'est plus dangereux pour la société, ou plutôt pour la boulangère ;

il partira vers Nouméa, et y construira, une fois arrivé, de solides maisons,— il est maçon de son état, — j'espère même qu'il y prendra femme et oubliera la cruelle qui a refusé son amour. Il fera même bien de rester là-bas ; il est honnête homme et travailleur, il se fera une situation. La seule chose que je regrette c'est qu'il soit mélangé, au début, du moins, avec la lie de notre société: cela il ne le méritait pas. J'estime qu'il devrait y avoir des endroits spéciaux pour la repression des crimes passionnels; les gens qui s'en rendent coupables sont des malheureux dont on peut toucher la main sans se salir.

Enfin, la loi est cruelle parfois, et notre Code est vieux de quatre-vingts ans.

Si je regrette la dure condamnation de Laporte, je trouve que le jury est d'une indulgence excessive pour les jeunes filles qui jouent aussi du revolver. Non pas que je plaigne le séducteur qui laisse dans l'abandon la fille qu'il a séduite et dont il a eu un enfant, mais il me semble que, même un malhonnête homme ne doit pas servir de cible à une fille trompée. Cependant, je m'explique les verdicts d'acquittements successifs dont les jurys abusent ; c'est une manière de blâmer le vieux Code dont je parlais tout à l'heure, et qui ne permet pas la recherche de la paternité dans certaines conditions où il est absolument prouvé que la fille était honnête avant la séduction de l'amant « lâcheur. » « Épousez, beaux séducteurs, dit le Jury, sinon je m'en lave les mains ; M. le Maire ou le revolver, au choix ! »

Le revolver est aujourd'hui le grand maître des cœurs ; Cupidon n'a plus son carquois. Ce n'est pas d'un bijou enfermé précieusement dans un écrin que l'amoureux tentera sa belle, il lui offrira un revolver damasquiné qui pourra servir en différentes occasions, et, qui sait ? peut-être bien contre celui qui l'aura offert avec tant de galanterie. Ma foi, autant épouser que de se voir trouer la peau, et la moralité y gagnera : C'est égal, voilà un drôle de moyen de moralisation.

Or je disais que notre pauvre Code faisait pitié tant il était vieux, cassé, usé, vanné, quoi ! et en effet, voilà Chambige condamné à tort ou à raison, mais reconnu coupable enfin d'un crime horrible, eh bien ! La condamnation, pour cet homme que les jurés ont jugé avoir assassiné avec préméditation et dans des circonstances aussi peu atténuantes que possible, est de huit ou dix ans de travaux forcés, tandis que ce pauvre diable de Laporte, un bon et excellent garçon, féru d'une belle fille à en devenir fou, est gratifié de la même peine que l'autre : C'est insensé !

Il paraît que les autres nations nous envient notre administration et notre Code, eh bien ! ça doit alors être du propre chez elles, qu'elles soient obligées, par comparaison, d'admirer ces deux branches de nos services publics !

Et maintenant, un fait personnel :

Il n'est guère de commune en France, si petite soit-elle, dont l'histoire n'ait été écrite par des personnes y habitant et pouvant faire toutes les recherches utiles sur les lieux-mêmes.

Nombre de brochures ou de mémoires concernant les communes de France ont été publiés soit séparément, soit dans des Revues spéciales, souvent locales. Que de trésors ignorés du public qui s'occupe d'histoire et d'archéologie !

Depuis longtemps, en collaboration avec mon cher confrère et ami, Charles, Levesque, nous nous occupons de classer des montagnes de documents sur les communes de France, afin d'en tirer un travail d'ensemble.

Je fais donc appel à l'obligeance de mes lecteurs, en les priant de me faire parvenir à mon domicile particulier, *182, Boulevard Saint-Germain*, les documents qu'ils pourraient posséder sur la commune qu'ils habitent et celles qui se trouvent dans les environs. Ils pourraient les compléter sur le programme suivant :

STATISTIQUE. — ETENDUE. — LIMITES. — RECHERCHES SUR LE NOM ET L'HISTORIQUE DE LA COMMUNE — CHATEAUX. — ANTIQUITÉS. — CURIOSITÉS. — PERSONNAGES CÉLÈBRES. — ASPECT DU PAYS. — SA POSITION TOPOGRAPHIQUE. — CULTURE. — COMMERCE ET INDUSTRIE. — BIBLIOGRAPHIE (s'il y avait lieu).

Nous serions très reconnaissants aux secrétaires ou membres de sociétés archéologiques qui voudraient bien se mettre en communication avec nous, ainsi qu'à toute personne dont les travaux pourraient entrer dans le cadre de l'ouvrage en préparation, et qui auraient l'extrême amabilité de nous les faire connaître.

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Les romans écrits par des femmes ont généralement le grand avantage d'être très reposants, on peut les lire sans se sentir envahi par la fièvre et sans courir tout de suite à la dernière page pour connaître le dénouement. On sait que l'intrigue n'est que prétexte à de très fines observations, à des tableaux piquants, à des détails charmants. Mme A. de Morbois, dans **Sacrifice**, n'a pas manqué à ce programme, et relevant encore son œuvre par un style limpide, elle nous fait un récit gracieux du sacrifice que fait une esquise jeune fille en abandonnant ses rêves de bonheur, un amour partagé, pour se consacrer aux soins de sa mère devenue malheureusement aveugle. Mais le cœur d'une femme ressemble peu à celui de l'homme, ce cœur veut bien souffrir, mais il ne serait pas satisfait qu'un autre eût à se plaindre de l'abandon de celle qu'il considérait déjà comme sa fiancée, aussi, avec un soin jaloux, guérit-elle la blessure en y versant le baume consolateur d'un autre amour qu'elle a deviné et fait éclore.

Il semble que l'aimable auteur se soit trouvé mêlée à l'intrigue dont elle nous fait le récit, tant les sentiments de son héroïne semblent appartenir à la réalité, et les portraits qui défilent, nombreux et achevés, sous les yeux du lecteur, sont des aquarelles faites d'après nature. Celui de Mme Morin, la marieuse quand même, est très joliment venu; cette veuve, qui ne perd pas l'espoir de convoler à nouveau, a tant marié les autres qu'il fallait bien la récompenser en lui trouvant l'objet de ses vœux ou à peu près, mais cet à peu près est déjà quelque chose.

« Saint-Romans est une ville d'une trentaine de mille âmes, chef-lieu d'un de nos départements de l'Est, situé dans une admirable région de montagnes qui le cèdent à peine, en beautés pittoresques, aux Alpes, leurs voisines, dont elles sont comme l'avant-garde. Le climat y est rude, dur aux poitrines délicates, mais d'une grande salubrité et très tonifiant, propre aux acres d'air

pour les gens affaiblis qui redoutent le bord de la mer comme trop excitant. La longévité humaine y atteint des proportions extraordinaires. C'est sans doute pour cette raison que Mme Morin, qui en était originaire, était venue s'y fixer après la mort de son mari, un ingénieur qui avait gagné une belle fortune à faire des chemins de fer en Italie et en Espagne; et puis aussi peut-être parce qu'elle était de l'avis de César : qu'il vaut mieux être le premier dans un village, que le second à Rome. Saint-Romans, d'ailleurs, n'était point un village, et elle pouvait trouver d'autant plus de plaisir à y tenir le haut du pavé, ce qui, avec ses cinquante mille livres de rente, lui eût été impossible à Rome, c'est-à-dire à Paris.

« Une amusante figure que celle de Mme Morin. Les gens qui l'avaient connue autrefois affirmaient qu'elle devait friser les soixante-dix ans ; mais ceux-là n'étaient pas les mieux venus auprès d'elle, et elle ne se souciait nullement d'évoquer avec eux les souvenirs de leur jeunesse commune. C'était une petite vieille poupine, dont le visage, semblable à celui d'un bébé qui aurait des rides, était encadré d'une perruque blonde toute en petits frisons qui complétait la ressemblance ; et, de fait, elle n'était guère autre chose qu'une vieille enfant qui passait sa vie à se gâter elle-même, n'ayant plus persnone pour le faire depuis la mort de M. Morin, dont, après et peut-être avant ses chemins de fer, cela avait été la grande occupation.

« Tout, autour d'elle, respirait la dévotion qu'elle portait à sa petite personne ; elle habitait, dans la rue la plus fréquentée de la ville, dont le bruit et le mouvement plaisaient au vide de son esprit, un superbe appartement meublé avec ce luxe qu'on appelle criard, sans doute parce que chaque objet semble, par son éclat papillotant, crier aux yeux le prix qu'il coûte. Mais ce qu'en voyait le commun des visiteurs n'était rien auprès des recherches déployées dans les pièces d'un usage particulièrement intime : la chambre à coucher était une chapelle, et le cabinet de toilette le plus élégant des boudoirs. La table était exquise, avec un raffinement un peu puéril d'accessoires de toute nature, servant à tous les usages imaginables et inimaginables dont s'émerveillaient les habitants de Saint-Romans, et qui faisait honte à leur naïve argenterie de famille. Son service avait l'importance d'un culte ; son maître d'hôtel semblait un pontife, et sa femme de chambre avait des airs de vestale.

« Mais le meilleur de ses soins était encore réservé à la toilette, qu'elle avait toujours regardée comme la grande affaire de la vie des femmes. Ne pas s'habiller ou s'habiller « trop vieux » lui semblait de leur part une félonie envers leur sexe, quelque chose comme une désertion de champ de bataille. Aussi se gardait-elle de ce double tort ; elle s'en gardait même si bien qu'elle versait

dans le sens opposé. Ses toilettes, à la dernière mode du jour, retardaient de cinquante ans sur son âge. C'était, pour le matin, — au sens parisien du mot, — en langage vulgaire pour le jour, d'adorables négligés Pompadour, où le bleu, le rose et le blanc se mariaient en plissés, en bouillonnés, en falbalas, en flots de rubans, en cascades de dentelles, accompagnant la longue traîne bruyante et chatoyante de la robe forme princesse ; pour le soir, de pimpants, costumes de bergère, des étoffes à semis de boutons de rose, avec d'assassins petits bouquets nichés dans le crêpelé de la chevelure ou dans l'échancrure du corsage. A la ville, elle arborait des formes et des couleurs plus graves, mais avec une certaine exagération de richesse, comme par exemple, des manteaux de velours grenat bordés d'hermine, qui lui attiraient parfois des désagréments avec les gamins, à qui cet appareil quasi-royal inspirait toute autre chose que du respect.

« Au demeurant, avec ses légers travers, qui ne faisaient de mal à personne, dans son niveau d'esprit assez nul et passablement bourgeois, la meilleure femme du monde, serviable quand cela ne la gênait pas, charitable dans les limites du superflu de son très large superflu, tenant salon ouvert pour la jeunesse des deux sexes, un salon où l'on flirtait fort et ferme, où, sous son œil bienveillant et avec son aide, s'ébauchaient beaucoup de mariages ; ce qui faisait que tout en s'en moquant, on la recherchait beaucoup et on s'étouffait chez elle. »

Le livre de Mme A. de Morbois fait partie de la *Bibliothèque des mères de famille*; c'est dire qu'il peut être placé entre toutes les mains.

Lorsque l'on connaît Gyp, le titre de son nouveau livre, **Petit Bleu**, laisse un certain doute dans l'esprit ; ce serait plutôt *Un Coin de Bleu* que l'on aurait dû mettre sur la couverture de ce roman si simple et si touchant, dans lequel le drame le plus intense se mêle à la grâce la plus charmante. *Le Petit bleu*, c'est ce joli morceau de ciel qui se laisse voir entre les gros nuages, presque l'œil de bonté du Créateur honteux d'avoir broyé tant de noir, et qui fait risette à la terre ; un coin d'espérance, un espoir, une joie. C'est qu'en effet, il est des êtres faits pour le bleu, des oiseaux qu'on ne peut tenir en cage, des regards qui portent la joie et la consolation autour d'eux. Ce n'est rien, ce très petit roman, cent vingt pages au plus : eh bien ! ces riens-là valent de gros livres, ils sont de cette graine dont on sème les chefs-d'œuvre.

M. J. Rousseau, dans une étude de mœurs en deux parties et en vers, **Fils de preux et Fils d'un Tel**, fait un parallèle original entre l'esprit actuel des descendants des vieux Croisés et celui des enfants de l'ouvrier. L'auteur, peut-être un peu dur vis-à-vis des premiers, réserve ses complaisances pour les seconds ; cependant il ne faut pas l'accuser de partialité. Il permet presque la vie inutile que se font quelques fils de preux ; il ne leur reproche pas absolument leurs folies, mais il ne pardonne pas le manque de cœur, et c'est là que se trouve la véritable moralité de l'œuvre. Que d'argent gaspillé en dépenses stupides, que de cœurs brisés, lorsque pour un peu d'or on achète la vertu !

Jeanne (*s'arrachant de l'étreinte du vicomte*).

Hé bien, non ! vous ne m'aurez pas !...
Fils de preux, c'est donc du poison
Qu'on vous fit téter en nourrice,
Puisque, par un simple caprice,
Vous tentez de déshonorer
Ceux qui viennent vous implorer !
Ah ! tous vos aïeux qui vous voient
Par ma parole vous foudroient
Avec leur malédiction ! !
Adieu ! (*Elle sort.*)

Le Vicomte (*revenant de sa profonde surprise*).

Quelle indignation !...
As-tu fini !... ni sou, ni maille,
Et comme un dragon *ça ferraille*,
Parce qu'on veut bien l'honorer,
De quelque peu la chiffonner !
On t'en flanquera des vicomtes !
Ça vous a des gestes, des hontes ;
Et *ça* sort d'où... d'un ouvrier !
Si *ça* n'est pas à fouailler ! !

Se grattant l'oreille :

L'on se monte... l'on s'émoustille...
Et quand on croit... adieu la fille ! !
Mais bah ! pourquoi me désoler,
D'autres viendront me consoler !

Mon Dieu ! M. J. Rousseau a, je crois, l'âme tendre, et si ses vers n'ont rien de particulièrement remarquable, sa morale est bonne, seulement nous aimerions assez savoir où l'auteur a entendu parler les vicomtes, et surtout où il a

vu les filles *d'ouvriers* jeter aux nez des *fils de preux* l'argent que ceux-ci veulent bien dépenser pour payer leurs faveurs. J'avertis charitablement M. Rousseau qu'il n'a jamais fréquenté le monde qu'il veut peindre et que, bien plus, la jeune fille qui se donne à un homme riche pour sauver sa famille de la misère, est un type qui est seulement du domaine du roman. Ces tirades déclamatoires doivent faire admirablement sur une scène populaire, mais nous, qui cherchons la vérité et non pas l'effet, nous ne sommes point touchés.

Que M. J. Rousseau se rassure. La fille qui se rend chez un vicomte et accepte son argent a d'autres soucis que ceux du sacrifice en faveur des siens; elle pense à la toilette, au luxe, pas du tout à la vertu, et ce qu'elle en perd, du reste, est d'un aloi fort douteux.

Ah ! que M. Rousseau connaît bien mieux l'ouvrier, et que sa scène, *Fils... d'un Tel*, est bien mieux venue que la première.

Un brave garçon, travailleur à ses heures, a des jours de « flême », et ma foi, ces jours-là, on mange des fritures, on boit des « litrons », on s'amuse au bal, et le reste. Notre homme se trouve dans un de ces jours-là; il va mettre sa « toquante » chez « ma tante » et le voilà parti en « ballade ».

Eh bien ! le soir, quand il rentre au logis il n'a plus le sou ; il a à peine mangé, pas bu du tout, et les louis se sont envolés à aider de pauvres diables.

Très originale, la première scène de *Fils... d'un Tel*; les vers sont mauvais, mais l'intention y est.

JOSEPH (*le nez au vent, les mains dans les poches*).

C'est-y pas vrai qu'il fait un temps
Tout comme au pays des sultans !
Dans l'ciel bleu les nuag's sont tout roses,
On respire le parfum des roses ;
C'est égal — c'est rien chic l'été !
Et c'que c'est un lundi d'raté !

Toujours turbiner, c'est pas drôle ;
On aurait rien un vilain rôle
Si fallait jamais rigoler !

D'temps en temps moi j'aim'voir voler
Les mouch's, comme on dit à l'école ;
C'que j'raconte'là, c'est pas un'colle,
Quand j'travaill', j'y vas carrément;
Mais si j'flân, c'est pareillement !
J'sens çà l'matin quand j'ai la flème.
Pas vrai qu'c'est rigolo tout d'même ?

J'voudrais bûcher que j'f'rais rien d'bon ;
Je m'connais ben, cré nom de nom !

En m'levant, j'm'ai dit : mon p'tit père,
Tu vas faire l'propriétaire,
Joseph ! — ça vous fais rire un brin
C'nom-là : c'est celui d'mon parrain.
(*Souriant*)
J'suis pas l'Joseph de l'Histoire sainte ;
De ç'ui-là la race est éteinte ;
Moi, près des femmes j'suis pas manchot,
Dans leurs mains j'laiss ' pas mon manteau,
D'abord j'en ai pas, ma parole !
J'aim ben mieux leur z'y faire obole,
(*Avec emphase*)
De longs regards provocateurs,
Comm' disent les poèt's — des blagueurs !

J'm'ai donc dit : Joseph, fais ta caisse ;
Pour voir si les fonds sont en baisse ;
J'te crois qu'i ' s'y étaient,
(*Frappant son gousset*) ça s'touchait

Rien dans l'coffre-fort, que j'ai fait ;
C'est qu't'as tout dépensé la veille ;
(*Philosophiquement*)
Agis comme t'as agi, ma vieille
Chaqu' fois qu' la dèch' t'a visité :
Va mett'r ta montre au Mont-de-Piété ! !

Mon oignon, c'est d'lor — et d'la vraie
Et ça r'présent' de la monnaie :
C'est un monsieur qu' j'ai r'tiré d'l'eau
Au Pont-Neuf qui m'a fait c'cadeau.
Mais qu'est-c'que diable y veut qu'j'en fiche ;
Qu' j'ai pensé, de l'or c'est trop riche ;
Oh ! j'la port'rai pas, c'est certain ;
J'suis zingueur, moi, j'suis pas rupin !
C'est bon pour les gens qu'a d'la rente ;
(*Finement*)
Pourtant j'la porte — oui... *chez ma tante !*
J'en r'viens du *clou*, l'emprun est fait ;
Les toil's se touch'nt pus, c'est parfait!

(*Avec un air triste*)
C'est égal, qué maison d'misère;
Quand j'y suis, mon cœur peut pas s'taire;
Dame! après tout, on n'est pas d'bois!
Et d'voir tous ces gens aux abois,
J'en suis tout bête, l'diable m'emporte!

J'm'en allais quand v'là qu'à la porte
J'trouve un pauv'vieux qui s'désolait;
Alors, y m'raconte qu'on ne voulait
Rien y prêter sur sa paillasse
Qui v'nait d'apporter.
N'te tracasse
Pour si peu, qu'j'y dis, l'ancien:
J'suis garçon; mon argent, c'est l'mien;
J'dirai plus: mon argent, c'est le nôtre;
Allons! tiens, prends; un jour ou l'autre
Tu me l'rendras...
Et j'y ai donné
Dix francs sur c'que j'avais touché!
(*Reprenant son air insouciant*)
Mais c'est pas l'tout, faut que j'm'amuse;
Y m'rest'trent'francs, faut que j'les use...

D'abord, je m'paie à déjeuner;
Pour le m'nu faut pas lésiner:
Des huitr's c'est ça — va donc Octave
Avec un' vieill' bouteill' de Grave
(*Gouailleur*)
On l'a baptisé Grav' — malheur!
Ça vous met la gaieté au cœur:
Son parrain a perdu la boule...
Grav' lui? — pas vrai — puisqu'il nous saoule!

Après les huîtr's un bon beefteack
Et des pomm's de terr' frit's avec,
Pour dessert un bon vieux fromage
Bien arrosé, comm' c'est l'usage
D'un coup d' Bourgogne, ou bien d' Macon;
Sans sirop de grenouill', mon fiston!
Café, cognac et j'imagine
Qu'ça va pas mal comm'ça ... — pardine
J'peux fair' d' la prodigalité
J'viens d'mettr' ma montr' au Mont-de-Piété!

Tout cela est très « peuple », mais le tableau est vivant.

M. Gabriel Martin continue la série des poètes qui aspirent à détruire l'idée religieuse, et **les Cantiques impies** sont un peu comme les *Blasphèmes*, de Richepin, ce que j'appelle des coups d'épée dans l'eau. Bien entendu, je ne compare pas les deux poètes pour avancer qu'ils ont la même valeur. M. Martin n'a pas le souffle de Richepin, mais leurs pensées se rapprochent : Maudire Dieu, maudire la vie, maudire le prêtre. Peut-être n'ai-je point le goût de l'apostolat, mais, dans un sens ou dans un autre, je ne me mettrai jamais en tête de convertir mes semblables J'ai vu ce qu'ont fait pour l'homme les religions, et j'estime qu'elles n'ont point été inutiles à l'exaltation de ses sentiments ; élevant l'âme pour rabaisser la « bête », leur mission a eu sa raison d'être, et je crois fermement qu'elles ont encore beaucoup à faire. L'école Richepin, dont M. Gabriel Martin est un fervent disciple, croit, tout au contraire, que les religions ont été la cause des plus grands maux : c'est à prouver, et le tout est de savoir ce que l'irréligion donnera si jamais elle prévaut.

Je me suis donné la peine de lire, en son entier, le volume de vers de M. Gabriel Martin. Je puis dire que cette lecture ne m'a point converti à sa doctrine, mais elle ne m'a point été désagréable, malgré certains passages où il insiste un peu trop sur la corruption du clergé, depuis le pape jusqu'à l'humble moine. Hé ! M. Martin, croyez-vous donc trouver la perfection en ce monde ? - - Mais lorsque je l'entends chanter, dans *les Prières*, la nature et l'amour, il me semble qu'il n'est pas loin de dire l'hymne à la création, et je le retrouve poète ce qui me charme autrement que toutes ses vaines récriminations contre la faiblesse humaine. même lorsqu'elle est revêtue de l'auréole sacrée. Ses prières aux *Fleurs*, à *la Forêt* et au *Vin*, à *la Femme* m'ont reposé du reste, que j'abandonne aux amateurs, vers la compagnie desquels je ne me sens pas attiré.

Ornithogales purs ! Eglantines, symboles
De la voix d'Erato !Cyclamens aimés ! Lis,
Qui tournez vers Phébus vos blanches folioles !

Emblèmes des baisers, charmeurs volubilis !
Vous, fiers coquelicots, parsemant les prairies
De rouges éclatants ! tendres myosotis !

— O fleurs ! de Cupidon messagères chéries,
Qui de l'amant portez les gages des amours
Eternelles ! O fleurs ! hélas ! trop tôt flétries !

Rubis, qui, décorant en superbes atours
Les reins vierges encore des candides bergères,
Faites épanouir votre moelleux velours !

Vous, dont toute la vie, ô douces messagères,
Quoique ne voyant qu'un seul printemps, vit bien plus
Que serments éternels — promesses mensongères !

Nymphes de nos jardins ! habitants inconnus,
Dont le pollen fécond, semences animées,
Peuple des monts abrupts les arides talus !

Vous toutes qui jetez vos senteurs embaumées
En ouvrant vos pistils et vous tournant vers moi,
Lorsque je vous prie, ô corolles parfumées !
Je prends votre parfum et vous donne ma foi.

Et tout de suite, mais pour la galerie seulement, car tout poète est un adorateur, M. Gabriel Martin révoque ses belles envolées :

Que je suis fou ! Pourquoi verser tant de prières !
Pourquoi me prosterner aux pieds de tous ces dieux
Si faibles, si chétifs et si peu salutaires !
Impuissants d'étancher les larmes de mes yeux !

Prière ! prière ! O vain mot, qui ne caresse
Que l'esprit ignorant accablé de malheurs !
Tu n'es que la nasse où s'embrouille la faiblesse,
Et que tendent toujours les fourbes, les dupeurs.

Quelle contradiction ! Voilà M. Martin qui se prend à prier les choses ; qui compose lui-même ses poèmes de désirs, et il vient parler de fourbes, de dupeurs ! Quoi donc, et qui le force à prier ? Eh bien ! lorsque l'on aura retiré la prière aux pauvres, aux affligés, à la mère qui prie sur un berceau vide, que restera-t-il à l'homme ? Hé ! M. Martin, la poésie aussi est un mensonge !

Dans un ouvrage très littéraire de M. le comte d'Osmond, **Reliques et Impressions**, je lis ce passage extrait d'un chapitre intitulé *les Funérailles de l'Esprit* :

« Si l'esprit existe encore dans le livre, au théâtre, et nous citerons en première ligne Dumas et Sardou, qui ne le ménagent certes guère, je répondrai que, — malgré eux, j'en ai l'absolue conviction, — leur esprit, de par la force des choses, est devenu une affaire commerciale. C'est toujours le *document rémunérateur* du mouvement moderne. Et si ces deux maîtres de l'esprit se trouvent dans une réunion, ils sont tellement au-dessus du niveau habituel

d'une société qui ne sait plus parler, qu'on ne leur répondra pas, à peine le comprend-on. Ils professent alors naturellement devant des auditeurs ébahis et alarmés ; mais l'état actuel en a forcément fait des *solistes*. L'esprit échangé n'est donc nulle part en France ! la centralisation politique à outrance l'a détruit partout, et si vous en trouvez égaré à Paris, il se cache chez des individualités très peu connues, qui le détiennent comme un luxe personnel.

« Pour parler franc, l'antique Lutèce ayant définitivement pris les apparences d'un vaste *caravensérail*, d'un « immense cabaret », comme disait un jour certaine ambassadrice étrangère, chacun s'y met à l'aise. L'esprit et le livre se font en vareuse, les pieds dans les pantoufles, en bras de chemise, au petit bonheur, sans conviction, *comme sans lecteurs capables par leur valeur de les juger*. »

Il me semble que M. le comte d'Osmond se montre bien sévère pour le lecteur, et comme preuve de l'existence de lecteurs capables, je n'aurai qu'à prendre comme exemple les lecteurs de son volume *Reliques et Impressions*. Son éditeur, M. Decaux, qui est obligé d'avoir un double esprit, l'esprit commercial et le jugement littéraire, a été capable d'apprécier l'œuvre avant de s'en faire l'éditeur, et il a jugé que l'esprit qui y foisonne trouverait des lecteurs capables d'en apprécier le mérite, et je me félicite même d'être de ceux-là, car j'ai acheté le volume de mes propres deniers, ne l'ayant pas reçu, et je ne regrette certes pas mon argent. L'esprit, le vrai, non pas celui qui est de surface et qui joue sur le mot, pétille dans l'œuvre du comte d'Osmond, je n'en veux pour preuve que cette exquise *Silhouette de femme*.

« Née inquiète, troublée, méfiante, son enfance se passe dans un mélange d'irréflexion et de logique, d'élans enthousiastes, étouffés sous la pression d'une mère autoritaire et de combinaisons savantes. Devenue jeune fille et comprenant la puissance de sa beauté, elle a voulu s'en servir au bénéfice de sa liberté, la plume au vent ! Ce jour-là, elle ne s'est plus sentie isolée et, sans s'en rendre compte peut-être, elle a eu la prescience du formidable et dangereux point d'appui dont elle soulèverait le monde... à travers l'avenir.

« C'est alors, Madame, que vous vous êtes renfermée en vous-même, réglementant tout ce qu'il y avait de prime-sautier en vous, dans un milieu où vous ne respiriez pas à l'aise. Intelligente, vive, aimant le beau... l'esprit tourné vers l'idéalité et les arts, si vous aviez rencontré un terrain solide sur lequel vous auriez pu tenir debout facilement suivant votre équilibre naturel, votre vie, sans doute, se serait écoulée dans l'épanouissement progressif de vos calmes aspirations.

« Mais vous détestez les sentiers battus — « la petite fille y avait trop souf-

fert » — tout en n'admettant pas la légitimité de vos douleurs,— et vous avez choisi une autre route. Altière au fond du cœur, sentant surtout la force que vous donnaient vos charmes, vous vous êtes recueillie, et, face à face avec la vie réelle, vous êtes entrée en campagne avec l'habileté consommée d'un chef Indien.

« Ruses, contremarches, sourires ou dédains, voluptés ou froideurs, expansion ou cruelle indifférence, tout vous a servi pour scalper les chevelures de ce monde que vous détestez malgré tout, parce que vous l'accusez tantôt de vous avoir mal reçue aux jours de l'enfance, tantôt de vous avoir trop aimée lorsque vous ne pouviez plus aimer... Non qu'en réalité l'amour ne soit pas pour vous une des plus douces symphonies qu'on puisse chanter à vos oreilles, mais votre esprit mécontent et peu sincère ne peut et ne veut pas y croire. Et vous êtes tellement cuirassée de parti pris à cette pensée, que vous ne l'apercevez plus qu'à l'état légendaire et ne daignez l'admettre que comme une réserve médiocre, plus théorique qu'effective. Ce n'est pas le vin de haute marque qui étanche votre soif, mais plutôt la goutte d'une liqueur inconnue qu'on boit sans savoir d'où elle vient, sans en demander l'origine et dont on brise le verre ! N'est-ce pas là votre cas ?

« En avant ! toujours en avant ! voilà votre cri de guerre ; et sous la volupté de votre regard, sous le masque d'habile comédienne que vous portez avec un charme indéfinissable, vous vous glissez au milieu des difficultés de la vie, comme le chef Indien rampant à travers les forêts. Toujours maîtresse de vous-même, lorsqu'on croit vous posséder, vous savez mettre entre la caresse et l'oubli une barrière infranchissable.

« Nature caméléonienne, sans cesse sur la brèche, vous offrez à la foule de vos adorateurs le même sourire engageant ; mais, dans l'amertume des larmes que personne ne soupçonne — et que vous versez cependant comme les autres — vous les vouez à la souffrance parce que vous souffrez du mal des déséquilibrés !

« Trop hautaine pour avouer la douleur, vous préférez être détestée que plainte. Aussi, vous sachant *de race et de beauté*, vous traversez les années, comme un bon *hunter* passe un obstacle, le franchissant ou le brisant — n'importe — mais arrivant. Et si, parfois, dans la solitude de vous-même, vous vous arrêtez un instant seulement, lassée, brisée de fatigue et de dégoût, c'est pour vous relever plus âpre, plus belle, plus courageuse, plus ardente à la lutte. N'êtes-vous pas un enfant de l'orgueil, un *Titan femme*, dont le regard d'aigle mesure continuellement la distance qui le sépare du soleil ?

« Française d'esprit, Allemande de sensation — non de sentiment — (ce qui

n'est pas la même chose et vous n'en voulez pas), vous jouez la vie sans la vivre, et votre robe de Worth devient un *peplum* de reine, drapée sur une adorable statue.

« Craignant toujours d'être pénétrée, évitant surtout de donner les moyens de vous connaître, vous n'offrez à la foule que des combinaisons mûrement disposées, ne vous permettant jamais ces aspirations naïves qui eussent fait votre bonheur à l'aurore de votre existence !

« Voluptueuse de tête, vous recherchez tous les raffinements de la vie pratique, avec la pénible préoccupation de chercher, sans les trouver, ceux des sens auxquels vous ne croyez pas. Dans le sacerdoce de votre sculpturale beauté, vous doutez même du *froissement des épidermes*, tant vous avez su rendre factices vos cristallisations naturelles ; Pasiphaé ou Léda, vos personnifications des jouissances infinies, ne sont pour vous que des chercheuses, et vous ne croyez pas aux émois de la chair. Aussi, Sirène captivante, du fond de cette sublime indifférence, vous êtes la plus dangereuse des femmes, comme la plus puissante des *Alliées*, parce que vous savez toujours où vous allez, et que votre mépris de l'espèce humaine ne connaît pas de bornes.

« En réalité, vous voulez vous étourdir, et si parfois vous paraissez aimer l'ivresse d'une vie agitée, ce n'est pas la *Vie* qui vous attire, mais *l'Ivresse* signifiant *l'Oubli*. Retirée parfois subitement loin du monde, de par votre fantaisie passagère, menant une existence souvent mystérieuse, vous êtes *partout et nulle part*, cachant vos impressions comme vos actes, tantôt derrière une jolie grimace de coquette, une apparence émue, des accords de votre piano charmeur, des livres sérieux, un missel, que sais-je? tantôt sous les triples voilettes bien épaisses de la femme allant au rendez-vous. Retrouver votre individualité dans ces inconséquences d'existence n'est pas chose facile, votre but étant de dérouter la foule ! Aussi, grâce au blindage placé devant les élans que vous auriez pu avoir, vous marchez de la même allure sur des fleurs ou sur des cadavres ! Inaccessible à la douleur des autres, comme aussi — il est juste de le dire — à la vôtre, par le voulu de ne jamais vous recueillir ou d'éprouver, vous tressaillez cependant parfois dans les profondeurs de votre âme jusqu'aux sources de la vie, pleurant alors en dedans de ne pouvoir pleurer en dehors !

« Cet ensemble multiforme a fait jusqu'ici votre force, et vous le complétez par votre galbe athénien, vos cheveux émotionnants comme ceux de Sapho, vos yeux de velours et vos dents dont le rayonnement s'étend du bout d'un salon à l'autre. En un mot vous êtes la *femme armée*, la femme moderne, tourmentante et tourmentée, venant de la première Révolution qui lui a donné la

liberté, et nous conduisant, demi-nue, vers les antres où vous espérez trouver la solution de vos perturbations.

« Et cependant, Madame, en disséquant ainsi mon admirable modèle, j'ai appris à le plaindre, et je comprends, en faisant mes réserves, ce que doit renfermer de fiel une de vos *bouteilles d'amertume de derrière les fagots.*

« Si Diogène, au lieu d'être en haillons, avait eu Pool pour tailleur et vous eût rencontrée lorsqu'il cherchait quelqu'un, il aurait sûrement brisé sa lanterne. »

Le **Maner-Nevez**, par Jacques Brémond, est un roman qui emprunte son intérêt à la peinture des mœurs de ces rudes populations bretonnes, qui ont conservé leurs vieilles coutumes patriarcales, presque le droit d'aînesse. Malheureusement, l'alcoolisme pénètre peu à peu au milieu de ces vaillants marins, et détruit ces vieux restes d'une civilisation qui, pour être exempte de raffinements, n'en était pas moins régie par l'idée religieuse et l'amour du foyer.

Dans **Les Grands Soucis du docteur Sidoine**, M. Alex. de Lamothe, nous raconte en un style charmant et plein de bonne humeur les tracas d'un savant en *us*, sur les bras duquel vient tout à coup tomber une nièce qu'il doit élever au milieu de ses travaux qui ne lui laissent guère le temps de s'occuper de la garde d'une fille de dix-sept à vingt ans. Il plaide devant un tribunal pour se débarrasser de cette charge, mais il est debouté de sa demande en décharge de tutelle, et le voilà bien marri, mais résolu à faire un triste sort à l'objet de son souci. En attendant, il veillera sur elle, ne lui laissera voir âme qui vive, et quant aux amoureux, il fera bonne garde.

Le Dr Sidoine emmène donc son fardeau moral, du couvent où elle est demeurée à Lyon, jusqu'à Paris où il la cadenassera dans son vieil hôtel de la rue *des Mauvaises paroles*. Le docteur ne fait que folies sur folies, perd sa fille adoptive en chemin de fer, et autres erreurs dont les savants sont coutumiers. Bref le livre de M. Alex. de Lamothe vient prouver une fois encore que l'on peut écrire des œuvres très gaies, sans qu'elles soient d'une lecture dangereuse pour qui que ce soit.

Le Crime de Virieu-sur-Orques, par le comte de Maricourt, est le récit d'un drame dont l'hypnotisme fait tous les frais, une histoire de suggestion dont le but est de mettre la justice en demeure d'avoir à étudier cette question qui commence à remuer profondément l'opinion publique.

Une Nation au pillage, par M. Armand Fresneau, sénateur, est une étude sociale dans laquelle l'auteur, rappelant les *traditions* de la monarchie, développe cette opinion que la France périra moralement et économiquement si elle ne rappelle pas sur le trône l'héritier de la couronne de France.

Le livre de M. Henri Pagat, **le Baron Pangorju**, est une excellente critique de cette fièvre du « paraître » qui s'est emparée de notre siècle et incite la bourgeoisie à faire des dépenses au-dessus de ses moyens, à se revêtir de titres nobiliaires achetés à beaux deniers comptants. On fait rire de soi, on se ruine, et l'honneur des familles sombre dans la catastrophe finale et prévue.

« Minuit a sonné depuis longtemps ; les événements de la journée politique, théâtre, littérature, sport, accidents, tribunaux... ont été consignés, commentés; sur le *marbre* de l'imprimerie, la page du journal est là, lourde des caractères de plomb qui la forment, entourée de son cadre d'acier, prête à être livrée aux machines qui en débiteront, le matin, des milliers d'exemplaires. Sur cette page, qu'un tampon noircit d'encre, une feuille de papier humide, un coup de brosse pour prendre l'empreinte : on relève la feuille avec l'image du journal !

C'est, en terme de métier, **la Morasse**, le journal avant la lettre, sur lequel le secrétaire de la rédaction jette un dernier coup d'œil.

C'est sous ce titre, mystérieux pour le commun des mortels, que les secrétaires de la rédaction des principaux journaux de Paris ont réuni une suite de petits romans, de contes, de souvenirs curieux, d'anecdotes piquantes.

Au lieu d'une suite de nouvelles signées du nom d'un même auteur, on trouve dans ce livre un mélange de styles différents, une variété de « forme » qui donne à l'œuvre un intérêt littéraire d'un agrément qui s'explique par la comparaison que le lecteur peut faire de la « manière » de chacun des collaborateurs de l'œuvre. Là, plus de querelles politiques : *Le Charivari* fraternise avec le grand *Débats*; le *Soleil* vit sous le même toit que le *Soir*, et le *Pays* donne la main au *Radical*; c'est une mosaïque charmante qui scelle la belle confraternité de la littérature, et appelle la sympathie de tous ceux qui s'intéressent bien plus à l'art qu'aux querelles de partis.

Aimez-vous les récits qui vous emportent aux pays lointains et presque inconnus, au milieu d'aventures étranges, fantastiques et mystérieuses, lisez les œuvres de Louis Jacolliot, **les Pêcheurs de nacre**, *Voyages et Aven-*

tures au centre de l'Afrique, avec les nombreuses illustrations de Vignac; **Les Chasseurs d'Esclaves**, volume dans lequel l'auteur nous fait pénétrer dans cette contrée étrange que baigne le *Nil Bleu*, et où si peu d'Européens ont osé s'aventurer. Là, vous ferez connaissance avec le honteux trafic de l'esclavage, contre lequel l'éminent cardinal Lavigerie mène une si belle campagne de charité, enfin, dans **le Coureur des jungles**, ce magnifique volume que les Marpon et Flammarion présentent comme livre d'étrennes, et dont Castelli a gravé les dessins, la jeunesse apprendra quelles luttes les Anglais ont subi et doivent encore s'attendre à subir devant cette race indoue, toujours prête à reconquérir par un courage indomptable leur indépendance et leur foi. L'œuvre énorme de Jacolliot passionnera toujours le lecteur qui trouve dans ce genre la satisfaction de ses besoins d'émotion et une distraction saine qui s'adresse à tous, sans exception.

Un autre livre, qui sera certainement un des grands succès du jour, est intitulé **Jean-le-Conquérant**, sous la signature Edgard Monteil. L'auteur, dont le talent a toujours été reconnu par tout le monde, a su l'assouplir à la manière neutre qu'exige le livre destiné à la jeunesse, et jamais livre d'étrennes n'a été plus gai, plus nerveux, plus enlevé que *Jean-le-Conquérant*. Ce livre est d'un genre entièrement nouveau, il se lie à l'histoire de notre empire colonial dont il raconte une des plus récentes conquêtes ; il apprend aux jeunes gens, en les intéressant au suprême degré, comment on rend sa patrie plus grande et plus riche. L'intérêt du volume est d'autant plus vif qu'on trouve à chaque page des dessins spirituels dus à l'habile crayon de Montégut. Il n'y a pas de jeune Français qui ne doive suivre l'exemple de ce *Jean-le-Conquérant*, qui leur sera si sympathique.

L'Indo-Chine française, *étude politique et administrative sur la Cochinchine, le Cambodge, le Tonkin et l'Annam*, par M. de Lanessan, est un des ouvrages les plus considérables et les plus originaux qui aient été écrits sur la matière. Le savant député de la Seine expose sous une forme attrayante les observations qu'il a recueillies au cours de sa récente mission dans les établissements français de l'Extrême-Orient.

Bien que l'auteur se soit préoccupé plus particulièrement des questions que soulève l'avenir agricole, commercial et industriel de nos établissements indochinois, il n'a laissé de côté aucun des problèmes relatifs à la géographie, à l'ethnologie, à la politique, à l'administration, etc. L'ouvrage est enrichi de

cinq cartes coloriées pour l'ensemble de l'Indo-Chine, le Cambodge, la Cochinchine, l'Annam central et le Tonkin.

Toutes les personnes qui s'intéressent aux questions commerciales et industrielles et à l'avenir de nos possessions asiatiques, voudront avoir entre les mains cette œuvre écrite sans passion, avec la clarté, la précision, l'indépendance d'esprit et la compétence qui distinguent les travaux de M. de Lanessan.

M. le vicomte de Courcy, frère de l'ancien commandant en chef de l'armée du Tonkin, vient de publier chez l'éditeur Sauvaitre, sous ce titre : **Six Semaines aux Mines d'Or du Brésil**, un récit de voyage du plus vif intérêt. Ce charmant volume, orné de dessins de l'auteur, est plein de descriptions curieuses et d'aperçus nouveaux sur l'Amérique du Sud encore si peu connue; d'un style simple, mais vif et coloré, il nous semble appelé à un vrai succès bien mérité, d'ailleurs, par le charme et la sincérité du récit.

Chacun à son tour dans **A à Z**. portraits contemporains, œuvre posthume de Charles Monselet ; c'est un amusant kaléidoscope dans lequel hommes politiques, littérateurs, artistes, sont présentés sous une forme humoristique et avec le tour primesautier qui a fait la grande vogue de notre regretté confrère. La Bibliothèque Charpentier augmente sa collection d'un volume vraiment original.

Quelle est au juste la dose de pitié que les femmes mettent dans l'amour? M. Hugues Le Roux s'est proposé de répondre à cette question dans l'**Amour infirme**, qui vient de paraître en un volume de la Bibliothèque Charpentier. Si hardi que soit le sujet qui met en scène la séduction de la femme d'un infirme par le propre père de ce malheureux disgracié, l'étude toute psychologique de M. Hugues Le Roux garde dans la forme une réserve de langage qui ménage toutes les susceptibilités.

Le Tourbier, par M. Duvauchel, un délicat et un poète paysagiste, est un joli roman de mœurs picardes qui peint à merveille la région, à peu près inconnue aux Parisiens, de la Somme et de l'Authie. Il passe dans le livre un

souffle calme de bien-être pastoral, une douceur d'idylle rustique, et peu de cœurs résisteront à la touchante fin de Tiot-Mond, l'artilleur qui meurt du mal du pays. M. Puvis de Chavannes, l'éminent poète-peintre, le voyant inspiré, a enrichi le roman de M. Duvauchel d'un superbe dessin inédit.

Il vous souvient sans doute que, le soir de la première représentation de *Francillon*, après avoir couvert l'auteur de bravos et d'éloges, les gourmets de lettres déclarèrent à l'unanimité que la ravissante comédie de Dumas péchait par le dénouement.

L'auteur du **Cocher de la Duchesse,** M. Amable Bapaume, fut de ceux qui déclarèrent que, quelque difficulté que présentât la chose, ce dénouement pouvait être trouvé. Il fit plus : il promit à ses pairs de leur donner dans l'année le dénouement *vrai* qui eût dû terminer *Francillon.*

Après avoir lu *le Cocher de la Duchesse*, une œuvre saisissante, virile, poignante, nous estimons que, comme nous, vous reconnaîtrez que l'auteur a tenu sa promesse.

Modèles d'Artistes, par Paul Dollfus. Sous ce titre, l'auteur fait connaître, jusque dans sa vie la plus intime, ce monde si curieux des hommes et des femmes qui posent chez les artistes.

Plus d'une, qui est aujourd'hui reine dans le monde galant, a commencé par là. Le volume de Paul Dollfus, tout plein d'anecdotes des plus piquantes, donne ainsi des documents qui étonneront fort ceux ou celles qu'ils touchent directement et qui intéresseront tout le monde. Des croquis très parisiens, semés à profusion dans le texte, des types de modèles pris sur le vif, soit dans la rue, soit à l'atelier en costume de travail, achèvent de faire de ce livre un volume des plus attrayants.

M. Armand Silvestre a voulu, lui aussi, écrire un roman ; y a-t-il réussi ? oui, à notre avis. Non pas qu'il nous ait donné une de ces œuvres fortes qui s'imposent, mais il a composé une histoire touchante et gaie à la fois que l'on a voulu comparer à du Paul de Kock, ce qui ne serait peut-être pas très flatteur pour le fantaisiste Armand Silvestre. Comparer deux auteurs est souvent dangereux , on risque fort d'abaisser l'un ou l'autre en les mettant en parallèle ; je préfère dire qu'Armand Silvestre, dans **Rose de mai**, reste lui-

même, c'est-à-dire un écrivain toujours facétieux, seulement il est beaucoup moins gaulois ici que dans ses œuvres précédentes.

Quant aux éditeurs, ils ont fait fête à *Rose de Mai*, en chargeant E. Courboin d'illustrer de 100 dessins la première œuvre de longue haleine de M. Silvestre.

Le livre de Charles Leroy, **un Gendre à l'essai**, est amusant au possible, et je regrette vivement qu'il n'ait pas rencontré un éditeur qui lui ait fait les mêmes honneurs que ceux dont l'ouvrage précédent a été gratifié ; il les méritait certainement.

La *Bibliothèque* fondée par Camille Flammarion a pour but d'exposer successivement, sous une forme accessible à tous, l'ensemble des connaissances humaines, chaque sujet devant être traité par un auteur spécial et compétent.

Elle a commencé par l'étude des origines mêmes de l'univers et a été inaugurée par le livre de Camille Flammarion sur *le Monde avant la création de l'Homme* (origines de l'Univers, origines de la Vie, origines de l'Humanité).

A ce premier volume a succédé celui de H. du Cleuziou sur *les Premiers Ages de l'Humanité* et les époques *préhistoriques*.

Le nouvel ouvrage que nous présentons aujourd'hui, **les Dernières Civilisations**, par M. Gustave le Bon, commence l'*Histoire* et prend l'humanité à ses premiers débuts historiques, et fait revivre les civilisations disparues.

La science a entièrement renouvelé, de nos jours, l'idée que l'on se formait des origines de l'homme et des premières civilisations. Elle a retracé la série des formes successives par lesquelles ont passé les divers éléments des sociétés : famille, arts, industrie, institutions, croyances.

A la lumière des recherches modernes, un monde nouveau, qui semblait anéanti pour toujours sous la poussière des âges, sort de l'oubli. Devant nos yeux surpris, les générations et les empires qui nous ont précédés renaissent tels qu'ils furent réellement.

Cette histoire des premières civilisations comprend l'ensemble des anciens peuples de l'Orient. — Egyptiens, Assyriens, Babyloniens, Perses, Juifs, etc., passeront successivement sous les yeux du lecteur.

Nul auteur n'était mieux préparé pour la rédaction de ce travail que Gustave le Bon. Quinze années de voyage en Afrique et en Asie, les importantes mis-

sions dont il a été chargé en Orient et la grande popularité de ses ouvrages, le désignaient suffisamment pour une telle œuvre.

Les illustrations nombreuses qui ornent cet ouvrage suffiraient d'ailleurs à elles seules pour en assurer le succès. Les plus merveilleux monuments de l'architecture et des arts des grands empires dont l'auteur étudie la civilisation, ces monuments dont le voyageur ne peut admirer, sans étonnement, les débris gigantesques, apparaissent aux yeux du lecteur. Tous les dessins ont été exécutés d'après des documents absolument authentiques réunis en partie par l'auteur lui-même pendant ses voyages. Les peintres les plus éminents, tels que Rochegrosse, Morlon, etc., ont été chargés de l'illustration de l'ouvrage.

Dans un superbe volume pour étrennes de la maison Marpon et Flammarion, **Monsieur Syntèse**, livre qui ne peut convenir qu'à des jeunes gens assez mûrs pour en comprendre le côté critique, l'auteur, M. Louis Boussenard, se moque fort agréablement des savants qui prétendent tout reconstituer et prennent pour devise *et ego creator*. Mais à la suite de péripéties sans nombre, M. Boussenard conduit le héros de son récit fantastique et savant tout à la fois, au milieu d'une humanité existant dix mille ans après l'époque actuelle. Pour ce faire, il n'a eu qu'à faire endormir M. Syntèse dans un bloc de glace. Or ce savant trouve les hommes d'alors régénérés par le croisement de la race noire et de la race jaune. Quant à la race blanche elle est demeurée tellement en arrière, qu'elle s'est de plus en plus abrutie et est devenue l'esclave de la nouvelle race, les *cérébraux*, appelés ainsi à cause du développement énorme qu'a pris chez eux le cerveau.

Or la question des femmes est traitée de telle sorte qu'elle va me permettre tout à l'heure un petit rapprochement avec la sortie, sotte à mon avis, que le Dr Charcot a faite au moment où une jeune fille, Mlle Caroline Schultze, venait de passer brillamment devant la Faculté de Médecine une thèse dont le sujet était : *La Femme médecin au dix-neuvième siècle.*

« Et comment comprenez-vous la famille ? dit le Dr Synthèse à un cérébral :

« J'ai vu vos enfants à l'école, et j'ai applaudi sincèrement à vos procédés d'éducation.

« Et leurs mères... vos femmes ?

—« La situation de la femme est, chez nous, depuis longtemps définie.

« La femme est en tout et pour tout notre égale.

« Elle jouit de tous nos droits, de toutes nos prérogatives et partage, le cas échéant, toutes nos responsabilités.

« Je dois confesser cependant que cette unification ne s'est pas opérée sans luttes.

« L'histoire nous apprend que jadis, au temps où, sous l'influence des œuvres multiples qui ont modifié notre race, nos cerveaux commençaient à prédominer, les femmes, plus nerveuses, moins équilibrées, moins raisonnables — excusez la banalité du mot — mirent l'humanité en péril.

« Non contentes d'aspirer à devenir nos égales, elles prétendaient à la maîtrise complète, à la domination absolue.

« Chaque famille devenait un enfer... la vie intime était en général atroce.

« Soit que les éléments cérébraux manquassent de coordination, soit que le système nerveux exaspéré fût hors de proportion avec l'organisme féminin, soit pour tout autre motif que nos ancêtres n'ont pu approfondir, les hommes eurent à subir une période terrible.

« C'est au point que les législateurs d'alors, à bout d'arguments et de pénalité, décrétèrent que, dès le bas âge, on tenterait d'empêcher, au moyen d'une compression méthodique de la boîte cranienne, l'accroissement de la masse cérébrale chez tous les enfants du sexe féminin.

« Vous alliez faire de toutes vos femmes des microcéphales, des idiots.

« — Mieux valait encore des idiotes que les monstres qui tyrannisaient nos pères, au point de les faire tomber dans la folie furieuse.

« — Comprimer des têtes pour annihiler la pensée, voilà qui est bien chinois ! interrompit M. Syntèse.

« Tiens ! à propos, cette pratique à laquelle je ne puis refuser un brevet d'originalité, a eu son pendant, jadis, avant le grand exode de la race mongolique.

« Saviez-vous que vos ancêtres, ces hommes éminemment pratiques, comprimaient, au point de les atrophier complètement, les pieds de leurs filles, qui, de la sorte demeuraient forcément à la maison ?

« — Nous le savons, et nos pères ne l'ignoraient pas.

« C'est même cette coutume qui, je crois, a suggéré à nos législateurs l'idée d'arrêter par un moyen analogue l'hypertrophie cérébrale,

« Et ce moyen héroïque a-t-il au moins réussi ?

« Admirablement !

« L'accroissement du cerveau fut arrêté net chez la femme pendant une période assez longue.

« Les hommes profitèrent de ce répit : ils virent s'accroître d'autant leur

cerveau, vécurent tranquilles, et établirent sans conteste leur domination.

« Quand ils eurent ainsi pris une avance notable, les législateurs levèrent l'interdit après plusieurs générations.

« Les cerveaux féminins recommencèrent à s'accroître, mais les hommes, plus avancés, conservèrent leur distance, tout en dirigeant avec douceur, mais avec fermeté, l'esprit de leurs compagnes.

« Celles-ci se laissèrent aller sans résistance, elles furent domptées pour ainsi dire, et quand, plus tard, elles arrivèrent au même degré de progression encéphalique, elles ne différaient plus moralement des hommes qui les avaient éduquées.

« Ainsi finit cette révolution sociale qui pouvait amener non seulement la prédominance de la femme sur l'homme, mais encore la mise en esclavage, l'abâtardissement de ce dernier. »

Est-ce que le Dr Charcot et ceux qui empêchent les femmes d'exercer le métier d'avocat auraient déjà peur de la prédominance féminine? Nous leur conseillerions d'essayer le système inventé par M. Boussenard.

Il était impossible de trouver un contraste saisissant sous tous les rapports que celui qui existe entre le *Chemin de la gloire*, de Ouida, qui a obtenu un si légitime succès, et **Puck** le nouvel ouvrage du même auteur. *Puck* est un chien ; c'est lui qui dicte à la célèbre romancière (encore une femme, M. Charcot, avisez!), ses aventures, ses observations.

Il nous promène, au milieu de péripéties sans nombre, telles que Ouida sait si bien les combiner, dans les milieux les plus variés, des bas-fonds du vice et de la pauvreté, aux cénacles où grands seigneurs et écrivains célèbres se rencontrent et font assaut d'esprit et de paradoxes. C'est charmant et vivant à la fois.

GASTON D'HAILLY

IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ, TOURS.



TABLE DES OUVRAGES

DONT IL A ÉTÉ TRAITÉ DANS LE QUINZIÈME VOLUME. — Nos 172 A 183

20 *Bourrasques et éclaircies.* — LAURENTIN FORGUES. — Léon Vanier, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
256 *Buffon.* — H. LEBASTEUR. — Lecène et Oudin, 1 vol. in-8. . . . . 1 50
227 *Catholicisme et Judaïsme.* — MARIUS GARREDI. — E. Dentu, 1 vol. in-18. . 3 50
280 *Au Caucase.* — Comte TOLSTOÏ, traduction E. HALPÉRINE-HAMINSKI et ERNEST JOUBERT. — Perrin et Cie, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
70 *Causes célèbres de la Belgique.* — PAUL DARRAS. — Albert Savine, 1 vol. in-18. 3 50
47 *Le Centenaire de la Constitution des Etats-Unis.* — L. VOSSION. — Nouvelle Revue, 1 vol. in-8 . . . . 1 »
323 *Césarine.* — JEAN RICHEPIN. — Maurice Dreyfous, 1 vol. in-18 . . . . . . 3 50
98 *Le Chalet des pervenches.* — FORTUNÉ DU BOISGOBEY. — E. Plon, Nourrit et Cie 1 vol. in-18. . . . . 3 50
269 *La Chanson des Etoiles.* — JEAN RAMEAU. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. 3 50
19 *Les Chasseurs.* — GYP et GRAFTY. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-8 . . . . . . 20 »
15 *Les Chasseurs de caoutchouc.* — LOUIS BOUSSENARD. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-8. . . . . 13 »
260 *Une Chercheuse.* — LOUIS JANVIER. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18. 3 50
324 *Chez nos ancêtres.* — JEAN REVEL. — Georges Charpentier et Cie, 1 vol. in-18. 3 50
141 *Le Chevrier.* — FERDINAND FABRE. — Georges Charpentier, 1 vol. in-32. . 4 »
280 *Le Cirque à pied et à cheval.* — A.-J. DALSEME. — Librairie illustrée, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
196 *Choses vues.* — VICTOR HUGO. — Georges Charpentier et Cie, 1 vol. in-12 . . . . 3 50
164 *A cœur perdu.* — JOSEPHIN PÉLADAN. — G. Edinger, 1 vol. in-18 . . . . . 2 »
278 *Conciliation.* — E. BARDOT. — Edouard Duchemin, 1 vol. in-8. . . . . . 4 »
284 *Compositeurs célèbres.* — MAURICE BAUD. — Perrin et Cie, 1 vol. in-18. . . 3 50
166 *Conscience.* — HECTOR MALOT. — Georges Charpentier et Cie, 1 vol. in-18 . 3 50
322 *Une Conscience d'homme.* — CHARLES EPHEYRE. — Paul Ollendoff, 1 vol in-18 . . . . 3 50
97 *Conseils aux jeunes filles.* — MATHILDE BOURDON. — Henri Gautier, 1 vol. in-18 . . . . 3 »
196 *Contes de la forêt.* — ANDRÉ THEURIET. — Georges Charpentier et Cie, 1 vol. in-32 . . . . 4 »
225 *Contes populaires.* — XAVIER MARMIER — Hachette et Cie, 1 vol. in-18 . . . 3 50
62 *Contes populaires recueillis dans la Grande-lande.* — FÉLIX ARNAUDIN. — Emile Lechevalier, 1 vol. in-18 . . . . 5 »
324 *La Comtesse Vassali.* — OUIDA. — Perrin et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
164 *La Cornomanie.* — MARIUS ROUX. — E. Dentu, 1 vol in 18 . . . . 3 50
199 *Correspondance inédites de d'Alembert.* — PERRIN. — Gauthier-Villars, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
332 *Les Coulisses de la mode.* — A. COFFIGNON — Librairie illustrée, 1 vol. in-18. 3 50
164 *Le Coup du Lapin.* — FÉLIX FABART. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18. 3 50
315 *La Cour de France et la Société au* XVIe *siècle.* — FRANCIS DECRUE DE STOUTZ. — Firmin-Didot et Cie, 1 vol. in 8. . . . . 3 »
84 *Cours normal de travail manuel.* — P. MARTIN. — Armand Colin et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 3 »
133 *La Cousine.* — LÉON BARACAND. — Victor Havard, 1 vol. in-18 . . . . . . 3 50
69 *Le Crépuscule des dieux.* — ELEMIR BOURGES. — Albert Savine, 1 vol. in-18. 3 50
276 *Un Crime de Province.* — PAUL GINISTY. — Mourlon et Cie, 1 vol. in-18 . . . 1 »
231 *La Criminologie.* — R. GAROFALO. — Félix Alcan, 1 vol. in-8. . . . . 7 50
194 *Le Crucifix de Marzio.* — F. MARION CRAWORD. — E. Dentu, 1 vol. in-18 . . 3 50
267 *Cyniques.* — GEORGES BEAUME. — Alphonse Piaget, 1 vol. in-18. . . . . . 3 50
5 *Danielle.* — Mme COLOMB. — Hachette et Cie, 1 vol. in-8. . . . . 6 »
281 *Dans les Salons.* — ADOLPHE CARCASSONNE. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18 . 3 50
229 *Dégénérescence et criminalité.* — CH. FERÉ. — Félix Alcan, 1 vol. in-18. . . 2 50
46 *Dernière lamentation de Lord Byron.* — GASPARD NUNEZ DE ARCE. — Librairie de la Province, 1 vol. in-8 . . . . 1 »
88 *Derniers contes d'Edgar Poé.* — Traduction RABBÉ. — Albert Savine, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
320 *Les deux Lyres.* — LOUIS RICHARD. — Fischbacher, 1 vol. in-18. . . . . 2 »
129 *Diane de Briolles.* — CHARLES MÉROUVEL. — E. Dentu, 1 vol. in-18 . . . . 3 50

283 *Le Dictionnaire de la Santé.* — Dr PAUL BONAMI. — J.-B. Baillière et fils, 1 vol. in-8. . . . . 15 »
283 *Dictionnaire usuel de législation.* — ERNEST CADET. — Veuve Eugène Belin et fils, 1 vol. in-18. . . . . 7 50
221 *Discours prononcé sur la tombe de Carnot,* par le commandant du génie Peyre. — Préface de ROMUALD BRUNET. — F. Roy, 1 vol. in-18. . . . . 0.50
109 *Dix nouvelles.* — ANONYME. — Librairie des Soirées littéraires, 1 vol. in 18. 3 »
157 *Documents humains.* — DUBUT DE LAFOREST. — E. Dentu 1 vol. in 18 . . . 3 50
251 *Les Drames des Chartrons.* — JULES DE GASTYNE. — Librairie Mondaine, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
195 *Les Drames du Cœur.* — H. GOURDON DE GENOUILLAC. — Auguste Clavel, 1 vol. in-18. . . . . 2 »
68 *Drichette.* — JEANNE LEROY. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18. . . . 3 50
196 *La Duchesse de Berry et la Cour de Charles X.* — IMBERT DE SAINT-AMAND. — E. Dentu, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
142 *L'Eclairage électrique.* — GAISBERG-BAYE. — J. Hetzel et Cie, 1 vol. in-18. . 3 »
139 *L'Ecole de Yasnaïa Poliana.* — LÉON TOLSTOÏ. — Albert Savine, 1 vol. in-18. 3 50
12 *Ecoles militaires et civiles.* — L. ROUSSELET. — Hachette et Cie, 1 vol. in-8 . 10 »
119 *L'Education morale dès le berceau.* — BERNARD PÉREZ. — Félix Alcan, 1 vol. in 18. . . . . 5 »
143 *L'Egypte contemporaine et Arabi Pacha.* — SCOTIDI. — C. Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
316 *L'Empereur Frédéric.* — EDOUARD SIMON. — W. Hinrichsen, 1 vol. in-18 . 3 50
94 *L'Enfant du pavé* — PIERRE ZACCONE. — E. Dentu, 1 vol. in 18 . . . . . . 3 50
3 *L'Enfant perdue.* — Mme L. HAMEAU. — Hachette et Cie, 1 vol. in-18. . . . 3 50
3 *Les Enfants de Bois-Fleuri.* — Mme CHÉRON. — Hachette et Cie, 1 vol. in 18. 3 50
196 *L'Envers des feuilles.* — CATULLE MENDÈS. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. 3 50
135 *Epernay-Almanach.* — YVES MONTBERNON. — Bonnedame fils, 1 vol. in-18. . 2 »
228 *Les Epoques de l'éloquence judiciaire.* — MUNIER-JOLAIN. — Perrin et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
70 *L'Espionnage militaire.* — Lieutenant A. FROMENT. — Librairie illustrée 1 vol. in-18. . . . . 3 50
272 *Essais et fantaisies.* — ARVÈDE BARINE. — Hachette et Cie, 1 vol. in 18. . . 3 50
280 *Aux Etats-Unis.* — FRÉDÉRIC MOREAU. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 4 »
212 *Etienne Laurent.* — GEORGES MONTIÈRE. — Ch. Dalou, 1 vol. in-18 . . . . 2 »
230 *Etudes littéraires et artistiques.* — AUGUSTE BARBIER. — L. Sauvaitre, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
163 *Une Ere nouvelle.* — JEAN HERBERE. — Paul Ollendorff, 1 vol. in 18. . . . 3 50
267 *Exempté.* — PAUL VÉROLA. — E. Dentu, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
244 *Les Extases.* — JEAN BERGE. — A. Lemerre, 1 vol. in-18 . . . . 3 »
196 *Fabliaux gaillards.* — ARMAND SILVESTRE. — Librairie illustrée, 1 vol. in-18. 3 50
117 *Fantasmagorie.* — JACQUES DE BONAL. — Bureau du Trouvère, 1 vol. in-18. 2 »
166 *Le Fauteuil fatal.* — PIERRE NEWSKI. — E. Dentu, 1 vol. in-8. . . . . . . 8 »
300 *Les Félibres et la langue française.* — MARC BONNEFOY. — L. Sauvaitre, 1 vol. in-18. . . . . 1 »
252 *La Femme et l'Amour.* — GABRIELLE DEVILLE. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18 3 50
116 *La Femme d'un autre.* — TH. DOSTOIEWSKY. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
320 *Une Femme jalouse.* — AMÉDÉE PIGEON. — Librairie illustrée, 1 vol in-18. . 3 50
95 *Femme et prêtre.* — CLAIRE VAUTIER. — C. Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18 3 50
226 *Les Femmes de France.* — P. JACQUINET. — Ve E. Belin et fils, 1 vol. in-18. 3 50
61 *La Ferme des Gohel.* — CHARLES CANIVET. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18. . . . . » 60
324 *La Fiancée de la Fontenelle.* — CHARLES D'HÉRICAULT. — Perrin et Cie, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
141 *Fille du diable.* — OUIDA — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
255 *Fils adoptif.* — L. P. DE BRINN-GAUBAST. — Librairie illustrée, 1 vol. in-18. 3 50
312 *Le Fils aîné.* — G. MISS CRAIK (Trad. de A. CHEVALIER). — Firmin-Didot et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 3 »
134 *Fin d'amour.* — FRANÇOIS VILARS. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in 18 . . 3 50

253	*Flétrie.* — Blain et H. Sombre — Lalouette-Douce, 1 vol. in-18	3 30
3	*Fleur des champs.* — André Surville. — Hachette et C[ie], 1 vol. in-18 . . .	3 50
312	*La Fortune du vieux Myddelton.* — P.-A. Tillière. — Firmin-Didot et C[ie], 1 vol. in-18.	3 »
227	*La France d'autrefois.* — Comte de Lapeyrouse-Bonfils. — Em. Chevalier, 1 vol. in-18.	3 50
115	*La France chevaleresque.* — Paul Renan. — C. Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	8 »
1	*Francinette.* — Jean d'Auray. — Th. Lefèvre et C[ie], 1 vol. in-18.	4 »
16	*François le Champi.* — George Sand. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-8 . . .	15 »
168	*Le Frère de la duchesse d'Angoulême.* — Henri Desportes. — A. Ferroud, 1 vol in-8	3 50
161	*Le Frère Lai.* — Hugues Le Roux. — Librairie moderne, 1 vol. in-18 . . .	3 50
313	*Les Frères Karamazov.* — Dostoïewski, trad. Ch. Morice et Halperine. — E. Plon, Nourrit et C[ie], 2 vol. in-18.	7 »
178	*Le Froc.* — Emile Goubeau. — Paul Ollendorff, 2 vol. in-18.	3 50
250	*Les Gaîtés bourgeoises.* — Jules Moinaux. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18	3 50
259	*Le général Cocoyo.* — Edgard La Selve. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 50
311	*Gibier de Saint-Lazare.* — G. Macé. — Georges Charpentier et C[ie], 1 vol. in-18	3 50
206	*Glenaveril.* — Lord Lytton (trad. de L. d'Alq). — Hachette et C[ie], 1 vol. in-18.	1 25
316	*Grande Maguet.* — Catulle Mendès. — Georges Charpentier et C[ie], 1 vol. in-18	3 50
334	*Du Grave au Doux.* — Paul Vulpian. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. . . .	3 50
178	*Le Gros Péché de l'abbé Millet.* — Jules Lemaire. — Auguste Ghio, 1 vol. in-18.	3 50
83	*Guide pratique de travaux manuels.* — G. Dumont et G. Philippon. — Veuve P. Larousse et C[ie], 1 vol. in-18	2 »
146	*Hans Wyll.* — Virgile Josz. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 50
267	*L'Héritage d'Hélène.* — M[me] Rivier. — L. Sauvaitre, 1 vol. in-18	3 50
284	*L'Histoire et les historiens.* — Louis Bourdeau. — Félix Alcan, 1 vol. in-8 .	7 50
312	*Histoire intime.* — Gabrielle Béal. — Firmin Didot et C[ie], 1 vol. in-18 .	3 »
143	*Histoire de l'Italie depuis 1815 jusqu'à la mort de Victor-Emmanuel.* — Elie Sorin. — Félix Alcan, 1 vol. in-18.	3 50
86	*Histoire et légende.* — Germain Picard. — Librairie des Bibliophiles, 1 vol. in-18.	2 50
69	*Histoire des sciences mathématiques et physiques (tome XII).* — Maximilien Marie. — Gauthier-Villars, 1 vol. in-8.	6 »
22	*Histoire de la Société des gens de lettres.* — Ed. Montagne. — Librairie moderne, 1 vol. in-8	10 »
13	*Histoire très vraie de trois enfants courageux.* — Berthe Flammarion. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	10 »
161	*Histoires insolites.* — C[te] Villiers de L'Isle-Adam — Librairie moderne, 1 vol. in-8.	3 50
241	*Hoche en Irlande.* — G. Escande — Félix Alcan, 1 vol in-18.	3 50
95	*L'Homme roux.* — Rachilde — Librairie illustrée 1 vol. in-18	3 50
157	*Hommes et choses.* — Jules Delafosse. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 50
268	*Honneur pour honneur.* — Georges Duval — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	3 50
229	*Hygiène des organes de la voix.* — Morell Mackenzie. — E. Dentu, 1 vol. in-8	7 »
143	*Impressions de théâtre* — Jules Lemaitre. — Lecène et Oudin, 1 vol. in-18.	3 50
68	*Incendiaire.* — Pierre Salles. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 50
279	*Innshallah !* — Hadzi Mirza. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18	3 50
333	*Le Jockey.* — Georges Nazim. — Librairie illustrée, 1 vol. in-18.	3 50
196	*Joyeusetés en képi.* — Lieutenant Max, — E. Dentu. — 1 vol. in-18 . . .	3 50
139	*Les Juifs en Algérie.* — Georges Meynié. — Albert Savine, 1 vol. in-18 . .	3 50
241	*La Légende de Metz.* — Comte d'Hérisson. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. .	3 50
228	*La Liberté et la Volonté.* — O.-K. Notovitch. — Félix Alcan, 1 vol. in-18 .	3 50
202	*Loulou.* — Louis de Grammont. — Mourlon et C[ie], 1 vol. in-18.	1 »
313	*Lutèce.* — J.-B. Laglaize. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	3 50
72	*La Lyre de Cahors.* — Eugène Godin. — Alphonse Lemerre, 1 vol. in-18 . .	1 »
266	*Madame Béguin.* — Marquis de Castellane. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50

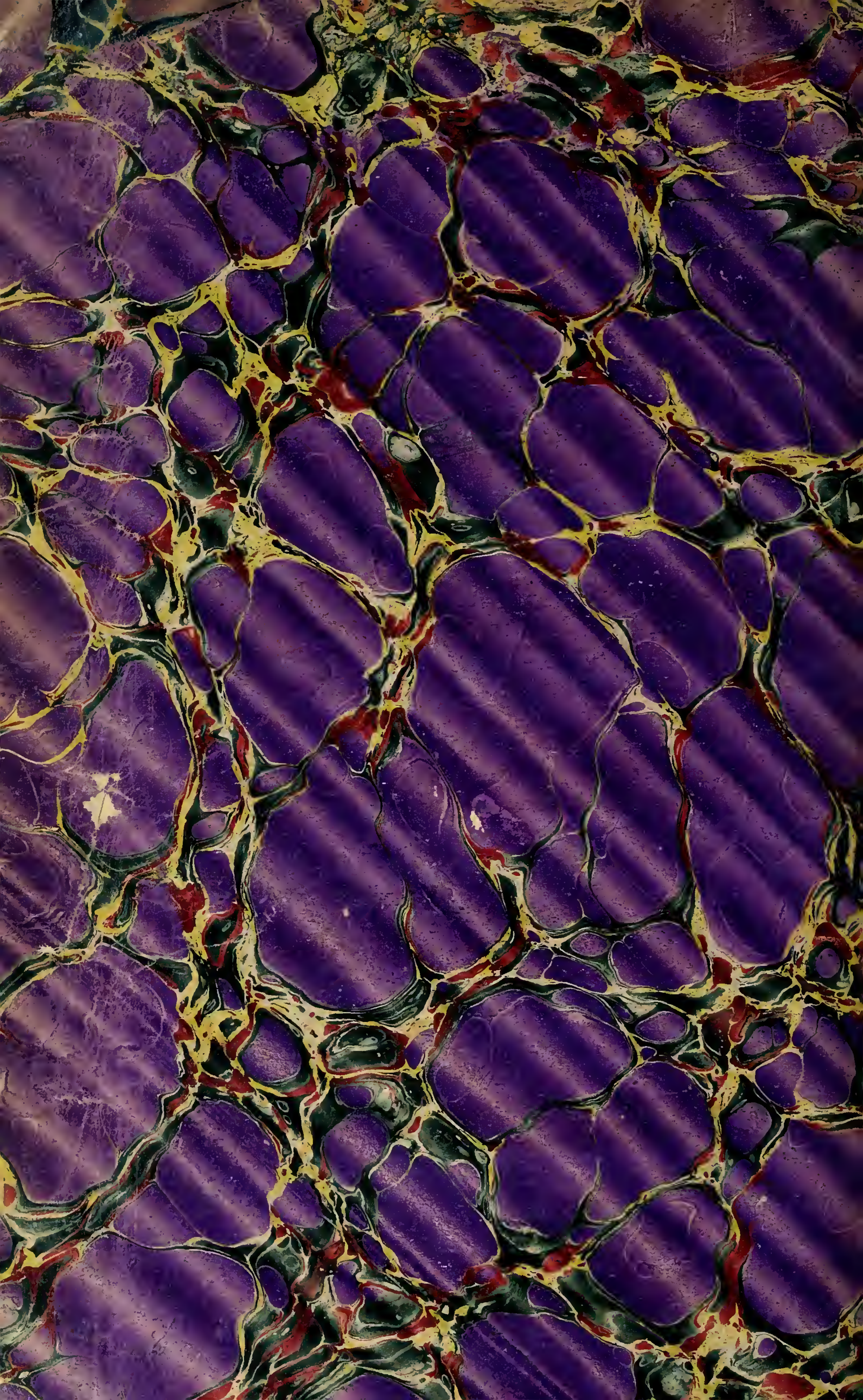
47 *Madame Chrysanthème.* — PIERRE LOTI. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-8. . . 15 »
164 *Madame Fulbert.* — JEANNE FRANCE. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
88 *Madame Phaéton.* — CLOVIS HUGUES. — G. Charpentier et Cie, 1 vol. in-18. 3 50
203 *Madame Rippert* — HENRI ESCOFFIER. — Georges Charpentier, 1 vol. in-18 3 50
43 *Mademoiselle de Chenevaux.* — MATHILDE BOURDON. — Henri Gautier, 1 vol. in-18. . . . . 2 »
164 *Main de cire.* — SIMON BOUDÉE. — Alphonse Piaget, 1 vol. in-18. . . . . . 3 50
140 *Le Mal d'amour.* — GEORGES MALDAGUE. — Librairie illustrée, 1 vol in 18 . 3 50
157 *Le Mal du théâtre.* — EDMOND DESCHAUMES. — E. Dentu, 2 vol in-18 le vol. 3 50
14 *Les Mangeurs de feu.* — LOUIS JACOLLIOT. — Marpon et Flammarion, 1 vol in-18 13 »
320 *Marc-Fane.* — J.-H. ROSNY. — Librairie moderne, 1 vol. in 18 . . . . . . 3 50
69 *Les Marguerites Françaises.* — EDMOND STOFFLET. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
27 *Le Mari de Madame d'Orgevault.* — HENRI RABUSSON. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
321 *Le Marquis de Villepreux.* — M. DU CAMPFRANC. — Henri Gautier, 1 vol in 18. 2 »
97 *Les Martyrs inconnus.* — A. DE BESANÇONNET. — Henri Gautier, 1 vol. in-18. 3 »
115 *Maxime Everault.* — LÉO ROUANET. — Albert Savine, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
340 *Mémoires d'aujourd'hui.* — ROBERT DE BONNIÈRES. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
334 *Les Mémoires d'un dompteur.* — BIDEL. — Librairie de l'Art, 1 vol. in-18 . . 3 50
33 *Mémoires d'un lit.* — BELZ DE VILLAS. — Dentu et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
37 *Mémoires de maître Kop.* — FELICIE HENRI. — Dentu et Cie, 1 vol. in-18 . . 3 50
242 *Mémoires de Père John Gérard.* — R. P. JAMES FORBES. — Ferroud, 1 vol. 3 50
53 *Mémoires d'un royaliste.* — LE COMTE DE FALLOUX. — Perrin et Cie, 2 vol. in-8 . . . . 16 »
254 *Les Mensonges conventionnels de notre civilisation.* — MAX NORDAU. — W. Henrichsen, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
200 *Mimique de la physionomie.* — M. GIROT. — Félix Alcan, 1 vol. in-8 . . . 5 »
320 *Milord Tripot.* — HENRI DE FONBRUNE. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
127 *Mon journal.* — J. MICHELET. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18. . . . 3 50
256 *Le Monde comme volonté et comme représentation.* — A. SCHOPPENHAUER, trad. A. BURDEAU. — Félix Alcan, 1 vol. in 8. . . . . 7 50
155 *Le Monde nouveau.* — LOUISE MICHEL. — E. Dentu, 1 vol. in-18. . . . . . 3 50
260 *Monsieur le docteur.* — GEORGES RÉGNAL. — Librairie Mondaine, 1 vol. in-18. 3 50
114 *Monsieur le président.* — AUGUSTE DUMONT. — Jules Lévy, 1 vol. in-18. . . 3 50
314 *La Morale de Socrate.* — Mme JULES FAVRE. — Félix Alcan, 1 vol. in-18 . . 3 50
282 *Le Musée secret de la caricature.* — CHAMPFLEURY — E. Dentu, 1 vol. in-18. 3 50
314 *Nathalie Madoré.* — ABEL HERMANT. — Georges Charpentier, 1 vol in-18. . 3 50
89 *La Neuvaine de Colette.* — ANONYME. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18. . . . 3 50
157 *Les Nouveaux contes du palais.* — Presse judiciaire parisienne. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
47 *Nouvelle Bibliothèque populaire.* — Henri Gautier. — A 10 centimes, broché in-18. . . . .
38 *Une Nuit de Noces.* — CH. MÉROUVEL. — E. Dentu et Cie, 1 vol. in-18. . . . 3 50
192 *Odes barbares.* — GIOSUÈ CARDUCCI. — A. Lemerre, 1 vol. in-18 . . . . . . 2 50
94 *L'Œil de chat.* — FORTUNÉ DU BOISGOBEY. — E. Dentu, 2 vol. in-18 . . . . 7 »
196 *Les Oiseaux bleus.* — CATULLE MENDÈS. — Victor Havard, 1 vol. in-18. . . 3 50
285 *Œuvres complètes illustrées.* — ALFRED DE MUSSET. — Publication en livraison à 0.10 c. — Georges Charpentier et Cie. . . . .
5 *L'Oncle Philibert.* — S. BLANDY. — Hetzel et Cie, 1 vol. in-8. . . . . 10 »
168 *Orateurs et Hommes d'État.* — PAUL DESCHANEL. — Calmann-Lévy, 1 vol in-18 . . . . 3 50
139 *Les d'Orléans au Tribunal de l'histoire.* — GAZEAU DE VAUTIBAULT. — J. Lévy, 2e vol. 1 vol. in-18 . . . . 3 50
277 *L'Oubli.* — GEORGES GLATRON. — Victor Havard, 1 vol. in-18. . . . . . . 3 50
236 *Outre-Rhin.* — OSCAR MÉTÉNIER. — Auguste Savine, 1 vol. in-18. . . . . . 1 50
237 *De l'Ouvrier et du respect* — L'ABBÉ F. FESCH. — H. Welter, 1 vol. in-18. 3 50
215 *Le Parfum de Christiane.* — LOUIS GERMONT. — E. Dentu, 1 vol. in-18. . . 3 50
28 *Paris sur scène.* — SAINT-MOR. — Alphonse Piaget, 1 vol. in-18. . . . . . 3 50

70 *Paris aux cent coups.* — Aurélien Scholl. — Librairie illustrée, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
315 *Paris en 1793.* — Edmond Biré. — J. Gervais, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
140 *Paris qui dort.* — Louis Bloch et Sagari. — Librairie illustrée, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
140 *Paris Païen.* — Tancrède Martel. — A. Savine, 1 vol. in-18. . . . . . . 3 50
224 *Paroles d'amour et de raison.* — Lucien Cardoze. — Jouaust, 1 vol. in-18. 3 »
323 *Parrain Pierre.* — Jean Raden. — Jules Lévy, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
3 *Pas Pressé.* — P. Perrault. — Hetzel et Cie, 1 vol. in-8 . . . . 6 »
2 *Et Patati et Patata.* — André Valdès — Librairie moderne, 1 vol. in-8. . 10 »
255 *Les Pauvres gens.* — Th. Tolstoï (Trad. Victor Dérély). — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
312 *Pauvres petites femmes.* — Gyp. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18 . . . . . 3 50
65 *Au Pays des Mauresques.* — Théo-Critt. — Marpon-Flammarion, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
88 *Le Pays natal.* — Roger d'Agen. — Victor Havard, 1 vol. in-18. . . . . . 3 50
70 *Au Pays du rire.* — Armand Silvestre. — Librairie illustrée, 1 vol. in-18 . 3 50
134 *Paysages.* — François Poictevin. — Librairie de la Revue indépendante 1 vol. in-18. . . . . 6 »
157 *Péchés de chasse.* — Marc de Brus. — Marpon-Flammarion, 1 vol. in-18. . 3 50
276 *Le Péché de vieillesse.* — A. F. Pisemsky. — Mourlon et Cie, 1 vol. in-18. . 3 50
168 *Pensées du cardinal de Retz.* — Ch. Letourneau. — Georges Charpentier et Cie, 1 vol. in-32. . . . . 4 »
95 *Pa Petite Marthe.* — Henri Leriche. — Paul Ollendorff, 1 vol in-18 . . . 3 50
4 *Petites histoires pour apprendre la vie.* — Pierre Laloi. — Armand Colin et Cie, 1 vol. in-8 . . . . 8 »
70 *Les Petits Mémoires de Paris.* — Adrien Marx — Calmann-Lévy 1 vol. in-18. 3 50
283 *Physiologie des exercices du corps.* — Dr Fernand Lagrange. — Félix Alcan, 1 vol. in-8 . . . . 6 »
33 *Pierre et Jean.* — Guy de Maupassant — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. . 3 50
312 *Pierre de Touche.* — S. Blandy. — Firmin Didot et Cie, 1 vol in-18. . . . 3 »
50 *La Philosophie religieuse en Angleterre.* — Ludovic Carrau. — Félix Alcan, 1 vol. in-8 . . . . 5 »
321 *Les Planches.* — Jean Blaize. — Librairie illustrée, 1 vol. in-18. . . . . . 3 50
221 *A Pleines Voiles.* — Charles Grandmougin — A. Lemerre, 1 vol. in-18. . 3 50
189 *Le Poème du* XIXe *siècle.* — Marc Bonnefoy. — L. Sauvaitre, 1 vol. in-18. 2 »
186 *Poèmes libertins.* — Hegesippe Cler. — Chez tous les libraires, 1 vol. in-18. 3 50
184 *Poésies.* — Georges Charlemagne. — Perrin et Cie, 1 vol. in-18 . . . . . 3 50
205 *La Pointe au corps.* — Paut Mahalin. — Tresse et Stock, 2 vol. in-18. . . 7 »
135 *Un Politicien américain.* — F. Marion-Crawford. — E. Dentu et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
168 *Portraits de Maîtres.* — Emmanuel des Essarts. — Perrin et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
45 *Le Pré aux Biques.* — Ernest Lionnet. — Henri Gautier, 1 vol. in-18 . . 3 »
286 *Les Premières Civilisations.* — Gustave Le Bon. — Publication en livraison à 10 c. — Marpon Flammarion . . . .
70 *Le Prince de Bismarck* — Anonyme. — A. Ghio, 1 brochure in-8. . . . .
213 *Une Princesse indienne.* — Désiré Charnay. — Hachette et Cie, 1 vol. in-18. 3 50
314 *Les Principes de droit.* — Emile Beaussire. — Félix Alcan, 1 vol. in-18. . 7 50
253 *Principes de législation et d'économie politique.* — Bentham. — Guillaume et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 1 50
4 *La Promenade d'une fillette autour d'un laboratoire.* — P. Gouzy. — Hetzel et Cie, 1 vol. in-8 . . . . 6 »
109 *Prosper Mérimée.* — Comte d'Haussonville. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18. 3 50
138 *La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée.* — G Rothan. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18 . . . . 7 50
193 *Quelle est ma vie.* — Léon Tolstoï. — Librairie illustrée, 1 vol. in-18. . . 3 50
73 *Questions littéraires.* — Charles Levesque. . . . .
261 *Raca.* — Léon Cladel. — E. Dentu, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
180 *La Race future.* — Edward Bulwer, Lord Lytton. — E. Dentu, 1 vol. in-18 3 50
3 *La Rançon de Roger.* — Emile Charpentier. — Th. Lefèvre et Cie, 1 vol. in-8 5 »

92 *Les Ravenelles.* — A. de Bengy-Puyvallée. — Alphonse Lemerre, 1 vol. in-18. . . . . 3 »
1 *Récits enfantins.* — E. Muller. — Hetzel et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 2 »
287 *De la réforme de l'orthographe.* — Ch. Roussey. — Firmin-Didot et Cie, 1 vol. in 18 . . . . 3 »
169 *Réformes des services de la Trésorerie.* — Lemercier de Jauvelle. — Dumont Angers, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
179 *Le Reporter et le Trappiste.* — Paul Devaux. — Alphonse Piaget, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
205 *Retour fatal.* — Paul Manz. — Auguste Ghio, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
138 *Le Réveil populaire.* — G. Faurie. — Auguste Ghio, 1 vol. in-18 . . . . .
71 *Roger de Naples.* — Emile Blémont. — Alphonse Lemerre. 1 vol. in-18. . 2 50
68 *Le Roman du roman.* — Edgar Monteil. — Alphonse Piaget, 1 vol. in-18. . 3 50
212 *Le Royaume de Saba.* — Alfred de Sauvenière. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
312 *Sacrifice.* — A. de Morbois. — Firmin-Didot et Cie, 1vol. in-18. . . . . . 1 »
19 *Salade russe.* — Joseph Montet. — Librairie mondaine, 1 vol. in-18. . . 3 50
301 *Le Salon* — Joséphin Péladan. — C. Dalou, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
3 *Les Saltimbanques.* — Mme A. Cazin. — Hachette et Cie, 1 vol. in-18. . . 3 50
141 *Le Sang.* — Noel Kolbac. — C. Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18. . . 3 50
66 *Sans pitié.* — Georges Maldague. — Librairie illustrée, 1 vol in-18. . . . 3 50
46 *Saroja.* — Carlo Carafa di Noja. — Rinaldi et Sellitto, 1 vol. in-18. . . » 50
310 *Scandales d'hier.* — Mary Summer. — Librairie illustrée. 3 50
335 *Scènes de la vie médicale.* — Jules Cyr. — J.-B. Baillière et fils, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
97 *Le Secret de Lusabran.* — R. de Buxy. — Henri Gauthier, 1 vol. in-18 . . 3 »
72 *Les Séducteurs.* — Gyp. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
167 *Sept cents lieues en sept mois.* — Le Dr Amanieu. — L. Sauvaitre, 1 vol. in-8 . . . . 4 »
238 *La Société de Paris.* — Comte Paul Vasili. — Nouvelle Revue, 2 vol. in-8. . 6 »
112 *Soixante ans de souvenirs.* — Ernest Legouvé. — J. Hetzel et Cie, 2 vols. 6 »
in-18 . . . . 6 »
178 *Sous le Froc.* — Ferlux. — E. Dentu. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
243 *Souvenirs d'un spirite.* — Amand Greslez. — Librairie des Sciences psychologiques, 1 vol. in-18 . . . . 2 »
316 *Les Stations minérales du centre de la France.* — Drs Pietra Santa et H. Joltrain. — Georges Carré. 1 vol. in-8 . . . . 3 »
116 *Sur l'Estrelle.* — Henri Braisne. — Perrin et Cie, 1 vol. in-18. . . . . . . 3 50
80 *Le Tableau.* — Saynette en un acte, par MM Lénéka et Matrat. — 1 vol. in-18 . . . . 1 »
38 *La Tête noire.* — Gustave Toudouze. — Victor Havard, 1 vol. in-18. . . . 3 50
76 *Le Théâtre d'application* . . . .
229 *Théâtre de Cercles et de Casinos.* — Henry Buguet. — Tresse et Stock, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
76 *Le Théâtre de l'Ecole Française.* . . . .
289 *Le Théâtre à Paris* — Camille Le Senne. — H. Le Soudier, 1 vol. in-18 . . 3 50
138 *Au Tonkin.* — Paul Bonnetain. — G Charpentier, 1 vol. in-18 . . . . . . 3 50
169 *Les Torpilleurs.* — Vice-amiral Bourgeois. — Nouvelle Revue, 1 vol. in-18. 3 50
315 *Toute la Lyre.* — Victor Hugo. — J. Hetzel et A. Quantin, 2 vol. in 8. . . 15 »
167 *A travers l'Orient et l'Occident.* — Tosschi. — Nilsson, 1 vol. in-18 . . . . 4 50
25 *Trente ans de Paris.* — Alphonse Daudet. — Marpon-Flammarion, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
97 *Vaillante.* — Jacques Vincent. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18. . . 3 50
19 *La Vénus de bronze.* — Henri Demesse. — Librairie mondaine, 1 vol. in-18. 3 50
201 *La Vénus de Paris.* — Roger d'Agen. — Victor Havard, 1 vol. in-18 . . . 3 50
37 *La Vérité sur la Dame aux Camélias.* — Romain Vienne. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. . . . . 6 »
225 *Versailles.* — Eugène Faivre. — Fischbacher, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
6 *La Vertu en France.* — Maxime du Camp. — Hachette et Cie, 1 vol. in 8. . 10 »
246 *La Vie sombre.* — J.-R. G. — A. Lemerre, 1 vol. in-18. . . . . 3 »
20 *Vierges et Prêtres.* — Boué de Villiers. — A. Chérié, 1 vol. in-18 . . . . 3 50

247 *Au Village.* — Alexis Ponson du Terrail. — Auguste Ghio, 2 vol. in-18 . . 3 »
278 24,000,000 de *combattants.* — Lieutenant A. Froment. — Librairie illustrée, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
296 *Vol de Papillons.* — Noel Bazan. — Jules Lévy, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
133 *Volonté.* — Georges Ohnet. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
1 *Voyage au pays des défauts.* — M. Bertin — Hetzel et Cie, 1 vol. in-18 . . 2 »

IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ, A TOURS.




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED
Les Livres en 1831- études critiques et
AP
AP
20

